This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

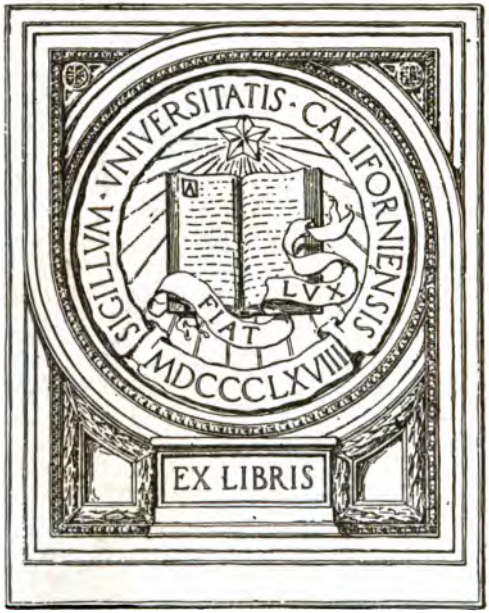
About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

UC-NRLF
$B 166 650

Digitized by Google

GIFT OF
Searles Fund



Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

BIBLIOTHÈQUE CONTEMPORAINE

D. NISARD
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

PORTRAITS ET ÉTUDES D'HISTOIRE LITTÉRAIRE

UNIV. OF CALIFORNIA

PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES ÉDITEURS
RUE AUBER, 3, PLACE DE L'OPÉRA

LIBRAIRIE NOUVELLE
BOULEVARD DES ITALIENS, 15, AU COIN DE LA RUE DE GRAMMONT
1874

Digitized by Google

Digitized by Google

PORTRAITS ET ÉTUDES

D'HISTOIRE LITTÉRAIRE

Digitized by Google

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

OUVRAGES

DE

D. NISARD

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Format grand in-18

ÉTUDES SUR LA RENAISSANCE. 2e édition.....	1 vol.
MÉLANGES D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE.....	1 —
NOUVELLES ÉTUDES D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE.....	1 —
SOUVENIRS DE VOYAGES. 2e édition.....	1 —
LES QUATRE GRANDS HISTORIENS LATINS.....	1 —

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2

Digitized by Google

UNIV. OF CALIFORNIA

PORTRAITS

ET

ÉTUDES

D'HISTOIRE LITTÉRAIRE

PAR

D. NISARD

De l'Académie française

PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

RUE AUBER, 3, PLACE DE L'OPÉRA

LIBRAIRIE NOUVELLE

BOULEVARD DES ITALIENS, 15, AU COIN DE LA RUE DE GRAMMONT

1875

Droits de reproduction et de traduction réservés

Digitized by Google

Digitized by Google

PQ 282
N55
1875

PRÉFACE

Ce volume est une édition, revue et remaniée, de celui qui a paru pour la première fois, en 1858, sous le titre d'*Études de critique littéraire*. J'en ai retiré quelques morceaux qui trouveront dans d'autres volumes une place mieux appropriée. J'y substitue deux articles étendus que j'avais hésité jusqu'à ce jour à réimprimer [1]. Ce sont : *M. Victor Hugo en* 1836, et *M. de Lamartine en* 1837. Ils forment comme une suite naturelle du *Manifeste contre la littérature facile*, et ils ont été inspirés par des appréhensions du même genre pour la poésie et pour la langue française.

1. Une note en tête de ces articles donne les motifs de cette hésitation, et ceux qui l'ont fait cesser.

461861

Digitized by Google

Le plus ancien en date des morceaux que contient cette nouvelle édition est le premier ouvrage qui ait appelé quelque attention sur moi : c'est le *Manifeste contre la littérature facile*. Je le donne, à quelques redondances près, tel qu'il a été publié pour la première fois dans la *Revue de Paris* (1834) et réimprimé. Non qu'il n'y eût fort à reprendre et à corriger dans ce *Manifeste*, qui vaut mieux comme acte que comme œuvre littéraire, et qui est marqué des défauts que j'y attaquais avec trop peu d'autorité. Mais j'ai voulu que ces défauts mêmes servissent à prouver, fût-ce à mes dépens, combien le mal que je signalais était grave et séduisant, puisqu'il avait gagné jusqu'à la main qui prétendait le guérir.

Si j'avais cru, en corrigeant ce morceau, en rendre la lecture plus utile, j'en aurais effacé plus d'une chose, à commencer par le titre, qui sent l'ostentateur, et qui, si j'ai bon souvenir, fut un panache que lui attacha malgré moi la revue où je le publiai. J'aurais pris plaisir à y supprimer tout ce qui peut paraître trop dur pour les personnes. Quant au fond du jugement, je n'en aurais rien changé. Trop

Digitized by Google

d'écrits, depuis cette époque, ont fait consacrer, dans la langue de la critique, le mot de *littérature facile*, pour que les pages où ce mot a été écrit pour la première fois n'aient pas gardé quelque mérite d'à propos.

A la suite des quatre premiers morceaux, dont la même pensée dominante fait un tout, viennent des travaux divers, nés de circonstances particulières, où sont mêlées à des souvenirs de voyage et à des études de mœurs en Angleterre, la biographie, la critique et l'histoire, et qui n'ont entre eux d'autre lien que l'amour de l'art et de la vérité.

Juillet 1874.

Digitized by Google

Digitized by Google

UNIV. OF CALIFORNIA

PORTRAITS

ET

ÉTUDES D'HISTOIRE LITTÉRAIRE

I

MANIFESTE

CONTRE LA LITTÉRATURE FACILE

Il n'est personne qui ne remarque en ce moment l'espèce de discrédit sourd où commence à tomber la littérature facile. Je sais des écrivains à la mode qui en sont fort effrayés, et qui pensent prudemment à se retourner vers la littérature difficile, avant que la critique sérieuse ait entrepris la révision de certaines gloires qui déjà n'ont plus même ce son argentin où tant de jeunes gens de talent se sont laissé prendre. Il ne manque pas de signes qui témoignent de cette révolution dans le goût du public, et les écrivains qui en sont les plus menacés ne sont pas les derniers à s'en apercevoir. Déjà certains livres ne se vendent plus. Les libraires, ces flatteurs

Digitized by Google

ardents de toute réputation qui promet, qui l'exploitent, la pressent, la poussent de besogne tant qu'elle rapporte, mais, sitôt qu'elle baisse, l'abandonnent et la renient, les libraires ne donnent plus le même prix de certaines denrées qui se sont payées fort cher, et, dit-on, ils ne sont pas chez eux quand on leur apporte certains manuscrits. Le rôle de faire antichambre aurait passé des libraires aux auteurs, et, n'était la presse *pittoresque*, vaste refuge des auteurs en décadence, qui offre les invalides, avec petite paye, à toutes les gloires éconduites par les libraires, quelques-unes en seraient réduites, pour subvenir au nécessaire, à entreprendre en grand le *prospectus*, qui n'avait fourni jusque-là qu'à leurs menus plaisirs. Triste résultat, prédit par les gens graves, mais qui, Dieu le veuille, n'est pas irrémédiable.

Il y a un symptôme très-significatif de ce commencement de réaction : c'est que les plus beaux noms de la littérature facile commencent à être admirés en province. Or, à un mouvement de hausse en province répond simultanément un mouvement de baisse à Paris. Il en est des réputations faciles comme des modes. Le jour où une mode a pénétré en province, vous pouvez dire qu'elle est tombée à Paris. Le jour où les salons provinciaux inaugurent un écrivain, les salons parisiens s'en moquent ou n'en parlent plus; le jour où la lithographie d'un grand homme est expédiée pour les cabinets de lecture des petites villes, ce jour elle disparaît de la fenêtre des marchands de gravures de la capitale. Que de fois il m'est arrivé, voyageant à un des bouts de la France, de voir les jeunes gens s'y passionner pour telle ou telle ré-

Digitized by Google

putation déjà fort écloppée à Paris! « Ils ne savent pas, me disais-je, qu'ils l'achèvent en l'admirant. » La province, qui lit peu et lentement, qui n'est pas échauffée par les coteries de Paris, qui a des besoins littéraires médiocres, la province ne se fournit des livres à la mode que tard, quand le prix en est baissé, quand les libraires qui font la commission en ont retiré et ramassé partout les exemplaires lacérés et salis; la province ne connaît les belles couvertures jaunes que par les journaux. Ces livres donc, tout gras de pommade, d'huile ou de chandelle, selon qu'ils ont été lus sur une table à toilette, ou sur une table de cuisine, ou bien coupés à la main, aux premières et dernières feuilles, par des lecteurs qui ne sont curieux que du commencement et de la fin, arrivent sur le tapis vert des cercles de province pour y exciter des admirations posthumes; mais, pendant que dure le maquignonnage des libraires-commissionnaires, pendant le trajet par le roulage, le bruit que ces livres faisaient à Paris a été couvert par le bruit d'autres livres, lesquels vont avoir leur semaine ou leur mois de vogue. Ce qui est vrai de chaque nouveau livre est vrai de ceux qui les font : quand la province s'en occupe, ils sont morts à Paris, ou ils vont mourir. Être très-connu en province, c'est le coup de grâce d'un auteur; de même que c'est le coup de grâce d'un morceau de musique de descendre du premier étage dans la rue, et du piano de Pape dans l'orgue de Barbarie. Malheur donc à tous ceux dont la province commence à dire : Ils sont amusants! Heur à ceux dont elle dit : Ils sont trop sérieux! Heur surtout à ceux dont elle ne dit rien!

Digitized by Google

Il est bien entendu que je ne parle ici que de la littérature facile. Mais, qu'est-ce que la littérature facile?

Je ne veux nommer personne, non par peur de me faire des ennemis, — je craindrais bien plutôt de paraître en chercher, — mais parce que j'ai des amis dans la littérature facile, et des amis dont j'aime la personne, parce qu'elle vaut mieux que leur position, et le talent, parce qu'il vaut mieux que leur gloire. Mais je n'ai aucune répugnance à définir la littérature facile toute besogne littéraire qui ne demande ni études, ni application, ni choix, ni veilles, ni critique, ni art, ni rien enfin de ce qui est difficile; qui court au hasard, qui s'en tient aux premières choses venues, qui tire à la page et au volume, qui se contente de tout, qui note jusqu'aux moindres bruits du cerveau, jusqu'à ces demi-pensées, sans suite, sans lien, qui s'entre-croisent, se poussent, se chassent dans la boîte osseuse; résultats tout physiques d'une surexcitation cérébrale, que les uns se donnent avec du vin, les autres avec la fumée de tabac, quelques-uns avec le bruit de leur plume courant sur le papier, éclairs, zigzags, comètes sans queue, fusées qui ratent, auxquelles des complaisants, dont j'ai été quelquefois, ont donné le nom conciliant de *fantaisies*.

Au premier rang, le roman, ce cadre banal où se ruent tous ceux qui n'ont de vocation pour rien, qui flottent entre des rêveries qu'ils prennent pour des goûts, et des malaises qu'ils prennent pour des antipathies; bons jeunes gens pour la plupart, qui écrivent en attendant qu'ils aient la force de penser, qui écoutent toutes les petites ébullitions de leur cer-

Digitized by Google

veau encore mou, et se croient des poëtes individuels depuis qu'on leur a dit qu'il y avait des littératures individuelles, pouvant s'imposer au public par ce raisonnement-ci : Je sens! donc j'ai raison; — le roman, qui prend toutes les formes et se recommande de tous les titres pour avoir des lecteurs de surprise; le roman, qui couvre de son attirail moyen âge, de ses jeunes filles minces et longues, de ses diables, de ses anges, de ses tombeaux, de ses coups de poignard, les vitres des cabinets de lecture; le roman, épuisé, haletant, aux abois, ne sachant plus sur quelles vignettes ni sur quelles pancartes spéculer, ni par quel costume attraper les passants; le roman, qui vous crie en suppliant : « Je suis au bout de mes inventions, ami lecteur; il faut me passer les scènes d'alcôve les plus cachées; il faut que vous me laissiez vous faire les honneurs, non plus du visage, non plus de la gorge, non plus des blanches épaules de ma maîtresse, non plus de ses mains potelées, non plus de ses jambes fines et fortes, tout, tout cela est usé, mais de quelque chose que je n'ose pas vous dire, ami lecteur, parce que vous me mépriseriez. Vous m'avez passé l'adultère, l'amour lascif et effréné; vous m'en avez laissé prêcher les charmes et développer la morale; vous avez souffert que je misse le pied dans la sainte institution du mariage, que je ne connais pas; vous avez toléré mes jeunes femmes souillant le lit où elles ont été mères, et renversant, dans leurs ébats impurs, le berceau de leur enfant; vous m'avez permis d'en faire des victimes de la société, des cœurs trafiqués et vendus par la famille, des natures détournées violem-

Digitized by Google

ment de leur fin qui est d'aimer, des veuves du mari qu'elles n'ont pas entre les bras du mari qu'elles ont; vous avez supporté mes orgies, mes gaspillages historiques, mes innombrables portraits dans le style des passe-ports, mes descriptions de boudoirs à faire envie aux tapissiers, mes détails de toilette à en apprendre aux marchandes de modes : c'est beaucoup, ami lecteur, et recevez-en toute ma reconnaissance! mais, hélas! ce n'est pas encore assez. Toutes mes toilettes sont fripées, tous les secrets de mon érudition sont éventés, tous mes héros et mes héroïnes sont du domaine public, toute ma garde-robe est râpée, et je me meurs, faute d'avoir de quoi dire. Encore une licence, ami lecteur, pour que je vive un an, six mois, jusqu'à ce que la nécessité me force à redevenir honnête pour être nouveau. Vous me mépriserez, mais vous m'achèterez. »

Qui est-ce qui ne voit que le roman est à bout de ressources, qu'il se meurt de banalité, qu'il tire la langue, comme dit énergiquement le peuple; qu'il n'a plus assez des mystères de la chambre, et qu'on ne peut prolonger sa vie qu'en lui livrant ceux du lit? Dans tous ces portraits de femmes à l'œil humide, au sein agité, qui aiment quiconque n'est pas leur mari, ne sentez-vous pas une certaine gêne, un regret de n'en pouvoir dire plus, une impatience contre ces derniers scrupules qui défendent, non plus la morale, il y a déjà longtemps qu'elle est de côté, mais ses dernières apparences? Oh! si le roman pouvait déchirer cette gaze qui la sépare du nu! Il la fait du moins aussi claire qu'il peut, sinon qu'il veut. Qui donc le retient! Ce n'est pas le lecteur, espèce molle,

Digitized by Google

curieuse de détails libertins, qui laisse aller à vau-l'eau la morale et le goût, pourvu qu'on l'amuse ; c'est quelque chose de plus sérieux qui veille sur l'honneur des nations aux époques les plus relâchées, et qui empêche qu'on ne prononce les derniers mots : c'est la convenance, plus forte que la morale, dont elle n'est pourtant que le voile ; police des civilisations avancées, que tout le monde fait sans le savoir, quoique chacun, pris isolément, soit prêt à la sacrifier pour le triste plaisir de lire une scène lascive.

Ce n'est pas que le roman soit immoral de propos délibéré, ni qu'il veuille séduire la société par les moyens qu'on prend pour séduire une femme. Non, vraiment. Le roman n'a pas plus la méchanceté que la portée de Lovelace. Le roman n'est pas un Méphistophélès qui veut damner toute notre génération et l'emmener avec lui en enfer. Encore une fois, non. Il y a dans ses intentions autant d'honnêteté qu'il y en a peu dans ses produits. Personne n'est plus persuadé que moi des vues inoffensives du roman. On cite de jeunes romanciers, frais et blonds, à la physionomie indécise, d'où l'on ferait sortir, en les pressant, le lait de Berquin et de la *Morale en action*, qui font du vice raffiné et expérimenté, comme les maîtres de l'art. Le roman est donc simplement une industrie à bout, qui a commencé par la fin, c'est-à-dire par les grands coups, par les passions furieuses, par les situations folles, et qui, ayant fait hurler ses héros dans tous les sens, tourné et retourné de cent façons le thème banal des préliminaires de la séduction, épuisé toutes les postures sur le *canapé-séduction*, comme dit si spi-

Digitized by Google

rituellement Jules Janin, demande qu'on lui permette de dire les choses qui ne doivent pas être dites, *tacenda*, sous peine de mourir d'inanition. C'est comme pour les morts de ses héros et héroïnes ; il en est arrivé à ne plus savoir comment les faire mourir, tant toutes ces morts par le suicide, par les noyades, par le charbon ou par les maladies nobles, l'anévrisme, la phthisie pulmonaire, ont été employées de fois et ressassées! Je sais des romanciers qui, ayant amené leurs personnages à ce point qu'il leur faut mourir sous peine d'être les plus couards des personnages de roman, et qui, ne sachant de quelle façon neuve les faire finir, ont été consulter de belles dames, remettant entre leurs blanches mains le droit de choisir le genre de mort qui leur sourirait le plus; et, comme ces belles dames ne voulaient pas prendre la responsabilité de retirer du monde des êtres si beaux, *au regard si profond, au front si pur*, et qu'au contraire elles demandaient grâce pour eux, ces romanciers les ont tout simplement déportés dans les forêts vierges de l'Amérique, et les ont laissés vivre, faute de pouvoir leur donner une mort qui ne fût pas un plagiat, soit de quelque mort employée par d'autres, soit d'une mort de leur propre invention.

La seconde branche de la littérature facile, c'est le *conte :* le conte, c'est quelque chose qui n'a pas la force d'être un roman. Ah! s'il était possible de l'allonger, de l'amincir, de l'étendre à l'infini, comme une feuille d'or sous le marteau du batteur, il n'y aurait pas de contes; on les laisserait à Voltaire : il n'y aurait que des romans; mais le conte contemporain n'est pas une feuille

Digitized by Google

d'or. Il y a des contes d'hommes et des contes de femmes. Les contes d'hommes sont les bâtards du roman; on y trouve en petit toutes les belles nouveautés du roman, des amours dont l'intrigue se noue plus rapidement et se dénoue plus vite, grande économie pour le lecteur; des héros qui causent moins longuement; moins de descriptions, moins de changements de scènes; mais n'en sachez pas gré au conte; encore une fois, ce n'est pas sobriété de sa part : c'est impuissance. Du reste, on y fait aussi la guerre au mariage; mais dans le roman c'est la grande guerre; dans le conte, c'est la petite guerre. Les contes de femmes sont de pâles imitations des contes d'hommes. Chaque femme prend le genre d'un homme, copie ses tournures, répète ses phrases. Les contes de femmes seraient une excellente critique des contes d'hommes, s'ils n'étaient pas faits sérieusement et avec une âpreté féminine de publicité et de vogue : ils prouveraient qu'il n'est pas besoin d'être homme pour faire des contes d'hommes; mais ils prouvent seulement qu'il y a des femmes qui admirent et qui envient le talent de nos conteurs : c'est une gloire pour ceux-ci, à défaut d'autre.

Qui est-ce qui n'a pas des nausées de ces contes de femmes? Je n'ai point l'honneur de connaître nos conteuses; je les crois toutes belles, toutes attachées à leurs devoirs, toutes bonnes mères, bonnes femmes ou bonnes filles. Mais, pourquoi donc voit-on tant d'amour charnel dans leurs contes? Pourquoi, quand elles parlent du bonheur de l'amant, ont-elles toujours l'air de regretter de n'être pas de ses maîtresses? Pourquoi, quand l'amant

Digitized by Google

donne un baiser de flamme, un baiser long (style de conte), pourquoi semblent-elles si désappointées de ne pas l'avoir reçu sur leurs lèvres? J'aurais compris une entreprise littéraire de jeunes dames, de jeunes mères, puisqu'il y a des dames et des mères qui ont du temps de reste, après les soins donnés au mari et à l'enfant; de jeunes filles, puisqu'il y a des parents qui permettent à leurs filles de cultiver la littérature amoureuse; j'aurais compris, dis-je bien, une entreprise morale de réaction contre les contes et les romans des hommes, une espèce de contre-épreuve de cette société que les hommes font toute haletante de passions absurdes, toute étendue sur les canapés et les causeuses, toute divaguante de propos d'amour, toute prosternée aux pieds des femmes; — j'aurais compris des femmes défendant leurs maris, des mères parlant du bonheur d'être mères, des jeunes filles protestant contre le prétendu don de séduction inhérent aux moustaches et aux gants glacés; j'aurais compris de la psychologie de foyer domestique, — puisqu'on veut à toute force de la psychologie, — qui nous initiât à ces chastes mystères de tendresse, à ces sollicitudes infinies, à cet esprit du cœur, à tous ces charmes de la liberté dans le devoir, que sans doute ces dames connaissent et apprécient. Mais faire du conte un peu moins hardi seulement que les contes d'hommes, dire les mêmes choses avec gêne, avec le regret de ne pouvoir les dire aussi crûment, quel triste rôle! Au lieu d'invectiver ces misérables maris qui ont le tort de mettre à l'abri des désordres du cœur de frêles et faciles caractères, au lieu de déclamer virilement contre leur tyrannie, se contenter,

Digitized by Google

parce qu'on n'ose pas plus, de les piquer à coups d'aiguille de tapisserie; substituer à leur tyrannie le despotisme de l'homme à moustaches et à gants glacés, type du séducteur disponible, qui colporte son amour brûlant partout où il y a une âme solitaire qui cherche l'âme sa sœur (style de conte), c'est-à-dire partout où il y a une honnête femme à déshonorer, — ce n'est pas là une tâche de femme, quoique je ne doute pas non plus qu'on ne puisse la faire très-innocemment.

On s'est beaucoup moqué du bon M. Bouilly, pour ses contes honnêtes, où la vertu a si peu d'esprit et où les mères sont plus ingénues que les filles, et on a eu raison; mais n'est-il pas plus beau d'un homme, qu'on dit d'ailleurs plus spirituel que ses contes, de se faire bête pour servir la morale, que de femmes, que je crois pleines d'honnêteté, de se faire spirituelles avec l'esprit des hommes pour la ruiner? Il est vrai que ce bon M. Bouilly a peut-être aidé, sans le vouloir, à ce résultat, lui dont les livres ont été dans les mains de toutes ces dames aujourd'hui conteuses; car il faut un peu d'esprit même à la morale; et, disons-le à regret, M. Bouilly était homme à la faire prendre en grippe à toutes ses élèves. Les contes plus spirituels que moraux de nos dames sont peut-être une réaction contre les contes plus moraux que spirituels du bon M. Bouilly.

La troisième branche de la littérature facile, c'est le drame, le drame qu'on dirait écrit au sortir d'un dîner, entre le directeur du théâtre et l'actrice en renom, sur un bout de la table à boire, que sais-je? peut-être sur les épaules nues de l'actrice, lesquelles auraient servi

Digitized by Google

de pupitre, comme font celles du chef des eunuques dans la *Révolte au sérail;* le drame flanqué de ses théories et de ses préfaces outrecuidantes qui condamnent au péché de sottise et d'ignorance quiconque résiste à l'admirer; le drame selon l'art, le drame grand préfacier, dont apparemment les spectateurs ne sont nombreux que dans les annonces, puisqu'il est réduit, malgré sa superbe, à s'accoler au drame selon le métier, au drame simplement et franchement industriel, pour faire à deux meilleure foire; le drame où l'on n'est pas en sûreté si l'on n'y montre, non point patte blanche, mais petite barbe de bouquetin et cheveux plats recouvrant les oreilles; le drame expliquant ses plagiats, comme Molière et Shakspeare, les deux plus grands noms du théâtre et de la poésie, expliquaient leurs emprunts; le drame jaloux, hautain, dépité, qui se plaint des intelligences qui résistent, dans le style dont il se plaindrait des bourses qui se ferment, qui fait des appels à la gloire en style d'appels de fonds, qui aime mieux que ses amis le louent en surfaisant ses recettes qu'en exagérant ses qualités littéraires; le drame dont nous voyons les maîtres se prendre de querelle, et se reprocher par des voix tierces, ceux-ci leur insuccès, ceux-là d'avoir volé des pièces à de jeunes vocations provinciales, à la descente de la diligence, tout de même, en vérité, que des marchands de drogues, trop nombreux pour la localité qu'ils exploitent, qui se prendraient aux cheveux sur la place et se disputeraient les chalands à coups de poing; le drame, auquel je ne puis pardonner, pour mon compte, d'avoir gâté de belles facultés poétiques, jeté hors de

Digitized by Google

leur voie des imaginations de solitude et de silence, couvert les harmonies d'une belle lyre des notes lamentables de M. Piccini, et fait exhaler je ne sais quelle odeur de coulisse au plus vigoureux génie de notre temps.

Au reste, le drame en est arrivé aux mêmes extrémités que le roman. D'abord, comme système d'application en grand des machines de théâtre et des décors, le machiniste ni le décorateur ne peuvent plus rien pour lui. Il demandait des vaisseaux à trois ponts, des mers où des vaisseaux à trois ponts eussent assez de tirant d'eau : on lui a donné ces vaisseaux et ces mers. Il demandait des prisons, des cachots, des églises souterraines tendues de deuil, tout un Paris du moyen âge, des places publiques de Londres, la Tour de Londres, la Tamise, la Seine, des illuminations à l'italienne, des bourreaux rouges dans le lointain, des cloches sonnant matines ou minuit, selon le cas : on lui a tout donné. Il demandait à entrer dans les villes par la brèche : on lui a fait des murs de bois peints en pierre, qu'on pouvait eter bas avec des pioches véritables. Le drame n'a certes pas à se plaindre de toutes ces industries secondaires qui ont fait si peu pour Corneille, Racine et Shakspeare. Mais toutes ces industries sont à fin de moyens.

En second lieu, comme art d'intéresser, d'attirer le spectateur, ce qui n'est que son second caractère, le drame attend, comme le roman, qu'on lui permette de montrer ce qui n'a jamais été montré. Il lui a déjà été beaucoup permis et beaucoup pardonné en ce genre.

Digitized by Google

On l'a laissé enlever les filles et les femmes, les emmener en chaise de poste, les déposer toutes tremblantes dans une auberge, et là, pour mieux préparer les voies, rassurer ces pauvres créatures, leur demander pardon, puis leur prendre les mains, les serrer, les baiser : après les mains de ces pauvres femmes, femmes de maris que nous connaissons, nos propres femmes, disait-on, on lui a abandonné leurs visages pâles et couverts de larmes qu'il a eu la licence de sécher avec ses lèvres; puis, les choses s'échauffant, on a dit au drame : « Je vois tout ce qu'il vous faut : voici un fauteuil à dos, voici un éteignoir pour éteindre les bougies, voici un flacon d'eau de Cologne en cas de besoin... » Et le drame a tout disposé, tout préparé, dans la personne d'un garçon intelligent ou d'un domestique sûr; mais, cela fait, la toile s'est baissée, parce que le drame a craint les sifflets de tous les maris de la salle, et de tous ceux qui sont les fils de ces maris, et de tous ceux qui sont nés d'une mère, et de tous ceux qui ont une jeune femme, et de tous ceux qui ont une jeune fille. Si le drame n'a pas tout fait, il a tout dit. Il a eu des tête-à-tête entre des bourgeois et des bourgeoises, entre des favoris et des reines, tels qu'on aurait pu croire que ces gens-là sortaient du boudoir, et venaient à peine de se rajuster. Il a étalé, comme le roman et le conte, des amours effrontés, où c'est bien le corps qui parle au corps, et non pas l'âme à l'âme; où l'homme a des appétits d'animal, et non l'animal des délicatesses d'homme. Mais tout cela n'est pas encore assez : il faut que le drame puisse tout faire, comme il peut tout dire. Qu'on lui permette au moins de faire en-

Digitized by Google

tendre certains cris qui ne soient pas des cris des femmes en couche de Plaute ou de Térence, il y aura là tout un avenir de recettes et de salles combles.

C'est contre ces trois branches de la littérature facile que la réaction commence, et félicitons-en tout le monde. On est saturé de ces mœurs prétendues contemporaines, de ces brutales amours du Midi qui violent et qui poignardent, transplantées dans notre monde tempéré, où les passions sont plus décentes que violentes, pour quiconque sait regarder et voir. On ne veut plus de ce style qui est à tout le monde et qui n'est à personne, de cette langue sacramentelle, où les mots s'appellent les uns les autres, où *œil* appelle *bleu*, *front* appelle *pur*, *doigt* appelle *effilé et long*, *âme* appelle *profonde*, et ainsi de suite, langue faite avant toute pensée, terre vague où paît en liberté tout le troupeau des imitateurs, gamelle où le dernier venu a aussi bonne part que le premier. Quels talents ne nous a pas gâtés la littérature facile? Je dirai bien volontiers les plus ingénieux, les plus féconds, les plus riches de ce temps-ci.

Tel excellait dans l'ode, et emportait les âmes au pays de ses rêveries sur les ailes de sa strophe puissante, ou bien pleurait ou faisait pleurer à toutes les mères des larmes exquises sur le sort de la jeune fille frappée au sortir du bal par le froid mortel du matin, ou bien encore faisait mouvoir au souffle de sa magnifique prose toutes les pierres de nos vieilles églises, qui s'est attelé à je ne sais quel drame sans vergogne, et l'a traîné sur les planches battues du mélodrame, devant un public dont les mieux disposés lèvent les épaules à cette lutte impie

Digitized by Google

d'un homme supérieur contre sa vocation, d'un poëte contre sa muse. Tels autres ont gaspillé dans de méchants contes, dans des romans qui ne sont que des contes délayés, un instinct dramatique que le travail consciencieux aurait pu mûrir et développer pour la scène. Tel qui a le don si rare de l'ironie poignante et acérée, et qui aurait pu, dans des compositions profondes, fustiger l'égoïsme de notre temps, s'est dévoué à une effrayante fabrication où son talent énervé et allongé n'a plus été que le savoir-faire d'un arrangeur de scènes. Celui-ci avait le don, rare aussi, d'aimer à savoir, de compiler avec intelligence, de retrouver l'allure et la physionomie des générations passées; il a noyé sa précieuse érudition dans je ne sais quel lavage de petits détails et d'arrangements prétendus dramatiques qui lui ont ôté son crédit d'érudit, en augmentant peut-être sa vogue de débitant.

Il y en a un que je vais nommer contre mon dessein, parce que j'aime de cœur sa personne et son talent, et à qui je déplairai peut-être, mais pour le temps seulement qu'il lira ceci, j'en suis sûr, parce qu'il n'y a pas d'écrivain plus gâté qui soit plus vrai avec lui-même : c'est Jules Janin. Jules Janin avait, lui, le plus rare de tous les dons, celui d'un style qui lui appartient, style vif, pétulant, limpide, plein de couleurs naturelles, pénétré de jour et de lumière; il avait de l'esprit de bon aloi, un sentiment fin et gai du ridicule, un rire facile et long comme celui d'un enfant, un instinct d'observateur peu profond, je le crois, et sans conscience de lui-même, mais auquel le hasard donnait quelquefois une singulière

Digitized by Google

justesse; il avait une verve joviale; il avait l'immense, l'inappréciable mérite de faire admirablement justice des sottes réputations, des poëtes sans poésie et des prosateurs sans prose, de tout écrivain enrichi à mal écrire; mérite pour lequel j'aurais voté qu'on le nourrît au Prytanée, aux frais de l'État, quoiqu'il eût ce mérite sans savoir comment, et, je parie, sans avoir lu une page des auteurs qu'il a tués.

Il avait bien d'autres choses encore : mais pourquoi parlé-je au passé? Hélas! hélas! la littérature facile a fait tant de mal à Jules Janin, que déjà, pour bon nombre de gens, faut-il le dire, la justice que je lui rends passera peut-être pour une flatterie que je lui fais. Que n'a-t-elle pas tiré de lui, cette grande et insatiable fabrique d'écriture que j'appelle la littérature facile? Elle l'a sucé jusqu'à la moelle des os. Elle était là à sa porte, dès le matin, en cabriolet de remise ou de place, ne le laissant pas dormir, et venant lui arracher sa pensée avant qu'elle fût éclose, le prendre au sortir du lit et l'emporter je ne sais où, avant qu'il eût mis ses chausses. S'il était malade, s'il disait : « Laissez-moi, revenez demain, » elle se ruait sur son pupitre, elle fouillait son portefeuille, elle ne voulait à aucun prix s'en retourner à vide; elle lui prenait ses notes commencées, ses titres d'articles, ses projets de contes, et son nom, avec un blanc-seing, quand il n'y avait que cela à prendre. Ou bien encore, elle s'asseyait à sa table, sur son fauteuil, elle prenait sa plume, elle la trempait dans son encre, et elle lui disait : « Dictez, j'écrirai. » — Et Jules Janin, impatienté, lui jetait son bonnet de nuit, et la littérature facile ramas-

Digitized by Google

sait ce bonnet, et le secouait, pour voir s'il n'y avait pas quelque conte au fond.

Et voilà comment son nom, si populaire, a été lu sur toutes les couvertures, sur tous les prospectus, dans toutes les annonces. Jules Janin s'est laissé tout enlever; il a permis qu'on le déshabillât, qu'on emportât toutes ses hardes, tant il est bonne personne, et tant il était difficile, même avec plus de raison qu'il n'en a, de ne pas prendre l'empressement famélique de cette exploitation pour les exigences de la gloire! Pauvre grand écrivain de petites choses, ils l'auraient mis dans le pilon, ils l'auraient broyé, s'ils avaient pu, pour tirer de sa poussière toutes les paillettes d'or qui y seraient restées. Son délicieux talent n'y a pas encore péri : mais à quoi cela tient-il? Jules Janin est jeune; il n'a pas encore trente ans. Si, au lieu d'être né en l'an deux ou trois de l'empire, il fût né seulement sous la république, nous chanterions déjà les psaumes des morts sur le talent de Jules Janin.

C'est que le talent d'un écrivain ne se mesure pas au bruit qu'il a fait, mais aux services qu'il a rendus, à l'idée qu'il a créée ou servie. Jusqu'ici les services de Jules Janin ont été négatifs; il a revisé quelques réputations contestées, il a troublé quelques quiétudes académiques : c'est peu de chose; il rappelle toutes les semaines au vaudeville, dans de charmants feuilletons, qu'il est mortel, et que la gloire du vaudevilliste marche en progression inverse de ses profits : c'est peu de chose encore. Son talent est fait pour une plus belle tâche que la prospérité des éditeurs de littérature facile et l'acha-

Digitized by Google

landage des cabinets de lecture. Je ne conçois pas, pour mon compte, un style sans un emploi à sa hauteur; je ne conçois pas une langue originale qui ne fasse que tracasser des académiciens et empêcher des vaudevillistes de se croire des immortels. Janin aura donc son emploi; quelque jour il trouvera son joint; son style ira à l'idée qui lui est échue, et c'est parce que je l'espère de tout mon cœur que je dis que son talent serait déjà mort si, au lieu d'être à l'âge où l'on se réveille, où, comme le serpent, on peut encore changer sa vieille peau contre une nouvelle, il était à l'âge où l'on se continue sans s'accroître, et où, comme l'ours, on diminue sa graisse en la léchant; — et cet âge n'est pas loin du premier, surtout dans ce temps si vite et si dévorant: que Jules Janin y songe!

Mais déjà nous avons des preuves qu'il y songe. Jules Janin a été professeur, Jules Janin sait ce que vaut un bon livre; tout le premier il a été troublé dans cette gloire de similor que lui a faite la littérature facile. Il cherche donc quelque tâche sérieuse où se prendre de nouveau et raviver son talent, qui se répète et se pille, faute d'un fonds d'idées qui le renouvelle. Il a déjà essayé de la biographie, de l'histoire, et la *Revue de Paris* a publié de lui, dans ses dernières livraisons, un article important où l'on remarque une pensée incertaine, dépaysée, qui ne se sent pas suivie du public de la littérature facile, et une plume forcée d'attendre la pensée tandis que jusque-là c'était la pensée qui attendait la plume. Mais on y voit aussi ce style que Jules Janin a reçu du ciel, l'ingrat! cet instrument de communication

Digitized by Google

si souple, si populaire, avec lequel il joue si souvent, comme un enfant avec une arme à feu, sans en connaître la puissance. Jules Janin va se convertir! Quelle meilleure preuve voulez-vous de la réaction que je signale, que j'ai vue venir avec joie, à laquelle j'applaudis de toutes mes forces, quoiqu'elle doive moins profiter à moi, inconnu, moi, que certains grands hommes de la littérature facile vont traiter d'obscur Zoïle, — de la même bouche pourtant dont ils me salueraient *grand écrivain* si je changeais ma thèse, — qu'à ces grands hommes eux-mêmes qui ont pu pécher impunément, parce qu'il leur a été donné de pouvoir se repentir glorieusement?

Déjà cette réaction se fait vivement sentir dans la critique. Il n'y a pas un seul journal sérieux et lu qui soutienne la littérature facile, si ce n'est peut-être par des réclames, amorce à laquelle ne se prend plus le public. Encore ces réclames sont-elles anonymes. Mais la critique qui se nomme est devenue sévère; les plus indulgents et les plus engagés commencent à regimber. On s'était d'abord montré encourageant et plein de faveur pour tous ces talents bouillants qui promettaient à la critique de lui payer son indulgence par des chefs-d'œuvre. La critique a tout accordé; elle a fermé les yeux sur le tapage de camaraderie des débuts, parce qu'elle les savait accompagnés, pour la plupart, de pauvreté honorable et de travail; elle n'a pas relevé certains quolibets d'écoliers émancipés contre les grands noms de notre littérature difficile, quoiqu'elle eût dû peut-être, dès ce moment-là, donner sur les doigts de

Digitized by Google

ces génies étourdis qui, avant même d'avoir la vogue, se permettaient de siffler la gloire. On a glissé sur tout cela : propos d'enfants d'esprit, se disait-on, à qui les espérances ont tourné la tête; ivresse de débutants applaudis qui prennent les violons d'un orchestre pour les trompettes de la renommée, le lustre d'une salle pour le soleil, un parterre curieux de nouveautés pour le monde! D'ailleurs, dans ce temps-là, la critique était accommodante, comme tous les pouvoirs flattés. Les grands hommes disaient au journaliste : *Mon cher ami!* Des gens d'un goût sûr et d'études solides non-seulement faisaient taire leurs doutes pour ne pas troubler le premier élan de toutes ces muses nouvellement échappées; mais même ils leur préparaient officieusement les voies dans un public rétif et incrédule. Ils analysaient, ils éclaircissaient, au nom de la liberté de l'art, contre le despotisme des modèles : honnêtes critiques auxquels on donnait la chaise d'honneur aux lectures, qu'on invitait aux répétitions, qu'on régalait d'éloges et d'eau sucrée, auxquels on écrivait des *petits mots* obligeants, sur papier odorant, avec des compliments si forts, des brevets de génie si catégoriques, qu'ils en éprouvaient, comme il arrive, moins d'orgueil que de modestie. Sauf cette petite partie de mensonge, inévitable dans une société civilisée, et dont on n'était dupe de part ni d'autre, tout était loyal entre la critique et l'auteur. L'auteur luttait avec courage contre les répugnances du public et ses hésitations, plus difficiles à emporter que ses répugnances; la critique prêtait son aide désintéressée à l'auteur, mais sans lui inféoder son suffrage à tout ja-

Digitized by Google

mais. On s'entendait pour demander la liberté, sauf à se séparer le jour où l'on différerait sur l'usage à en faire. La critique voulait bien prendre sa part des tribulations de l'auteur pauvre, traçant avec labeur son sentier à travers une littérature constituée et un public endormi par elle; elle voulait bien recevoir au besoin une partie des coups portés à l'auteur, mais non pas prendre sa part de responsabilité des abus du succès, ni porter la livrée de l'auteur devenu haut et puissant seigneur.

L'union a peu duré. L'art étant devenu la littérature facile, et la quantité ayant été préférée à la qualité, la solidarité n'était plus possible, entre la critique et l'auteur, qu'aux termes qui règlent les sociétés de commerce. Mais, comme il n'est pas plus aisé pour la critique qui se respecte de faire de la littérature facile, sous une raison sociale, avec profits et dépens communs, que de l'admirer avec profits tout d'un côté et dépens de l'autre, chacun a repris sa position naturelle et son rôle de choix; la critique a critiqué, et l'auteur a fabriqué.

Pour la branche de la littérature facile qui a nom *drame*, les écrivains distingués qui s'occupent du théâtre, et nommément les spirituels critiques qui l'examinent au *Journal des Débats*, au *Temps*, au *National*, à la *Revue de Paris*, et ailleurs, sont déjà parvenus, pour certains ouvrages, à retenir chez eux des spectateurs qui auraient été, à leur insu, les commanditaires bénévoles d'opérations où il n'y a de bénéfices que pour un seul. Quant aux deux autres branches de la littérature facile qui ont nom *roman* et *conte*, on peut voir que les critiques dont l'opinion est le plus comptée se refusent depuis

Digitized by Google

longtemps à analyser tout livre qui porte la marque de cette fabrique. Mais aussi voilà tous les grands hommes qui accusent les critiques de déserter l'art, et s'en vont semant par le peuple des bruits d'injustice inouïe, d'ingratitude criante. Ingrats de quoi? — Les critiques ne se souviennent-ils donc plus que les grands hommes leur ont dit : *Mon cher ami !*

Voilà ce que j'ai sur le cœur et ce que j'ai dû dire, poussé par ma conscience et par bon nombre de gens blessés comme moi de ce scandale, comme moi fidèles à la grande religion littéraire de la France. Cela n'avance pas beaucoup la question du drame possible, de la poésie que nous réserve l'avenir, je le sais, et n'ai point la prétention de la résoudre, ni de me soucier à l'avance des appétits littéraires de ceux qui viendront après nous, ayant pleinement dans le passé de quoi satisfaire les miens; mais, si j'ai soulevé avec vivacité la question incidente de ce qui se fait maintenant en drame, en roman, en conte, dans toutes les divisions et subdivisions de la littérature facile, c'est parce qu'il y a un côté par où la morale est blessée. Au reste, j'ai dit tout cela à mes risques et périls. Ou bien on me traitera d'homme médiocre, à petites vues, — ce qui ne peut guère être une injure dans ce glorieux temps-ci; — d'envieux : — oui, comme peut l'être un malade des belles santés fleuries de certains grands hommes et du parfait état de leurs voies aériennes; — d'ingrat : — ce serait bien mérité; n'ai-je pas été appelé *mon excellent ami*, ce qui est bien plus fort que *mon cher ami?* Ou bien on fera semblant de ne m'avoir pas lu, ou, si l'on daigne faire mention de moi, on affec-

Digitized by Google

tera d'estropier mon nom, d'autant plus qu'on en saura mieux toutes les lettres. Quoi qu'il arrive et quoi que puisse souffrir mon amour-propre, j'en serai complétement dédommagé par le plaisir d'avoir soulagé bon nombre d'hommes de goût, d'écrivains, qui font de la littérature difficile et ne peuvent se faire imprimer que sur du papier de gazette allemande, — et quelques honnêtes gens.

Décembre 1833.

Digitized by Google

LETTRE

AU DIRECTEUR DE LA *REVUE DE PARIS*[1]

Monsieur et ami,

J'ai lu avec admiration le contre-manifeste de Jules Janin, quoique j'en aie fait tous les frais. Jamais Jules Janin n'a eu plus d'esprit, plus de verve, plus de ce merveilleux talent d'écrire, que je voudrais tant voir au service de quelque idée sérieuse et féconde. C'est, depuis une semaine, ce que j'entends dire de lui partout, et qu'on peut me dire à moi en face, sans me chagriner, parce qu'on sait l'amitié qui me lie à Jules Janin, et combien je dois avoir à cœur qu'il ne démente pas les éloges que j'ai faits de son style, si entraînant, si popu-

1. Jules Janin, comme on le sait, répondit à mon *Manifeste*. Lui qui n'a guère écrit que d'inspiration, rarement il fut mieux inspiré. C'était la littérature facile elle-même n'employant à défendre sa cause que ses qualités et ses grâces. Je me souviens qu'Armand Carrel, qui m'avait soutenu et applaudi dans l'attaque, fut charmé de la réponse; il m'en fit un éloge auquel il ne me coûta pas de m'associer. Je viens de relire ce morceau, j'en trouve les raisons meilleures par le même progrès ou le même apaisement d'humeur qui me fait trouver un peu âpres, par endroits, les bonnes raisons du *Manifeste*.

C'est à la suite de la réponse de Jules Janin que j'écrivis au directeur de la *Revue de Paris*, M. Amédée Pichot, la lettre qu'on va lire.

Digitized by Google

laire, si français! Si donc je loue Jules Janin et me félicite moi-même d'avoir été l'occasion, et peut-être l'aiguillon de son charmant article, c'est de toute mon âme, et non point par un sentiment de courtoisie qu'il ne me siérait pas d'affecter, étant trop obscur et trop inconnu, comme beaucoup de personnes veulent bien me le dire, pour oser faire de la générosité avec un écrivain de si grand et si juste renom.

Toutefois, je persiste à croire que, sur le fond des choses, la question reste la même, c'est-à-dire que si j'ai tort, Jules Janin n'a pas fait que j'eusse plus tort, et que si j'ai raison, Jules Janin n'a pas fait que j'eusse moins raison. Et ce n'est point par l'effet de mon mérite ni de l'insuffisance logique de Jules Janin, mais par les causes qui ne sont personnelles ni à lui ni à moi, et sur lesquelles je me propose de revenir, avec votre agrément, monsieur et ami, quand toutes les réponses dont on veut bien m'honorer ou me menacer auront été publiées. La *Revue de Paris* en promet une du bibliophile Jacob. J'attends avec impatience, et je lirai avidement cette réponse. Outre son précieux talent, dont j'ai blâmé vivement l'emploi, M. Jacob a une modestie et une bienveillance d'écrivain qui le font aimer de tous ceux qui le connaissent. Je dis ceci non pour atténuer les coups que me prépare l'ingénieuse érudition de M. Jacob, et que je le supplie de ne me pas épargner, mais parce que Jules Janin m'a particulièrement reproché la critique que j'ai cru devoir faire de ses ouvrages.

Du reste, dans une discussion du genre de celle-ci, on ne doit pas s'attendre à des plaidoiries régulières, où

Digitized by Google

l'on oppose une raison à une raison, une vue à une vue, et où l'on se suit pied à pied, comme des avocats au barreau ou des philologues à l'Institut. Il s'agit de l'appréciation toute morale d'un fait qui n'est ni de droit ni de philologie, et qui se passe au grand jour de la publicité. Tout ce qu'on peut demander, c'est que chacun fasse cette appréciation à sa manière, et l'expose rigoureusement, comme un corps de doctrine, sans déranger le cours de ses déductions pour répondre à des raisonnements isolés, venus de divers côtés, et qui porteraient sur de petits faits de détails. Une telle polémique serait interminable; elle aurait tout au plus le médiocre intérêt de montrer que les gens de lettres ne sont pas en reste de subtilités avec les avocats. Le public ne peut s'intéresser qu'à des déclarations graves, suivies, qui ne vaguent pas à droite et à gauche, sur les pas de quiconque aurait lancé une objection incidente, ou équivoqué sur un mot. C'est seulement de cette manière que j'entendrais répondre, s'il y avait lieu. Quant à guerroyer sur des détails, je ne saurais m'y résoudre, ayant trop mûrement et depuis trop longtemps réfléchi à l'objet de cette discussion, pour faire dégénérer en une misérable chicane de plume ce que je crois encore une très-grave question de civilisation et de morale.

Il me reste, monsieur et ami, à vous remercier d'avoir ouvert si obligeamment à mes longues complaintes le recueil que vous dirigez dans un noble esprit de libéralisme littéraire. J'ai su et j'ai pu voir que cette complaisance vous avait attiré des attaques qui n'auraient dû s'adresser qu'à moi. De tous les désagréments que j'at-

Digitized by Google

tendais, ç'a été le plus vif pour moi de lire, dans la dernière livraison de décembre, la réponse ferme et courtoise que vous avez été obligé d'y faire; mais j'avoue aussi que de toutes les satisfactions qui m'ont pu revenir tant de ma propre conscience, à laquelle il faut bien que je croie, que de l'assentiment de quelques esprits élevés, la plus douce a été de lire, dans cette même livraison, les cinq ou six lignes où vous vous déclarez solidaire, au moins, de ma franchise et de ma loyauté. C'est que j'ai le bonheur ou le malheur d'être un homme de lettres qu'on rend plus heureux par une marque d'estime que par un compliment.

Je suis, etc.

Janvier 1834.

Digitized by Google

II

UN AMENDEMENT

A LA DÉFINITION DE LA LITTÉRATURE FACILE [1]

Je crois avoir assez attendu les réponses qui devaient suivre celle de Jules Janin, et qu'avait annoncées la *Revue de Paris*. Ces réponses n'arrivant pas, soit modestie exagérée des auteurs, soit parce qu'ils ont adopté l'article de Jules Janin comme le dernier mot de la littérature que j'ai appelée *facile*, je vais reprendre ma thèse où je l'ai laissée, et dire aussi mon dernier mot, à moi, sur cette littérature; après quoi je me tairai, laissant le public juge de la querelle. Aussi bien cette attitude mili-

1. La *Revue de Paris*, qui était également bienveillante pour les deux champions, m'avait menacé, sans vouloir m'en faire peur, d'une grêle de réponses que préparaient, disait-elle, tous ceux qui se croyaient personnellement atteints par ma définition malsonnante. Ces réponses ne vinrent pas. De là l'*Amendement à la définition*.

Digitized by Google

tante me va mal. J'aurais dû savoir que pour dire une vérité, il faut avoir une réputation; qu'un mensonge signé d'un nom est beaucoup plus important qu'une vérité signée d'un inconnu; que je devais exhiber mes titres et prouver mes quartiers avant d'avoir raison; que ce n'est pas l'écrit qui recommande l'auteur, mais l'auteur qui recommande l'écrit, et autres choses qui m'ont été dites par d'heureux écrivains qui apparemment sont très-connus, puisqu'ils m'ont reproché si durement de ne l'être pas du tout. Il est vrai qu'ayant beaucoup de candeur, et même, à ce que me disent mes amis, un peu plus que de la naïveté, j'avais cru franchement que j'étais connu; qu'après quelques années de collaboration littéraire au *Journal des Débats*, au *National*, dans la *Revue de Paris*, je pouvais bien avoir acquis le droit de dire mes répugnances, après avoir dit mes sympathies. Les écrivains mêmes dont j'attaque, non pas le talent, mais les livres, m'avaient entretenu dans cette illusion. *Vous coulez en bronze*, me disait l'un (j'ai dû retenir une si belle expression, comme vous pensez bien). — *Vos articles sont des livres*, me disait l'autre. — *Vous êtes le critique de l'époque*, m'écrivait un troisième, que j'avais beaucoup loué. *Il y a du Pascal dans votre style*, m'insinuait un quatrième. Du Pascal dans mon style! Quel honneur c'était déjà pour moi seulement d'avoir à m'en défendre!

Je recueillais alors toutes ces précieuses paroles, et les enregistrais dans ma mémoire; je gardais ces petites lettres des grands hommes dans mon tiroir le plus secret, pour les montrer à ma nourrice, bonne vieille femme

Digitized by Google

de province qui a remplacé ma mère dans ses longues espérances sur moi. Je me disais en moi-même : Otez de toutes ces belles choses la part d'exagération que la reconnaissance y mêle, — car ces grands hommes tiraient de moi quelque service, et, pauvre rat, je rongeais les rets qui garrottaient ces lions, — il me restera toujours bien assez de talent pour attaquer de mauvais romans et de mauvais drames. D'ailleurs, des écrivains plus tempérants dans leur reconnaissance, parce que leur gloire avait eu moins besoin de mon aide, des hommes qui ont plus qu'un nom très-connu, m'avaient dit assez de choses obligeantes pour ajouter à mon erreur. Je me croyais connu, au moins des grands hommes qui me faisaient tant de compliments; mais il paraît que ceux dont j'ai les billets élogieux dans mon tiroir secret sont ceux qui me connaissent le moins. Tout cela est la faute de ma naïveté, qui m'a déjà fait bien du tort, et m'en fera toujours, à ce qu'on me dit. J'aurais dû, avant de parler, demander aux grands hommes, mes anciens flatteurs, si j'en avais encore le droit, et si j'avais pu conserver quelque peu de talent en les admirant moins que par le passé; car il y aurait encore une belle place entre n'être rien du tout et *couler en bronze* et *avoir du Pascal dans son style*. Oui, c'est là ma grande faute, et j'en demande pardon au public. Qu'il m'excuse pour le motif que j'ai le courage de lui confesser, qui est mon extrême naïveté, défaut de sens, sinon de cœur, à une époque si compliquée que la nôtre, où se donner publiquement pour naïf, c'est presque dire aux voleurs : Je laisse ma porte ouverte toute la nuit. Qu'il lise mes raisons et point mon

Digitized by Google

nom. C'est, après tout, un sort préférable à celui d'être connu et de n'être pas lu.

J'en viens à mon amendement. On a critiqué ma définition de *littérature facile*, et on a dit : « Il y a eu de bons ouvrages faits facilement, » ce qui est vrai; mais j'entendais par littérature facile, non pas de la bonne littérature faite facilement, mais de la médiocre littérature facile à faire. Au reste, je consens à ce que la définition soit vague : je l'avais voulu ainsi. J'avais cherché un mot atténuant, un mot qui ne fût ni si crûment vrai que *médiocre*, ni si absolu que *mauvaise*, ni si austère qu'*immorale*. Facile m'est venu, parce que c'est un mot doux, qui inspirait moins de défiance. Voulez-vous que je vous dise toute ma pensée? J'ai peur que ma définition soit la seule chose qui reste de cette querelle, précisément parce qu'elle est vague. Il y a bien des exemples de cela. Un sens moyen soulage ceux qui seraient tentés de quelque indulgence, et met à l'aise ceux qui voudraient blâmer avec restriction.

Mais j'abandonne cette définition. S'il est vrai qu'elle soit vague, on n'en peut pas dire autant, j'imagine, des explications qui l'accompagnent. Là je n'ai point cherché à atténuer ma pensée; j'ai été assez clair, ce semble : j'ai voulu qu'on vît tout mon dégoût; j'ai dit nettement ce que je pensais du roman, du drame, du conte; et c'est à ces explications qu'il fallait répondre, et non à ma définition, qui n'a que le tort d'en dire moins que mes explications. Il fallait porter toute la réfutation là où j'ai dit toute la chose, et non pas là où je n'en ai dit que la moitié. Il fallait réhabiliter le roman, et me vanter

Digitized by Google

l'esprit, la grâce, la moralité du conte rose et jaune, la vérité, l'honnêteté du drame, tant historique que bourgeois; et c'est ce qu'on n'a pas fait. Car qui l'oserait? Ce n'est pas Jules Janin qui peut se porter le champion du roman, lui qui a si sagement retiré son talent des couvertures roses et des vignettes; ni du conte, lui qui le loue quand on l'attaque, et l'attaque quand on le loue, ou qui l'absout dans les hommes, par galanterie pour les dames; ni du drame, lui qui est si heureux de pouvoir lui reprocher sa bâtardise, ses bourreaux, ses duels, ses cercueils, quand il est l'œuvre de quelque faiseur obscur, qui a fait la faute de lui laisser son vrai nom de mélodrame, au lieu de l'ennoblir en l'appelant drame tout court. Non, Jules Janin n'a pas osé défendre le roman, le conte ni le drame; il ne s'est pas fié à son talent, qui a fait passer tant de paradoxes : il a mieux aimé admirer en masse la jeune littérature que la défendre en détail, et de quel air il vous admire, messieurs ses confrères, les glorieux collaborateurs au même œuvre! Quel malheur que d'être admiré ainsi! Jules Janin plaidant pour la jeune littérature, n'est-ce pas un avocat qui plaide une cause qu'il sait mauvaise? S'il s'en tire avec sa réputation sauve, c'est tout ce qu'il veut. Les juges vous félicitent, Jules Janin; mais ils n'en condamnent pas moins vos clients.

Oui, le conte est condamné à rester le bâtard du roman, avec tous les vices des bâtards, qu'il soit fait par des guerriers en moustaches ou par de vertueuses dames qui attaquent les maris, sans doute par amour du leur, et font de la littérature amoureuse pour se distraire du prosaïsme de ménage.

Digitized by Google

Oui, le roman est condamné à rester immoral, épuisé, impuissant, et à périr d'inanition, si la lâcheté du public ne vient à son aide et ne lui permet ce qui n'a jamais été permis, même aux romanciers de Sodome et de Gomorrhe.

Oui, le drame est condamné à nous donner, dans l'année, non pas un lit seulement, mais une scène de lit; non pas l'accouchement, mais la conception, sous peine de ne plus *faire recette*, et de perdre cette gloire dont les receveuses et le caissier du théâtre font tous les soirs le relevé.

Je sais que depuis ma première déclaration le drame est monté au Capitole, et a dit aux Romains de la jeune littérature : « Il y a six ans, à pareil jour, j'ai sauvé l'art dramatique; allons en rendre grâces aux dieux. » Mais moi je suis resté en bas de l'escalier; et, comme les poëtes campaniens qui poursuivaient Scipion de leurs sarcasmes patriotiques, et raillaient ce Grec qui imposait à Rome la langue et la littérature des vaincus, je me suis permis de siffler le triomphateur, et de dire qu'il n'y avait pas lieu à remercier les dieux de sa dernière victoire, mais bien plutôt à les accuser de ne prendre aucun souci des affaires humaines, puisque leurs foudres dorment au ciel pendant qu'on profane ici le temple où ont sacrifié Molière et Shakspeare.

Ces dieux, hélas! c'est le public; ces foudres qui dorment au ciel, ce seraient des clefs forées. Mais le public ne prend point parti, et les clefs forées ne sortent point des poches. On ne siffle pas, mais on n'applaudit pas; on bâille pendant trois heures, et vers la

Digitized by Google

fin on a une certaine secousse de nerfs de quelques minutes. Les admirateurs se tiennent au foyer pendant la pièce; les indifférents se résignent; quelques femmes pleurent, après avoir pleuré sur un conte, et la veille sur un roman. On ne sait trop ce qu'on sent. Ce n'est ni assez plaisant pour qu'on rie, ni assez sérieux pour qu'on s'attriste; on ne se donne la peine ni de blâmer ni de critiquer; on est assistant, mais point juge; on s'acquitte d'un devoir littéraire; on subit son plaisir. Si le drame était d'un inconnu, d'un débutant, on le sifflerait; car, outre que le public est plus hardi avec les inconnus, ce que je ne dis pas à sa louange, il apporte à la première représentation de l'œuvre d'un débutant une sûreté de sens très-éveillée, et un instinct de comparaison très-exigeant; il sent que c'est une responsabilité grave que de déterminer une vocation et de disposer de l'avenir d'un homme. Mais avec les noms connus, le spectateur est timide; il hésite entre les choses que son goût approuve et celles que lui impose la réputation; il a peur de n'être pas de son temps, de passer pour manquer de littérature, ou, s'il est du peuple, de ne pas aimer ce qui plaît aux loges.

Ajoutez à cela le péril physique de ne pas être de l'avis des admirateurs à certaines pièces. De ce mélange d'incertitudes et de précautions sages, il résulte une certaine tolérance qui fait des succès, seulement parce qu'elle s'abstient de les empêcher. Et nos grands hommes le savent bien! Car pourquoi signent-ils leurs pièces avant la première représentation? Pourquoi, au préalable, accablent-ils le parterre du poids de leurs noms, de l'ap-

Digitized by Google

pui de leurs amis, des annonces de leurs journaux, et lui commandent-ils le succès à force de le prédire? C'est apparemment parce qu'ils se défient d'un public non prévenu qui entrerait dans la salle avec tout son libre arbitre, bien décidé à user de ce vieux droit de souveraineté qu'il a payé en entrant. Au contraire, ils comptent avoir meilleur marché d'un public ébranlé, travaillé par les coteries, échauffé par les annonces, qui craint toujours que la salle n'ait été retenue d'avance à perpétuité, qui n'a déjà plus d'avis en entrant, et qui n'ose pas s'aller heurter, avec son opinion isolée, contre une publicité toute faite, et un succès annoncé, dont il va se trouver le complice parce qu'il n'aura pas le courage de le contredire.

Comment me faites-vous une faute, Jules Janin, de n'avoir pas prévu les deux derniers actes du dernier drame représenté, de ce drame qui s'est couronné naguère au Capitole! Quoi! vous pensez que pour si peu j'aurais jeté au feu mon *Manifeste!* quoi! que j'eusse donné au drame le triomphe de dire : « Zoïle avait un pamphlet tout prêt : il l'a brûlé de honte sur mon autel! » O mon ami, vous qui savez que je mets la vérité bien au-dessus du talent, et la conscience au moins de niveau avec la réputation, vous m'auriez conseillé de me taire devant un tel succès? Vous-même, dites-le-moi, auriez-vous déchiré, je ne dis pas votre charmante réponse, je ne dis pas un de vos bons feuilletons, mais quelques feuillets seulement de vos œuvres les plus légères, pour ne pas faire ombre à ces deux actes que je n'ai point prévus? Quoi! une actrice qui pleure agréa-

Digitized by Google

blement, qui tombe avec grâce sur ses deux genoux, qui dit avec accent des choses communes; des acteurs, gens d'esprit, dont l'un porte à merveille une phthisie du troisième degré, et dont l'autre sait faire tomber dramatiquement son chapeau; un duel dans le jardin, à bout portant; le phthisique honnête homme vainqueur du scélérat valide; une boîte à pistolets, un testament fait sur le bout d'une table, un chapeau qui tombe à propos; tous ces éléments dramatiques combinés avec un certain mouvement de scène que tout le monde n'a pas, je le sais, et que j'ai moins que tout le monde; un succès de nerfs, où la raison n'est pour rien, le style pour rien, la philosophie pour rien, la vérité des caractères pour rien; mais où l'art des acteurs, hommes et femmes, est pour deux quarts, la réputation de l'auteur pour un quart, et pour l'autre quart ce qu'il y a mis de talent : tout cela vaut-il mieux qu'une phrase de vérité dite du fond du cœur, dans un langage qui n'est ni allemand ni anglais? Et s'il y a une seule phrase de ce genre dans ma déclaration, tout cela valait-il que j'en fisse le sacrifice?

Non, Jules Janin, ce n'est pas sérieusement que vous l'avez dit, vous surtout qui n'avez jamais abaissé votre plume devant les plus notables popularités théâtrales de notre temps; vous qui avez eu tant d'actes tués sous vous, vous savez mieux que personne qu'il n'y a pas une si grande différence entre le dramaturge et le critique, que la gloire de l'un soit une défaite pour l'autre. Je vous dirai tout. J'ai eu l'idée un moment que le drame dont je vous parle pourrait bien me donner tort, et que l'au-

Digitized by Google

teur de quelques scènes de *Henri III* avait assez de talent pour me fournir une occasion de le louer aussi franchement que je l'ai critiqué. Eh bien, même dans cette prévision, plus honorable pour lui que pour moi, et pour sa réputation que pour mon jugement, je ne me suis pas cru en droit de rien changer à ma pensée, ni de pousser moins haut le cri de ma conscience révoltée par le cynisme du drame contemporain. Mais si j'avais prévu ces deux fameux actes dont vous vous faites le patron, et que vous n'iriez pas revoir, mon ami, j'aurais pu être encore plus amer et plus désespéré ; car des triomphes comme celui-là sont l'agonie, et un drame qui se sauve ainsi est bien près de périr. Périr ! vous savez ce que cela signifie dans le vocabulaire de nos gloires contemporaines ! Ce n'est pas la mort eu égard à l'immortalité, c'est seulement le déficit dans la caisse du théâtre.

Si j'ai fait une faute, Jules Janin, ç'a été de ne pas prévoir ce qui précède ces deux actes, dignes produits d'une intrigue si parfaitement exemplaire. Oui, j'aurais dû compter, parmi les moyens où le drame allait recourir pour prolonger sa triste vie, une scène de séduction que les contes de femmes pourraient envier au drame ; un séducteur qui prend les mains et pince les genoux à une sotte jeune fille, devant sa tante ; qui éteint la lampe pour pouvoir l'embrasser dans l'ombre, et qui l'embrasse en effet *coram populo*. J'aurais dû compter ce lit que vous voyez dans le fond, et où la jeune fille, dans la nuit même, déjà commencée, deviendra mère ; car c'est tout ce que j'ose et que je puis dire. Moi, dans ma candeur, j'avais noté comme la chose la plus monstrueuse qui

Digitized by Google

se pût voir, ce domestique intelligent qui prépare toute la partie matérielle de la séduction ; j'aurais dû prévoir qu'on trouverait une tante, la tante de la fille qui va être séduite, pour indiquer au parterre en quel lit couchera la jeune fille, quelle porte ferme à clef, et devant quelle porte il convient de mettre un fauteuil pour tenir lieu de serrure. Comprenez-vous, jeunes filles des loges et des galeries, s'il y a une mère assez abandonnée de Dieu pour mener sa fille à ces orgies? Quelle serrure pour un galant qu'un fauteuil à déranger! C'est par là qu'il entrera cette nuit, tout à l'heure, ce séducteur qui prend les genoux aux jeunes filles sous les yeux de leur tante. Mais ce fauteuil n'en a pas dit assez. Voici venir, afin que personne ne s'y méprenne, l'officieuse tante qui fait si naïvement les honneurs de la séduction de sa nièce. Elle a entendu du bruit, pendant la nuit, dans la chambre de la jeune fille! O honte! ô honte! est-il bien vrai que dans la patrie de Molière il y ait, comme on me l'a dit, un certain courage à protester contre une telle littérature, et qu'il se puisse trouver, outre l'auteur, six personnes saines qui suspectent d'envie ma protestation?

En vérité, Jules Janin, ce ne sont pas ces deux actes-là qui auraient pu m'adoucir, si je les avais prévus, ni qui sauveront à la littérature qui a le courage ou le besoin de s'en faire honneur, aucune des vérités qui me restent à lui dire.

L'amendement que je propose consiste, non pas en retranchements, mais en additions : il s'agit d'ajouter au mot *facile*, que je reconnais insuffisant, les épithètes *inutile* et *nuisible*, lesquelles, jointes à *facile*, caracté-

Digitized by Google

risent complétement l'espèce de littérature contre laquelle je me suis insurgé.

J'appelle littérature *inutile* toute littérature qui n'a point de but, qui ne va à rien, qui ne s'inspire ni du passé, ni du présent, ni de l'avenir, qui ne résout rien, qui n'éclaircit rien, qui n'ajoute aucune notion, soit de critique, soit de psychologie, soit d'histoire, au domaine des notions acquises; qui n'aide rien, qui ne conduit à rien, qui n'est mue par aucune pensée ni de renversement, ni de reconstruction, ni même d'érudition inoffensive; qui n'a pas même l'honneur d'être nuisible, pour en avoir sciemment le mauvais dessein sur les esprits, mais seulement parce qu'elle est inutile et facile, ainsi que je le montrerai en son lieu.

Cherchez-moi dans la politique une opinion qui veuille de cette littérature comme auxiliaire, et qui lui emprunte sa langue même pour la louer. Cherchez-moi quelle philosophie lui est redevable d'un fait, quelle morale d'une acquisition, quel art d'un progrès, quelle critique d'une vue. Qui est-ce qui a jamais pratiqué les héros de ses romans, les mœurs de ses contes, les passions de ses drames? Quand elle a voulu toucher à l'histoire, qui est-ce qui a dit : c'est de l'histoire? Dites-moi ce qui est resté de ces théories. Qui ont-elles fait avancer? qui reculer? Quand elle a voulu faire de la satire amère, comme c'est la prétention de son drame bourgeois, quel ridicule a-t-elle atteint, quel vice a-t-elle effrayé, quelle hypocrisie a-t-elle démasquée? Hélas! au lieu de diminuer nos ridicules, elle y a ajouté les siens; et quant aux vices qu'elle a inventés, aux pro-

Digitized by Google

fonds scélérats qu'elle a imaginés, comme ils n'ont que des analogies très-éloignées avec nos vices réels et nos criminels civilisés, il en résulte que nous pourrions être trompés par où nous devrions être garantis; car tel qui aurait pris des précautions inutiles contre les monstres du drame bourgeois sera moins en garde contre les fripons, beaucoup plus pâles, qui exploitent les simples dans notre société, et que le drame n'a pas su y voir.

On a raison, ce semble, de dire d'une littérature qu'elle est inutile, quand le public qu'on peut appeler spécial dans les matières littéraires, non-seulement peut s'en passer, mais depuis longtemps ne s'en occupe plus. Amenez-moi, je vous prie, un homme de trente ans qui, ayant des études et du sens, a voulu se mettre au courant de cette littérature, a assisté à ses drames, a lu ses romans et ses contes, et demandez-lui ce qu'il en a retiré, s'il a une idée de plus qu'avant, si toute cette littérature, ajoutée à ses connaissances antérieures, en augmente la somme d'une chose digne d'être retenue; si tous ces génies ne font pas dans sa mémoire l'effet du fétu de paille dans le verre d'eau. — Ils ont *ressuscité* le moyen âge. — Qu'a-t-il appris sur le moyen âge? — Ils ont changé toutes les bases de la critique et de l'esthétique, ils ont fait de profondes analyses psychologiques et ont découvert tout un monde de nuances, de demi-sentiments, de quarts d'impressions, de sixièmes de sensations. — Trouve-t-il quelqu'une de ces nuances-là en lui? Que sait-il de nouveau sur la critique et l'esthétique? — Ils ont remué à fond toute notre société; ils

Digitized by Google

en ont vu tous les vices, énuméré tous les embarras. — Croit-il en savoir un peu plus sur cette société, et se sent-il plus expérimenté, plus sûr, plus garanti après leurs renseignements qu'avant? Et à ne les prendre que comme gens de style qui ont prétendu remanier la langue française, toutes leurs beautés nouvelles, toute cette langue métaphorisée, transfigurée, qui exprime des idées métaphysiques avec des termes de chimie, qui se fait scientifique faute de pouvoir être positive, tout cela lui a-t-il laissé seulement un doute sur la prose de Bossuet et de Voltaire, sur la poésie de Molière et de la Fontaine?

Voyons : qu'il fasse l'inventaire de ses idées, qu'il renvoie chacune de ses connaissances à sa source réelle, qu'il rende à ses premières études, aux anciens livres, au collége qu'il a maudit, et plus tard à ses propres expériences, à ses impressions, à ses études ultérieures, à son sens naturel; qu'il rende, dis-je, à toutes ces sources d'instruction ce qui vient de chacune; que restera-t-il à la littérature facile et inutile? Où sera sa part, si petite qu'elle soit? Quoi! elle s'est donné tant de mouvement et a enfanté tant de volumes pour ne pas même obtenir un petit coin honteux dans un cerveau intelligent!

Je vais trouver un à un les hommes qui ont, dans la nation, le plus grand crédit littéraire, si bien qu'un livre ne s'y établit que lorsqu'il est marqué de leur apostille; je dis à l'un : « Avez-vous lu le nouveau roman? — Non : je lis Sidoine Apollinaire, l'évêque-poëte du cinquième siècle, qui a senti le beurre rance dont les Francs, nos pères, oignaient leur longue chevelure. » Je dis à

Digitized by Google

l'autre : « Avez-vous lu le dernier drame de Mirabeau? — Non! Triboulet m'a guéri de toute curiosité à cet égard. — Et celui de Barnave? — Mes travaux ne m'en laissent pas le temps; d'ailleurs, j'aime autant Mirabeau que Barnave, et Barnave que Mirabeau. » Je porte à un troisième un volume rose. « Que pensez-vous de ces contes? — Je n'ai pas le loisir d'en rien penser. » Quoi! personne ne trouvera une heure à donner à la littérature facile et inutile? L'un a son cours à faire, l'autre son livre à achever; celui-ci est écrivain politique, celui-là est orateur; aucun ne la rencontre sur son chemin, et aucun, ne pouvant s'en aider, ne s'en embarrasse. Tel qui a supputé son temps et ses besoins intellectuels, a trouvé, me dit-il, qu'en lisant tous les jours, il pouvait à peine connaître superficiellement les écrivains d'un génie incontesté; que dès lors, il ne lui restait pas un moment pour les écrivains d'un génie contestable. Quiconque, parmi ce public d'élite, estime son temps, soit comme un capital, soit comme une richesse intellectuelle, soit comme le bien de sa femme et de ses enfants, soit comme le bien de son esprit, ne se croit pas le droit d'en retrancher une minute pour le plaisir douteux de lire un roman d'homme ou un conte de femme. Quiconque a un fauteuil élastique où se reposer le soir, quiconque craint la chaleur d'une salle de théâtre, ou le refroidissement à la sortie, — placé entre la crainte de la moindre incommodité et le désir de s'aller enquérir des destinées de l'art dramatique, — se tient chez soi, préférant un repos qui rafraîchira sa tête à une distraction théâtrale qui y mettra le désordre,

Digitized by Google

et trouvant plus de vrai plaisir à faire sauter son enfant sur ses genoux qu'à s'aller donner des cauchemars de faux scélérats et de filles mères, et à s'indigérer (qu'on me passe le mot) de mauvaises mœurs, de mauvais langage, de paradoxes sans sel et d'invraisemblances sans esprit.

Si l'on me conteste la vérité de ces deux choses, à savoir qu'il n'y a pas, dans le public vraiment littéraire, un homme qui puisse remercier la littérature facile et inutile de l'acquisition d'une idée, d'un fait qui l'ait rendu plus riche qu'avant; deuxièmement, qu'il n'y a pas, dans ce même public, un homme qui, ayant mieux à faire, et par là j'entends se reposer, se garder d'un rhume, jouer avec son enfant, lise les livres de cette littérature, ou assiste à ses drames; — eh bien, qu'on obtienne du contradicteur, quel qu'il soit, qu'il me désavoue et qu'il signe son désaveu, et je me condamne, pour punition, à ne lire toute ma vie que de la litttérature facile et inutile.

C'est que j'ai recueilli bien des assentiments tacites avant de protester contre cette littérature; et nul ne sait mieux que moi combien ce que j'écris à cette heure est banal et rebattu.

Dans ce manque de but et de résultat, dans cette parfaite inutilité, il n'y a pas seulement de sa faute; je le reconnais. Le siècle fait peu pour les écrivains : il ne leur dit pas par où il faut le prendre; il ne les met pas sur la voie; il est muet quand on l'interroge. Le siècle n'a de faveurs durables que pour les faits et pour les hommes qui se dévouent à en recueillir. Pour les

Digitized by Google

écrivains d'imagination, il les use horriblement sans les estimer; il en tire tout ce qu'il peut pour son amusement, après quoi il les laisse là. Les siècles de critique et d'expérimentation sont toujours ainsi. Hors des faits tout leur est suspect. A d'autres époques, un livre est moitié l'ouvrage de l'écrivain, moitié l'ouvrage du temps; aujourd'hui, le livre et l'auteur restent tous les deux isolés; le siècle n'aide pas, ne rend pas; il est tout passif, il reçoit. Je sais tenir compte de ces difficultés aux écrivains de la littérature facile et inutile. Avec les mêmes facultés, avec la même portée d'esprit, ils auraient eu, dans d'autres temps, et plus de talent et du talent de meilleur aloi. Mais je crois aussi qu'avec plus de respect pour leur plume, ils auraient pu, même dans ce temps ingrat, s'user moins qu'ils n'ont fait.

Dans toute époque, quelque vague et éparpillée qu'on la suppose, il y a toujours deux sortes de besoins : les besoins éternels de vérité, de raison, de moralité, de progrès; et les besoins du jour, de l'heure, qui sont les caprices d'esprit, le goût des livres secrets, de l'imprévu, de la charge, de la licence.

Or, de ces deux sortes de besoins, je reconnais que dans ce temps-ci les premiers sont incertains, vagues comme l'époque; qu'ils sommeillent, qu'ils se cachent, et qu'il faut avoir le courage de plonger au fond de la société pour les y trouver. Je reconnais au contraire que les seconds sont très-vifs, très-exigeants et, comme il arrive de tout besoin passager, insatiables : car que de livres et que d'écrivains ils ont déjà dévorés !

Entre ces deux besoins il fallait choisir : être l'inter-

Digitized by Google

prête des premiers ou le fou familier qui se résigne à amuser les autres ; voilà l'alternative. La première tâche est rude ; elle offre pour premiers attraits des faits à rassembler, des matériaux à amasser. Il faut observer, voir des contradictions, douter, se sentir glacé par l'incertitude, puis regarder encore et revenir à la charge ; véritable passion où l'écrivain est tenté bien des fois de s'écrier : Dérision! dérision! Il faut attendre patiemment la réputation, faire des livres fervents qui n'échaufferont personne ; il faut voir sans tentation le bruit et l'importance aller à des écrits qu'on n'estime pas et à des livres qu'on n'aurait pas voulu faire ; il ne faut pas envier ces longues pancartes collées aux murs qui nous poursuivent partout de leurs grandes lettres noires ; ni ces yeux profonds, ni ces fronts hauts qui attendent l'inspiration derrière les vitres des marchands lithographes ; désirer la gloire, et ne savoir pas s'il faut quitter celle qu'on aime et qu'on ne doit peut-être jamais atteindre, pour celle qu'on méprise, mais qu'on aurait sur l'heure si on en voulait! et puis avoir de quoi remplir un volume, et se réduire à la matière d'une feuille ; lutter contre son abondance, choisir dans son bien, se critiquer, se condamner, se trouver mauvais, résister à la vie de plaisir, ne vivre et ne se vêtir qu'avec de l'argent de choix : voilà la tâche de celui qui veut se faire l'organe de ces besoins éternels de raison, de goût, de moralité ; heureux si, même à ce prix, il exerce sur son époque une action lente et incertaine!

La seconde tâche est plus facile. Là, on peut écrire avant de savoir sur quoi. Avec une certaine facilité, de

Digitized by Google

l'aptitude à répéter ce qu'on entend, rien de sérieux que la vanité, tout homme est bon pour amuser nos heures perdues, qui sont souvent nos heures honteuses. On est écrivain né dans une telle littérature, car tout ce qui est dit est bien dit; on ne choisit ni le public pour qui on écrit, ni l'argent dont on vit. On s'assimile fièrement aux marchands, aux industriels, quels qu'ils soient; on dit : « Je tiens boutique d'équivoques, de scènes libertines, de drames à séduction, comme mon bonnetier tient boutique de bas. » L'écrit n'a que la valeur du bas de coton. Quand il est sali, on le met au panier, et le livre redevient chiffon; mais on renouvelle cette marchandise, comme toutes les autres, par une production en rapport avec la consommation. Quant à la gloire, on s'en tient à celle que comporte le siècle, et qui est d'être répandu. On est partout où l'on est vu; on assiste à toutes les fêtes, on est encore plus connu de figure que par ses écrits. Selon notre littérature industrielle, l'écrivain était l'inférieur du marchand et du riche, quand il n'avait sur eux que l'avantage de l'esprit et de la puissance morale; un simple changement à la définition de l'écrivain a rétabli l'égalité. Il n'y a plus que des marchands, quel que soit le négoce.

C'est cette seconde tâche qu'a choisie la littérature facile et inutile, et c'est pour cela qu'il faut lui faire la guerre. Car elle s'est mise au service particulier de toutes les personnes irrégulières; elle a écrit pour l'alcôve et pour le boudoir, comme elle s'en vante; elle a vendu des adultères à la douzaine, comme le bonnetier des bas de coton; elle a des livres nouveaux pour tous les jours de

Digitized by Google

l'année, comme le pâtissier des gâteaux (je la juge ici à son point de vue tout industriel); et si le public ne les consomme pas tous le même jour, elle met une couverture nouvelle aux exemplaires restants, à peu près comme le pâtissier fait réchauffer les gâteaux de la veille. Elle s'est résignée à n'avoir pas de lendemain, elle a fait d'une profession un métier, elle a rendu le nom de l'homme de lettres embarrassant à porter, elle a fait qu'on aime mieux passer pour un bonnetier que pour un écrivain, et qu'on n'ose dire, dès l'abord, ce qu'on fait qu'à ceux qui connaissent déjà ce qu'on est.

« Mais, dit-elle, le public nous aime, et ne veut que de nous. » — C'est inexact; voyez les succès sérieux. En fait de contes, M. Mérimée; en fait de pièces de théâtre, *les Enfants d'Édouard*, *Bertrand et Raton*, pour ne parler que des ouvrages analogues. Il n'y a là ni adultères, ni viols, ni assassinats, ni reines libertines, ni lits à séduction, ni bruits de filles séduites, ni accouchements, ni relevailles; et cependant la meilleure réputation est encore là, et, à ce que chacun dit, de l'argent, et du bon argent. — Mais, quand ce serait vrai, y a-t-il de la dignité à s'avouer les féaux d'un public où les gens de goût et d'instruction, les mères qui se respectent dans leurs filles, les maris qui se respectent dans leurs femmes, ne sont pas *appelés*, et où les *élus* sont gens de toute sorte, ou, comme disaient les Latins, de toute note, *omnis notæ?*

La littérature de l'empire, dont se moque la littérature facile et inutile, disait aussi : L'empereur n'aime que nous et ne veut que de nous! Et l'empereur était, que

Digitized by Google

je sache, un public bien autrement noble que celui de la littérature facile et inutile! car celui-là pouvait dire à tous ses écrivains sans exception : « Je vaux mieux que le plus habile d'entre vous. » — Eh bien, qui est-ce qui réhabiliterait la littérature de l'empire en considération d'une telle excuse? Elle aussi a eu le succès, la vogue, l'argent; toutes les grâces ont été pour elle; elle a marié ses enfants avec les dîmes de la censure. Et pourtant ceux qui sauvaient l'honneur des lettres, ceux à qui l'avenir est resté, c'étaient les récalcitrants, les exilés : c'était Benjamin Constant, protestant du fond de la Suède contre les volontés et les caprices du grand public, qui s'appelait l'empereur; c'était Chateaubriand échappant aux honneurs que conférait ce public, comme à la gloire dont son ministre de la police imposait le programme, et allant promener le long des grands fleuves de l'Amérique une imagination qui n'a jamais été mieux inspirée que par la liberté; c'était madame de Staël, cette femme qui apprenait à des hommes comment on tient tête à un despote; c'étaient des savants; c'était Laplace, qui se dérobait, dans les profondeurs de la science, à la censure soupçonneuse de Napoléon, et qui gardait la belle langue du dix-huitième siècle de cet amollissement, de cette insignifiance commandée, de ce vague imposé sous des peines de police, qui rendaient si fade et si parfaitement inutile la littérature dite de l'empire?

Maintenant, comment ce qui est inutile peut-il être nuisible? — Vous l'allez voir pour la littérature héritière de celle de l'empire. Ne savez-vous rien de ses effets sur

Digitized by Google

les intelligences? On parle autour de nous d'ardeurs littéraires dévorantes, d'ambitions précoces, qui ont mis le transport dans de jeunes cerveaux, et finalement les ont détraqués; d'enfants à peine sortis du collége, qui, leurrés par cette popularité si tentante, se sont rués dans la littérature facile et inutile, avec des santés frêles et moins de facilité ou seulement de débouchés que leurs maîtres, et sont morts de génie rentré. J'en sais qui, placés entre les deux besoins que j'ai caractérisés tout à l'heure, et les deux tâches qui y répondent, ne sachant laquelle prendre, se consument à lutter entre les traditions de leurs études, et les tentations de la littérature facile et inutile, entre de bons instincts et des désirs indéfinissables. Ils me viennent demander ce qu'il faut faire; ils ne peuvent attendre et ils n'osent pas entreprendre; ils ne savent ni travailler, ni rester oisifs; ils s'usent, ils se rident, ils blanchissent dans ces douloureuses incertitudes sur ce qu'ils veulent être, et sur ce qu'ils doivent être.

Je n'ai pas oublié, Jules Janin, votre admirable oraison funèbre de ces deux pauvres jeunes gens, Escousse et Lebras, qui moururent pour un premier échec dans la littérature facile et inutile. Que vous étiez éloquent, mon ami, quand vous accusiez la critique d'un tel malheur, et la rendiez responsable de ce double suicide! Oui, la critique avait gravement failli! Elle n'osa pas dire à ces enfants de vingt ans qu'au lieu d'étudier l'art dramatique dans le drame contemporain, qui en a fait une industrie si facile, il fallait en aller méditer les profondeurs et les difficultés dans les œuvres de Racine et de Shakspeare; que là seulement on pouvait sentir sa

Digitized by Google

force, parce que l'on sentait les obstacles; qu'on ne se tuait jamais pour n'être pas un homme de génie, tandis qu'on pouvait bien se tuer, en effet, pour avoir manqué d'être un industriel heureux! Il fallait, non pas discuter leur drame, mais leur interdire le drame, de par les vrais maîtres du théâtre; il fallait leur dire : « Abstenez-vous! » et non pas : « Faites mieux! » C'est le devoir de la critique d'empêcher l'art de tomber dans le métier; et quand ce devoir se complique de celui de conserver à un père l'enfant de ses espérances et de sa vieillesse, la faute est double d'y avoir manqué.

Que dirai-je des effets de cette littérature sur les âmes? D'où viennent ces goûts frivoles, cet égoïsme dans l'âge de la générosité et de l'abandon, ce scepticisme desséchant dans l'âge de la foi, cette rouerie avant l'expérience, ces désenchantements avant les illusions, cet amour de l'argent sans esprit d'avenir, comme celui des courtisanes; ces rapports plus que délicats entre les auteurs et les éditeurs, dont l'histoire serait scandaleuse; les libraires les plus habiles battus par des enfants dans l'art des gains illicites; toutes choses qui oppriment l'écrivain honnête homme par les précautions blessantes qu'elles font prendre contre sa probité; d'où viennent ces amours-propres monstrueux, ce désintéressement contre nature de toute opinion politique, cette guerre contre toute morale, cette exaltation de la chair et des sens, cette révolte de la prétendue liberté humaine contre le devoir; d'où viennent tous ces désordres de l'esprit et de l'âme, sinon de cette littérature qui ne vit que de là, mais qui doit périr par là?

Digitized by Google

Je m'explique bien maintenant qu'il y ait mollesse et indifférence dans les hommes qui sont au pouvoir: ils savent ces désordres et ils en profitent pour leur stabilité. Tout gouvernement aime ce qui lui ôte des embarras; et, quand les générations de qui doit venir l'impulsion font halte dans la boue, pour parler comme feu Lamarque, voulez-vous qu'il soit assez désintéressé pour leur crier : Voici l'ennemi! et les forcer à se remettre en marche? En voyant tous ces jeunes gens attablés autour du tapis vert des cabinets littéraires, ou bien sur les banquettes des théâtres, menaçant de leurs moustaches les pacifiques spectateurs qui haussent les épaules, ou bien passant des nuits entières, non pas à lire à la clarté de deux tisons des livres substantiels, mais à dévorer d'immondes romans, le gouvernement s'accroupit dans sa politique de stabilité à tout prix; car pourquoi irait-il parler de rôle européen, de civilisation universelle, d'une France émancipant l'Europe sans la conquérir, — toutes idées si remuantes, — à des imaginations préoccupées d'adultères légitimes, de séductions nécessaires, d'immoralités fatales? Peut-on lui demander de mettre le feu dans ces jeunes têtes courbées sur des romans et des contes? Sa loi est de vivre, n'importe comment, et non pas de se mettre sur les bras une jeunesse nourrie d'études fortes et de croyances.

Jules Janin me dit que M. de Metternich est du même avis que moi contre la littérature facile, inutile et nuisible. Si M. de Metternich jugeait cette littérature, non en critique, mais en diplomate autrichien, il en ferait le plus grand cas, et il lui enverrait des tabatières d'or au

Digitized by Google

nom de l'empereur son maître; car ce qu'elle enlève parmi nous d'ennemis à la politique de M. de Metternich ne se compte plus.

Tout cela est triste, mais tout cela aura une fin. J'ai dit que cette fin était prochaine ; je le répète avec plus de foi que jamais, et je n'accepte pas l'éloge qui m'a été fait, que la réaction contre la littérature facile, inutile et nuisible, a été provoquée encore plus qu'aidée par moi. Je n'en suis pas le héros, comme cela m'a été dit si obligeamment; mais, passez-moi le jeu de mots, le héraut, ce qui est bien différent. J'ai crié par les rues l'opinion formidable de tous les gens de goût et de tous les gens de bien, de tous les pères et de toutes les mères de famille. Je n'ai eu que l'avantage du journaliste qui tient la plume quand le public dicte; mais cet avantage est assez beau pour que je m'en honore. J'ai déjà signalé quelques symptômes de la réaction; depuis mon article, je ne dirai pas à cause de mon article, de nouveaux symptômes se sont manifestés, deux entre autres que je note ici, parce qu'ils sont significatifs, l'un dans le genre grave, l'autre dans le genre plaisant.

Voici le symptôme du genre plaisant.

Des romans qui étaient sous presse pendant la querelle, ont été publiés depuis lors sous le nom d'*ouvrages nouveaux;* ils n'ont pas osé s'appeler *romans*. J'aurais trouvé la concession bien plus précieuse encore, si, au lieu du nom, auquel je n'en veux nullement, on m'avait sacrifié la chose. En attendant, que le public prenne garde à cette rubrique d'*ouvrages nouveaux*, laquelle a l'air d'être ambitieuse et n'est que honteuse.

Digitized by Google

Voici, pour en finir, le symptôme du genre grave.

C'est l'empressement toujours croissant de la jeunesse aux cours de la Sorbonne. Or, j'attribue l'honneur de cet empressement moitié au talent des professeurs, moitié à la réaction que j'ai signalée, et dont quelques-uns se sont faits les organes. La grande salle de la Sorbonne suffit à peine aux auditeurs de M. Saint-Marc Girardin, de M. Michelet, l'un opposant si spirituellement à la prose poétique de nos grands hommes contemporains la prose nette et simple de Voltaire; l'autre racontant l'histoire du moyen âge. M. Ampère et, nous dit-on, M. Magnin viendront prochainement donner à leur auditoire d'autres sujets de méditations nourrissantes. J'avoue que je mets quelque affectation à opposer ces quatre noms à ceux de la littérature facile, inutile et nuisible. Ce seraient là, Jules Janin, quelques-uns de mes écrivains intermédiaires entre l'Institut et les cabinets de lecture, entre la *jeune* littérature et M. Raoul [1].

Février 1834.

1. Allusion à un passage très-vif et très-piquant du contre-manifeste de Jules Janin, où, m'apostrophant et me tutoyant : « Malheureux et infortuné, me disait-il, tu seras de l'Institut, et encore des inscriptions et belles-lettres, à côté de M. Raoul. » Ce M. Raoul est auteur d'une traduction en vers de Juvénal estimée au temps où elle parut (1812-1826). Je ne sache pas qu'il ait été de l'Institut.

Digitized by Google

Les deux pièces qui suivent, publiées pour la première fois par la *Revue de Paris* en 1836 et en 1837, ont fait partie d'un recueil d'études mêlées qui parut en 1838. Toutes les autres pièces ont été réimprimées. Seules, les études sur M. Victor Hugo et sur Lamartine n'étaient pas sorties du recueil de 1838, depuis longtemps épuisé. Sollicité à plusieurs reprises de les faire réimprimer*, un scrupule m'avait retenu. J'étais devenu, en 1843, le collègue de Lamartine à la chambre des députés; en 1856, le confrère de Lamartine et de M. Victor Hugo à l'Académie française. A cette dernière époque, Lamartine était tombé du pouvoir, et M. Victor Hugo exilé. En donnant une nouvelle publicité à des articles où une trop vive inquiétude pour leur gloire m'a peut-être rendu trop sévère, j'aurais paru me mettre contre eux avec les événements qui les avaient frappés. Aujourd'hui Lamartine est mort, et M. Victor Hugo a été ramené triomphalement dans son pays par une révolution. Mon scrupule a donc cessé, et je me décide à publier de nouveau, après trente ans, ces deux *études*, persuadé que, parmi des critiques dont la vivacité s'explique par l'intempérance provoquante des admirations, le lecteur trouvera, sur les qualités comme sur les défauts de deux grands poëtes, quelques vérités d'art et de goût qui les lui feront admirer avec plus de discernement.

* Février 1874.

Digitized by Google

Digitized by Google

III

M. VICTOR HUGO

EN 1836

I

Les trois dernières productions de M. Victor Hugo ont donné de l'inquiétude à ses meilleurs amis. Ceux qui l'avaient loué jusqu'ici avec une ardeur systématique, et qui avaient fait pour chacun de ses ouvrages une théorie nouvelle, où l'art était mis aux pieds du hardi novateur, où les défauts étaient expliqués et par conséquent atténués, et les beautés admirées hors de toute mesure, ceux-là mêmes commencent à prendre avec leur héros un ton réservé. Ils se demandent s'il est prudent de le suivre jusqu'au bout, et si, après l'avoir soutenu dans toutes ses entreprises contre le génie et le langage français, ils doivent se partager la triste et dernière gloire de son naufrage. Sans avoir eu l'honneur et les embar-

Digitized by Google

ras de son amitié, celui qui écrit cet article a été assez de ses admirateurs pour éprouver un regret sincère de voir ce déclin si rapide d'un grand talent; celui-là aussi se demande avec chagrin si déjà la décadence est venue pour M. Victor Hugo, s'il est condamné à mourir en pleine santé, et à traîner avec lui pendant les années de l'âge mûr et de la vieillesse le cadavre d'un esprit autrefois brillant qui ne peut plus avancer sans tomber, ni se corriger sans s'annuler.

De ces trois derniers ouvrages, deux sont en prose, et le troisième en vers.

Le premier des ouvrages en prose a été une brochure intitulée : *Étude sur Mirabeau.* C'était un sujet délicat et difficile, mais nul autre d'ailleurs ne pouvait mieux inspirer un homme de talent. L'étude qu'on fait d'un grand homme demande des forces, mais elle en donne en même temps. Si le sujet exige beaucoup de l'écrivain, en retour, il le remue et le féconde. C'est une épreuve où l'on peut juger sûrement de la portée d'un talent; celui qui reste stérile, froid, inintelligent, en présence d'une de ces grandes figures historiques qui ont rempli toute leur époque, celui-là n'est pas fait pour les succès dans l'art d'écrire. De même, il faut avoir quelque inquiétude pour l'écrivain éprouvé que l'étude d'un grand homme a laissé inférieur à lui-même, et qui, au lieu d'y trouver le secret des caractères supérieurs, ne sait que s'y voir lui-même, s'y substituer à tout propos au sujet qu'il étudie, et s'y mirer en quelque sorte comme dans une glace qui reproduirait fidèlement sa propre figure. Tel a été le défaut de l'*Étude sur Mirabeau.* Au lieu de

Digitized by Google

Mirabeau approfondi, pénétré, éclairé de cette lumière nouvelle qu'une investigation consciencieuse et élevée sait faire luire dans les sujets les plus épuisés et dans les caractères les plus connus, c'est Mirabeau matérialisé, plus laid, plus écumant, que l'histoire ne nous le montre! Mirabeau secouant sa *crinière de lion;* Mirabeau *pétrissant* le marbre de la tribune; Mirabeau *cognant* ses ennemis de ses arguments; une sorte d'appareil oratoire plutôt qu'un orateur; une charge plutôt qu'un portrait; une caricature plutôt qu'une étude.

En outre, la courte histoire de sa vie politique est devenue l'histoire des tracasseries littéraires de M. Victor Hugo. Les *trente voix* auxquelles Mirabeau imposait silence, ce sont les ennemis littéraires de M. Victor Hugo. M. Victor Hugo se contemplait, triomphait dans Mirabeau. Au moyen de légères altérations historiques dont l'amour-propre ne se fait pas faute, M. Victor Hugo a en quelque sorte décalqué sur sa propre vie la vie de Mirabeau. C'est la même gloire aux mêmes épreuves, le même génie harcelé par les mêmes myrmidons; les noms seuls sont changés. Pour le style de cet écrit, c'est cette technologie qu'affectionne M. Victor Hugo; des mots empruntés aux sciences spéciales, aux professions mécaniques; une langue tirée des laboratoires de chimie et des échoppes de l'artisan, langue qui, pour vouloir tout peindre, substitue des images aux réalités et des couleurs aux pensées; langue bariolée, éblouissante, qu'on voit avec les yeux du corps; une palette versée sur une toile, mais non pas un tableau.

Le second des ouvrages qui ont alarmé les amis de

Digitized by Google

M. Victor Hugo, c'est son drame d'*Angelo, tyran de Padoue*. Un inconnu qui débuterait par une pièce comme *Angelo* ne serait pas joué six fois. *Angelo* a eu pourtant un certain succès. Le talent de mademoiselle Mars, dont la voix caressante rendait flatteuses des choses écrites sans tact et sans vérité; le jeu passionné de madame Dorval, qui sait mettre du naturel dans des situations exagérées et dire avec cœur des paroles écrites de tête, ces deux actrices, si diversement admirables, ont protégé la pièce. Mademoiselle Mars et madame Dorval ont été les marraines de ce chétif et grossier enfant d'une imagination épuisée; elles l'ont fait agréer au public.

Ce public est d'ailleurs résigné; il accepte tout, il se contente de tout; la curiosité a dû remplacer la sympathie, là où le spectacle a remplacé l'étude des caractères.

Le parterre ne fait plus de conditions aux auteurs connus; il ne siffle ni n'applaudit. Toutefois, nous répétons que ce public débonnaire n'eût point passé *Angelo* à un débutant, et que la pièce eût été, sinon sifflée, du moins désertée. Tout le garde-meuble de l'ancien mélodrame est là. Poison, épées, poignards, clefs mystérieuses, portes dans la tapisserie, inconnus qui entrent partout, étrangers qui sont plus chez vous que vous-même, et connaissent mieux votre maison que vous, et puis des tombes, et puis des dalles sur ces tombes, et puis des femmes sous ces dalles; des caractères à la surface; nulle invention, nulle étude du cœur, nulle découverte; mais, au lieu de pensées, un cliquetis de mots lugubres, tout le vocabulaire des tyrans de théâtre; outre les défauts ordinaires des pièces de cet écrivain,

Digitized by Google

par exemple, cette poésie qui n'est pas à sa place, ce ton lyrique appliqué au drame, l'ode où nous attendons le dialogue, défauts bien plus choquants dans *Angelo*, parce qu'il semble que le fard qui les couvre ait déjà servi, et que ce soit du mauvais goût moins la force qui s'y mettait : — voilà *Angelo*, tel que nous l'ont unanimement montré toutes les critiques indépendantes.

Les *Chants du crépuscule* ont achevé de désespérer les amis de M. Victor Hugo. Cette poésie toute en description, toute matérielle, comme la prose de l'*Étude sur Mirabeau ;* ces interminables énumérations, ce luxe de paillettes fausses sur un fond si maigre et si peu étoffé, cette stérilité de cœur, cette sensualité d'imagination substituée au sentiment, cette philosophie sceptique à la suite ; tout cela était peu rassurant. En général, il n'y a pas de plus sûr symptôme de décadence, dans les choses de la poésie, que la profusion descriptive. C'est par ce point que les poésies naissantes ressemblent aux poésies qui se meurent. Avant que les idées soient venues comme après qu'elles sont épuisées, il n'y a que de la description. La description, c'est le bégayement de l'art au berceau et le radotage de l'art qui décline vers la tombe. Le poëte qui ne sait plus que décrire, c'est un vieillard qui ne sait plus que se souvenir. Dans l'un comme dans l'autre, la mémoire a remplacé la pensée.

Nous avons été particulièrement frappé de ce caractère de décadence dans le nouvel ouvrage de M. Victor Hugo. En serait-il donc réduit à penser par la mémoire? Le jeune homme encore vigoureux, qui est né avec ce siècle, qui a donné tant d'espérances, qui a été admiré par ceux

Digitized by Google

mêmes qui ne l'aimaient point, en serait-il arrivé au radotage des vieillards? Cette poésie exténuée où la pensée est si rare et les mots si abondants, et où M. Victor Hugo semble n'être plus, en vérité, que le compilateur et le regrattier de ses premières poésies, serait-elle le dernier mot du poëte. L'article que nous allons lui consacrer serait-il son article nécrologique?

C'est avec une peine sincère que nous nous faisons ces questions. Outre que nous avons été de ceux qui ont applaudi aux premiers ouvrages de M. Victor Hugo, et qui, sans lui sacrifier sottement les gloires passées et les grands noms, ont pensé qu'il fallait faire un peu de place et ne pas disputer le soleil à un jeune homme qui nous promettait de beaux et sérieux ouvrages en récompense de l'aide qu'on lui donnerait, c'est une chose triste pour tout le monde qu'une décadence prématurée, qu'une chute dans l'âge des succès, qu'une mort au plus beau moment de la vie. Les hommes, même de l'ordre secondaire, où nous avons toujours placé M. Victor Hugo, en le comparant aux grands écrivains de notre patrie, ces hommes-là sont assez rares pour qu'on déplore l'affaiblissement précoce de leur talent. Si cet affaiblissement n'est que passager, s'il n'est que l'effet de ces *torts* auxquels le poëte fait allusion dans les seuls vers touchants de son dernier recueil, de ces *abandonnements au mal* [1]

1. Celle qui, lorsqu'au *mal*, pensif, *je m'abandonne*,
Seule peut me punir et seule me pardonne;
Qui de mes propres *torts* me console et m'absout...

(*Les Chants du crépuscule*, p. 330.)

Digitized by Google

dont une critique jusque-là dévouée a cru devoir entretenir le public, nous n'éprouverons aucune humiliation de nous être alarmé hors de propos : un démenti de ce genre ne peut que profiter à tout le monde et à nous particulièrement. Mais si cet affaiblissement est définitif, la critique étant faite moins pour redresser les hommes éminents qui en sont le sujet que pour prévenir et corriger les faux jugements de la foule sur leur compte, notre travail sur M. Victor Hugo aura du moins cette triste convenance, qu'en analysant le talent de ce jeune homme déchu, il indiquera implicitement les causes qui préparent de semblables fins aux talents de l'espèce du sien; à plus forte raison à ceux qui seraient tentés de l'imiter.

M. Victor Hugo est né le 26 février 1802. Il a donc un peu plus de trente-trois ans. Son enfance fut éprouvée. Son père, colonel, puis général, un des bons officiers de cette armée impériale qui en comptait tant, l'emmena tout enfant dans les divers pays où il avait obtenu des commandements [1]. C'est ainsi qu'il vit successivement l'île d'Elbe, l'Italie, l'Espagne, et, quoique trop enfant pour tirer de ces voyages un profit réfléchi,

1. Je ne veux point faire la biographie de M. Victor Hugo; seulement j'ai dû prendre, dans les notices biographiques publiées jusqu'ici, qui, sauf la partie des éloges, ont été concertées entre M. Victor Hugo et ses biographes, trois ou quatre circonstances, soit de sa vie, soit de son éducation, qui me fournissaient des preuves pour l'examen que j'ai tâché de faire de la nature et des bornes de son talent. J'ai consulté de préférence l'ingénieuse biographie publiée par M. Sainte-Beuve, sous le titre de *Victor Hugo en 1831*. Voyez *Caractères et Portraits*, 1832.

Digitized by Google

son imagination se teignit des couleurs de ces différentes contrées, et sa mémoire se remplit de formes merveilleuses, d'horizons, de paysages. L'imagination fut donc la première faculté qui s'éveilla en lui, et cette sorte de première éducation toute sensuelle ne contribua pas peu à développer en lui cette tendance à matérialiser les pensées même les plus abstraites, et à transporter dans le monde des idées toutes les couleurs du monde matériel. Nous doutons que cette sorte de précocité que peuvent donner à un enfant les déplacements et les voyages soit favorable au développement des talents solides. Nos maîtres des deux derniers siècles ont eu des commencements plus humbles et peut-être plus profitables. Élevés autour du foyer, dans le sein d'une famille régulière, leur raison naissait en quelque manière avant leur imagination, et, moins attirés par les spectacles extérieurs, ils se repliaient davantage sur eux-mêmes. Le poëte qui est jeté tout enfant au milieu des grands spectacles de la nature extérieure, qui est exposé, frêle et débile, à un soleil qui rend les hommes fous, un tel poëte risque beaucoup de n'avoir pour tout fond poétique qu'une mémoire échauffée par des habitudes de travail factice.

M. Victor Hugo n'a pas le genre de figure que lui donnent ses portraits. Le Victor Hugo qu'on vend aux fenêtres et à l'étalage des marchands de gravures est une sorte de sombre génie, soucieux, rude, absorbé dans des pensées de vengeance, comme Angelo. Son front, dont la hauteur est exagérée, — comme sont tous les fronts de nos hommes éminents, depuis que le docteur

Digitized by Google

Gall a imaginé de mesurer la grandeur du génie à la grosseur de la tête, — semble chargé de nuages; son œil noir et enfoncé plonge au sein des mondes; sa bouche, légèrement contractée et boudeuse, annonce apparemment un profond dédain pour le public qui passe sans le regarder. Le nom du poëte au bas du portrait, gravé en caractères gothiques, est l'emblème de la nouveauté de son œuvre. Les mal pensants insinuent que c'en est la critique. Ceux qui ont eu l'honneur de voir de près M. Victor Hugo ne reconnaissent pas plus le poëte dans ce portrait, qu'ils ne reconnaissent Mirabeau dans la caricature que M. Victor Hugo en a faite. La figure du poëte est belle et ouverte; son front large, en effet, annonce l'imagination et la mémoire. Son œil est doux, beaucoup moins caverneux qu'on ne le fait dans ses portraits. Toute la partie supérieure de la figure est d'un homme éminent par les qualités de l'esprit. Le bas est moins intellectuel. La bouche, les joues, le menton, et toute cette partie du profil qui s'étend depuis l'extrémité inférieure de l'oreille jusqu'au bout du menton, semblerait trahir de grands appétits physiques et un immense amour de la conservation, chose d'ailleurs si nécessaire à une époque d'encombrement, où cet amour est toujours une prudence, et peut-être, en certains cas, un devoir. L'intelligence et les sens partagent également ce masque, d'ailleurs remarquable : l'intelligence en a pris le haut, les sens en occupent le bas. C'est, du reste, une figure haute en couleurs, respirant la santé, n'ayant jamais, quoi qu'en aient pu dire les flatteurs, cette pâleur que laisse l'inspiration sur le front des poëtes pri-

Digitized by Google

vilégiés; mais bien ce coloris, cette fermeté de ton, qui feraient croire que la pensée, dans cet illustre jeune homme, n'est pas de l'espèce de celles qui consument le penseur, et que M. de Châteaubriand a comparées aux grands fleuves qui rongent leurs rivages.

M. Victor Hugo débuta dans les lettres par le pire des apprentissages, celui des prix d'Académie. Il n'y a rien de bon à augurer d'une imagination disponible à heure fixe, ni de ce précoce besoin de paraître avant d'être. Dans un jeune homme vraiment appelé à de hautes destinées littéraires, il doit y avoir, si nous ne nous trompons, une certaine chasteté d'esprit qui répugne à ces luttes et à ces ovations d'Académie. M. V. Hugo, à peine âgé de quinze ans, concourut pour le prix de poésie à l'Académie française. Il méritait le prix, disent ses biographes, mais il ne l'obtint pas à cause de deux vers où il parlait de ses quinze ans, et où l'illustre corps pensa voir une supercherie. Le sujet de la pièce était : *les Avantages de l'étude*. Ceux qui savent en parler à quinze ans sont-ils faits pour les connaître?

De 1818 à 1820, M. V. Hugo obtint successivement, à l'Académie des jeux floraux, trois prix, dont le dernier lui valut le grade de maître ès jeux floraux. M. de Chateaubriand l'appelait un enfant de génie, mot imprudent, qui devait donner à l'enfant un orgueil viril, et la vanité du génie avant même qu'il eût du talent. La mère du jeune poëte aurait dû trembler en entendant ce mot, comme si c'eût été une amère ironie. Il n'y a pas d'enfant de génie. Il y a des enfants qui sont devenus hommes de génie au prix où il est donné à l'homme de

Digitized by Google

l'être, c'est-à-dire après avoir beaucoup vécu de la vie de tout le monde; car le génie, c'est la science de la vie de tout le monde. Des mots de ce genre sont funestes. Ils enivrent l'enfant qui en a été baptisé; ils l'excitent, ils lui donnent les prétentions de toutes les qualités qu'il n'a pas encore; c'est de la chaux mise au pied d'un jeune arbre, et qui lui fera produire, avant le temps, des fruits sans saveur. C'est surtout pour les présages et les horoscopes de ce genre que l'on doit du respect aux enfants heureusement nés. Ne leur donnons pas les passions de la vie publique avant qu'ils aient de la barbe; mais laissons-les grandir, s'épanouir à loisir, comme les fleurs, et fortifier la maison avant d'y loger l'hôte robuste et remuant qu'on appelle le génie.

Du reste, dans la première direction donnée à l'esprit et aux études du jeune poëte, il n'y a de reproches à faire à personne. Par la nature même de son talent, — et c'est ici le moment de la caractériser, — M. Victor Hugo était porté aux succès précoces et à la gloire factice des Académies. Il avait au plus haut degré le genre de talents qui réussit dans ces sortes de concours; une certaine facilité à développer les lieux communs, et beaucoup d'imagination, deux choses qui n'attendent pas les années, et qui peuvent donner un air de profond penseur à un enfant qui n'a que la mémoire heureuse et vive de ce qu'il a lu et entendu. L'imagination, fécondée par une grande mémoire, c'est là tout le talent de M. Hugo; c'est par là qu'il est vraiment novateur dans notre pays, où il n'y a point d'exemple d'un grand écrivain qui n'ait eu que de l'imagination;

Digitized by Google

c'est par là qu'il a fait beaucoup de bruit, qu'il a remué les jeunes gens, qu'il a acquis une gloire tumultueuse. Une imagination à la fois exacte et abondante, sans mélange de sensibilité et sans le contre-poids de la raison, mais sachant quelquefois jouer la première, et quelquefois aussi se rencontrant par hasard avec les vues saines et droites de la seconde : voilà tout M. Victor Hugo.

Quand nous disons qu'il a été novateur, ce n'est pas un éloge que nous lui donnons. En France, pays de littérature essentiellement pratique et sensée, un écrivain qui n'a que de l'imagination, fût-elle de l'espèce la plus rare, ne peut être un grand écrivain. La gloire de nos grands poëtes, c'est surtout d'avoir exprimé, dans un langage parfait, des vérités de la vie pratique; c'est d'avoir créé en quelque sorte la poésie de la raison. Le génie, en France, c'est un admirable concours de toutes les convenances à la fois; c'est un mélange égal de toutes les qualités secondaires, de l'instinct et de l'expérience, de l'imagination et du goût, de hardies conceptions et d'exécution prudente, de circonspection et d'audace. L'homme de génie, c'est l'homme qui sait se servir tour à tour de la vue supérieure de l'âme, par laquelle il pénètre le secret des choses, et de la loupe de la critique, par laquelle il épure ses créations de toutes les aspérités, de toutes les lacunes, de toutes les défaillances de l'inspiration première. Chez nous, l'imagination, même dans les ouvrages qui sont qualifiés proprement d'ouvrages d'imagination, est une qualité d'ornement qui pare les compositions, bien plus qu'une faculté sou-

Digitized by Google

veraine qui les inspire. La raison, c'est-à-dire ce sens supérieur qui nous fait distinguer le vrai du faux, le général du particulier, la règle de l'exception, voilà la maîtresse des œuvres de l'esprit en France, voilà ce qui donne un caractère si pratique à la littérature française. Dans le travail de la composition, dans cette sublime et simple occupation de l'homme de génie, qu'on a si ridiculement voulu entourer de nuages et de mystères, l'imagination, au lieu d'être écoutée et obéie aveuglément, est surveillée et contenue. Loin de s'y laisser entraîner, l'écrivain s'en défie; il l'appelle à son aide toutes les fois qu'il a besoin de colorer une idée que la raison a trouvée et débattue, toutes les fois qu'il faut faire entrer plus profondément dans les esprits une vérité qui glisserait sur eux, présentée dans sa nudité; mais il la repousse toutes les fois que, profitant de la paresse ou de la fatigue de la raison, elle veut mettre des couleurs à la place des idées, et des images à la place des réalités. Toutes les facultés marchent, pour ainsi dire, en ligne : l'imagination, la raison, le goût, le sens critique; toutes se contrôlent, s'observent, s'aident, se fortifient, et c'est du concours de leurs efforts simultanés que sortent ces chefs-d'œuvre, marqués, à un si haut degré, de deux choses qui semblent s'exclure, l'instinct le plus heureux et l'art le plus parfait.

Quand on lit les grands monuments de la littérature française, on est frappé de ce déploiement et de ce travail simultané de toutes les facultés de l'esprit. Dans certains livres du dix-septième et du dix-huitième siècle, il n'y a pas une phrase où l'une de ces facultés n'ait

Digitized by Google

été présente, où elle ait sommeillé, où elle ait abdiqué son droit dans l'œuvre commune. L'homme tout entier est dans chaque ligne; il se rendra ce témoignage, en finissant, que, sauf l'infirmité humaine, il n'a point de sa propre volonté manqué à sa noble tâche. Dans d'autres littératures, on peut être un écrivain notable en se laissant aller librement et paresseusement à l'imagination, cette muse si commode, qui réduit l'art d'écrire au plaisir insolent de rêver tout haut. En France, nul ne peut prétendre à la gloire des écrits durables, s'il n'en a subi toutes les conditions, s'il n'en a connu toutes les fatigues, celle surtout de tempérer toutes ses facultés les unes par les autres, et de se contenir en même temps qu'il s'abandonne. C'est peut-être le plus grand charme des chefs-d'œuvre des littératures anciennes et des grands monuments de la nôtre, qu'on y sent, dans l'ensemble et dans les détails, cette force de volonté et de conscience sans laquelle l'instinct le plus heureux ne produit rien de parfait. Il y a telle scène de Racine, et tel morceau de Bossuet, où l'idée de prodigieux efforts de volonté dissimulés sous les grâces et la facilité de l'instinct nous jette dans une sorte d'admiration religieuse qui rabat notre orgueil sans nous décourager.

Ce n'est pas ce concours admirable de toutes les facultés qu'on admire dans les ouvrages, d'ailleurs si distingués, de M. Victor Hugo. Chez lui, nous le répétons, l'imagination tient lieu de tout; l'imagination seule conçoit et exécute : c'est une reine qui gouverne sans contrôle. Par la nature d'esprit du jeune écrivain, et aussi par l'influence fâcheuse de l'époque, qui n'est

Digitized by Google

guère propice aux œuvres raisonnables, la raison n'a aucune place dans ses ouvrages. Point d'idées pratiques et applicables, rien ou presque rien de la vie réelle; nulle philosophie, nulle morale, aucun but de redressement ni de critique, de sympathie ni de satire; point de plan, point de dessein, point d'opinions; car nous n'appelons pas de ce nom des lieux communs d'un fond plus ou moins grave sur lesquels le jeune écrivain a brodé de la prose en vers; rien enfin de ce qui se rapporte plus particulièrement à la raison dans les choses de la littérature. De goût, de sens critique, il n'y en a pas plus que de raison; outre que M. Victor Hugo ne nous paraît pas avoir été doué naturellement de ces deux facultés si nécessaires à l'écrivain français, il en a érigé le mépris en système. C'est, du reste, une pratique assez commune à tous les auteurs incomplets; quand ils manquent d'une qualité, ils imaginent une théorie qui les en dispense ou qui leur fait un mérite éminent de ne l'avoir pas. C'est donc avec son imagination toute seule, sans frein, sans contrôle, sans intelligence des convenances de l'art, que M. Victor Hugo écrit dans un pays de littérature philosophique et applicable, et dans une langue qui excelle surtout à exprimer tous les ordres d'idées qui y répondent.

Les Allemands ont imaginé de distinguer les écrivains en deux classes et comme en deux espèces. Il y en a d'*objectifs*, c'est-à-dire qui ne se voient pas dans leurs écrits, qui se tiennent en dehors, qui semblent être des spectateurs désintéressés de leurs propres ouvrages plutôt que des acteurs passionnés qui y ont mis en scène,

Digitized by Google

sous des idées générales ou sous des personnages inventés, leurs passions, leurs préjugés, les petitesses ou les grandeurs de leur vie personnelle.

Shakspeare me paraît le type le plus grand et le plus complet de cette classe d'écrivains. Voilà pourquoi vous ne pouvez pas faire une biographie exacte de ce grand homme; il n'a laissé trace de sa vie nulle part; il n'est dans aucun de ses héros; il les laisse vivre tous de leur propre vie et subir les conséquences de leurs caractères et de leurs fautes; il reste en dehors, et les regarde en souriant jusque dans la catastrophe qui nous arrache des larmes : il n'est pas responsable de ce qu'ils font.

L'écrivain *subjectif* est tout l'opposé de l'objectif. Il remplit ses ouvrages de lui-même; il se laisse voir sous tous ses héros; il leur prête ses sympathies ou ses antipathies, il leur fait épouser ses querelles, il les anime de ses passions. Quelque peu propre que soit son sujet à ces demi-confidences, il trouve toujours un petit coin pour s'y montrer, et il fait jouer à toutes ses idées comme à tous ses personnages le rôle de sa propre vie. Le type le plus imposant, en France, de cette classe d'écrivains auxquels cette préoccupation passionnée d'eux-mêmes donne quelquefois tant de puissance et d'action sur leurs contemporains, c'est Voltaire. M. Victor Hugo, auquel je ne veux pas comparer Voltaire, pour ménager son amour-propre, est un de ces écrivains-là.

Quand l'écrivain subjectif est un homme supérieur, doué, comme Voltaire, d'une raison admirable, de goût, d'intelligence critique; quand ce sujet dont il remplit tous ses ouvrages résume en lui tout le bon sens et

Digitized by Google

toute la sagesse que Dieu a départis à l'homme, il sait faire des ouvrages vrais et durables, encore que ces ouvrages ne soient pas écrits avec le désintéressement et l'impartialité des écrivains *objectifs*. C'est parce que Voltaire a été un de ces hommes privilégiés que ses chefs-d'œuvre sont vrais, bien qu'ils soient le miroir et comme l'écho de l'âme d'un seul homme. Mais si l'écrivain *subjectif* n'est lui-même qu'un homme de second ou de troisième ordre, qu'un *sujet* très-incomplet, qui n'a qu'un peu plus d'imagination et de mémoire que le commun de ses contemporains, il résulte que toutes ses créations n'ont que la valeur d'une exception, que son œuvre tout entière ne représente qu'un individu plus ou moins distingué. C'est ce qu'on peut dire de M. Victor Hugo. Les personnages, — pour ne parler que des ouvrages dramatiques, — les personnages de Voltaire sont faux rigoureusement, en ce point qu'ils sont tous voltairiens; mais ils sont vrais, en ce point qu'ils représentent un homme d'un admirable bon sens, et que le bon sens est un trait commun à tous les hommes. Les personnages de M. Victor Hugo sont faux, non-seulement parce qu'ils ne sont que des masques et des ombres de l'écrivain, mais parce que l'écrivain lui-même, borné à sa seule imagination, cette faculté par laquelle les hommes diffèrent le plus entre eux, manque de la raison, par laquelle ils se ressemblent et sont vrais les uns pour les autres.

M. Victor Hugo a fait, comme vous savez, beaucoup de drames et de romans, les uns et les autres, — sauf *Han d'Islande* et *Bug-Jargal*, — moins peut-être par

Digitized by Google

goût et par volonté que par l'effet de nobles nécessités domestiques qui l'obligeaient à rechercher un genre d'ouvrages plus lucratif que les vers et les ballades. Ces drames et ces romans représentent presque exclusivement M. Victor Hugo, non point par le côté positif de l'homme, mais par le côté de l'écrivain que possède son imagination, ayant une sensibilité de cerveau et des passions de tête, surexcité par des habitudes de travail nocturne, riant sans gaieté, pleurant sans tendresse, s'exaltant sans enthousiasme, creusant moins les passions humaines, pour en tirer des secrets inconnus, que la langue française, pour en tirer des effets de style extraordinaires, tournant tout à l'image et au trait. Ceux qui ont l'honneur de connaître l'auteur peuvent s'intéresser à cette contre-épreuve qu'il donne, dans tous ses ouvrages, de son propre esprit; mais ceux qui ne le connaissent pas, et c'est l'immense majorité du public, ne savent qu'en penser. Ils ne trouvent dans leur propre cœur, ni dans leur expérience du cœur d'autrui, rien qui les mette sur la voie des étranges créations du poëte; ils les regardent avec curiosité, d'abord parce que ces monstres sont doués d'une certaine force originelle, parce que le théâtre sur lequel ils vont et viennent est repeint à neuf et chargé de décors, ce qui occupe les yeux pendant que l'esprit languit, ensuite, et il faut être juste, parce qu'ils montrent çà et là quelque chose qui ressemble à de la sensibilité et à de la passion, à du rire et à des larmes. On peut à la rigueur entrevoir de temps en temps dans ces figures grimaçantes quelque lointaine consanguinité avec la vraie figure humaine.

Digitized by Google

C'est que l'imagination, même quand elle marche seule, a pourtant cette singulière puissance qu'elle sait imiter, jusqu'à tromper des yeux grossiers, les autres facultés de l'âme, la sensibilité, la passion, la raison elle-même. Un écrivain qui n'a que de l'imagination et de la mémoire fera une scène suffisamment passionnée avec les souvenirs de ses lectures, sans avoir ni intelligence des passions d'autrui ni la conscience des siennes. Il fera parler une mère, un amant, une maîtresse, dans un langage analogue à celui que tiennent ces personnages dans les traditions du genre; il aura une sorte de sensibilité assez vraie pour qui n'y regardera pas de très-près; il pleurera convenablement; il trouvera une bouffonnerie que les gens grossiers ou indifférents pourront prendre pour du comique; enfin il rencontrera au hasard, et pour avoir lu des choses approchantes, quelques sentiments raisonnables qu'ils prendront pour de la raison. C'est ce qui se voit dans les ouvrages dramatiques de M. Victor Hugo. Tout ce personnel-là n'est pas radicalement faux et impossible, et nous sortirions de la vérité à le prétendre; mais ce que nous n'hésitons pas à dire, c'est qu'aucun des sentiments que le poëte met dans la bouche de ses personnages ne sort de la vraie source d'où les tire l'art des grands poëtes; c'est que les choses de sensibilité n'y viennent pas du cœur, ni les choses passionnées d'une âme qui peut pâtir un moment des douleurs qu'elle prête à des êtres imaginaires, ni le rire d'un sentiment vif et profond du ridicule, ni les larmes de l'ébranlement physique que donne à un homme honnête et bon la pensée de malheurs même inventés, ni les choses

Digitized by Google

raisonnables de cet instinct développé par la réflexion et l'expérience qu'on appelle la raison.

Les plus notables enfants de cette imagination qui marche ainsi à l'aveugle, toute seule, avec l'incertitude, mais aussi avec la témérité quelquefois heureuse d'un être marchant sans guide, de cette mémoire échauffée qui sait prendre quelquefois le langage de toutes les autres facultés, — à peu près comme l'homme qui a la mémoire des airs notés répète un chant qu'il a entendu; — sont : Didier, dans *Marion Delorme;* Hernani, dans la pièce de ce nom; et surtout la Esmeralda, dans le roman si justement apprécié de *Notre-Dame de Paris.*

La Esmeralda est un personnage charmant : c'est une bohémienne plus belle qu'une fille de roi, qui étend sur les places du vieux Paris un lambeau de tapisserie, et qui fait des gambades pour les ancêtres des badauds de ce temps-ci. Elle a pour compagne de ses jeux une petite chèvre à qui elle fait écrire des noms avec des lettres mobiles, et qui est toute sa famille et toute sa vie. Elle est chaste comme la plus chaste de nos filles, elle qui livre toutes ses beautés visibles à la foule impure; elle est vertueuse comme assurément ne le fut jamais bohémienne et danseuse de place publique. Son sourire est dédaigneux et fier; son visage est empreint d'une mélancolie vague et sans objet, signe ordinaire d'innocence et souvent de l'absence des passions. Cependant, si elle ignore ce que c'est que le vice, elle sait ce que vaut la vertu, et elle cache dans sa ceinture un petit poignard effilé dont elle frapperait l'infâme qui voudrait la lui ravir. Elle vit au soleil et au grand air, seule, abandonnée,

Digitized by Google

sans ange gardien, — les bohémiennes n'en n'ont pas; — sans autre conseil qu'une amulette qui doit la faire reconnaître de sa mère, et qu'elle perdrait en perdant sa vertu; protégée contre toutes les tentations du vice, contre toutes les corruptions du Paris du quinzième siècle, par cette filiale espérance de revoir sa mère et d'en être reconnue, et peut-être aussi par orgueil de se sentir si belle au milieu de ses misérables compagnons d'industrie; car la grande beauté est longtemps un gage d'innocence.

Nous aurions souhaité, pour cette jeune fille si gracieuse et si pure, un de ces amants comme il s'en rencontre en Angleterre, de grande naissance et de grande fortune, qui la retirât de la fange où sa robe seule a été salie, et qui l'élevât au rang d'épouse et de duchesse. Mais M. Victor Hugo, à qui Esmeralda appartenait en propre, n'en a pas disposé au gré de nos vœux. Il la fait s'éprendre pour un capitaine de la gendarmerie de Louis XI, jeune gars de belle santé, un de ces êtres tout de chair et de sang, qui ont le gros rire, la parole haute et brève, un air de conquérant devant toutes les femmes, qui croient inspirer de l'amour, et n'inspirent que d'impurs désirs; un de ces hommes que la philosophie antique a dû avoir en vue quand elle a dit : l'homme est un animal. Ce capitaine ne comprend rien à l'amour de la Esmeralda. Il prend ses hésitations vertueuses pour les résistances d'usage, il les combat avec le langage de la formule. Il n'entend rien à ses regards mélancoliques, à ses silences rêveurs, à ses joies si vives traversées d'inquiétudes si soudaines, à ces mille délicatesses d'une jeune fille qui

Digitized by Google

défend sa pudeur sans même savoir comment on la perd. Il fait de l'amour à la gendarme, de ce gros amour stéréotypé qui réussit auprès de sottes femmes, mais où j'aime à croire que peu de femmes se laissent prendre qui soient vraiment dignes d'être aimées.

Celui qui sait aimer la Esmeralda comme elle doit être aimée, c'est le pauvre sonneur de cloches, Quasimodo, l'orphelin délaissé dès sa naissance, le monstre qui ferait horreur même à sa mère; sourd, bossu, borgne, qui vit caché au fond de la noire cathédrale, et qui a grandi sous son demi-jour sombre et humide. Il n'y a que Quasimodo qui ait su comprendre la Esmeralda. Il faut voir quels soins empressés et ingénieux il prend de la jeune fille, comme il la porte avec précaution dans ses bras, comme il sait l'entendre sans qu'elle parle, et lui obéir sans qu'elle commande; comme il a peur de la blesser par la vue de ses difformités, et comme il se tourmente pour la servir sans l'approcher, et veiller sur elle sans en être vu. Rien de plus touchant et de plus naïf que les scènes entre la Esmeralda et Quasimodo, sur la plate-forme des tours. La répugnance invincible de la jeune fille, combattue par une pitié douce pour le pauvre sonneur; ses efforts pour se faire à ce visage, miroir si ingrat et si repoussant d'une âme délicate; les anxiétés de Quasimodo, son dévouement, son intelligence, l'espèce de grâce que donne l'amour à ce monstre, qui s'est apprivoisé sous le regard d'une femme aimée; les conversations de ces deux êtres, quand la Esmeralda s'est attendrie pour le pauvre sonneur, et lui a permis de rester un moment près d'elle: tout cela est d'un autre

Digitized by Google

monde, sans doute, mais tout cela intéresse et touche, et, s'il est vrai de dire que ce soit une charge, c'est la charge ingénieuse d'un de ces amours impossibles, comme le monde réel nous en peut offrir, entre la laideur et la beauté, entre deux êtres dont l'un aime sans pouvoir se faire aimer, et dont l'autre n'aime pas sans pouvoir haïr.

Le souvenir est favorable à M. Victor Hugo. J'entends par là cette impression lointaine que nous gardons d'une lecture, impression douce, agréable, où disparaissent les exagérations de l'auteur, qui adoucit les aspérités, retranche les longueurs, efface les excès d'imagination, et substitue à des figures toujours un peu outrées, même quand l'idée première en est naturelle, des figures vraies et naïves. Vues à distance, à travers les souvenirs, sous ce demi-jour propice qui voile les grossièretés et les emportements de l'exécution, la Esmaralda et Quasimodo sont deux belles créations romanesques, et très-certainement les plus heureuses qu'ait imaginées M. Victor Hugo, poëte dramatique et romancier. Mais, vues de trop près, dans le livre même, elles choquent le lecteur délicat par cette gourme de détails faux, exagérés, ridicules, où sont noyés les traits naturels. La Esmeralda, dans ses amours, est trop souvent niaise en ne voulant être que naïve; Quasimodo fait quelquefois le Corydon. Sa laideur est une accumulation de toutes les laïdeurs, dans le tableau démesurément détaillé du romancier. La partie matérielle, les descriptions des lieux et des costumes, les images excessives, obstruent et étouffent ces lueurs trop rares de vérité éternelle qui nous appa-

Digitized by Google

raissent isolées dans le souvenir d'une lecture lointaine. Tel est l'effet ordinaire des ouvrages où l'imagination et la mémoire tiennent lieu de tout; telle est l'impression que nous font en particulier les œuvres dramatiques de M. Victor Hugo. Le contraire arrive pour ces livres que la raison, animée par l'imagination, a immortalisés. A la lecture, on les trouve encore plus beaux que dans le souvenir; on y revient avec une curiosité nouvelle; on sent qu'on ne les a pas lus d'assez près, et que l'impression qu'on en avait gardée était restée au-dessous de sa cause.

II

C'est par cette domination exclusive de l'imagination et de la mémoire dans les ouvrages de M. Victor Hugo qu'il faut expliquer son peu d'influence sérieuse sur son époque, et sa complète impuissance d'avoir un rôle, malgré de très-visibles prétentions à les remplir tous.

Les écrivains complets, c'est-à-dire ceux qui à un grand fond de raison et de bon sens joignent une imagination dirigée et contenue, ces écrivains-là ont toujours une action décidée et certaine sur leur temps et sur leur pays. Ils ont un caractère déterminé, une physionomie distincte qui les élève au-dessus de tous : on sait ce qu'ils sont venus faire; on sait ce qu'ils représentent. On sait ce qu'ils veulent ou ne veulent pas; on a confiance en eux, on per-

Digitized by Google

sonnifie en eux telle ou telle opinion, telle ou telle croyance. Ou bien ils sont en avant de leur époque, ils prophétisent l'avenir, ils réchauffent les âmes par de sublimes espérances, ou bien ils se tiennent à côté et au-dessus, observant avec profondeur, et raillant avec ironie ses tendances; maîtres des âmes, pour tout dire, soit qu'ils aiment, soit qu'ils haïssent; soit qu'ils entraînent leur époque vers l'inconnu, soit qu'ils la retiennent et l'agitent stérilement dans le doute; soit qu'ils pleurent, soit qu'ils rient; toujours en avant, jamais à la suite; toujours dans les entrailles de la société, jamais à la surface; toujours dominants, jamais dominés; toujours supérieurs à leur gloire et à leurs échecs; car, soit qu'ils pensent comme leur époque, soit qu'ils voient en deçà ou au delà, ils sont toujours trop en avant d'elle pour que la mesure de leurs triomphes et de leurs défaites soit la mesure exacte de ce qu'ils valent.

Lord Byron, Béranger, pour ne parler que des poëtes, sont de ces écrivains-là.

Byron, par l'affectation d'une liberté illimitée d'esprit, d'opinion, de croyances, de conduite; par son scepticisme effronté, par son ironie amère, par son mépris du bien et du mal, a secoué profondément une société garrottée de règles, de formes, d'inégalités oppressives décorées du nom de convenances. Amis, ennemis, personne n'a été médiocrement affecté par cet homme; il s'en est allé de son pays afin de n'être rien pour lui, et de n'avoir aucune part dans ses destinées, et pourtant il y a été plus maître que s'il eût vécu toute sa glorieuse et courte vie au sein de la cité de Londres. Comme cet homme, qui

Digitized by Google

n'a été rien, a été puissant! De quelque côté qu'on le regarde, comme sa figure se détache nettement du milieu de toutes les figures contemporaines! Comme on sait bien ce qu'il est venu faire! Les petits enfants de l'Angleterre pourraient le dire, au besoin.

Notre Béranger, aussi solitaire, aussi en dehors de la société française que lord Byron, mais avec la différence qu'il y a entre un pauvre petit bourgeois de France et un noble lord d'Angleterre, entre une solitude casanière dans une petite maison de Passy et de Fontainebleau et la solitude errante et voyageuse à grands frais de lord Byron, notre Béranger a aussi une physionomie qui n'est qu'à lui : et ce que j'ai dit des petits enfants de l'Angleterre, à l'égard de lord Byron, je le dirais avec bien plus de raison encore des petits enfants de notre France à l'égard du bon Béranger. Béranger, c'est le type le plus parfait, le plus ingénieux, le plus aimé du caractère de notre nation. Un amour quelque peu contradictoire de la gloire des armes et de la liberté politique, des illusions nobles et généreuses, avec beaucoup de bon sens; un esprit critique qui ne se laisse pas facilement duper, avec les espérances d'un enfant; une admirable intelligence du passé, c'est-à-dire plus qu'il n'en faut pour désespérer de la liberté et de la vertu, et pourtant une ferme croyance que les nations seront heureuses quelque jour par la liberté et par la vertu; de la satire poignante, avec la bonhomie attirante; le Français gai et rieur, sans gros éclats; sensible, mais non pleureur; sans rancune et sans haine, mais non pas sans antipathies; un tempérament et un mélange admirable de toutes ces choses ensemble, mélange qui fait

Digitized by Google

dire aux Allemands, par exemple, que nous ne sommes pas profonds, parce que nous n'allons à l'exagération de rien : voilà Béranger. Nous chantons tous, nous avons chanté ou nous chanterons les chansons de Béranger. Dans les corps-de-garde de la restauration, dans les dîners de corps entre les officiers des troupes privilégiées, les cadets de province comme les fils de leurs fermiers, les uns officiers par droit de naissance, les autres par les guerres de l'empire, chantaient en chœur les odes de Béranger. Ses vers ont été des leviers de révolution. Ses querelles avec les Bourbons de la branche aînée ont été des querelles nationales; sa prison a été une des causes de leur chute.

Nous cherchons vainement par où M. Victor Hugo a de l'action sur son époque, et s'il y excite un autre sentiment que celui de la curiosité. Nous ne le voyons à la tête d'aucune opinion, ni affirmative ni négative, mais s'emparant un peu de toutes, successivement, et comme de lieux communs momentanés qui peuvent faire la fortune d'un volume. Il nous semble qu'au lieu de dominer la société, soit en se tenant isolé d'elle, soit en l'embrassant, soit par l'action, soit par la critique, il flotte à la surface, recueillant avec sa mémoire toutes les choses qui s'y disent, et reproduisant ces choses avec son imagination; saisissant une mode, une fantaisie, un goût éphémère au passage, et attachant un livre, soit de vers, soit de prose, qui dure autant qu'une fantaisie, une mode, un goût du jour, feuilles légères qu'il jette dans un ruisseau formé par une pluie soudaine, et qui n'ira pas plus loin que ce ruisseau ni plus longtemps que cette pluie

Digitized by Google

Nous le voyons écho inexact, quoique *sonore* comme il se définit quelque part, de ce qui se montre à la superficie de son époque, mais non pas observateur intelligent de ce qui se cache au fond; nous le voyons dominé, mais non pas dominant; *lauréat*, tantôt de la royauté et tantôt du peuple, mais jamais *poëte* ni de l'un ni de l'autre, ce qui est bien autre chose. Il n'est jamais à la tête, mais toujours à la suite; jamais créateur et maître d'une idée, mais toujours serviteur et héraut des idées du moment. Par la mémoire, il retient tout; par l'imagination, il peut prendre tous les tons et toutes les opinions; mais avec ces deux qualités, si brillantes qu'elles soient, on vient après tout le monde, et on n'est maître de personne.

L'histoire des ouvrages de M. Victor Hugo est l'histoire de livres éphémères, greffés sur des lieux communs du jour ou imités d'ouvrages analogues, où le mérite de l'invention n'appartient pas à M. Victor Hugo. Je n'en sache pas un dont la pensée lui soit propre; je n'en sache pas un où il ait crié le premier, du haut du mât de misaine : Italie! Italie! Il a quelquefois exploité les découvertes d'autrui; mais il n'a jamais rien découvert

Ses premiers écrits sont des prix académiques; il ne commence pas par chercher la poésie en lui : il la cherche dans les programmes des Académies.

Sous la restauration, il publie des poésies royalistes. Le royalisme vendéen, le royalisme d'avant 89, le royalisme qui, dans les histoires de France à l'usage des classes, supprimait tout le règne de Napoléon et les dix années

Digitized by Google

de la république, le royalisme exhalant la malédiction et l'opprobre contre les hommes qui avaient sauvé la patrie du démembrement, le royalisme pathétique du *Conservateur*, le royalisme niais de la sainte-ampoule et de l'oriflamme, était à l'ordre du jour. M. Victor Hugo s'épaula de toutes ces exaltations et de tous ces enthousiasmes, et lança un recueil d'odes dans ce torrent de dévouement, qui passa bientôt, après avoir fait plus de bruit que de mal. Hâtons-nous de dire que parmi ces odes il y en a de très-belles. Les muses de l'ode ne sont-elles pas la mémoire et l'imagination?

Un peu plus tard, à la mode des imprécations et des colères contre-révolutionnaires, succède la mode des cathédrales, des donjons, des tours ruinées, des châteaux féodaux, que tous les beaux esprits du royalisme se mirent à défendre contre la *bande noire*, laquelle faisait des villages avec les pierres des châtellenies inhabitées, et plantait des pommes de terre pour les hommes sur l'ancien domaine des lapins et des renards; la mode des nocturnes habitants des ruines féodales, sylphes, gnômes, farfadets; un royalisme *pittoresque*, habillé en moyen âge, le faucon au poing, la rapière au côté, le bonnet à plumes sur l'oreille, se signant devant les croix rongées de mousse, sonnant du corps sur le pont-levis des châteaux, royalisme puéril comme le premier, et comme sont toutes les prétentions rétrogrades et impuissantes. M. Victor Hugo se fit le chantre ingénieux de cette réaction féodale contre la *bande noire*, laquelle n'était si *noire* que parce qu'elle consolidait, par ses destructions, l'investiture révolutionnaire des biens nationaux. Il fit voler

Digitized by Google

dans la nuit les farfadets et les gnômes, et bourdonner les sylphes gracieux aux vitraux des oratoires des châtelaines; il mit en jolis vers les lieux communs du royalisme, et il fut plus spirituel, sinon plus intelligent, que le parti dont il recevait l'impulsion rétrograde, et dont il se faisait le troubadour et le ménestrel.

Le plus considérable de tous les ouvrages de M. Victor Hugo, *Notre-Dame de Paris*, lui a été inspiré par deux influences étrangères et extérieures, par cette mode de moyen âge d'abord, ensuite par la popularité des romans historiques de Walter Scott. La mémoire et l'imagination en ont fait tous les frais. C'est le fruit d'une double imitation; mais c'est un fruit d'un goût relevé et savoureux.

De 1827 à 1830, les tendances ont changé : le royalisme est vaincu. Le vent de l'émigration a cessé de souffler; les polémistes et les poëtes de l'autel et du trône sont tombés dans le ridicule. En même temps les idées révolutionnaires et philanthropiques deviennent les nouveaux lieux communs de ce mouvement libéral. Napoléon redevient un grand homme, et reprend sa place dans les histoires de France. La colonne de la place Vendôme, fondue avec les canons autrichiens, est l'objet de pèlerinages hostiles à la royauté. M. Victor Hugo fait virer de bord sa barque royaliste, — à son grand honneur, je dois le dire, et avec des sacrifices faits à propos, — et il la place sous le vent des idées libérales. Il chante Napoléon, il chante la colonne de la place Vendôme, dans des vers pleins de beautés. Il fait contre la peine de mort, le plus exploité des lieux com-

Digitized by Google

muns du moment, un livre bizarre, mais çà et là éloquent, *le Dernier Jour d'un condamné*, rêve d'une imagination qui se suppose condamnée à mort, et qui met des couleurs à la place de sentiments, des souffrances de tête à la place de souffrances réelles, et toute une métaphysique en images à la place d'une forte et saignante analyse de cette révolte de la nature contre l'idée de la destruction.

La révolution de 1830 éclate; les héros de juillet reçoivent l'encens des poëtes; M. Victor Hugo les chante, et fait une hymne froide et vide pour la cérémonie funèbre du Panthéon.

La thèse des droits et des souffrances des classes pauvres appelle l'attention et la vogue sur quelques organes de la presse. M. Victor Hugo se met à la suite des écrivains populaires; il plaide, dans un morceau de prose original, pour un prisonnier qui a assassiné d'un coup de ciseau le directeur de la prison, et il altère imprudemment un fait de cour d'assises, un fait de notoriété publique, pour donner tort à la société et raison au prisonnier assassin; il plaide en beaux vers pour les malheureuses qui rôdent le soir dans les environs de l'Hôtel-de-Ville, contre les belles dames parées qui vont danser au bal que la ville de Paris donne au roi.

Vous le trouvez toujours ainsi à la suite de tout ce qui réussit, de tout ce qui fait du bruit, de tout ce qui a la vogue.

Le scepticisme est-il en honneur, il monte sa lyre au ton abattu et découragé du scepticisme.

On refait avec de l'érudition, avec de belles quêteuses,

Digitized by Google

avec des églises chauffées au calorifère et tapissées, avec des prédicateurs beaux esprits, qui prêchent la morale et glissent sur le dogme, que sais-je? avec des échanges réciproques de décors entre l'église et l'Opéra, une sorte de néo-christianisme, sans pouvoir temporel, sans sacerdoce et sans pape : M. Victor Hugo écrit de la prose ou fait de la poésie néo-chrétienne.

On prostitue le nom de Dieu; on le met dans les feuilletons, à propos des pas d'une danseuse; ce nom sacré, que Newton ne prononçait jamais sans ôter son chapeau, on le traîne dans ces cloaques littéraires qu'on appelle les romans d'amour : M. Victor Hugo fait de cette *religiosité* à la mode; il remplit du nom de Dieu sa prose et ses vers.

Que dirons-nous de ses drames, qui n'ont fait que renchérir sur les drames à la suite desquels ils sont venus, hurlant là où ceux-ci n'avaient fait que crier, empoisonnant par masse là où ceux-ci s'étaient contentés d'empoisonnements individuels, mettant toute l'action dans le spectacle là où ceux-ci en avaient fait deux parts à peu près égales, imitant ou exagérant, deux choses dont l'une est la conséquence de l'autre?

Le moins que risque le critique en s'exprimant avec cette liberté, c'est d'être traité d'envieux. Il aura beau mettre la main sur son cœur et protester de son parfait désintéressement, on soupçonnera de jalousie ses meilleures raisons. C'est qu'en effet la louange a été poussée si loin, c'est que les mots de génie, de gloire, de puissance, de force, de haute portée, ont été si ridiculement prodigués aux poëtes de ce temps, qu'une appréciation

Digitized by Google

équitable de leur talent ne peut plus paraître qu'une satire de niveleur littéraire. La louange a rendu la critique presque impossible en France. Il n'y a plus que deux positions à l'égard des écrivains en vogue, celle d'admirateurs idolâtres, et celle de zoïles; celle de juge n'est pas admise. Voilà pourquoi l'art périt dans un pays où les hommes de talent abondent. D'une part, l'admiration excessive leur donne le délire, et, d'autre part, la critique, interprétée comme de l'envie cachée, les roidit contre les bons conseils et les passionne pour leurs défauts. La critique contemporaine n'obtiendrait pas d'un de nos poëtes le sacrifice d'une page; elle n'obtiendrait pas de M. Victor Hugo le changement d'un hémistiche.

Dans une belle pièce écrite en 1830, et qui servait de préface au recueil des *Feuilles d'automne*, M. Victor Hugo se caractérise lui-même en ces vers :

> C'est que l'amour, la tombe, et la gloire et la vie,
> L'onde qui fuit, par l'onde incessamment suivie,
> Tout souffle, tout rayon, ou propice ou fatal
> Fait reluire et vibrer mon âme de cristal;
> Mon âme aux mille voix, que le Dieu que j'adore
> Mit au centre de tout comme un écho sonore.

Très-certainement le poëte n'a pas voulu se diminuer en faisant de lui ce portrait. Eh bien, il s'est critiqué en ne pensant qu'à se louer. Rien ne le caractérise mieux qu'une *âme de cristal qui reluit*, qu'un *écho sonore* mis au centre de tout. Je ne sache pas d'emblème plus ingénieux et plus exact d'un poëte qui n'a que de l'imagination et de la mémoire, que le *verre* sur lequel toute chose se réfléchit et glisse, et où rien n'entre à

Digitized by Google

fond; que l'*écho* qui n'a pas conscience de ce qu'il répète, et qui redit aussi fidèlement les paroles d'un sot que celles d'un homme d'esprit. Il n'y a pas non plus d'analyse qui pût exprimer mieux la nature vague et impalpable des sujets traités par M. Victor Hugo, que ces mots de *tombe*, de *gloire*, de *vie*, de *souffle*, de *rayon propice ou fatal*. Pour lui, tout ce qui peut se voir par les yeux et se retenir par la mémoire, tout ce qui peut se traduire par des images physiques, tout ce qui a un profil, tout ce qui rend un son, est un sujet de prose ou de poésie. Prose et poésie, c'est tout ce qui reluit sur ce *verre;* c'est tout ce qui arrive à cet *écho* sonore, lequel n'est pas libre de choisir ce qu'il répète.

La description, voilà où est l'originalité de M. Victor Hugo; la description, fille de la mémoire et de l'imagination : de la mémoire, qui dispose les objets par plans; et de l'imagination, qui les colore. Ce n'est pas la description que nous admirons dans les antiques épopées, cette description simple, sommaire, qui se compose de peu de traits, et qui s'attache bien plus à faire sentir la vie d'un objet qu'à en représenter l'aspect matériel; cette description plus philosophique que physique, dont l'effet est bien plutôt de faire rêver l'âme que de déployer des panoramas devant l'imagination; c'est la description des littératures en décadence, plus physique que philosophique, exacte et minutieuse comme un état de lieux, et rendant les choses non plus avec ses formes adoucies et fondues qu'elles ont dans la nature visible, mais avec ce luxe de couleurs, d'aspérités, d'angles, et ce grossissement des proportions que leur prête le mi-

Digitized by Google

croscope. Dans cet art dégénéré, M. Victor Hugo excelle. Peu de poëtes, non-seulement dans notre âge, mais dans les âges passés, ont été doués, à un si haut degré, de ce talent de peindre, de colorier avec des mots. Certes, si toutes les beautés de M. Victor Hugo ne sont que des beautés de tête, ce n'est pas d'une tête médiocre que sont sorties certaines pièces des *Orientales* et des *Feuilles d'automne;* six scènes dans six drames qui affectent le système nerveux, mais qui ne disent rien à l'âme[1], quelques pages du *Dernier Jour d'un condamné*, et un volume de *Notre-Dame de Paris.*

Il faut qu'il y ait du vrai dans ce qu'il dit du travail intérieur de cette *tête*,

. . . . . fournaise où son esprit s'allume,
(qui) Jette le vers d'airain, qui bouillonne et qui fume.

Il y a en effet du *bouillonnement* et de la *fumée* dans tout ce qu'il écrit; mais, pour suivre sa comparaison, il sort quelquefois de cette fournaise, sinon des armures complètes, du moins des pièces d'armures fortes et bien trempées. Nous ne pouvons le louer que par des images physiques; c'est le prendre par son faible, et le payer en sa monnaie. S'il s'agissait de l'art supérieur des Racine, des Corneille, des la Fontaine et des Molière, nous irions chercher nos comparaisons dans les régions les plus élevées du monde moral.

1. *Cromwell*, *Marion Delorme*, *Hernani*, *le Roi s'amuse*, drames en vers; *Lucrèce Borgia*, *Marie Tudor*, mélodrames en prose. La septième des pièces de théâtre de M. Victor Hugo, *Angelo*, *tyran de Padoue*, a tous les défauts des six autres et n'en a pas les beautés.

Digitized by Google

Dans le genre lyrique, qui vit d'images et de tours hardis, M. Victor Hugo a fait quelques ouvrages qui resteront. L'ode, cette *chose légère*, qui se compose d'ordinaire d'une pensée commune enveloppée de beau langage, espèce de cocon grossier et de peu de prix, autour duquel le poëte file son riche tissu de strophes colorées et harmonieuses, l'ode sied admirablement à un poëte dont le fond est mince, et qui est plutôt décorateur que penseur. La langue française n'a pas de plus belles odes que les deux ou trois plus belles de M. Victor Hugo. C'est là qu'éclatent toutes les richesses de ce talent tout extérieur; images hardies et précises, phrases pleines de nombre, rapprochements heureux de mots qui font l'illusion de pensées, beaucoup de *traits*, cette beauté spéciale de la poésie lyrique, beauté piquante, mais équivoque, où l'on ne saurait dire ce qui est beau, si c'est l'idée ou si c'est le tour. C'est là que l'infirmité naturelle du poëte réduit à l'imagination et à la mémoire est le moins sensible; car l'ode peut se passer d'idées profondes, de sensibilité, de raison supérieure, toutes choses sans lesquelles les durables succès ne sont pas possibles dans les autres genres, dans le théâtre particulièrement. On pourrait même expliquer par la supériorité de M. Victor Hugo dans l'ode, ses équivoques succès dans le drame. Voilà pourquoi certains amis de M. Victor Hugo, tout en louant ses drames, par devoir d'amis fidèles à la bonne comme à la mauvaise fortune, le ramènent sans cesse à sa vocation lyrique, et l'engagent métaphoriquement à quitter les poignards pour la lyre innocente, et à ne pas sacrifier sa gloire à sa vogue.

Digitized by Google

Par malheur, les odes rapportent peu; la lyre, — et ceci soit dit à la honte de l'époque! — la lyre ne nourrit pas le poëte, et ce n'est pas seulement par goût que M. Victor Hugo préfère les chutes lucratives aux triomphes stériles, et le genre qui rapporte au genre qui immortalise.

Quelques lecteurs désintéressés, et nous sommes de ceux-là, préfèrent la prose de M. Victor Hugo à ses vers. Ce n'est pas que cette prose soit de meilleure qualité en soi que sa poésie, eu égard à la condition de perfection relative qui est imposée à tout ouvrage durable dans notre langue, c'est parce que les imperfections de M. Victor Hugo y sont plus supportables, et que ses rares qualités s'y déploient plus librement. La poésie française est, nous le voulons bien, d'une sévérité excessive; mais, comme elle n'a pas empêché les chefs-d'œuvre, et qu'au contraire elle y a même puissamment aidé par cette sévérité qui tue les écrivains médiocres et qui tient les écrivains supérieurs en garde contre les moments de paresse, on ne peut pas se contenter de poésies imparfaites dans un pays où l'on en connaît de parfaites, ni dispenser un poëte du dix-neuvième siècle des conditions qui ont pesé sur ceux du dix-septième. Or, dans les ouvrages poétiques de M. Victor Hugo, sauf quelques odes qui ont atteint la perfection du genre, les fautes pullulent à côté des beautés, les mauvais vers étouffent les bons; il y a peu de strophes qui n'offrent de ces rimes complaisantes qui servent à amener le vers final, ficelles de la poésie qu'il est si glorieux de cacher, et que M. Victor Hugo étale

Digitized by Google

dans presque toutes ses pièces, et justifie dans toutes ses préfaces. Sa prose est donc plus goûtée que ses vers, parce que sa prose a moins besoin de mots de remplissage pour amener la phrase à effet, et que, les écueils y étant nombreux, les naufrages y sont plus rares. Bon nombre de pages en prose de M. Victor Hugo sont de la vraie école française, correctes et fortes, fidèles au génie de la langue et empreintes de nouveauté, d'un tour énergique et hardi, éclatantes sans or faux, originales sans bizarrerie, harmonieuses sans mollesse, écrites avec un sentiment quelquefois erroné, mais toujours consciencieux, actif et présent de la langue. C'est même ce sentiment, c'est ce souci de la langue, qui conservent à M. Hugo quelques amis secrets, malgré le scandale recherché de la plupart de ses succès de théâtre, et malgré ses orgueilleuses théories pour faire de ses défauts mêmes des beautés, et de son art imparfait un progrès sur l'art des deux derniers siècles.

Dans les descriptions, dans les lieux communs, dans les développements lyriques, que M. Victor Hugo veut en vain nous faire prendre pour des scènes dramatiques, dans le paradoxe, où il a peut-être le malheur d'être sincère, dans ses apologies hautaines, mais passionnées, la seule chose où M. Victor Hugo ait une espèce de naturel, et semble prendre ses inspirations plus bas que la tête, dans tout ce qui est d'ornement, de décorationt et d'apparat, sa prose se fait lire, même des gens *d'un goût difficile*, avec un singulier intérêt. Il y a là un instinc supérieur du langage français, et quelquefois une science de la valeur des mots qu'apprécient beaucoup mieux les juges les plus sévères du jeune écri-

Digitized by Google

vain que ses plus ardents admirateurs. La préface de *Cromwell*, le vieux Paris, dans *Notre-Dame de Paris*, la cathédrale, les portraits physiques des personnages, celui, entre autres, de Louis XI, qui joue un rôle dans ce roman, figure curieuse que la main un peu molle et nonchalante de Walter Scott n'a pas si bien rendue, quelques tableaux du *Dernier Jour d'un condamné*, deux ou trois grandes descriptions, soit de spectacles matériels, soit de sentiments matérialisés, ne sont d'un art inférieur à l'art du dix-septième siècle et du dix-huitième, que parce que les choses du monde matériel sont inférieures aux choses du monde moral, et parce qu'un art qui a produit des livres achevés est fort supérieur à un art qui n'a produit que d'excellents morceaux dans des livres très-défectueux.

Telle est, nous le disons en conscience, la part équitable du bien et du mal dans le talent si éminent de M. Victor Hugo. C'est une singulière popularité que la sienne. Il n'est le poëte de personne; il ne représente aucun parti, aucune opinion; *il ne va*, comme on dit en France, à personne, et cependant c'est un des noms les plus retentissants de l'époque. On n'attend rien de lui, on ne lui demande rien, on n'est nullement curieux d'avoir son sentiment sur les choses qui agitent les esprits; et pourtant ses ouvrages n'excitent pas une curiosité médiocre. On l'admire, on ne l'aime pas; il occupe ses contemporains de lui, et il est isolé au milieu d'eux; c'est un roi sans sujets, et il ressemble en ce point à Charles X, qui n'a, pour se croire roi, que deux ou trois serviteurs qui le saluent chaque matin de ce nom. Lui

Digitized by Google

aussi règne et ne gouverne pas; il s'agite dans son époque, mais il n'y tient pas le premier rang, et sa réputation se ressent de cette incertitude; car si elle est passée en habitude, elle n'est pas consentie. Je ne parle pas des deux ou trois douzaines de jeunes gens, nouvellement échappés du collége, qui lui payent tribut pendant la première année de leur liberté, et qui lui offrent, comme chez les Romains, leur première barbe; ces jeunes gens-là ne sont pas, j'imagine, l'époque; c'est à peine s'ils en sont un des plus intéressants ridicules. Tous, d'ailleurs, ou presque tous, après le premier ébahissement, et quelques mois d'une admiration où l'ennui des études classiques récemment quittées est pour la plus forte part, rentrent bientôt, désabusés et guéris, dans la masse de ce public cultivé qui, nous le répétons, s'intéresse à M. Victor Hugo, mais ne l'adopte pas.

C'est que ce poëte ne représente pas un caractère, un homme : c'est une imagination qui flotte à tous les vents, et qui se teint de toutes les couleurs ; c'est un écrivain qui reçoit de toutes parts, mais qui ne donne rien qu'il ait en propre. Or, une époque où, après tout, les hommes sérieux et raisonnables sont plus nombreux que les fous, ne peut pas faire amitié avec une imagination et une mémoire. Ce n'est point par la tête, c'est par les entrailles qu'une société et ses écrivains éminents se prennent et se lient. On aime peut-être encore plus Béranger qu'on ne l'admire. L'Angleterre craignait lord Byron. C'est par l'amour et la crainte, ces deux sentiments très-divers, mais également profonds, qu'une époque se donne à un écrivain supérieur, et qu'un écrivain supérieur domine

Digitized by Google

et possède son époque. Qui est-ce qui aime M. Victor Hugo, et qui est-ce qui le craint? au sens littéraire, bien entendu.

Nous ne voulons pas prendre parti exclusivement pour l'époque contre l'écrivain; loin de là, nous consentons à tirer du caractère même de cette époque des *circonstances atténuantes*, pour expliquer les défauts de l'écrivain. Oui, cette époque est dure pour les poëtes; oui, ce temps-ci est peu propice aux poésies consciencieuses, au culte de l'art du dix-septième siècle; oui, nous adhérons à tous les griefs que lui reprochent les poëtes, sauf ceux de leurs vanités blessées; nous trouvons que l'atmosphère en est lourde; qu'on respire mal dans cette poussière d'opinions et de croyances... oui, mais, dans cette époque, il y a des traditions pour les choses de l'art comme pour les choses de la vie; il y a de bons côtés, il y a de nobles espérances; il y a surtout ce nombre immense d'hommes sérieux et raisonnables pour qui écrivent d'illustres contemporains, Chateaubriand, Carrel, Béranger, Thierry, Villemain et d'autres plus jeunes de renom, qui savent revêtir les pensées les plus diverses d'un langage uniformément marqué de vérité, d'étude et de raison.

Deux rôles sont à prendre à l'époque où nous vivons: ou bien il faut se faire l'organe intelligent et passionné de toutes ses bonnes tendances; ou bien il faut l'attaquer et la rejeter en masse, et, puisqu'on désespère de l'amender, la précipiter vers la tombe et hâter la venue de celle qui doit la suivre. Mais, pour ces deux rôles, il faut une raison très-supérieure, quoique très-diversement appliquée;

Digitized by Google

il faut, pour le premier, une raison portée à espérer et à aimer; pour le second, une raison amère et ironique, ce dissolvant qui fait éclater les vieilles sociétés; il faut être ou lord Byron ou Béranger. Avec de l'imagination et de la mémoire seulement, on n'est appelé ni aux grandes influences, ni au durable empire de la raison.

III

Si ce qu'on vient de lire est sensé, on en devra conclure que ce que nous paraissions craindre au commencement de cet article, comme une chose possible, est peut-être une chose prochaine et inévitable: c'est à savoir la mort littéraire de M. Victor Hugo. Il y a deux manières de finir pour l'écrivain. Il y a la manière commune, qui est lorsque l'esprit et le corps finissent ensemble, et que l'écrivain subit le sort de tous; il y a ensuite la manière morale, qui est lorsque l'esprit finit avant le corps, soit par une stérilité soudaine, soit par une fécondité sans progrès, où l'auteur perd de sa gloire en proportion de ce qu'il ajoute à son bagage. Ce serait là, nous voudrions bien nous tromper, l'espèce de fin réservée à M. Victor Hugo. On remarque, dans sa carrière littéraire, un symptôme particulier qui inquiète même ses plus aveugles amis : c'est que, dans la prose comme dans la poésie, ses premiers écrits valent mieux que les derniers, sauf quelques parties d'ouvrage où le dernier rompt la loi or-

Digitized by Google

dinaire en n'étant que l'égal du premier. Parmi ses meilleures odes, il en est deux ou trois qu'il a faites à vingt ans; il en est une qui lui a valu, à dix-sept, un prix académique. Dans son théâtre, *Marion Delorme* et *Hernani*, ses deux premiers ouvrages, sont incomparablement les meilleurs; les quatre derniers, non-seulement valent beaucoup moins que les premiers, mais encore sont d'une infériorité progressive, et forment quatre degrés de la même chute. Les meilleures pages de prose de *Notre-Dame de Paris* ne sont pas meilleures que la préface de *Cromwell;* les *Feuilles d'automne* n'ont rien ajouté à la gloire des *Orientales;* les *Chants du crépuscule* sont indignes des *Feuilles d'automne;* toujours la dernière chose faite est la pire. On dirait que M. Victor Hugo a été condamné à n'être en effet qu'un *enfant de génie*, comme l'appelait M. de Chateaubriand. Les œuvres de l'homme font honte aux œuvres de l'enfant.

Que va faire M. Victor Hugo? Si ce sont des recueils de vers inférieurs aux *Chants du crépuscule*, il faudra donc que ses derniers partisans l'abandonnent ou lui conseillent le théâtre plutôt que la lyre. Si ce sont des pièces de théâtre inférieures à *Angelo, tyran de Padoue*, il sera donc dans son époque quelque chose de moins qu'un vaudevilliste fécond, après avoir promis quelque chose de plus qu'un prosateur et qu'un poëte distingué? Triste déclin, retour amer de cette fortune qui couronnait son front de palmes prématurées, comme lui disaient les secrétaires perpétuels des Académies dans leurs rapports sur les prix. Au temps où le théâtre français était dans l'enfance, où Jodelle et Hardi imitaient

Digitized by Google

platement et sans intelligence, l'un les formes extérieures de la tragédie grecque, l'autre les intrigues et les fils du drame espagnol, une fécondité malheureuse pouvait donner une sorte de gloire, et Jodelle et Hardi furent des hommes éminents pour leur époque. Mais aujourd'hui, après tant de chefs-d'œuvre dramatiques, quelle gloire se ferait-on, même avec les huit cents pièces de Hardi, dont quelques-unes lui coûtaient deux matinées de travail, et dont il défraya pendant trente ans le théâtre naissant? Quel glorieux théâtre ce serait que quelques douzaines de drames de la force d'*Angelo* ou de *Marie Tudor!* Mais M. Victor Hugo sera-t-il libre de s'arrêter, même dans ce genre déjà si bâtard? Son public ne le poussera-t-il pas en avant? Rassasié de poignards, de fioles de poison, d'assassinats, ne demandera-t-il pas des émotions plus fortes, et ne forcera-t-il pas l'auteur, sous peine de ne pas aller à ses pièces, de faire, en guise de drames, des *libretti* de combats de gladiateurs? N'y a-t-il pas là un épouvantable cercle vicieux? Pourquoi donc n'avons-nous pas un Prytanée pour nourrir les *enfants de génie*, ces vieillards de trente ans, qui ont gagné leurs invalides à l'âge où ceux qui doivent être des hommes de génie ne sont encore que des jeunes gens qui promettent?

Combien est différente en effet la destinée des uns et des autres! Ce qui fait les hommes de génie, c'est une raison supérieure, double fruit de l'instinct et de l'expérience, du naturel et du travail, des choses devinées et des choses apprises. Ce qui fait les enfants de génie, c'est une mémoire heureuse et une imagination

Digitized by Google

précoce, dons rares, si, au lieu d'être des fruits tout d'abord, ce n'étaient que des fleurs. De cette différence dans les organisations, il en résulte une bien notable dans les destinées. L'enfant de génie, arrivé à l'âge mûr, a déjà perdu la première vivacité de sa mémoire et la première fraîcheur de son imagination. Réduit à son rôle de *cristal* et d'*écho* sonore, comme s'est défini le poëte qui nous occupe, ne regardant jamais au delà de la surface et des couleurs des choses, ne voyant dans un homme qu'une figure qui n'a que la profondeur d'un portrait sur la toile, si sa position de famille ou d'argent le retient dans le même pays, dans la même ville, s'il ne peut pas renouveler sa mémoire en voyageant, et remeubler cette lanterne magique qu'on appelle l'imagination, en variant ses spectacles et ses points de vue, il en viendra bientôt à se répéter, comme les vieillards, lesquels, ne pouvant plus apprendre, ruminent sans cesse, à la manière des bœufs, leurs pensées d'autrefois. Or, n'aperçoit-on pas, dans les *Chants du crépuscule*, des répétitions, des reprises en sous-œuvre de choses déjà faites? Ne serait-ce pas çà et là de la poésie de ruminant? L'homme de génie, — c'est à savoir celui en qui la raison est un don naturel et un instrument de conquêtes et d'acquisitions journalières, — se renouvelle sans cesse, parce qu'il apprend sans cesse, compare sans cesse, creuse sans cesse dans cet abîme de l'âme humaine dont personne encore n'a touché le fond, pas plus que celui de la mer, et où les générations d'hommes de génie ne font qu'enfoncer la sonde de quelques brasses de plus. Aussi, sans avoir quitté sa ville ni connu d'autre monde

Digitized by Google

que son horizon, il s'étend, il s'augmente, il grandit jusqu'à ce que la vraie vieillesse lui donne le droit de se reposer dans une majestueuse inaction. La Fontaine n'avait guère fait de voyage que de Château-Thierry à Paris et de Paris à Château-Thierry. Racine écrivait *Athalie*, séparé de sa femme et de ses enfants par une cloison, et trouvait, dans sa raison et dans sa science, le secret des grands caractères de Rome, d'Athènes et de Jérusalem. Chez ces esprits merveilleux, la mémoire et l'imagination étaient les humbles ministres de la raison : la mémoire leur remettait sous les yeux la longue suite de leurs expériences ; l'imagination leur fournissait les agréments qui rendent la raison aimable, et cette couleur particulière qui fait que des vérités, vraies en tout temps et en tout pays, appartiennent pourtant, comme par droit d'invention, à l'homme de génie qui les a exprimées.

L'imagination s'use et use vite l'écrivain qui n'a pour tout fond que ses fragiles richesses. Buffon a dit quelque part que « l'âme n'est pas faite pour sentir, mais pour connaître » ; mot profond d'un grand écrivain qui savait par expérience d'où vient la force des grands écrivains. C'est parce que notre âme est faite pour connaître que la connaissance, qui est inépuisable, la renouvelle et la fortifie sans cesse. L'âme qui, par une imperfection naturelle aggravée par des habitudes systématiques, est réduite à sentir, doit arriver bientôt à l'épuisement, la sensibilité étant naturellement finie, au rebours de la connaissance, qui est infinie. Aussi, lorsque l'enfant de génie, arrivé au seuil de l'âge mûr,

Digitized by Google

dans toute la force de la vie, voit sa santé s'asseoir et sa gloire chanceler, et, dans un corps qui prend de l'embonpoint, un esprit qui s'amaigrit, l'homme de génie entre dans la plénitude de ses facultés physiques et morales, et atteint, au milieu de l'attention et de la faveur universelles, à cette sublime convenance de la virilité du corps et de la virilité de l'âme. Aussi encore, à l'âge où l'*enfant de génie*, à peine penchant vers la vieillesse, est depuis longtemps dans la décrépitude de l'esprit, et n'a plus de mémoire que pour regretter les triomphes du temps passé, l'homme de génie tire encore de ce fond inépuisable de la connaissance des pages pleines de sens, qui brillent du doux éclat d'une imagination rassise. Le vieux Malherbe, qui n'était qu'un homme d'un grand sens, écrivait, à soixante ans, sa belle ode à Louis XIII, et disait dans un admirable langage :

> Je suis vaincu du temps, je cède à ses outrages ;
> Mon esprit seulement, exempt de sa rigueur,
> A de quoi témoigner, en ses derniers ouvrages,
> Sa première vigueur.

La plupart de nos grands écrivains ont écrit dans l'âge mûr leurs chefs-d'œuvre, et d'excellents ouvrages à l'entrée de la vieillesse. Et n'est-ce pas une chose à la fois triste et glorieuse pour l'homme, de voir en nos jours ce même Chateaubriand, qui a salué M. Victor Hugo du titre d'enfant de génie, à l'heure où cet enfant, devenu homme, se débat sous ce fatal horoscope et sous cet arrêt d'avortement, écrire à l'âge

Digitized by Google

du vieux Malherbe, et avec toute la verdeur de l'âge mûr, des pages supérieures peut-être à celles du milieu de sa vie, purgées de toutes les choses de hasard, doux fruits de la connaissance et de la sensibilité, nobles, reposées, chaudes plutôt que chaleureuses, doucement nuancées plutôt qu'éblouissantes, où toutes les qualités du grand écrivain, raison, imagination, goût, mémoire, s'équilibrent dans un admirable accord? La raison! c'est là ce qui rajeunit l'écrivain, c'est là cette fortune d'Éson que demandait le vieux Malherbe :

. . . . . D'Éson,
Qui, vieil comme je suis, revint contre nature
En sa jeune saison.

Mais peut-être, — et puissions-nous n'avoir pas mérité qu'on nous fasse l'injure de prendre ceci pour une ironie! — peut-être M. Victor Hugo est-il destiné à ce rajeunissement contre nature; peut-être ne doit-il pas être privé à tout jamais de connaître la douce et solide gloire des ouvrages raisonnables. S'il avait quelque ami, non de ceux qui se font ses amis pour s'en donner le relief auprès des sots, mais un ami étranger aux lettres et aux partis littéraires, qui l'aimât pour lui-même, et qui l'avertît courageusement de sa décadence, peut-être ferait-il un retour sur ce contraste si attristant de sa jeunesse florissante et de sa réputation en déclin, sur les admirateurs qui diminuent et sur les indifférents qui augmentent; peut-être, par un vigoureux effort, s'arracherait-il à sa fausse gloire pour se re-

Digitized by Google

tremper dans la double source des pensées éternelles, la solitude et la raison. Il serait beau de voir alors dans le même homme les fruits des âges d'or et ceux des décadences, les œuvres de l'âme qui sent et les œuvres de l'âme qui connaît; Lucain, à quarante ans, se rapprocher de l'art de Virgile; Perse, vieillissant, glaner ce qu'Horace aurait laissé sur ses pas de satire sensée et éternelle; M. Victor Hugo quitter enfin la robe prétexte pour prendre la robe virile, et le jeune poëte, qui est père d'une belle famille, laisser pour héritage à ses enfants des livres qui leur apprennent à se conduire dans la vie! Avec quelle joie verrions-nous cette résurrection, nous qui avons une si religieuse idée de l'art, nous qui sommes l'un de ces *amis secrets* de M. Victor Hugo, qui l'aiment pour son incontestable instinct de la langue, don naturel de tous les grands écrivains de notre pays!

1836.

Digitized by Google

Digitized by Google

IV

M. DE LAMARTINE

EN 1837

I

Depuis qu'il a été reconnu que les écrivains doivent être jugés non-seulement au point de vue absolu de l'art, mais en regard du temps et de la société où ils ont vécu, la critique est devenue un art en quelque sorte double, participant de l'esthétique et de l'histoire. D'une part, elle doit regarder le poëte dans son époque, discerner ce qu'il en a tiré; d'autre part, il lui faut comparer l'œuvre du poëte aux types généraux de l'art et aux œuvres analogues des époques antérieures. On lui demande de montrer ce que le poëte a été pour son temps et par son temps, et de fixer d'avance sa place dans la postérité. C'est par l'accomplissement de ces deux conditions, toutes deux si difficiles, car la première

Digitized by Google

exige beaucoup d'observation et de sens, et l'autre un instinct très-sûr et une science complète des conditions de l'art, que la critique est devenue elle-même un art original et créateur. Je vais choquer, dès ces premiers mots, tous les auteurs qui pensent avoir seuls le privilége de créer, parce que leurs productions portent le titre des genres auxquels on attache plus particulièrement l'idée d'une création. Mais si c'est par le fond et non par le titre que valent les œuvres de l'esprit, et si la création consiste, dans le sens le plus exact du mot, soit à imaginer des choses nouvelles, n'importe dans quel ordre d'idées, soit à reproduire, sous des formes rajeunies par la force et la naïveté de la conviction, des pensées et des sentiments éternels, je répète qu'il peut y avoir plus d'originalité, au temps où nous vivons, dans celui qui juge que dans celui qui crée. Du reste, l'invention littéraire est diverse selon les époques. Tantôt elle est dans les poëtes, tantôt dans les historiens, les philosophes et les critiques. Quintilien, Sénèque, Tacite, n'inventaient-ils pas plus que Stace ou Silius Italicus?

Toute critique qui s'en tiendrait aux rapports du poëte avec son époque serait incomplète. Elle risquerait d'ailleurs de ressembler à ces panégyriques composés du vivant des auteurs, qui ne partagent jamais leur immortalité, comme ces arcs de triomphe dressés sur le passage des princes, lesquels ne survivent pas à la cérémonie. La critique qui ne quitterait pas le point de vue absolu de l'art, outre qu'elle serait tout aussi incomplète, risquerait de ne pas apercevoir ce que chaque époque peut ajouter d'idées vraies et durables au fond com-

Digitized by Google

mun, et de négliger, comme choses éphémères, des choses faites pour vivre. Comme la première critique pourrait dégénérer en apologie, celle-ci pourrait dégénérer en satire. Le milieu est difficile à tenir, car il ne s'agit de rien moins que de concilier deux dispositions qui semblent s'exclure. Il est rare que l'habitude d'apprécier les écrivains vivants dans leurs rapports avec leur époque ne mène pas de l'extrême bienveillance pour les œuvres à la complaisance pour les personnes. Elle a d'ailleurs des avantages réels et des profits pour le critique. Elle fait de lui l'ami du poëte, quelquefois son commensal; elle lui donne une part dans le succès, et le relief d'un sorte de Précurseur évangélisant une sorte de Messie. De même, presque toujours une préoccupation exclusive des conditions de l'art mène à trop de rigueur; elle précipite le critique de la sévérité motivée pour l'œuvre dans les préventions contre la personne; elle s'exagère par l'attrait même des hostilités auxquelles il s'expose en traversant la réputation des auteurs, et elle peut être envenimée par son succès, qui est d'une espèce dangereuse, comme tout succès de critique.

C'est surtout de notre temps que le milieu est difficile, parce que la discussion a poussé chacun aux extrêmes limites de son sentiment particulier. Le critique du fait, des convenances contemporaines entre le poëte et son époque, s'est trop hâté d'immortaliser des choses éphémères; le critique du droit, des principes absolus, a peut-être trop réduit la part des choses durables dans les œuvres du poëte. Aussi, et quoiqu'il soit facile de découvrir dans le premier, sous des explications plus

Digitized by Google

amicales que péremptoires, des points par où il s'entendrait avec le second, et, dans le second, parmi ses sévérités, de vrais éloges qui le mettraient d'accord avec le premier, nous n'avons pas encore ce beau modèle de critique que j'ai tracé. Est-ce que ceux à qui n'aurait pas manqué l'impartialité nécessaire pour le réaliser n'en ont pas eu le talent ni le goût? Ou n'est-ce pas plutôt que l'ardeur d'esprit que demande chaque thèse en particulier pour être traitée avec nouveauté et profondeur, rend l'impartialité impossible?

Ces réflexions me seront peut-être comptées comme une marque de sincérité au début d'un travail sur un poëte aimé si justement, qu'au moment de le critiquer je cherche à affaiblir d'avance l'autorité de ce que je vais dire. En confessant que, des deux points de vue particuliers dont la réunion ferait de la critique un art supérieur, j'incline plus particulièrement vers celui des principes absolus, j'abdique indirectement toute prétention à la gloire de cet art. Mais si c'est d'avance discréditer mes idées que de déclarer qu'elles penchent plus d'un côté que d'un autre, j'en aime mieux le risque que celui de prétendre à tenir le milieu, ne le tenant pas en effet. Il ne m'est pas donné de connaître toute la vérité; mais j'ai du moins un point fixe pour en connaître une partie considérable. Et qui peut prétendre à plus, dans ce temps-ci, qu'à trouver et à déterminer, dans un ordre quelconque d'idées, une moitié seulement de la vérité?

Les deux espèces de critique sont très-utiles, quoique diversement; mais je crois qu'aujourd'hui la critique qui recherche les traditions et les idées durables l'est beau-

Digitized by Google

coup plus, et à plus de gens, que celle qui analyse les convenances réciproques du poëte et de ses contemporains. Car, de même qu'en un temps de morale relâchée vous n'irez point faire une théorie des mille accommodements de l'esprit de société, de même ce serait mal prendre son temps, à une époque de relâchement littéraire, que d'y trop abonder dans le sens des écrivains qui en sont la cause ou l'effet. Il faut bien que je sois persuadé de cela pour m'assurer que je ne fais pas une chose nuisible à l'art en défendant la tradition et la discipline.

Si, après tout, ce n'est là qu'une affaire de goût, il n'y a peut-être pas mauvais goût à aimer mieux, maîtres pour maîtres, les grands écrivains des temps passés que ceux du nôtre, à rechercher, à travers la fumée des holocaustes, la vraie valeur des œuvres contemporaines, à se défendre de ces enthousiasmes déplorables qui corrompent tous les écrivains populaires. J'ai, pour mon compte, la vanité de haïr ces habitudes de dépendance et de vasselage littéraires du critique devant l'écrivain, et ces froides adulations qui étourdissent le dieu, et dissipent les précieuses qualités d'esprit de l'adorateur en louanges stériles. Courier l'a dit, avec l'exagération d'un esprit chagrin, mais avec la sagacité d'un esprit juste : — En France, nous aimons la livrée. — Si ce n'est pas devant une glorieuse épée que nous nous agenouillons, c'est, comme on dit, devant une lyre. Nous sommes les hommes liges de l'auteur en renom; nous portons sa devise; sa cause est la nôtre. En cas d'attaque un peu vive par quelque critique qui a eu la pru-

Digitized by Google

dence de se préserver de l'engouement, pour s'épargner les retours et les confessions, nous lui offrons nos bras, nous venons déposer aux pieds du poëte notre colère généreuse pour châtier le téméraire; nous tenons conseil pour savoir s'il ne convient pas de nous couper la gorge avec lui; nous nous vantons que, mît-il des gants de velours, nous ne lui toucherions pas la main; nos femmes renouvellent pour lui la ligue des précieuses; nous consolons le pauvre poëte, qui est tout souriant du coup qu'il a reçu, comme cet empereur romain dont on brisait les statues et qui disait : « Je ne suis pas blessé. » Nous crions au Zoïle, ce qui est une injure surannée, mais une flatterie toujours nouvelle.

Il y a deux ou trois sortes de vanités là dedans. Il y a la vanité du familier d'un homme à la mode, pour qui cette illustre amitié est un titre, une contenance, une valeur de salon, une occasion d'être interrogé souvent et de parler beaucoup. Il y a celle d'en tirer des lettres de remercîment avec les armes et le cachet, qui sont une sorte de brevet d'esprit aux yeux des incrédules ou des libraires qui résisteraient à acquérir nos œuvres. Il y a celle de n'être pas dans les rétrogrades, ce qui est la terreur de quelques esprits éminents et la rage de tous les esprits médiocres, comme si le progrès n'était pas de remplacer une mauvaise chose par une bonne. Or, résister à ce fétichisme littéraire, à cette manie de se faire la pièce d'échafaudage d'une statue qui sera peut-être brisée du vivant du dieu, retarder enfin de sa personne ce mouvement désordonné qui entraîne toutes les bonnes disciplines, c'est une tâche qui ne peut pas

Digitized by Google

être tout à fait stérile, ou une erreur qui est trop peu avantageuse pour n'être pas honorable.

Parmi les mauvaises habitudes que nous avons retenues du dix-huitième siècle, la plus ridicule est celle de juger les critiques d'aujourd'hui comme Voltaire jugeait Fréron. Le moindre écrivain *d'art*, s'il ne se croit pas encore un Voltaire, a déjà du moins son Fréron qu'il s'immole orgueilleusement dans sa préface. La différence est grande pourtant dans les rapports du critique avec l'auteur critiqué, au dix-huitième siècle et de notre temps. Au dix-huitième siècle, l'auteur, quoique déjà maître des esprits, quoique assez puissant pour que la tête lui tourne, ne jouit pourtant que d'une liberté de tolérance sous un maître relâché, mais d'autant plus sujet à des retours de despotisme. La Bastille est encore debout, il y a encore un bourreau qui lacère les livres sur l'escalier du Palais de justice, et un lieutenant du roi qui appréhende au corps les écrivains. Si le critique n'est pas toujours un agent de l'autorité, payé, comme l'esclave antique, pour hurler derrière le char du triomphateur, et pour rabaisser celui qu'on n'ose pas faire taire, on peut toujours l'en soupçonner, et voir en lui un complice intéressé plutôt qu'un loyal détracteur. Aujourd'hui rien de pareil. L'auteur règne sans contestation, et, sauf qu'on ne lui permet pas de commettre le viol en plein théâtre, ni d'y traîner, comme Aristophane, les pères et les mères de fils encore vivants, il est libre de tout dire, et n'a pas besoin de priviléges pour se faire imprimer. Les gouvernements ont abandonné tout droit sur lui, et l'ont déclaré quitte de toute redevance de servitude, à titre de

Digitized by Google

représentant de cette liberté de la pensée si glorieusement conquise en 89. Il n'est guère gêné que par ses propres scrupules, et rien ne lui est interdit que ce qu'un homme qui a l'honneur de tenir une plume doit s'interdire tout le premier. Quant au critique, il est placé en face de l'auteur victorieux et omnipotent, seul, sans complicité directe ni indirecte avec le pouvoir, lequel croit avoir mieux à faire que de s'occuper des querelles des écrivains, sans autre auxiliaire que sa probité et son bon sens, forcé de tenir tête à la fois à l'homme applaudi et à la cohue qui bat des mains, ayant contre soi, outre le désavantage d'être seul, le préjugé de l'infériorité littéraire de celui qui juge à l'égard de celui qui produit. De son côté, la partie n'est pas même égale, et il semble qu'il est à peine généreux de se liguer avec le poëte que défend toute une armée contre le critique qui attaque tout seul. Comment donc, les rôles étant devenus si différents, les idées sur le critique sont-elles restées les mêmes?

Comme l'écrivain n'a pas proprement une puissance officielle, et que, dans un gouvernement de discussion, les affaires publiques passent pour être les plus grosses affaires du pays, nous ne voyons dans les débats littéraires que des querelles sur la manière la plus propre de distraire des esprits occupés de beaucoup mieux que cela. L'illusion est grande au jugement de quiconque a médité sur l'influence sociale des écrivains et des livres. Il est fort différent pour un pays qu'un écrivain de talent emploie sa plume à défendre le dévouement, les mœurs, le devoir, ou qu'il s'en serve pour idéaliser l'égoïsme ; qu'il

Digitized by Google

analyse profondément les passions humaines, afin d'en montrer la mauvaise logique et les piéges cachés, ou qu'il justifie les plus brutales et en propage l'imitation en en faisant le principal trait des caractères supérieurs; qu'il fasse aimer la vie laborieuse et pure, ou qu'il exalte la vie opulente et sans devoirs; qu'il affermisse et contienne l'intelligence des jeunes gens par un langage sensé, ou qu'il la trouble par des manières de mal dire qui mènent trop souvent au mal faire. Et si cela est vrai, comment ne veut-on pas que le critique s'émeuve contre ces abus de la liberté de la pensée, et qu'il y ait dans cette opposition de quoi tenter un homme d'esprit et de cœur?

Nous comprenons les passions politiques, nous trouvons bon qu'on se déchaîne contre des ministres parce qu'ils placent tous leurs cousins, et nous pardonnons à peine les convictions littéraires et l'opposition faite à un écrivain qui use mal du droit de tout dire! Est-ce donc parce que ceux que la politique blesse se plaignent tout haut et font du bruit, tandis que les victimes de l'écrivain, non-seulement ne se plaignent pas, mais même ne se sentent pas blessées? Est-ce parce que nous croyons qu'il n'y a de mal que celui qui fait crier, et que le mal qu'on aime n'en est pas un. Nous avons cent journaux pour faire la guerre à tel ministre qui ne le sera plus demain, et nous n'en avons pas un pour surveiller l'écrivain qui dégoûtera nos femmes de la vie de famille, et leur donnera la fantaisie des belles passions orageuses, qui instruira les fils à mépriser les pères, et soulèvera nos imaginations contre nos meilleurs instincts? Quant à moi, non-seulement j'assimile les deux oppositions, mais je

Digitized by Google

regarde que, selon le talent et la direction d'idées des écrivains populaires, l'opposition littéraire pourrait être beaucoup plus utile en certains moments que l'opposition politique. Et par là, je crois faire plus d'honneur à l'écrivain, dont la mauvaise influence peut, après tout, être fort innocente, que ceux qui le jugent encore sous l'empire de ce lieu commun, que les lettres ne sont que la décoration de toute société civilisée. Il peut paraître à ces personnes que les écrivains sont les joyaux d'une couronne, et que, de même que Racine et Molière ont été les deux diamants de celle de Louis XIV, M. Victor Hugo et M. de Lamartine seraient les deux *régents* de la couronne de Louis-Philippe. Mais moi, qui les crois presque aussi rois que lui, et rois de sujets aussi fidèles, et qui pense voir dans leur gouvernement des abus presque aussi graves que celui de flotter entre la *coopération* et la *translimitation*, j'ose leur faire de l'opposition constitutionnelle, sans attaquer leur légitimité et sans mettre en doute leur talent.

II

Ce qui précède ne doit pas être pris pour le préambule d'une déclaration de guerre à l'illustre poëte qui fait le sujet de ce travail. Outre le ridicule d'une menace de ce genre, M. de Lamartine doit attendre des scrupules humblement proposés, plutôt que des critiques vives, d'un admirateur déjà ancien qui a quelquefois réussi à

Digitized by Google

le louer selon le goût de ses plus ardents amis (1). Ce sont de simples réflexions que j'ai cru devoir adresser à ceux que mon jugement sur M. Victor Hugo a irrités, soit parce qu'ils n'ont pas voulu y voir un fond d'admiration vraie, soit parce qu'ils ont peu réfléchi à la nature, à la gravité, aux droits et aux devoirs de la critique, dans le temps où nous vivons. Si elles n'ont pas le succès de les faire revenir à des sentiments moins sévères pour moi, elles auront du moins cet à-propos, qu'elles établiront plus clairement ma responsabilité.

Il n'y a, d'ailleurs, dans M. de Lamartine, rien qui excite à la sévérité. L'illustre poëte n'a pas de système; il n'a jamais écrit de préfaces offensantes pour les contradicteurs; il n'est pas chef d'école; sa réputation n'est point agressive et ne pèse pas sur ceux qui pourraient la trouver exagérée. Les ouvrages de M. de Lamartine sont attirants et bienveillants comme sa personne.

Une bienveillance immense et cosmopolite paraît être, en effet, le trait distinctif du caractère de M. de Lamartine. Ce poëte n'est pas doué du sens critique. Tel il se montre, comme voyageur, pour les Turcs et les Arabes de l'Orient, tel nous le voyons en France, comme député, pour les Turcs et les Arabes de la politique. Quoique souvent de l'opposition, et quoique toujours du côté des idées nobles et des mesures conciliantes, il blâme sous une forme si générale et si peu hostile, qu'il n'y a presque pas de différence à l'avoir contre soi que pour soi. Il fau-

1. Voir au *Journal des Débats*, des 5 et 18 juillet 1830, mes deux articles sur les *Harmonies poétiques et religieuses*.

Digitized by Google

drait imaginer pour ses votes négatifs quelque chose de moins décidé qu'une boule noire; car il y a toujours un peu de *oui* dans ses *non*. Il est l'orateur d'apparat de toutes les idées généreuses qui peuvent se rattacher de près ou de loin aux questions politiques, de toutes les réserves que peut faire la philosophie morale dans ce qu'on appelle les affaires humaines. On n'attend de lui ni des éclaircissements, ni des raisons qui fassent pencher le vote de l'Assemblée d'un côté ou d'un autre, mais une déclamation honnête et à demi poétique qui laissera les choses dans le même état. Aussi M. de Lamartine est-il tout seul, non pas de son avis, car un avis affirme ou nie, mais de son impression. Il est tout à la fois le chef, l'orateur et le corps entier du parti de la morale. On dit qu'il s'en félicite, et qu'il se regarde comme le noyau d'un parti futur qui couvrira tous les bancs de la chambre. S'il plaisait à Dieu de confier un moment les affaires de la France à une majorité d'hommes ou plutôt d'anges, dont l'archange serait M. de Lamartine, j'aurais bien peur que, dès la seconde séance, une troupe de diables ne les enlevât et peut-être ne les renvoyât au ciel.

Le manque de sens critique peut être pris, en politique, pour l'effet, soit d'une tolérance supérieure, soit d'une haute pudeur d'esprit, et compté au député comme une vertu. Mais, dans le poëte, c'est le manque d'une qualité aussi nécessaire que l'inspiration. L'histoire littéraire ne nous offre pas d'exemple d'un seul grand poëte qui n'ait eu au plus haut degré le sens critique. Le doux Virgile n'a-t-il pas dit :

Qui Bavium non odit, amet tua carmina, Mævi.

Digitized by Google

Plusieurs ont fait des satires; tous ont eu des préférences et des haines. Il n'est pas besoin de citer des noms : tous ceux dont on se souvient figureraient dans cette liste. Le discernement vif et énergique du bon et du mauvais est un des traits du génie; on ne peut pas chercher ardemment ni réaliser le bon sans avoir la haine du mauvais.

Si quelque chose pouvait faire douter que M. de Lamartine ait du génie, c'est que ce discernement paraît lui manquer tout à fait. Il en est plus intéressant comme homme; mais n'est-ce pas ce qui l'empêche comme poëte d'atteindre à cette espèce de beauté où l'on sent des écueils heureusement franchis et des imperfections évitées? Le défaut de sens critique ôte au poëte de cette force dont il a tant besoin pour soutenir et régler son vol, et le livre à ce contentement de soi-même d'autant plus dangereux qu'il est plus innocent et qu'il ressemble moins à de l'orgueil.

On reconnaît cette faiblesse à M. de Lamartine, lequel passe, dit-on, pour s'admirer lui-même plus que ne font tous ses amis ensemble, sans avoir précisément d'orgueil. Cette admiration n'est qu'une sorte de bon témoignage qu'il se rend à lui-même, comme un honnête homme qui a fait une bonne action. Il se loue sans vouloir se surfaire, sans artifice, sans aucun de ces calculs de l'orgueil qui refuse une partie de l'encens pour s'en faire donner quelques grains de plus. C'est, je ne le prends pas ironiquement, de la béatitude. On en cite des anecdotes qui sont répétées sans méchanceté, parce que la béatitude de M. de Lamartine n'a rien de blessant, et que le res-

Digitized by Google

pect qu'on a pour sa noble personne adoucit toutes les médisances. Belle découverte, va-t-on dire, qu'un poëte qui réussit ait de la vanité ! Je ne m'alarmerais pas d'une vanité de contradiction, si cela peut se dire, dans un poëte injustement contesté, dans Racine, par exemple, voyant son siècle sourd aux beautés d'*Athalie*. Mais je m'effraye d'une satisfaction de béat de l'espèce de celle de Ronsard, le poëte adoré de tous. A défaut d'une lutte avec son siècle, le grand poëte doit avoir son contradicteur et son critique en lui. Celui qui s'approuve peut quelquefois se juger; mais celui qui s'admire ne se juge jamais. Que ne faut-il pas craindre d'un poëte qui ne se voit que par les yeux de ses admirateurs?

Dans une satire adressée à Molière, Boileau, après avoir tracé le portrait d'un poëte qui « fait tout avec plaisir »,

> Et toujours amoureux de ce qu'il vient d'écrire,
> Ravi d'étonnement, en soi-même s'admire;

ajoute :

> Mais un esprit sublime en vain veut s'élever
> A ce degré parfait qu'il tâche de trouver;
> Et, toujours mécontent de ce qu'il vient de faire,
> Il plaît à tout le monde et ne saurait se plaire.

« Voilà, disait Molière à Boileau, la plus belle vérité que vous ayez jamais dite : je ne suis pas du nombre de ces esprits sublimes dont vous parlez; mais, tel que je suis, je n'ai rien fait en ma vie dont je sois véritablement content [1]. » La Bruyère, commentant la pensée de

1. M. J. Taschereau, dans son *Histoire de la vie et des ouvrages de Molière*, nie la vérité de cette anecdote. Les raisons qu'il en

Digitized by Google

Boileau, a dit : « La même justesse d'esprit qui nous fait écrire de bonnes choses, nous fait appréhender qu'elles ne le soient pas assez pour mériter d'être lues. » Ces anecdotes du dix-septième siècle sont des règles de jugement pour le critique de la tradition, lequel s'autorise non-seulement des principes de la discipline, mais encore de la conformité des habitudes et des scrupules d'esprit dans les grands écrivains de tous les siècles. Quand on voit un Molière, un Boileau, un la Bruyère, convenir qu'ils ne peuvent *se plaire à eux-mêmes*, comment ne pas croire que la grande satisfaction de soi est incompatible avec le génie? N'ai-je pas sujet de douter qu'il soit juste d'agréger aux hommes de génie un poëte qui n'a pas le sens critique de ses devanciers, ni cette précieuse impossibilité de se contenter qui donnait des doutes douloureux à Virgile sur son *Énéide*, à Molière sur *Tartufe* et sur le *Misanthrope*, à Boileau sur l'excellence de ses vers, à la Bruyère sur les *Caractères*, à Racine sur *Athalie*?

Dans la crainte d'être trop sévère, je cherche hors de ma conscience et de la tradition des motifs pour atténuer ce jugement. Je dirai donc que comme on peut faire honneur aux siècles de ces grands hommes d'une partie de leur attention vigoureuse sur eux-mêmes et de leur forte modestie, de même il faut rendre notre époque responsable de cette trop grande admiration de soi, qui énerve le talent de M. de Lamartine. J'ajouterai

donne me paraissent plus ingénieuses que vraies, ce qui est d'ailleurs contre l'habitude de son livre, où il n'y a guère que des raisons vraies qui sont en même temps ingénieuses.

Digitized by Google

que l'illustre poëte étend à tous ses contemporains la bonne opinion qu'il a de lui. C'est un de ses mots que des cent lettres et plus qu'il reçoit chaque semaine de poëtes inconnus, trente offrent de grandes beautés poétiques. A ce compte, la France produirait de mille à quinze cents poëtes de talent bon an mal an. Si donc, à proportion qu'il s'estime, M. de Lamartine élève tout le monde autour de lui, la distance restant la même entre la foule et le poëte, cette bonne opinion de soi n'est plus qu'une répartition équitable des rangs.

J'admire même que M. de Lamartine soit demeuré dans cette modération. Nourri de louanges et d'encens, traduit en vignettes vaporeuses et en romances plaintives, offert en cadeau d'étrennes jusque dans les pensions de jeunes filles, idéal de toutes les imaginations qui sont mélancoliques, soit naturellement, soit par imitation, critiqué avec admiration, admiré avec adoration, comparé tantôt à l'aigle qui regarde le soleil fixement, tantôt au cygne qui fend l'azur des lacs, tantôt au rossignol, tantôt à l'ange; tour à tour muse, barde ou prophète, rêve de toutes les femmes jeunes et gracieuses qui lui ont prêté un cœur tout endolori des tristesses et tout amolli des voluptés qu'il chante; père ou tout au moins parrain d'une infinité de volumes de poésies féminines, tout parfumés et tout dolents, il est presque incroyable qu'un tel homme, qui devait être conduit par tant de caresses et d'encens à une adoration indienne de soi-même, se soit arrêté dans les langueurs d'une béatitude bienveillante.

Mais telle est la condition humaine, que si le caractère

Digitized by Google

du poëte n'en est pas gâté, c'est son talent qui en portera la peine. Je voudrais bien laisser à M. de Lamartine le titre d'homme de génie, puisque aussi bien c'est le seul qui puisse contenter aujourd'hui les écrivains les plus modestes, et que M. de Lamartine est déjà un homme supérieur; mais comment fléchir, même à de si justes raisons de n'être pas mécontent de lui, sur ce principe, que la satisfaction de soi empêche le poëte d'être parfait? Comment avouer qu'au dix-neuvième siècle, en France, on puisse être un poëte de génie avec des ouvrages imparfaits, c'est-à-dire où le mauvais tient plus de place que le bon?

III

Il pourra être question de la postérité dans cette appréciation, quoique je sache combien l'idée de la postérité a vieilli, et que le mot même, dans la critique, en est devenu ridicule. Je ne puis croire qu'un écrivain de quelque valeur n'ait pas pour son livre l'ambition d'un père pour son enfant, c'est-à-dire le désir de se survivre. C'est une chose monstrueuse que ce mépris qu'on affecte de notre temps pour cette antique religion des poëtes, pour cette force descendue du ciel, qui a soutenu les plus grands d'entre eux contre les difficultés de la vie. Jusque dans la décadence latine, je vois Stace, tout chargé de ses faciles lauriers, parler avec crainte et respect de la postérité. Laisser quelque chose de meil-

Digitized by Google

leur que soi est une pensée enracinée au cœur de l'homme et que le poëte ne peut pas nier sans mentir à sa nature, sans se mépriser lui-même. Ceux mêmes qui ont traité la gloire avec la rigueur chrétienne de Bossuet, et qui ont opposé par dérision l'éternité à la postérité, ceux-là ont eu au fond du cœur le désir de faire savoir aux derniers hommes leur mépris pour cette fumée, et à la postérité leur insulte ambitieuse. Je ne sache pas, pour mon compte, pouvoir faire plus d'honneur à un poëte qu'en lui supposant ce noble souci de la postérité et en lui demandant ce qu'il a fait pour elle. M. de Lamartine est, de tous les poëtes de ce temps, celui qu'une telle question doit le moins étonner, car, outre qu'aucun n'est plus en mesure que lui d'y bien répondre, c'est une de ses meilleures habitudes d'esprit de se plaire à ces lieux communs qui ont ému toutes les nobles intelligences et qui survivront à ceux qui les méprisent.

Mais, avant de demander au poëte ce qu'il a fait pour la postérité, il convient de préciser ce que la postérité veut qu'on fasse pour elle.

Il n'y a de poésie sérieuse et durable que dans deux ordres très-distincts d'idées ou de vérités éternelles. Le premier est l'ordre des idées ou des vérités pratiques. Le domaine en est immense, inépuisable : c'est l'homme sous ses traits les plus constants, tel que nous le montre l'histoire dans ses annales les plus accréditées, l'art dans ses monuments les plus populaires; tel que nous le voyons hors de nous et en nous, avec celle de nos facultés qui est la plus semblable à elle-même dans tous les pays et à toutes

Digitized by Google

les époques, la raison. Ce sont le rire et les larmes, les joies et les peines, l'amour et la haine ; ce sont les motifs des actions, le jeu des caractères, tout ce qui apprend l'homme à l'homme ; ce sont toutes ces vérités littéraires qui sont en même temps des règles de vie pratique, toutes ces ressemblances invariables et toutes ces différences constantes qui forment comme un fond commun dont toutes les grandes littératures ne sont que des développements successifs, différents par les formes extérieures des langues, mais semblables et analogues par les pensées.

Le second consiste en cette portion d'idées ou de vérités qui semble plus appartenir à la spéculation qu'à la pratique, et à l'imagination qu'à la raison. Rapportons-y toutes ces idées sur la fin de l'homme, sur ses rapports avec Dieu et avec le monde qui lui a été donné pour demeure, sur ses espérances et ses terreurs pour tout ce qui est au delà de la mort ; sur ces vides immenses de l'âme, que toutes les religions ont tour à tour peuplés de croyances qui se sont entre-détruites sans combler ces vides ; sur ces doutes qu'elles ont voulu enchaîner par des dogmes, mais qui ont toujours échappé à tous les liens, et qui obsédaient Pascal jusque dans les ardeurs d'une foi raisonnée ; sur toutes ces agitations d'un être fini dans l'infini ; sur cette curiosité douloureuse pour les choses invisibles, et cette impatience de deviner le mot de la mort. Je ne leur ôte pas le nom de vérités, quoiqu'elles ne soient point proprement pratiques, et que l'imagination qui s'en nourrit leur communique sa mobilité et ses caprices. Mais des

Digitized by Google

incertitudes qui sont éternelles sont par là même des certitudes ; et s'il est vrai que l'imagination en soit plus occupée que la raison, celle-ci, loin de les négliger, les pousse au contraire et les poursuit dans ce qu'elles offrent de constant, jusqu'au point où les ténèbres l'empêchent d'aller plus avant. Au delà de ce point, il est bien difficile d'en tirer des beautés durables, parce qu'au moment où la raison cesse de les suivre, elles deviennent la matière de subtilités, de fantaisies ou de modes littéraires qui passent, et la proie de cette imagination qui change à toutes les époques et qui devient la première et la moins regrettable de leurs ruines.

Il ne devrait pas être nécessaire de dire que ces deux ordres d'idées veulent la même perfection de langage. Ni la clarté des idées pratiques ne dispense de la beauté de l'expression, ni le demi-jour des idées spéculatives n'autorise la négligence et l'obscurité. Il faut non-seulement que la langue du poëte ne manque d'aucune des qualités générales qui sont propres à toutes les langues littéraires, mais qu'elle soit étroitement conforme au génie de sa nation. Par exemple, chez un peuple actif, pratique, d'un sens droit et rapide, peu rêveur et nullement abstrus, comme est le peuple français, elle ne doit être ni incertaine, ni vague, ni circonlocutoire, ni enveloppée de ces ténèbres que les Allemands appellent la *pénombre*.

Les poésies de M. de Lamartine n'appartiennent pas proprement à l'ordre des vérités pratiques. Non qu'on n'y puisse trouver des traits de la vie réelle, comme en offrent à chaque page les poëtes épiques, dramatiques,

Digitized by Google

philosophiques; mais ces traits sont peu arrêtés ou démesurément agrandis par l'habitude de tout idéaliser, qui est le tour d'esprit particulier de M. de Lamartine. La terre, qui est le théâtre de la vie humaine, cette terre que Dante a chargée de tant de maux, semble être, pour M. de Lamartine, quelque planète habitée par des êtres plus parfaits que nous. Elle est éclairée d'un plus doux soleil, baignée de mers plus pacifiques, arrosée de ruisseaux plus murmurants, caressée et non écorchée, comme parle Buffon, par les vents. On dirait la demeure de créatures intermédiaires entre l'homme et l'ange. Les bergères y ont des *doigts d'ivoire;* une levrette y est douée de qualités et de grâces comme l'amant le plus prévenu en prête à sa maîtresse, ou comme la mère la plus ambitieuse en désire pour sa fille. Une biche y a des mouvements plus voluptueux qu'une odalisque, des regards plus tendres que ceux d'une jeune femme voyant venir de loin son mari longtemps absent, des pensées plus subtiles qu'un sonnet de Voiture. Tout grandit, tout s'épure, tout s'embellit sous la main du poëte; le moindre paysage a tous les climats et tous les soleils ensemble; les petites pièces d'eau sont des lacs, les lacs sont des mers. La langue se pare et s'attife pour peindre cette nature prodigieuse. Qui ne croirait, par exemple, qu'il est question d'un oiseau dans ce vers :

A surprendre en son nid le faon qui vient d'éclore?

Nid ne se dit pas des quadrupèdes; *éclore* ne se dit proprement que des petits des ovipares et surtout des oiseaux, pour qui ce gracieux mot semble avoir été fait

Digitized by Google

tout exprès. Mais M. de Lamartine a voulu donner au faon une demeure plus noble que le fourré d'un bois, et une origine plus poétique que la délivrance de la biche après la gestation. C'est ainsi qu'il élève et transfigure toute chose; et si je cite ce vers, c'est moins pour faire une critique de mots que pour donner, entre mille autres, un exemple de la manière dont M. de Lamartine voit et exprime la réalité.

Sa gloire n'est donc pas là dans la peinture des choses réelles; elle est dans ces idées ou vérités métaphysiques dont j'ai donné le détail, faute d'en pouvoir donner la définition.

Les premières poésies de M. de Lamartine, outre le charme des vers, eurent un grand attrait de nouveauté. Jusque-là le poëte n'avait été que l'interprète des sentiments généraux, et sa poésie qu'une sorte d'art public. Il restait derrière ses ouvrages tout un homme inconnu à la foule, et ne livrant de ses pensées personnelles que celles qui devaient aller au cœur ou à la raison des autres hommes. Tel doit être, du reste, le vrai caractère du poëte. Les anciens l'avaient personnifié sous les traits d'Homère chantant au seuil des peuples de la Grèce des vers sur les dieux et les héros de la commune patrie. Le poëte, dans l'imagination des peuples, était l'homme à qui les dieux avaient accordé le don d'exprimer la pensée de tous par des paroles passionnées et harmonieuses. Les temps modernes, dont les croyances, plus austères, devaient ôter au poëte ses attributs antiques, sa lyre mélodieuse, sa couronne de lauriers, son commerce mystérieux avec les muses, lui

Digitized by Google

laissèrent son caractère et son rôle d'homme public. Telle était encore, en France, l'idée commune, quand M. de Lamartine parut. Mais les poëtes ses devanciers immédiats avaient abaissé ce caractère et amoindri ce rôle. On était las de cette sorte de poésie officielle, dont les auteurs n'étaient pas les héros; on demandait un poëte qui mît tout son cœur dans ses vers : ce poëte fut M. de Lamartine. Toutes les imaginations se tournèrent du côté d'un jeune homme qui faisait en vers admirables l'histoire de quelques années d'une vie parfaitement ignorée, dont tous les accidents étaient des incertitudes sur toutes les choses du monde invisible, et dont le principal événement était un amour.

M. de Lamartine plut à tous parce qu'il fut d'abord le poëte de tous; son histoire était plus ou moins l'histoire de tous les esprits délicats et cultivés de son époque. Ils avaient toutes ses incertitudes; et ceux qui aimaient, comme tous ceux qui voulaient aimer, ou donnaient ou devaient donner à leur amour la forme particulière des pensées de l'amant d'Elvire. M. de Lamartine n'imaginait proprement rien de nouveau. Depuis le commencement du siècle, mais surtout depuis la chute de l'empire, les imaginations étaient préparées pour ce genre de poésie. Werther ne laissait presque rien à dire sur le malaise des esprits distingués, dans une société qui ne les comprend pas, et sur cette susceptibilité de cœur au fond de laquelle est le ver de l'orgueil. Lord Byron avait mis à la mode l'indépendance jalouse et le désordre intéressant du génie. M. de Chateaubriand avait décrit la maladie de René, devenue

Digitized by Google

bientôt contagieuse, et rouvert aux imaginations le chemin de la foi. Madame de Staël avait analysé avec profondeur toutes ces influences, moitié sociales, moitié littéraires, fruit naturel d'une révolution qui, en abattant toutes les générations intermédiaires, et en chargeant les jeunes gens de tout le poids du présent et de l'avenir, avait mis dans leur cœur, à côté des illusions de la jeunesse, le doute des vieillards, et un immense dégoût à côté d'un immense besoin de croire.

La langue de cette métaphysique existait déjà, et il y en avait deux modèles en prose. On avait trouvé d'ingénieuses ou d'éloquentes formules pour le doute effronté, qui s'étourdit ou qui s'enivre de sa propre sagacité, comme pour le doute triste et découragé, qui aspire à la foi. On en avait pour le sombre mystère de la mort, pour la fragilité de la sagesse humaine, pour la fuite irréparable de la vie, pour les misères de la gloire; on en avait pour la nature extérieure, appropriée à la sensibilité nerveuse des nouveaux auteurs, lesquels allaient la remplir de mouvements, de murmures, de chants, d'harmonies, et en faire le Dieu visible; on en avait enfin pour cet amour particulier au dix-neuvième siècle, amour inquiet, ennuyé, occupé d'autres affaires que les siennes, se voyant déjà fini au moment où il commence, orageux sans cause, avide de malheurs et de larmes, et, tout en se satisfaisant à la vieille manière, couvrant les appétits d'un luxe extraordinaire de susceptibilités et de désespoirs. Mais la véritable invention de M. de Lamartine, ce fut d'exprimer le premier les plus délicates et les plus durables de ces idées, avec un charme particu-

Digitized by Google

lier de douceur, de facilité, de nombre, qu'on avait pu croire jusque-là peu compatibles avec les sévères conditions de la poésie française.

Les premières *Méditations* étaient restées fidèles à ces conditions. Fort heureusement pour le jeune poëte, les préfaces systématiques, les réhabilitations de la poésie du seizième siècle, les théories de l'art pour l'art, les projets de renouvellement de la langue poétique, étaient encore dans l'avenir. Ce que nous avions encore de poëtes prétendus classiques, s'ils n'étaient pas à la hauteur des grandes traditions de l'art, en conservaient au moins la religion. Iln'était encore venu à l'idée de personne de contester que la poésie française dût être, comme la prose, exacte, précise, énergique, sans relâchement sans incorrection. M. de Lamartine avait fait ses premiers vers sous cette discipline, et sinon avec une idée précise de la force de durée qu'elle donne aux œuvres de l'esprit, du moins avec un instinct heureux et vraiment français, et probablement avec une bonne instruction première. Il croyait alors plus aux avantages qu'aux embarras de l'art. Il était inconnu, solitaire, sans cette espèce d'amis qui font aimer au poëte ses défauts, et les lui rendent plus chers que ses qualités, en s'en faisant les apologistes et les champions au dehors. On dit même qu'il avait trouvé ce que les poëtes ne trouvent jamais, s'ils ne le cherchent pas de bonne foi, l'aristarque d'Horace, l'*ami prompt à vous censurer* de Boileau, un homme de goût et d'esprit, aux scrupules duquel il sacrifiait, dit-on, des vers qui pouvaient être beaux, mais qui ne l'étaient pas de la bonne manière. J'imagine que

Digitized by Google

cet ami dut chercher, dès ce temps-là, à le fortifier du côté du sens critique, par où M. de Lamartine devait toujours rester faible, et à le défendre contre sa propre facilité.

M. de Lamartine eut tout d'abord deux sortes d'admirateurs, les uns partisans de la tradition classique, les autres appartenant à une génération plus jeune, qui allait bientôt exagérer et faire grimacer tous les sentiments et tous les malaises de l'époque. Les premiers, réservés et prudents, presque plus inquiets de ce qu'il restait encore à faire au jeune poëte qu'éblouis de ce qu'il avait déjà fait, accompagnaient l'admiration de conseils. Ils lui disaient de s'observer, de serrer son vers, de ne point chanter en écrivant. Les seconds, le flattant sur des défauts comme sur le point par où il était imitable, lui criaient de s'affranchir, de céder à la muse, de prendre la lyre d'or et d'en toucher toutes les cordes au hasard, c'est à savoir, en style pédestre, de multiplier ses défauts, afin de se rendre de plus en plus solidaire des misérables imitations qu'ils en allaient faire. C'est une tactique naturelle des imitateurs de pousser les poëtes dans le sens de leurs défauts, afin de s'en couvrir eux-mêmes et de s'en autoriser contre la critique.

Les secondes *Méditations* renouvelèrent ce choc de conseils contradictoires. Les partisans de la tradition dirent à M. de Lamartine de se varier; les imitateurs et leurs théoriciens, de s'exagérer; ceux-ci, de penser plus au lecteur qu'à lui; ceux-là, de penser à lui plus qu'au lecteur; les uns, de rester dans la langue et dans la tradition; les autres, de se faire une langue à lui, de

Digitized by Google

son droit souverain de poëte, et de commencer une tradition nouvelle; les premiers, de méditer les *Géorgiques* de Virgile, *Athalie*, la Fontaine, Boileau même, dont il eût été si glorieux d'appliquer l'art sévère à des idées plus poétiques et plus intéressantes; les seconds, de ne pas remonter plus haut qu'André Chénier, si ce n'est pour faire quelques utiles lectures dans Ronsard, et de feuilleter beaucoup les poëtes des lacs, Wordsworth, Coleridge, et je ne sais quels autres grands maîtres en l'art de dire avec subtilité par quels points ils n'ont ressemblé à aucun de ceux qui les lisent.

Les éloges de la nouvelle école l'emportèrent sur les conseils des partisans de la tradition. Ces éloges étaient sans condition et sans réserve; ils venaient de la jeunesse et des femmes, qui figurent mieux la gloire aux yeux des poëtes que les visages graves et soucieux des hommes mûrs et des critiques. On couronna le poëte de vers et de fleurs; les jeunes gens lui dédièrent leurs poésies, pâles échos des siennes; les jeunes femmes lui firent des déclarations d'amour, et briguèrent quelques battements de ce cœur qui avait soupiré pour Elvire. M. de Lamartine fut entraîné; il subit les nouvelles influences, il adopta la langue de son public de choix, et commença à se sentir à l'étroit dans celle des premières *Méditations*. Il fit vite, il fit au crayon, il dicta. Déjà apparaissait la fameuse théorie de *l'art pour l'art*. M. de Lamartine y souscrivit, et il en sortit les deux volumes des *Harmonies religieuses*.

Les *Harmonies*, publiées en 1830, offrent plus de beaux vers peut-être, mais moins de belles pièces que le recueil

Digitized by Google

des *Méditations*, et elles sont plus marquées des défauts de l'abondance, qui semblait devoir être l'écueil du talent de M. Lamartine. Du reste, il ne s'y trouve presque plus de traces de la vie pratique. Dans les *Méditations*, le plus humble lecteur avait pu se reconnaître quelquefois dans les rêveries du poëte, dans ses tristesses, dans ses plaisirs, souvent très-positifs. Le poëte des *Harmonies* s'isolait de plus en plus, et se dérobait aux regards, dans un nuage de poésie vaporeuse; il venait de s'envoler dans des mondes où nous ne pouvions plus le suivre, faute d'ailes, et où il n'y avait pas un petit coin pour nous. Beaucoup qui n'osent pas le dire encore, et beaucoup qui le disent tout haut, ont quitté M. de Lamartine à ses *Harmonies*. Les uns trouvaient qu'une moitié de ce livre répète, en les affaiblissant par des développements, les notes les plus mélodieuses des *Méditations*. Les autres n'avaient voulu suivre le poëte que jusqu'où ils avaient pu porter avec eux leur droit de critiques et de juges. Nous n'aimons que les choses où notre pensée, quoique plus humble que celle du poëte, a pourtant touché.

Le titre même de ce recueil en indiquait la pensée principale, qui est de montrer toutes les harmonies qui lient le monde à Dieu.

Le poëte remonte sans cesse du visible à l'invisible, et interroge toute la création sur ses rapports avec le Créateur. Il demande au chêne comment, de gland qu'il était, tombé du bec de l'aigle sur quelque lande aride, il est devenu chêne et a déployé ces vastes branches qui suffisent à *abriter contre la tempête le pasteur et le trou-*

Digitized by Google

peau. Il demande au matin d'où lui vient sa fraîcheur et sa grâce; qui fait tressaillir les forêts avant l'heure du bruit; qui relève les calices des fleurs penchés par la rosée du soir; qui éveille les vents de leur mystérieux sommeil. Il demande à la nuit qui lui a donné ce muet langage, compris seulement des poëtes, des amants et de ceux qui souffrent, et pourquoi l'homme a peur d'une nuit noire. Il demande qui a voulu que ce fût la jeune fille, si frêle et si gracieuse, qui mît au monde l'homme, l'homme qui embrasse l'infini dans sa pensée, l'homme qui sait en mourant qu'il est immortel; — et à chaque demande il répond : C'est Dieu.

Quelquefois il monte, de pensées en pensées, jusqu'au trône de Dieu, et là, sa voix n'a plus rien d'humain. C'est un hymne mystique et inarticulé, où les âmes qui sont préparées par l'extase peuvent seules suivre le poëte. On croit entendre l'écho lointain d'un cantique d'anges, auquel on s'associe sans le comprendre. Il semble que le cœur du poëte se fonde aux rayons de la divine lumière, et qu'il ne sache plus que pousser de vagues et harmonieux soupirs. D'autres fois il prend de nouveau son vol vers l'empyrée, brûlant encore de voir et de connaître; mais, ce jour-là, la foi étant moins abondante, Dieu recule devant son désir; il essaye de monter encore, mais d'une aile que le doute a affaiblie, jusqu'à ce que, épuisé par ses efforts, il retombe de lassitude sur la terre, et y brise, d'impuissance, son aile contre la pierre.

Toute la création s'ennoblit sous la plume du poëte, pour être digne de ce commerce direct avec Dieu. Ses descriptions sont celles d'un monde dont le nôtre n'est

Digitized by Google

qu'une grossière ébauche. Il n'est pas de contrée si aimée du ciel que M. de Lamartine ne décore et n'idéalise, soit pour la rapprocher plus de Dieu, soit pour en interdire l'accès à notre faible intelligence. L'Italie même, c'est plus que cette terre privilégiée entre toutes, où les brises sont si molles, les heures si paresseuses et l'ombre si assoupissante, que les générations y passent obscurément du sommeil à la mort, entre la plus grande histoire du passé et l'attente de quelque bon chanteur qui les aide à tuer la vie; c'est plus que ce sol merveilleux où tout est beau, même la destruction. Les brises de l'Italie de M. de Lamartine ont une voix, et chantent des mélodies en glissant entre les branches des pins, innombrables cordes de ce luth immense. Les vents y deviennent des bouffées odorantes, qui montent du lit des mers; les golfes, semés de voiles blanches, y sont de seconds cieux blanchissants d'étoiles, ou de vastes miroirs d'azur, où se penche la grande ombre de Dieu. Le poëte des *Harmonies* est doué de sens qui nous manquent.

Dans vos premiers chants, ô grand poëte, nous pouvions vous suivre encore dans un monde de pensées supérieures, mais analogues aux nôtres; nous venions bien loin derrière vous, mais nous voyions dans la nue votre noble visage qui nous souriait comme à des frères, et la main que vous nous tendiez pour nous montrer le chemin sur vos traces lumineuses. Mais dans les *Harmonies*, nous vous avons perdu de vue. Vous avez voilé votre face, jadis amie, et vous êtes monté si haut dans l'empyrée, que, de tous ceux qui vous suivaient, beaucoup se

Digitized by Google

sont arrêtés de lassitude, à divers degrés de l'espace, et ont lu vos *Méditations* pour se consoler de ne plus vous voir. Quant à ceux qui se vantent de vous avoir accompagné jusqu'au pied du trône de Dieu, ils ne vous y ont vu en réalité qu'avec les yeux de la foi.

Le poëme de *Jocelyn* est un retour aux idées de l'ordre pratique. M. de Lamartine est descendu de l'empyrée dans les choses de la vie. *Jocelyn* est un roman en vers. Les *Harmonies* avaient été composées au temps de l'art pour l'art. Dans ce temps-là, beaucoup de poëtes, dont quelques-uns sont restés des hommes de talent, avaient la passion de n'être pas compris. Les uns le voulaient de bonne foi et avec candeur, et ne négligeaient rien pour y atteindre; pour les autres, c'était un de ces mille artifices de la vanité, qui se pourvoit à l'avance de correctifs, en cas d'insuccès. Car n'était-il pas clair que, si la foule ne les comprenait pas, ils allaient ressembler aux poëtes dont la gloire a été posthume? Il fallait donc s'envelopper d'assez de ténèbres pour pouvoir récuser les critiques pour défaut de compétence, et pour se consoler de n'être pas admiré de son vivant. La théorie de *l'art pour l'art* ne fut qu'un paradoxe de la vanité. M. de Lamartine, mal défendu par son sens critique, ouvert d'ailleurs, par sa nature bienveillante, à toutes les idées nouvelles, avait été pris au piége, et s'était rangé à cette négation de toute discipline. Mais, comme tout esprit cultivé et fécond qui donne dans un sophisme, il y avait porté ses qualités naturelles, et doté *l'art pour l'art* de beautés selon l'art de tous les temps et de tous les pays. Toutefois, même en tenant compte aux

Digitized by Google

Harmonies, publiées en 1830, de l'époque où elles parurent et de la redoutable concurrence que leur firent les passions politiques d'alors, il faut reconnaître qu'elles furent moins goûtées que les *Méditations*. M. de Lamartine sentit qu'il avait été trop loin. Les poëtes qui planent le plus haut par-dessus nos têtes ne peuvent se résoudre à voir leurs lecteurs diminuer ou se refroidir. Les vers selon *l'art pour l'art* nous avaient éloignés. La forme romanesque, au contraire, pouvait nous attirer; la popularité était de ce côté-là : M. de Larmartine fit *Jocelyn*.

Le succès de ces trois ouvrages a été inégal; mais le succès de l'ensemble a été immense.

C'est que M. de Lamartine a été le poëte, non-seulement des penchants sérieux de notre époque, mais encore de ses caprices d'imagination et de ses fantaisies littéraires.

Les *Méditations*, le premier et le plus pur fruit de ce talent si nouveau, sont venues au moment où la mode et l'imitation n'avaient pas encore déprécié ces penchants sérieux, ces retours de religion cachés sous des doutes tolérants, et ces indéfinissables tristesses d'esprit de nos générations nées découragées. Il manquait la vérité dernière et définitive d'une forme poétique pure, harmonieuse et vraiment française, à ces mille souffrances douces et délicates, à ces mille plaisirs douloureux dont M. de Lamartine devait décrire les nuances avec tant de charme, et çà et là, avec une précision qui les fixait dans la langue au rang des poésies durables. Toutes ces idées étaient sincères encore dans l'analyse

Digitized by Google

timide et contenue que M. de Lamartine en fit le premier. Les théoriciens et les imitateurs n'en avaient pas fait encore une poésie factice, en en transportant l'inspiration du cœur dans la tête.

Les *Harmonies* représentent un autre penchant de l'époque, encore sérieux, quoique déjà mêlé de plus de fantaisie. C'est cette croyance, hérétique à tous les degrés pour la religion établie, à un Dieu moitié biblique, comme celui des livres saints, moitié panthéistique, comme celui de Virgile et de Spinosa. Ce Dieu est à la fois le Dieu de la grande poésie scolastique de Dante, le Dieu de saint Thomas, et le Dieu âme du monde, respirant dans les brises, murmurant dans les flots des mers, frémissant dans le brin d'herbe, s'épanouissant dans les fleurs, frissonnant dans toutes les feuilles de la forêt, parlant, chantant ou grondant par les mille bruits de la nature. C'était vraiment là le Dieu de l'époque, fruit de beaucoup d'influences plus ou moins graves, d'abord du doute à demi vaincu des *Méditations*, ensuite de la popularité rendue tout à coup aux œuvres de Dante, à la Bible et à toutes les productions du moyen âge. Les *Harmonies* le firent aussi grand, aussi varié, aussi contradictoire dans ses attributs, que l'imaginait confusément le public. Elles devaient donc réussir par ce premier point. Elles n'avaient rien négligé non plus pour réussir par la théorie de *l'art pour l'art*, caprice littéraire qui prévalut un moment, mais qui disparut subitement dans la tempête de juillet, avec beaucoup de choses qui pouvaient passer pour plus solides.

Dans *Jocelyn*, les tendances religieuses sont un peu

Digitized by Google

plus nettes que dans les *Harmonies*, et de même qu'après le doute avide de foi des *Méditations* était venu le Dieu biblique et panthéistique des *Harmonies*, de même ce Dieu, encore équivoque, devait de plus en plus s'éclaircir et prendre peu à peu les traits du Dieu orthodoxe, du Dieu des chrétiens. Le Dieu de Jocelyn, prêtre catholique, c'est en effet le Dieu de la foi chrétienne. L'époque, ou plutôt toute cette foule d'esprits impatients et emportés qu'on résume sous ce nom, croit être revenue au Dieu de *Jocelyn*. En moins de vingt ans, ces esprits ont passé, comme M. de Lamartine, du doute à une croyance un peu plus confuse, puis de cette croyance à une certaine catholicité sans pratiques et sans œuvres. *Jocelyn* a donc réussi, d'abord parce que le héros du poëme est un prêtre, un prêtre selon le rit catholique, encore que les orthodoxes aient réclamé contre les formes un peu brusques de son ordination, dans le cachot du vieil évêque; ensuite parce qu'il a satisfait un caprice d'une nature beaucoup moins grave, mais décisive pour le succès, qui est le goût général pour la forme romanesque. Ainsi, de même que, par la pensée des *Harmonies*, M. de Lamartine se faisait le poëte d'un penchant sérieux et élevé, et que, par le style, il caressait le caprice de *l'art pour l'art*, de même, par la création de Jocelyn et la réhabilitation du prêtre catholique, il a satisfait les croyants et ceux qui aspirent à croire, et, par l'adoption de la forme romanesque, il s'est fait lire de tout le monde.

C'est ainsi que M. de Lamartine a remué son époque. Il a été, du reste, aussi sincère et aussi persuadé, soit

Digitized by Google

qu'il en exprimât le côté sérieux et profond, soit qu'il en reproduisît, dans des vers éphémères, le côté frivole. Il a peu résisté à nos caprices littéraires; mais il n'a point flatté nos relâchements, et n'a jamais cherché son succès hors de la moralité. C'est surtout par ce haut caractère qu'il a pénétré dans notre société à une plus grande profondeur qu'aucun poëte contemporain. Son succès a été un succès de foyer domestique. Il a donné même à la volupté un air de pudeur et une chasteté de langage qui retiennent l'âme du lecteur dans le cercle des pensées permises, et il a peint l'amour sous des traits si mélancoliques, en plaçant les regrets si près des plaisirs, qu'il l'a presque autant fait craindre qu'aimer. Il a d'ailleurs accepté toutes les traditions de famille, toutes ces bonnes et simples leçons de sagesse, de modération et de bienveillance, que la mère a eçues de l'aïeule, et que la fille reçoit de sa mère. Il a rajeuni de sa plume charmante toute cette morale commune hors de laquelle il n'y a pas de bonheur pour l'homme; enfin, il a voulu être un poëte à donner en cadeau de fête, un poëte de jour de l'an, et il y a réussi, ainsi que pourraient l'attester ses libraires, lesquels ont vu fondre tout récemment les piles de ses œuvres dressées dans leurs magasins pour les étrennes de 1837.

Digitized by Google

IV

Il me reste à dire ce qui restera de cette popularité et ce qui périra; il me reste à juger M. de Lamartine au point de vue absolu de l'art, qui est celui de la postérité. C'est la partie la plus délicate de ma tâche; car si les ménagements y sont blâmables, les erreurs y peuvent être prises pour des illusions intéressées par ceux qui voudront lire un jour les pièces du procès entre la nouvelle poésie et la tradition.

Pour s'en tirer à l'honneur de son jugement, il faut pouvoir distinguer, dans les œuvres du poëte, ce qui appartient aux caprices de son temps de ce qui est de tous les temps; en d'autres termes, ce qui n'aura qu'une valeur de curiosité dans une histoire littéraire, ce qui est à présent et ne cessera jamais d'être l'expression parfaite d'idées et de vérités éternelles. Ce discernement n'est pas plus arbitraire que le discernement politique, qui, de circonstances analogues dans le passé et dans le présent, conclut à des résultats analogues. C'est l'histoire qui, de part et d'autre, en fournit les éléments; car les révolutions littéraires ne sont pas plus capricieuses que les révolutions politiques, et il n'y a d'effets sans causes que pour qui ne sait ni étudier ni réfléchir.

C'est faute de ce discernement que les contemporains s'abusent si grossièrement sur la valeur réelle des ou-

Digitized by Google

vrages, et qu'ils fourvoient les écrivains sur leurs propres forces. Quel est le lecteur qui ne croit pas que ce qui lui plaît aujourd'hui devra plaire toujours et à tous? Les écrivains, se réglant là-dessus, au lieu de penser pour tous les temps et pour tout le monde, pensent pour toutes les imaginations avides de leur époque. Seulement, il en est parmi eux qui, doués d'un esprit plus profond, tout en ne cherchant qu'à flatter des caprices passagers, ont rencontré des choses durables; les autres, ayant tout fait pour le présent, sont morts aussitôt que le présent est devenu du passé.

La disposition du public littéraire, à toutes les époques, est inégalement mêlée de raison et d'imagination; mais l'intervention de la raison dans les plaisirs intellectuels, est en quelque sorte passive et involontaire. Ce n'est point par la raison que nous sommes pris le plus fortement. La satisfaction qu'elle nous donne est secrète et silencieuse; et comme nous ne cherchons point à la communiquer aux autres, elle ne fait point de prosélytes. La raison n'est pas contagieuse comme l'imagination. C'est par celle-ci seulement que nous sommes saisis et entraînés, et c'est de là que nous viennent nos plus vives jouissances littéraires. Je voudrais bien n'être pas forcé de définir cette imagination, dont on avait une idée si nette au dix-septième siècle, et que Bossuet et Fénelon appellent tout simplement par son nom toutes les fois qu'ils veulent parler de la source de nos illusions et de nos erreurs. Mais le critique de la tradition n'a pas seulement à soutenir les choses, il a de plus à rappeler le sens des mots.

Digitized by Google

Cette imagination sera donc, au point de vue littéraire, cette faculté inquiète, toujours blasée et toujours insatiable, aussi facilement amusée que vite ennuyée, qui pousse tout à l'extrême et épuise tout, qui ne jouit de rien avec réflexion, et que ses propres plaisirs excitent plus qu'ils ne la contentent. Elle est contagieuse en ce sens que, comme nous en sommes possédés, qu'elle nous porte à la tête, ainsi que l'ivresse, qu'elle nous donne une grande abondance de paroles et un grand besoin de les répandre, qu'elle est dans tous les intérêts de notre esprit, de notre amour-propre, nous la propageons par es entretiens, par les disputes, et nous la lions à celle 'autrui par cette espèce de traités offensifs et défensifs qui constituent les coteries littéraires. Qu'est-il besoin de dire que c'est cette imagination qui, outre ses infirmités propres, varie non-seulement d'une époque à une autre, mais encore d'un climat chaud à un climat froid, du printemps à l'hiver, d'un jour au jour suivant? Or, selon que, dans un ouvrage, la plus forte partie s'adresse à la raison ou à cette espèce d'imagination, à la faculté immuable ou à la faculté changeante, les chances de durée sont moindres ou plus grandes. J'ajoute que tout ouvrage où la part de la raison n'a pas été faite, eût-il ravi d'ailleurs toutes les imaginations et toutes les coteries, est un ouvrage mort-né.

L'histoire des lettres a fait de cette idée une certitude. Comptons les renommées fondées sur l'imagination des contemporains. Combien y en a-t-il qui ne sont aujourd'hui que de lamentables ruines? Qui ne sait de quelle hauteur Ronsard a été précipité? Voiture a été si grand

Digitized by Google

que, vingt ans après sa mort, Boileau n'osait pas encore ne pas l'admirer. Tous les yeux n'ont-ils pas été tournés un moment, dans les premières années du dix-huitième siècle, sur ce Lamothe-Houdard qui abrégeait Homère dans une traduction en vers français, qui s'en faisait remercier par Homère lui-même dans une ode intitulée *l'Ombre d'Homère*, et qui mettait en prose les tragédies de Racine? Quel poëte peut se vanter d'avoir été plus populaire que Delille? L'*Ossian* de Macpherson, ce pastiche devenu ridicule, où tant d'odorats prétendus fins se laissèrent prendre à un certain haut goût de bruyères dont ses sombres fadeurs sont aujourd'hui vainement parfumées, n'a-t-il pas été mis un moment, pour la naïveté, la grâce sauvage et primitive, au niveau de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*.

Et tous ces poëtes vrais ou pseudonymes ne plaisaient pas seulement aux écoliers, aux femmes, à tous les esprits qui admirent sans juger; ils plaisaient aux hommes sérieux, aux esprits positifs, à de grands hommes. Montaigne, cet ancien qui avait lu Virgile et Horace, ne défendait-il pas à la poésie française d'aller au-delà de Ronsard? Montesquieu parlait avec admiration des tragédies de Lamothe-Houdard. Napoléon s'attendrissait en lisant *Ossian*. Gœthe fait dire à Werther qu'il néglige Homère, jusque-là son poëte favori, pour *Ossian*, et c'est à la suite et sous les fumées d'une lecture d'*Ossian*, que Werther et Lotte mesurent l'abîme qui les sépare, et que Werther pense à se tuer. N'ai-je pas vu de graves vieillards s'enflammer en parlant des vers de Delille, et un entre autres pleurer de grosses larmes en

Digitized by Google

récitant de mémoire la description du jeu d'échecs?

La cause du succès de ces poëtes a été celle de leur chute. C'est cette imagination contemporaine qu'ils ont captivée un moment, mais qui, en changeant de goût, les a laissés avec une immortalité nominale, fort différente de l'immortalité réelle, laquelle consiste pour un livre à être toujours lu. Quand la fièvre d'érudition superficielle et d'imitation des formes antiques qui soutenait Ronsard se calma, Ronsard tomba lourdement par terre, et son énorme in-folio, touché par tant de mains parfumées, lu par tant d'yeux en larmes, feuilleté par les rois et les reines, fut biffé à jamais par Malherbe. Voiture a disparu avec la défroque de la Fronde, avec cette misérable poésie de *riens galants*, avec tous ces amours que Sarazin nous représente suivant le convoi de Voiture.

Les amours d'obligation;
Les amours d'inclination;
Quantités d'amours idolâtres;
Une troupe d'amours folâtres;
Force cupidons insensés;
Des cupidons intéressés;
De petits amours à fleurettes,
D'autres petites amourettes,
Mêmement de vieilles amours
Qui ne laissent pas d'avoir cours
En dépit des amours nouvelles....

Lamothe-Houdard avait réussi, même auprès de Montesquieu, par cette froide versification de raisonnement et d'analyse, qui n'était pas encore assez philosophique pour le dix-huitième siècle, et qui n'était qu'une grossière erreur en poésie. Sitôt que l'imagination du public

Digitized by Google

devint plus exigeante, Lamothe-Houdard fut oublié, et les éloges de Montesquieu ni ceux de Voltaire ne purent retarder ni adoucir sa chute. Ossian a abdiqué dans le même temps que Napoléon. Le suffrage impérial n'a pas pu soutenir ce pastiche élevé au rang de l'*Iliade* par un caprice pour la poésie sauvage et nuageuse, et Werther, qui hésitait entre Macpherson et Homère, a assez à faire de se soutenir lui-même contre des retours d'imagination qui ont mis à nu ses côtés périssables. Delille, le moins mort de cette liste, après avoir contenté, avec un rare talent, cet autre caprice d'imagination qui a fait tant admirer à nos pères l'art de la périphrase, n'est-il pas tombé au-dessous de son mérite ?

Mais voici des exemples plus frappants. Je les prends dans la seconde moitié du XVIIe siècle, au plus bel âge de notre poésie. Vous allez voir, jusque dans les chefs-d'œuvre, l'imagination tuer tout ce qu'elle touche, immortaliser tout ce qu'elle méprise ou néglige. Qu'est-ce qui réussissait dans *Mithridate*, dans *Britannicus*, dans *Bajazet?* Était-ce Mithridate, était-ce cette scène du troisième acte où se déploie cet homme immense, dont le nom a été un moment égal au nom de Rome? Étaient-ce Agrippine, Néron, Acomat, ces caractères si vastes, si profonds, ces vies si complètes? Non. Écoutez plutôt madame de Sévigné, l'amie du vieux Corneille, qui s'est résignée enfin à admirer quelque chose de Racine. Qu'admire-t-elle donc? C'est, dans *Mithridate*, l'amour de Xipharès et de Monime. Mithridate n'est qu'un vieux jaloux dont on désire cordialement la mort, pour que Xipharès épouse sa maîtresse. Et quant à la fameuse

Digitized by Google

scène, la charmante précieuse n'y voit sans doute qu'un hors-d'œuvre bien écrit pour faire attendre plus patiemment les situations galantes, le vif de la pièce. Ce sont, dans *Britannicus*, les tendres propos de ce jeune prince à Junie, les dangers où l'expose son amour, les *charmantes douceurs* de Junie. C'est, dans *Bajazet*, toute la partie romanesque, admirable çà et là; ce n'est pas le premier acte que remplit Acomat. *Bérénice*, qui est devenue tant soit peu fade, faisait pleurer tout le monde. D'où vient cela? N'est-ce point parce que l'imagination contemporaine n'était sensible qu'à l'amour, ou plutôt qu'à une forme particulière de l'amour que nous appelons aujourd'hui la galanterie? N'est-ce point parce que tous les esprits occupés de lettres étaient tournés vers cette galanterie, qui, du reste, était aussi bien l'amour que ce mélange de sensualité et de subtilité rêveuse que nous appelons aujourd'hui de ce nom?

Imaginez donc quel malheur c'eût été pour Racine et pour nous, s'il n'eût pas eu la force de créer Mithridate, Agrippine, Néron, Acomat; s'il n'eût pas trouvé dans son cœur, plus profond et plus raisonnable que celui de ses contemporains, l'immortel amour de Phèdre; s'il n'eût pas mieux aimé être sifflé pour ce qu'il faisait qu'applaudi pour ce que faisait Pradon; s'il n'eût pas conçu et écrit *Athalie* pour Boileau et madame de Maintenon, les austères représentants de cette raison dont le suffrage fait vivre à jamais les œuvres de l'esprit?

Quelle force n'aurait pas cette pensée, si, aux exemples des ouvrages à qui l'imagination des contemporains a fait une fortune éphémère, j'ajoutais l'exemple d'échecs

Digitized by Google

passagers, suivis de réhabilitations éternelles; si je disais que de toutes les pièces de Molière, les moins applaudies ont été le *Tartufe*, le *Misanthrope* et les *Femmes savantes*, ces chefs-d'œuvre de l'esprit humain, et que Boileau étonnait fort Louis XIV quand il nommait Molière comme le plus grand homme de son siècle; si je disais que le même public qui s'était pâmé d'aise à *Bérénice* ne comprit rien à *Athalie*, et que la plus forte pièce de Racine a été la moins goûtée; si, sortant de notre littérature, qui abonde en enseignements de ce genre, j'allais compter, dans les littératures étrangères, les exemples de grands écrivains méconnus, non point parce que leur siècle était ignorant, comme on l'a dit trop légèrement, mais parce que ces écrivains n'avaient pas assez accommodé leur beau génie à l'imagination contemporaine; si j'énumérais toutes ces renommées contestées, toutes ces gloires posthumes, dont il faudrait conclure en vérité qu'un poëte doit être plus épouvanté qu'enivré de ses succès?

Tant de ruines complètes ou partielles, tant de noms surfaits d'abord qui sont tombés ensuite au-dessous de leur valeur, tant de branches mortes jusque dans les arbres les plus vigoureux, tant d'exemples de cette fortune des œuvres de l'esprit si différente dans le présent et dans l'avenir, nous avertissent assez que nous devons surveiller nos admirations les plus sincères, et ne point nous porter garants pour les choses mêmes qui nous transportent. C'est souvent pour des branches déjà mortes ou qui vont mourir que nous avons une si forte attache, et ce sont des ruines que nous aimons. Au lieu donc de

Digitized by Google

parler en écœurés du critique qui nous rappelle ces grands changements de l'histoire de l'esprit humain, nous devrions l'écouter avec inquiétude; et, pourquoi ne le dirais-je pas? avec quelque respect; car le critique ne rend-il pas ses droits à tout le monde, et ne nous montre-t-il pas du respect à nous-même en soulevant contre notre imagination, laquelle égale nos pensées à des modes de coiffures et à des coupes d'habits, notre raison, qui leur donne une autorité éternelle?

Au reste, je ne m'étonne pas que le gros du public n'y fasse pas attention, et qu'il aime grossièrement le poëte qui l'amuse; mais comment les amis du poëte, pour qui l'art et la littérature sont des sujets journaliers d'entretiens, que je dois supposer pertinents, ne prennent-ils pas garde de ressembler à ces amis dont parlent toutes les histoires littéraires, lesquels ont prêté complaisamment leurs épaules pour promener un moment au-dessus des têtes de la foule une idole qui est retombée sur eux? Comment nos poëtes, qui, comme tous leurs grands devanciers, devraient être les plus savants d'entre nous, ne méditent-ils pas sur les triomphes et les revers du poëte? Ils parlent de la vie et de la mort, de l'amour, du temps; ils en sondent courageusement les mystères, peut-être parce qu'ils ne craignent pas d'y trouver des leçons qui ne leur soient pas communes avec tous. Que ne sondent-ils aussi le mystère de la gloire, et ce qui fait vivre et mourir la pensée de l'homme? Est-ce donc parce qu'ils trouveraient dans cette étude plus de conseils que de complaisances, et plus de devoirs que de droits?

Digitized by Google

Je ne reculerai pas, pour M. de Lamartine, devant la sévérité de l'application. Mais comme j'ai eu ma part dans la faveur d'imagination qui a porté si haut M. de Lamartine, je tâcherai de me persuader que beaucoup de choses qui, dans ses poésies, ne me paraissent plus que des vérités du moment, sont des faces nouvelles de la vérité de tous les temps, destinées à s'ajouter au fond commun, au capital, on me passera ce mot de finances dans un siècle d'argent, des idées universelles. Ces précautions prises contre moi-même, et pour n'exagérer rien, je dirai librement ma pensée. Je compterai, dans le chêne chargé de couronnes, les branches qui doivent mourir.

C'est d'abord un préjugé fâcheux pour le poëte qu'il me faille dire que je n'y aime plus certaines choses que j'ai beaucoup aimées. Mais, c'est tant pis pour moi, pourrait-on me répondre, si cette sensibilité particulière qui me les faisait aimer s'est desséchée, et que mon cœur et mon goût sont ces branches mortes dont je parle. S'il est vrai que mon esprit plus mûr ou plus appesanti ne comprend plus ce qui le jetait dans un trouble si délicieux, pourquoi cette sensibilité, qui s'est éteinte pour des choses autrefois aimées, s'est-elle si fortement et si solidement éprise pour des choses d'abord négligées ou méconnues? Pourquoi, si je n'ai pas perdu la faculté d'admirer, ne conclurais-je pas que ce que j'ai pu cesser d'admirer n'a jamais été admirable? Je regarde donc comme un commencement de mort pour les œuvres du poëte que ce qui a plu à l'homme de vingt ans plaise moins ou ne plaise plus du tout à l'homme

Digitized by Google

de trente, et que l'épreuve des années ne lui soit pas favorable. Il reste qu'on peut contester à cet homme de trente ans qu'il ait l'honneur de croître et de valoir mieux à mesure qu'il a moins à vivre, ce qui est pourtant la loi commune de tous les êtres intelligents. A cela il n'y a rien à répondre modestement, non plus qu'à cette autre objection, que le secret des choses admirables n'appartient qu'à ceux qui n'ont pas encore de barbe, ou qui, comme le bouc de la Fontaine, en ont plus que de bons sens. Je consens donc, pour ce qui me touche, à ce qu'on ne diminue pas M. de Lamartine de ce que j'ai pu lui retirer de ma première admiration. Voyons les choses plus en général.

Quand viendra pour M. de Lamartine ce que Bossuet appelle, au sens spirituel, le jour du *grand discernement*, c'est-à-dire quand la postérité fera le choix du bien et du mal dans ses œuvres, que de parties ne retranchera-t-elle pas, qui nous ont semblé vives et florissantes! Combien, pour entrer dans le détail, restera-t-il de ces développements à perte de vue du sentiment individuel, de ces peintures de son propre cœur où le poëte languit dans des analyses sans fin et s'évapore dans ses propres pensées, de cet état inspiré assez semblable à celui de ces docteurs dont parle Fénelon, « qui regardent leur propre goût comme un attrait de grâce, leurs propres vues comme des lumières surnaturelles, leurs propres désirs comme des volontés de Dieu, et qui s'imaginent que tout ce qu'ils éprouvent est passif et vient de Dieu »; enfin, de tant d'endroits où le poëte renchérit sur tous les penchants de son époque, met le transport où il n'y avait que la fièvre,

Digitized by Google

recherche le caprice dans le goût, poursuit le singulier dans le particulier, l'exception dans l'exception? Combien de ratures je prévois que la postérité va faire dans quelques pages à la fois si subtiles et si vagues!

Mais je laisse ce que le poëte a volontairement créé pour la mort, et j'examine ce qui, dans ses œuvres, est proprement le fruit de son temps. Que restera t-il de l'amour tel que l'entendent nos poëtes? Que restera-t-il de ces langueurs subtilement analysées, de cette mélancolie superbe, de cette sensualité prude où nous faisons consister aujourd'hui le fin de l'amour? La postérité n'aimera certainement pas de cette façon, et quant à ceux qui imitent en cela comme en toute autre chose, et qui aiment par leur imagination, ils ne manqueront pas d'avoir une langue de l'amour fort différente de la nôtre. S'ils lisent les sombres madrigaux de nos poëtes, ce sera sans doute avec le même dédain que nous lisons les *riens galants* de Voiture et les tendresses un peu fades de Racine; car de quel droit penserions-nous avoir trouvé la forme la plus générale et la plus durable de l'amour? Pourquoi serions-nous plus heureux là-dessus que Racine? Que de choses donc qui vont mourir! Que de belles fleurs de sentiment qui se flétrissent! Que de flammes qui s'éteignent! Si quelque Somaise ne fait pas un dictionnaire pour cette langue, nos neveux se perdront dans les énigmes de ces amours. Et peut-être sera-ce un titre pour être reçu de l'Académie des inscriptions, d'avoir hasardé de dire que la Laurence de M. de Lamartine et l'Inconnue pour laquelle M. Victor Hugo soupire dans les *Chants du crépuscule* sont ou l'état de sapience, ou

Digitized by Google

le souverain bien infini, voire la *politique humanitaire!*

Poussons plus loin. Que restera-t-il de cette religion tantôt panthéistique, dont le Dieu a tout à la fois l'impersonnalité du Grand-Esprit de Virgile, et la forme humaine du Jéhovah de la Bible ; tantôt chrétienne et catholique jusqu'à l'ordination du prêtre, le sacrifice de la messe et le curé de campagne? Ou nos descendants seront plus chrétiens que nous, et alors ils mettront Jocelyn à l'*index* comme hérétique et relaps, et se voileront les yeux pour ne pas lire la scène où un vieil évêque, chargé du dépôt des traditions de l'Église, ordonne prêtre un homme qui n'est pas encore diacre, et ils rougiront qu'un poëte prétendu chrétien ait fait cohabiter dans le cœur d'un prêtre l'amour d'une femme et l'amour de Dieu! Ou ils seront encore moins chrétiens que nous ne le sommes, et alors de quel œil verront-ils cette restauration qui n'est pas même orthodoxe, et ce catholicisme libre penseur, et cette foi romanesque, et ce curé de campagne qui fait le journal de toutes les pensées qu'il ne donne pas à Dieu? Ne pensez-vous pas que M. de Lamartine ait risqué, soit d'être lu avec les sentiments de quelque vrai croyant des beaux temps du paganisme lisant les subtilités du paganisme restauré, soit de ne pas l'être plus que ne l'ont été par les philosophes du dix-huitième siècle saint Thomas ou Duns Scott!

J'irai jusqu'au bout. Un des sujets les plus populaires de la poésie au dix-neuvième siècle, la source banale où vont puiser tous ceux qui se mêlent de vers, c'est ce détail infini de douleurs sans cause, d'ennuis inexprimables, de langueurs de gens en santé, où s'inspirent uniformé-

Digitized by Google

ment maîtres et disciples. Ce ne sont, dans leur langage métaphorique, que coupes qui se brisent dans la main au moment où l'on veut y boire, ou qui, au lieu d'un vin pur et cordial, ne contiennent que lie et poison; que fleurs qui se fanent avant de s'épanouir; que miroir dont les éclats déchirent la main de celui qui a cru y lire un moment la vérité; ce ne sont que sueurs et défaillances, que sublimes duperies, que faux dés qui ruinent tous les joueurs, que plaisirs douloureux, que douleurs délicieuses. Eh bien, supposez des générations mieux assises que les nôtres, ou emportées vers l'avenir d'un mouvement trop rapide pour s'attarder dans des analyses microscopiques de toutes les plaies du présent, que restera-t-il pour ces générations de notre métaphysique et de ses oisives rêveries? En quelle pitié ne nous prendront elles pas, nous dont la pensée est malade avant que de naître, et qui, au lieu d'entrer courageusement en lutte avec les difficultés de la vie, nous croisons les bras et nous écoutons souffrir, ou nous inoculons, par imitation, des douleurs à la mode? Quel effet ferons-nous à ceux qui, dans ces générations occupées, trouveront le temps de feuilleter les poëtes de notre âge? Ce sont des maladies de tête, diront-ils; il faut que ces mélancolies aient été l'effet d'un régime particulier de vie; ces gens-là ont dû faire du jour la nuit; il ont écrit ces choses, à l'heure où nous dormons, à la clarté vacillante de quelque lampe du moyen âge, bien différents des maîtres du dix-septième siècle, lesquels travaillaient à la lumière du soleil, qui est la « vraie joie des yeux », selon l'expression du plus grand d'entre eux, de Bossuet. Ils ont dû s'enivrer de

Digitized by Google

silence et de solitude nocturne, et forcer leurs corps appauvris par les fatigues de la vie contentieuse, par les longs entretiens, par les plaisirs, à rester debout et à veiller pendant qu'ils faisaient leurs vers maladifs. En tout cas, ajouteront-ils, ce n'est pas là l'homme; non, pas plus que l'épicurien grossier qui, à table jusqu'au cou, chanterait les sales voluptés du corps, et insulterait de sa santé et de sa joie ceux qui souffrent et ceux qui meurent!

Que dirai-je de cette autre forme non moins capricieuse, ni moins menacée de changements, qu'ils ont donnée aux rapports éternellement vrais de l'homme et de la nature? Que restera-t-il de ces descriptions où tout respire, chante, rit ou pleure? Les mêmes hommes qui n'auront rien compris à nos lieux communs de souffrances raffinées, que comprendront-ils à ces concerts éternels de la nature dont les eaux sont la *basse sans repos;* à ces prairies dont *le velours enivre des fleurs qui l'émaillent le vent qui les respire;* à ces cascades qui jouent tantôt avec le vent, tantôt avec le *rayon du jour, qui modulent des sons inégaux où chaque soupir de l'âme s'articule en note*, qui sont tour à tour des harpes toujours tendues *où le vent et les eaux rendent toujours des chants nouveaux*, ou bien l'air sonore des cieux *froissé du vol des anges;* à ces vents qui sortent du mélèze *comme un soupir à demi consolé;* à ces troncs noirs *enfermant dans leur sein comme un lac de culture;* à ces atmosphères palpables où nage la rosée,

Qui rejaillit du sol et qui bout dans le jour;

Digitized by Google

et, pour tout dire, à un genre descriptif qui n'a pas assez des qualités et des aspects des choses, qui peint un lac avec des images tirées des bois, ou un bois avec des images tirées des lacs, le ciel avec l'aide de la terre et la terre avec l'aide du ciel, et qui se sert d'une nature de supplément pour décrire la nature réelle? Que de pages, que de milliers de vers qu'un simple changement de goût va rendre inintelligibles? Quel ravage feront ces impitoyables émondeurs dans les ténébreuses forêts de la description contemporaine!

Je viens de distinguer, parmi les goûts et les caprices d'imagination qui ont inspiré nos poëtes, et le plus illustre et le plus populaire d'entre eux, M. de Lamartine, ceux qui donneront à notre poésie contemporaine sa véritable physionomie dans l'histoire de la littérature française. J'en pourrais noter bien d'autres moins généraux et plus bizarres; mais je n'aime pas plus qu'un autre à triompher des ruines, et je répugne à trop prouver quand je prouve contre des hommes dont les bèlles qualités honorent notre nation, et dont les défauts n'ont nui à l'art que parce qu'on a donné à ces défauts le pas sur leurs qualités. Mais je n'ai pas pu ni dû prouver moins pour la gravité de la matière et pour le crédit de ma critique.

Je ne crains pas l'objection que les littératures offrent des exemples de penchants et de goûts différents des nôtres, mais tout aussi particuliers, qui ont été décrits et chantés dans des poésies immortelles. D'abord je doute que l'analogie soit complète; mais qu'importe? M'objectera-t-on un seul exemple, dans ces littératures, d'un

Digitized by Google

ouvrage de caprice qui ait survécu, s'il a été mal écrit? Le style a une vertu merveilleuse pour conserver les pensées les plus fragiles; c'est le coffret de cèdre qui renferme le livre favori d'Alexandre. Un style sain communique quelque chose de sa vie et de sa force de durée à des choses qui n'appartiennent pas proprement à l'ordre des idées et des vérités nécessaires. Il les y fait rentrer comme de vive force, quelque prise qu'elles offrent dans le fond à la dispute et leur y conserve éternellement une place à la suite de celles-ci. C'est qu'il y a, dans un style sain, une certaine conformité aux lois invariables de l'esprit humain, qui ne peut pas cesser d'être vraie, et qui suffit pour faire vivre au delà des siècles une chanson, une boutade, une rêverie, dont l'idée n'a jamais pu être que locale ou individuelle. Le *Lutrin* de Boileau, qui n'est qu'une plaisanterie, vit et vivra toujours par la perfection du style. Si M. de Lamartine était aussi français dans toutes les parties crépusculaires de ses poésies que l'est Racine dans *Bérénice*, la cause serait à demi gagnée; car n'est-ce pas de l'immortalité très-sortable que celle de *Bérénice?* et qui ne s'en accommoderait, même au prix des restrictions qu'y mettent les admirateurs d'*Athalie?* Mais le corps du style des *Harmonies* et de *Jocelyn* est-il aussi français que celui de *Bérénice?*

Il y a une remarque générale à faire, c'est que le style n'a nulle part plus de défauts factices et ne perd plus de ses qualités naturelles que dans les choses données à l'imagination contemporaine. La raison en est toute simple. Un poëte entraîné par la foule est obligé, pour la suivre et courir du même pas qu'elle, de se soulager,

Digitized by Google

comme ce philosophe grec, de tout ce qui pourrait ralentir sa course, c'est à savoir de tout ce qui fait un bon style, la réflexion, la faculté de se corriger, le choix, le temps. En pensant par le caprice d'autrui, il perd son naturel, il ne se possède plus, il est l'instrument de la foule, dont il se croit le maître. Racine, si précis, si nerveux, si châtié et toutefois si libre dans celle de ses pièces qui fut d'abord le moins goûtée, dans *Athalie*, et généralement dans toute la portion historique et philosophique de son théâtre, si peu regardée de ses contemporains, est quelquefois languissant, attifé, dameret, glacé de périphrases dans la partie romanesque, la seule par où ses contemporains le crurent le rival heureux de Corneille. Molière, assez souvent relâché dans ses pièces les plus applaudies, quelquefois poëte de ruelle, et taché çà et là de tours précieux que l'imagination contemporaine imposait à son goût vigoureux, Molière est serré comme Boileau, avec l'abondance et la verve que n'eut jamais Boileau, dans les pièces beaucoup moins applaudies où il couvre cette imagination de ridicule. Boileau, que je viens de nommer, n'est un écrivain si excellent, et celui de tous les poëtes qui a le mieux dit en vers ce qu'il voulait dire, que parce qu'ayant déclaré la guerre à tous les caprices de l'imagination contemporaine, il fit de toutes les qualités qu'elle rendait impossibles, la réflexion, le choix, le temps, les armes même dont il la combattait. Cela est vrai de la prose comme de la poésie. Le style si net, si sûr, si imperturbable de Bourdaloue, et le prodigieux style de Bossuet, en qui l'art et l'instinct ne firent qu'un de ces deux styles, si diversement parfaits, ne doivent

Digitized by Google

pas leur solidité à ce que ces grands hommes étaient les confesseurs et les censeurs de toutes les folies de l'imagination contemporaine?

Par quel privilége M. de Lamartine aurait-il échappé à cette loi qui inflige à des pensées éphémères des formes factices et périssables? Pourquoi serait-il plus heureux que Racine et Molière? Pourquoi, seul, aurait-il pu bâtir solidement sur le sable? Hélas! nul poëte n'a plus fléchi sous cette rude nécessité. Outre le désavantage des derniers venus en poésie, M. de Lamartine n'a peut-être pas reçu du ciel, au même degré qu'eux, le don des pensées qui durent, et n'a pas du tout, je le répète, ce sens critique supérieur qui leur donnait la force de faire des pièces pour des applaudissements qu'ils ne devaient pas entendre. Depuis les *Méditations*, M. de Lamartine est sorti des conditions de la poésie française et de toute poésie qui n'est pas abandonnée à la fantaisie individuelle. Je ne lui ferai pas de chicanes de mots. Hélas! il y a longtemps que la querelle n'est plus sur ce terrain-là. Les fidèles de la tradition classique n'en sont plus à défendre la correction du langage. Ils combattent pour assurer le fond même de la poésie; ils disputent pour que la langue poétique de Molière, Racine, Boileau, la Fontaine, Corneille, ne soit pas à refaire. C'est sur ce terrain qu'il faudrait défendre la poésie française contre les erreurs de M. de Lamartine; c'est le corps même de la langue poétique qu'on devrait, dût-il n'en être plus temps, le prier enfin d'épargner.

Les *Harmonies* n'offraient déjà que trop d'exemples de ces périodes immenses où la phrase commmence sans

Digitized by Google

cesse et ne finit jamais. *Jocelyn* a outré ce relâchement; la phrase poétique n'y existe presque plus. Où est cette variété de tours, où sont ces phrases d'inégale longueur, imitant le mouvement naturel de l'esprit, qui tantôt se précipite et tantôt se ralentit, ici s'interrompt, là se déploie, et qui est comme l'haleine de la pensée? Une période sans fond et sans limites a absorbé toutes ces formes et noyé toutes ces nuances. Rarement la pensée du poëte forme un tout détaché, complet, articulé, sans aucun membre languissant ni parasite. Ou bien les mots arrivent avant la pensée, ou bien ils continuent à venir quand la pensée est finie. Ce sont là les deux formes qu'affecte cette habitude ou cette paresse d'esprit, qui, je le répète, est destructive de la langue poétique.

Ici la pensée, ou plutôt ce qui doit être la pensée, débute confusément sous les formes vagues d'un prélude. Peu à peu le poëte s'anime; la pensée semble vouloir se dégager, les vers coulent, les images affluent: mais, chemin faisant, elles soulèvent d'autres pensées qui se substituent à la première, puis d'autres encore qui chassent celles-ci à leur tour. L'esprit, attiré à la fois par toutes ces sirènes, ne sait plus quelle est la pensée qui marque la suite du sujet et qui jalonne la route. Là, au contraire, la pensée, dès le commencement, s'annonce avec franchise, et, comme la corde bien touchée, rend le son dans toute sa plénitude. Mais peu à peu elle s'amaigrit et diminue en se développant; elle devient incertaine et vaporeuse, pareille au son qui, en s'éloignant, perd sa netteté primitive et ressemble à tous les sons qui meurent. Enfin, après que la pensée est épuisée, il reste encore

Digitized by Google

des vers et du nombre qui en sont comme l'écho lointain; ainsi encore, après que le son a cessé, ce n'est pourtant pas le silence; l'oreille n'entend plus, que l'âme croit entendre encore. Mais, dans la musique, le superflu peut être du nécessaire; dans la poésie, les mots doivent commencer et finir avec la pensée. L'esprit, plus exigeant que l'oreille, ne se contente pas d'être caressé par une vaine harmonie; il veut voir le chemin jusque dans la nuit et saisir la réalité jusqu'au sein des ombres.

Aussi qu'arrive-t-il? Comme il faut bien que l'esprit conserve ses droits, il saute par-dessus les préludes de la pensée qui commence, ou il glisse sur les mots qui veulent la prolonger après qu'elle est finie; il court au vif du sujet, à l'événement. C'est sa loi, même aux époques où les théories essayent de lui donner le change sur ses allures naturelles. Aucune éducation ne peut le réformer là-dessus; et s'il est vrai qu'il y ait des exemples d'ouvrages où l'accessoire écrasait le principal, qui pourtant ont réussi, ce n'est point à ces développements qu'ils ont dû leur succès, mais à la faveur que s'était acquise l'écrivain par quelque œuvre meilleure.

Quand c'est sur des descriptions que le poëte se traîne ainsi, pensant rarement et écrivant toujours, l'esprit fait comme Boileau lisant les descriptions de Scudéry :

> *Il* saute vingt feuillets pour courir à la fin.

Le plus humble lecteur, comme le plus habile, a cette rapidité de coup d'œil qui lui fait voir de loin ce qui, dans un livre, va au but. Est-ce dans le récit même que

Digitized by Google

le poëte languit? Alors le lecteur perd tout respect pour le poëte; son instinct l'entraîne, sa curiosité le pousse en avant : malheur au poëte qui, sachant d'avance son dénoûment, et n'ayant pas la même impatience, a pris le plus long pour arriver! Le récit est devenu comme la propriété du lecteur; il en dispose en maître, il l'abrége et le mutile à son gré. Je suis sûr que, même parmi les admirateurs les plus engagés de *Jocelyn*, parmi ceux qui ont mouillé le livre de larmes promises d'avance, il en est peu dont l'esprit n'ait pas quelquefois devancé leurs yeux fidèles. Tant est rapide la pente où nous place un récit attachant, que nous supportons à peine d'être retardés par de grandes beautés de langage, et que, plutôt que de nous y arrêter, nous aimons mieux y revenir, le livre lu, comme à un plaisir d'un ordre différent.

Qu'est-ce donc, lorsque le récit ou le drame n'est ralenti que par des hors-d'œuvre négligemment écrits, envers lesquels on croit s'être assez acquitté en les lisant une première et unique fois, comme ils ont été écrits? C'est ainsi que plus de la moitié de *Jocelyn* a été lue; c'est ainsi que sont lus les romans les plus populaires. *Jocelyn* n'a eu sur eux que l'avantage d'être aussi amusant dans un art plus difficile. On l'a pris au mot; il s'intitulait épisode : on l'a traité comme un épisode dont les événements, peu nombreux, étaient égarés dans les énormes développements d'un poëme. On a cherché l'épisode au milieu des développements, et on a passé ces développements au poëte comme une licence de la popularité, à peu près comme on passe à un romancier en vogue les descriptions sans fin où il promène une

Digitized by Google

toute petite pensée, parce qu'il faut que chacun vive de son talent.

Il faut le dire à M. de Lamartine, parce que ces erreurs-là sont de celles qui peuvent lui coûter une partie de sa gloire : de même qu'il n'y a pas de langue poétique là où les phrases sont des périodes de trente ou quarante vers, sans repos, de même il n'y a pas de poëme possible avec des épisodes de huit mille vers. Si le poëme *humanitaire* que nous promet M. de Lamartine est en rapport avec les épisodes, ce ne sont pas quarante mille vers, qui sont, dit-on, le nombre qu'il annonce; ce ne sont pas cent mille vers qui suffiront pour proportionner ce poëme, lequel doit ressembler aux poëmes indiens, ajoute-t-on, d'après M. de Lamartine. Si M. de Lamartine nous destine un poëme indien, que ne nous fait-il reculer vers l'état apathique et contemplatif des Indiens? Il faut peu de temps pour admirer; mais il en faut beaucoup pour lire. Qu'on nous donne donc le temps et le loisir, avant d'en disposer d'avance avec cette confiance vraiment orientale. Je ne sais, à notre époque si affairée, qu'un moyen de faire lire, comme on a lu *Jocelyn*, un poëme *humanitaire*, ce serait de le publier sous la forme d'un journal quotidien : à raison de quelques cents vers par jour, on pourrait le finir en un an.

Quand on a de pareilles erreurs de jugement à craindre d'un poëte populaire, à quoi bon le critiquer sur des défauts d'exécution? A quoi bon relever cette fausse chasteté poétique qui consiste à éviter le mot propre, pour peu qu'il semble bourgeois, et à le remplacer par de prétendus équivalents qui changent le sens; et cette ha-

Digitized by Google

bitude de tout idéaliser, qui ôte aux objets leur forme et leur nature, soit en les parant si richement, que l'habit se substitue à l'objet, soit en les faisant si vaporeux, qu'ils perdent toute réalité? A quoi bon compter tous ces défauts de l'abondance et du manque de sens critique, ces imitations de tous les styles : tantôt la périphrase à la Delille, tantôt des trivialités à la manière de l'école nouvelle : ces répétitions de certains tours qui reviennent sans cesse, comme dans le musicien peu penseur, les rares motifs qu'il a rencontrés par hasard; et cette quantité de mots parasites et de rimes commémoratives de pensées toutes faites, et mille autres défauts qui ne peuvent guère nous toucher, depuis que nous sommes menacés de lire un poëme indien?

Que restera-t-il donc de M. de Lamartine? Les *Méditations*, quelques pièces des *Harmonies religieuses*, quelques morceaux de *Jocelyn*. Il restera une foule de ces vers admirables qui n'empêchent pas les poëmes d'être médiocres, et qui sont les dernières fleurs dont se parent les poésies mourantes; il restera le souvenir de grandes facultés poétiques, supérieures à ce qui en sera sorti; il restera le nom harmonieux et sonore d'un poëte auquel son siècle aura été trop doux et la gloire trop facile, et en qui ses contemporains auront trop aimé leurs propres défauts.

Il pourrait rester bien davantage si mes craintes m'avaient trompé, si M. de Lamartine était doué du sens critique, que ses derniers ouvrages ne me permettent pas de lui reconnaître, si, au lieu de ce *moi*, du reste nullement *haïssable*, comme celui dont parle Pascal, il avait,

Digitized by Google

ainsi que tous les grands esprits, ce mécontentement fécond de ses œuvres, qui excite le poëte en le contenant; si, supérieur à ses succès, plus sévère pour lui-même que son siècle, il voulait nous donner, à la place de quelque renchérissement des négligences de *Jocelyn*, des poëmes doux, tendres, profonds, comme les *Méditations;* riches de langage comme les beaux endroits des *Harmonies*, et encore plus serrés de style que ce qu'il a écrit de meilleur.

Si la bonne fortune de M. de Lamartine, ou, pour parler son langage néo-chrétien, si son bon ange le ramenait dans les premières voies qui l'ont conduit si rapidement à une gloire devenue si périlleuse, pense-t-on que ce serait un médiocre honneur pour la critique d'avoir été l'auxiliaire un peu rude de la conscience du poëte? Mais s'il cède à cette popularité éphémère qui déjà lui demande des poëmes indiens, pense-t-on que ce doive être une médiocre consolation pour la critique de n'avoir pas à répondre à la postérité, devant qui le poëte illustre traîne toujours son humble juge, des louanges insensées qui ont retenu dans la région inférieure des talents de second ordre un poëte doué assez pour s'élever jusqu'au rang des hommes de génie?

1837.

Digitized by Google

V

ARMAND CARREL

Voilà un an que Carrel est mort [1]. Combien déjà l'ont oublié! — C'est peut-être un peu tard pour parler de lui, — me disait un homme grave, à propos de mon dessein d'écrire ces pages sur une mémoire aimée et qu'il honore. — Vous devriez y regarder, ajoutait-il, avant de livrer un si beau nom à l'indifférence qui menace les souvenirs tardifs. — Pourquoi donc un oubli si rapide? C'est que nous vivons à une époque où l'idée de la patrie s'est rapetissée jusqu'à l'idée de la famille, ou plutôt s'y est confondue; ceux que perd la patrie ne sont perdus en réalité que par une famille, et les morts d'une famille ne sont pas les morts d'une autre. Comme il n'y a pas de cause générale et commune, si ce n'est celle du repos, qui n'est que l'association de tous les intérêts particu-

1. Ceci a été écrit en 1837.

Digitized by Google

liers, chacun paraît agir pour son propre compte; et, quand un homme est mort, on dit : Il n'a fait tort qu'à lui; surtout si, comme Armand Carrel, il était libre de mourir ou de vivre, et si sa mort ne lui est pas venue de la main suprême d'où nous vient la vie.

L'oubli est d'autant plus rapide, qu'on n'y croit pas mettre d'ingratitude. On ne considère pas qu'à l'égard des hommes supérieurs l'oubli est toujours ingrat; car, quoi qu'ils aient pu prétendre pour eux-mêmes de leurs travaux et de leurs pensées, ils nous donnent toujours plus qu'ils ne reçoivent de nous. Ils ne sont même supérieurs que parce que leurs œuvres sont le bien d'un très-grand nombre, sinon, comme à certaines époques privilégiées, le bien de tous. Quelque part qu'ils y aient faite ou cru faire à leur intérêt propre, bien plus grande est la part de ces pensées désintéressées et bienfaisantes que Dieu répand quelquefois sur le monde, même par des mains qui semblent indignes d'être les ministres de ses grâces. Ainsi, même pour ceux dont les intentions ont été moins nobles que l'intelligence, l'oubli est de l'ingratitude : mais combien cette ingratitude est-elle plus regrettable quand celui qu'on oublie est un de ces hommes dont le cœur a été encore plus grand et d'un meilleur exemple que l'esprit?

C'est pour tous ceux qui, dans notre temps, ne veulent pas être associés à cette ingratitude, que j'ai entrepris de rendre à Carrel ce triste et fraternel hommage. Je l'aurais fait de mon propre mouvement, et pour l'honneur commun, si d'ailleurs je n'y avais été invité par ses plus proches amis, et par celui qui fut le plus dévoué de tous et

Digitized by Google

le plus aimé. J'avais d'abord pensé, à l'époque où nous le perdîmes, à m'acquitter de ce pieux devoir. Mais, outre qu'il m'eût trop coûté de mettre des mots où je ne devais avoir que des larmes, on m'approuva d'en ajourner l'accomplissement au premier anniversaire de sa mort, afin que mes sentiments eussent plus d'autorité, n'ayant pas été exprimés sous l'impression d'une douleur vive et passagère, mais sous l'influence durable d'un souvenir.

Je n'ai plus à faire la biographie politique de Carrel. Ç'a été la tâche d'un ami commun, M. Littré, homme grave et esprit profond, que plus de décision sur le point vif des opinions de Carrel y rendait plus propre qu'aucun autre, outre un talent d'écrivain proportionné au sujet. La chose fût-elle encore à faire, je m'y refuserais; car, pour les commencements de sa vie politique, je n'aurais pu que rédiger les souvenirs d'autrui; et, quant à son rôle actif dans les dernières années, j'en ai ignoré trop de choses pour en écrire avec cette exactitude qui est le premier mérite comme le premier devoir d'une biographie. Quoique je puisse m'honorer d'avoir eu sa confiance, laquelle est mon seul droit à écrire ceci, je dois dire que sur certains points où j'avais plus de foi en sa personne et en ses talents qu'en ses idées, et où il voulait plutôt être approuvé et exalté que refroidi, je n'ai pas été dans tous les secrets. Ce que j'en pourrais raconter de la meilleure foi du monde serait sans autorité et soulèverait peut-être de justes réclamations, dont j'aurais fait naître innocemment le scandale. Il n'y aura rien dans ces pages qui n'ait été à ma parfaite connaissance, ni où je pusse être

Digitized by Google

contredit pour défaut d'exactitude. Si ce n'est pas là tout Carrel, on ne l'admirera que plus pour ce que j'aurai omis d'en dire; et là où j'aurai pu le mal comprendre, l'important pour moi est qu'on voie que je ne l'ai pas médiocrement aimé.

Je prolonge à regret ces préliminaires pour déclarer à qui j'adresse principalement cet écrit. Ce n'est ni à ceux de ses amis qui ne l'ont été que de l'homme politique, ni à ceux de ses ennemis, s'il lui en reste, qui ont le courage de l'être encore de sa noble mémoire. Pour les uns comme pour les autres, Carrel a été l'homme dont ils ont eu besoin, ceux-ci pour s'en servir et s'en faire honneur dans leur parti, ceux-là pour justifier des habitudes de prévention opiniâtre contre les adversaires ou les ennemsi du leur. Les amis politiques sont durs et exigeants; ils n'admirent dans leurs chefs que les qualités d'un instrument. Il ne faut donc pas leur demander de comprendre ce qu'ils ne pardonnent pas, c'est-à-dire les qualités par où ces chefs valent mieux qu'eux, et par où ils leur échappent. Quant aux ennemis, ils seraient plus volontiers généreux que justes, et ils consentiraient plutôt à pardonner qu'à comprendre. Sachant d'avance combien il me serait impossible de leur faire accepter le Carrel que j'ai connu, je me console d'avance de la critique qui pourra m'être faite des deux côtés, d'avoir mieux su l'admirer que le juger.

J'écris ces pages pour un grand nombre d'esprits éclairés et impartiaux, qui, dans les situations les plus diverses, les uns sans être engagés dans les idées de Carrel, les autres professant même une croyance différente, l'ont

Digitized by Google

aimé et admiré pour l'honneur qu'un tel homme faisait à son pays. Beaucoup voyaient en lui un espoir, une sorte de ressource pour des événements possibles ; tous y voyaient une lumière qui éclairait toutes les questions comme toutes les situations. Quoi que je dise de Carrel, à quelque vivacité de sentiment que je me laisse entraîner, je ne crains pas d'être pour ces esprits-là exagéré ni dans l'illusion.

I

CARREL HOMME POLITIQUE

Les partis n'admirent dans un homme politique que l'unité et l'immobilité, « à laquelle, dit Carrel dans son *Histoire de la contre-révolution en Angleterre*, ils prétendent tous si follement ». A leurs yeux, la souveraine grandeur est d'avoir jeté l'ancre sur le sable mouvant des opinions humaines, et d'avoir forcé l'esprit, si grand par ses vicissitudes mêmes, à rester immobile pendant que tout marche et que tout change dans un monde qui ne s'arrête jamais. Non, l'immobilité ne sera jamais de la grandeur. L'esprit qui prétend ne pas changer est tout simplement un esprit orgueilleux, qui veut faire d'une incapacité une supériorité. Il ne faut être immobile que dans la conduite morale, parce que les lois qui la règlent ne sont point sujettes aux disputes des hommes. Mais, là où la certitude absolue n'existe pas dans les

Digitized by Google

choses, comment l'immutabilité serait-elle un don supérieur de l'esprit?

Peut-être m'accusera-t-on, d'un certain côté, de diminuer mon illustre ami, en disant qu'il n'était pas de ces esprits qui se rendent esclaves de leur intelligence pour en être plus maîtres : mais je ne puis mentir à mes souvenirs. Les confidences de Carrel n'ont pas laissé en moi une trace médiocre, et je ne fais ici que lire dans ma mémoire ce que sa parole y a imprimé. Carrel avait l'unité du caractère, je dirai l'immobilité, si l'on veut; car s'il est beau d'être immobile, c'est surtout dans le caractère, la seule chose par où les autres puissent être assurés de nous. Il l'était dans sa conduite morale; il l'a été, quoique moins naturellement et moins librement, dans sa conduite politique. Mais je lui ai connu l'esprit le plus souple et le plus étendu, et non un esprit immobile.

Il n'y a pas à s'étendre sur sa loyauté privée : c'était un fait de notoriété universelle. La probité, d'ailleurs, est une qualité de devoir, et qui n'est peut-être pas assez difficile, même dans ce temps-ci, pour qu'on loue un homme d'avoir été probe et qu'on ne méprise pas profondément un homme de ne l'être pas. Mais l'unité de conduite, dans l'homme politique, est autrement difficile et admirable. Envisager seulement en quoi elle consiste, dans les circonstances particulières où s'est trouvé Carrel, est effrayant. Résister à ses propres lumières, ne pas fléchir, ne pas laisser voir ses doutes, ne pas délaisser les principes arborés dans certaines crises, même si ces principes n'ont été au commencement que

Digitized by Google

des impressions ou des espérances téméraires que l'impatience a converties en doctrines de gouvernement; ne pas manquer aux âmes simples qu'on y a engagées et qui y persévèrent et s'exaltent; étouffer son bon sens de ses propres mains, et, au besoin, appeler froidement sur sa vie ou sur sa liberté des périls inutiles et prématurés, pour ne pas faire douter de soi : voilà à quel prix un homme est le chef agréé d'une opinion en guerre ouverte avec un gouvernement établi; voilà ce qu'il doit savoir faire à toute heure, et avec grâce, pour que ceux qui le reconnaissent pour leur chef le lui pardonnent.

Pendant plus de quatre années, sauf quelque relâchement vers la fin, soit lassitude, soit dégoût de ces discordes intérieures par lesquelles les partis font scandale de leur défaite, Carrel ne manqua pas un moment à ce rôle. Il n'entraîna jamais que ceux qu'il était résolu à suivre, et, en certaines occasions où l'impulsion n'avait pas été donnée par lui, mais malgré lui, il se mit à la tête de ceux qu'il n'avait pas commandés. Le même homme qui, dans les circonstances ordinaires, souffrait modestement qu'on lui disputât le titre de chef de l'opinion républicaine, s'en emparait dans le danger, comme d'un signe où les coups pussent le reconnaître de loin. Il faisait comme un général porté rapidement, par son courage et ses talents, au premier grade de l'armée, il se laissait contester dans les chuchotements jaloux de la caserne, sauf à prendre, dans une affaire désespérée, le commandement en chef, du droit du plus courageux et du plus habile. Personne ne porta plus loin que Carrel le dévouement du chef à l'armée. Loin de donner des

Digitized by Google

doutes à ceux qu'il avait associés à ses espérances, il les y entretenait encore après les avoir perdues. A défaut d'une ardeur qu'il ne pouvait plus avoir, il les échauffait par le danger qu'il était toujours maître de courir. C'est ainsi qu'après avoir attiré successivement, sur quatre gérants du *National*, des condamnations à la prison, il provoqua lui-même, par des articles froidement calculés pour tomber sous la loi, son emprisonnement à Sainte-Pélagie. Il ne voulut pas être en reste de sacrifices avec ses amis.

Quand il avait rempli son devoir de chef de parti avec cette force de volonté et ce stoïcisme d'autant plus beau, que le stoïcien n'était souvent qu'un sceptique, Carrel aimait à se délasser en se livrant librement à toutes les opinions, à tous les doutes. Il se plaisait à faire de ce même esprit, si puissant pour remuer les passions, un instrument de recherches désintéressées, vastes, libres, philosophiques.

Dans ces moments-là Carrel aimait à s'ouvrir à moi, non comme au seul de ses amis auquel il réservât ces pensées particulières, mais comme au plus disposé à les goûter sans mélange. Mes rapports avec lui, de simple collaborateur littéraire dès le commencement, et, plus tard, d'ami, n'appartenant plus à la rédaction du *National*, mes liaisons plus anciennes dans l'autre camp avec des hommes qu'il y honorait, une amitié qui s'était accommodée de mon indépendance, toutes ces convenances me rendaient naturellement le confident de tout ce qu'il ne laissait pas voir à son parti. J'ajoute que Carrel prenait plaisir à se montrer supérieur à sa réputation.

Digitized by Google

C'est dans ces conversations qu'il parlait avec tant d'abondance et de grâce des passions et des illusions des partis, des devoirs et des embarras de ceux qu'ils avouent pour leurs chefs, et qu'ils portent souvent au commandement malgré eux; des jalousies qui s'y cachent sous la rigidité des professions de foi, de cette guerre d'amours propres déguisée sous l'émulation patriotique. Selon les événements du jour, dont il recevait la première impression avec une sensibilité naïve, la disposition de Carrel était ou à espérer ou à se décourager. Il fallait voir alors combien cet esprit avait de ressources soit pour justifier, par des prétextes d'une profondeur et d'une subtilité inouïes, les ardeurs d'un caractère impatient d'agir, soit pour absoudre sa noble intelligence des emportements un peu factices où l'avaient entraîné les besoins de la polémique.

Quelquefois il s'amusait de ses ressources mêmes; il s'en faisait un jeu; il m'en donnait le spectacle éblouissant. Il prenait un journal, soit du gouvernement, soit d'une opposition moins prononcée que la sienne, et, lisant l'article du jour, il en adoptait un moment la pensée, la complétant ou la développant dans le sens des opinions qui l'avaient inspirée. Quelquefois c'était un discours de tribune qu'il refaisait. « Ils n'ont pas donné les meilleures raisons de leur opinion, disait-il; ceci eût été plus spécieux et nous eût plus embarrassés. » J'admirais d'autant plus cette flexibilité d'esprit, que ces raisons de gymnastique étaient les meilleures et les plus sincères. C'était tout ce qu'il y a de vrai et d'honorable dans chaque opinion. Carrel voulait me montrer par là deux qualités

Digitized by Google

fort supérieures à une certaine facilité capricieuse et paradoxale : d'une part, sa connaissance des intérêts des partis, et, d'autre part, l'estime réelle qu'il faisait, à beaucoup d'égards, des plus opposés à ses idées. Je ne dis pas qu'il ne s'y mêlât quelque plaisir d'amour-propre : comment n'en n'aurait-il pas eu à se montrer si pénétrant, si désintéressé, si universel? Carrel aimait à produire de l'effet, mais non à tout prix, ni devant toute sorte de gens, ni pour être loué tout haut. Avait-il lu dans vos yeux qu'il était écouté et compris, c'était assez; un charmant sourire vous témoignait que vous aviez trouvé la bonne manière de le louer. Des compliments même sincères, dans la formule banale, le gênaient; il y a eu peu d'hommes inspirant plus d'admiration autour de lui et une admiration plus réservée.

Ce fut la lutte de cette intelligence si mobile avec un besoin irrésistible d'action qui fit la gloire et le supplice de cette vie si tôt terminée. On a cité de Carrel, au lit de mort, un mot déchirant : « Ils m'ont enfermé dans une impasse. » Plusieurs de ses amis nient qu'il l'ait dit. Pour moi, que des devoirs, odieux alors, retenaient à Paris, mais qui les aurais foulés aux pieds pour avoir la triste douceur de presser sa main mourante, si je n'eusse cru fermement que la dernière heure d'une si noble créature ne devait pas sonner si tôt, il m'a été refusé d'entendre ses paroles dans ce jour suprême. Mais, si le mot n'est pas vrai, il a paru vraisemblable. Il était sur les lèvres de tous ceux qui suivaient la vie de Carrel, et auxquels il avait permis de voir de près ce combat où sa passion se débattait contre son intelligence,

Digitized by Google

et où il essayait de résister à des faits qui le serraient à la gorge, qui l'étouffaient, qu'il reconnaissait plus forts, plus dans le goût du pays, plus sensés que ce qu'il voulait y substituer. Mais qui l'avait poussé là? Quels hommes pensait-il désigner dans cette parole désespérée? Les plus ardents de son parti l'ont renvoyée à certains hommes du gouvernement; ceux-ci la leur renvoient. Ce ne sont tout à fait ni les uns ni les autres. Seulement, les premiers, par leur fougue et leurs préjugés révolutionnaires, et les seconds, par l'exagération dans la résistance, ont été tour à tour complices de sa passion, plus forte que toutes les impulsions du dehors.

Qui l'avait enfermé dans l'*impasse*? Cette passion. Qui lui faisait voir que c'était une impasse? Son intelligence, quelquefois forcée d'obéir à sa passion, mais plus souvent maîtresse, et toujours à la fin. Le courage de Carrel n'était pas de ceux qui ne voient pas le danger. Nul ne le voyait mieux, ni de plus près, ni d'un œil moins troublé Nous admirions son sang-froid, surtout dans les circonstances graves, soit qu'il se recueillît dans le tumulte, ou qu'il dominât les discussions orageuses en baissant la voix. Or, qu'est-ce que le sang-froid, sinon le courage qui juge? Une vie d'action et de dangers utiles aurait fait de Carrel un de ces hommes de qui rien n'étonne. Son intelligence et sa passion seraient demeurées dans un parfait équilibre. Ce que la passion aurait voulu, l'intelligence l'eût conseillé. Mais les événements ne laissèrent à Carrel que des dangers inutiles, avec une passion qui les appelait et une intelligence qui les savait d'avance inutiles.

Digitized by Google

Ces deux forces contraires qui se disputaient son repos avaient alternativement leur tour. Tantôt c'était l'intelligence qui régnait, calme et paisible, se répandant sur toutes choses avec une étendue et une équité de vue admirables. Alors Carrel s'occupait de projets littéraires, et il se laissait volontiers vanter la gloire des lettres, moins périlleuse et plus durable que celle de chef de parti. Il faisait des lectures qui lui suggéraient des idées dont la nouveauté et la richesse auraient rempli toute une vie littéraire. Il se préparait du travail, et il y réservait des heures que ses amis s'engageaient à respecter. Carrel sentait le besoin de se renouveler par l'étude.

se révoltait contre cette nécessité d'écrire au jour le jour, sans entraînement, sans autre besoin que celui-ci : il faut un journal demain; et il goûtait comme un jour de vacances celui où le *National* pouvait se passer de lui. Dans les derniers temps, il rêvait la retraite à la campagne, dans le travail et les affections intérieures. A y regarder de bien près, on pouvait surprendre dans ces projets, d'ailleurs sincères, quelque peu de dépit de voir condamnée à l'inaction celle de ses facultés qu'il estimait le plus. C'était, à quelques égards, la retraite d'un vaincu devant une situation plus forte que lui. Mais, à force d'y songer et d'en parler, il finissait par y croire; et ces moments-là étaient de bons moments, comme tous ceux où l'homme endort sa passion au bruit de ses projets de repos.

Quelquefois c'est la passion qui l'emportait. Alors sa vie, tout à l'heure si calme, recommençait à s'agiter. Il était de nouveau en proie aux ardeurs et aux espérances.

Digitized by Google

Il avait des illusions incroyables. Il voyait des menaces d'orages imminents dans les derniers murmures des orages passés. Il croyait entendre le pas de l'Europe se mettant en marche contre la France. Il avait compté une ride de plus sur le front du roi, une crevasse de plus dans l'établissement de juillet. Le désir d'un changement qui déliât enfin ses bras enchaînés et lui permît de déployer toutes ses facultés actives lui montrait mille symptômes invisibles, et offusquait ce bon sens si ferme et si sûr, qui devait sourire, le lendemain, de ses illusions de la veille. Mais, tant que durait la fièvre, on l'affligeait en contredisant sa passion, en niant les symptômes qu'il avait cru voir, en voulant lui montrer l'état vrai des choses. Les raisons les plus fortes ne pouvaient le ramener. Son esprit lui fournissait des vues et des comparaisons sans nombre pour justifier sa passion réveillée. Sans jamais quitter le ton simple, sans enthousiasme apparent, il défendait ses illusions avec une éloquence grave et concentrée, soit pour mieux se tromper lui-même en donnant à son ivresse intérieure l'aspect de la raison à peine émue, soit pour ne pas agir par l'effet de la parole sur l'opinion de ceux qui l'écoutaient. Ses raisonnements étaient si serrés, et, la plupart, si rigoureusement déduits des lois ordinaires qui règlent les événements, qu'il fallait, pour résister à ses espérances, être atteint de cette incrédulité sourde et muette qui, à certaines époques, n'est que l'effet contagieux d'une torpeur ou d'une pacification universelle. Mais, pour ceux qui ne différaient d'avec lui que par des raisons ou des impressions légères, il était difficile qu'il ne réussît pas à les faire passer de la tiédeur à

Digitized by Google

l'ardeur, sauf à les faire retomber avec lui, bientôt après, de l'ardeur dans le découragement.

Au reste, ces moments de passion étaient rares : c'était moins un état de son esprit qu'une impression forte, soutenue, et dont la cause n'était jamais tout à fait indifférente. Ils ne rabaissaient point Carrel; ils le faisaient voir sous un autre aspect. Après l'homme ne reculant devant aucune réalité, pas même devant celle qui l'ajournait indéfiniment comme homme de parti, aimant mieux ne rien ignorer que se tromper, et prenant je ne sais quel plaisir supérieur à juger mieux la situation qui lui liait les mains que ceux mêmes qui la défendaient ou l'exploitaient contre lui; après le causeur profond, fin, légèrement ironique, on voyait l'homme exalté, impatient, voulant précipiter les dénoûments et agir avec la pensée sur la matière inerte, écrivant d'une main froide des paroles enflammées, trouvant dans son épuisable logique les plus fortes raisons d'espérer, après y avoir trouvé les plus fortes raisons de découragement, et combattant celles-ci avec celles-là; seul capable de ses erreurs comme de ses bons jugements; crédule en quelques points et dupe, mais dupe de lui seul, en homme qui semblait assez fort pour provoquer les événements qu'il voulait obtenir, et dont on attendait involontairement quelque explosion qui réveillât les masses populaires, ou qui fît faire à ses adversaires les fautes dont il avait besoin. A ceux qui l'ont vu de près, je n'ai pas peur de rien dire d'exagéré. Ce que le public n'a pas connu de Carrel est bien plus extraordinaire que ce que les événements lui en ont laissé voir.

Digitized by Google

Le coup le plus sensible que reçut Carrel des événements, et ceci soit dit à son éternel honneur! ce ne fut pas dans son ambition, mais dans sa plus chère pensée, dans son plus glorieux titre d'écrivain politique, dans sa théorie du droit commun. J'affirme ne lui avoir vu de tristesses vraiment amères que pour les échecs qu'elle eut à souffrir; et, sur ce point seulement, ses désenchantements furent douloureux. Son bon sens, encore des années de jeunesse et d'âge viril devant lui, l'inattendu, l'inconnu, pouvaient lui faire prendre patience sur ses espérances; mais rien ne le consola de voir cette noble politique de garanties réciproques compromise et rejetée au rang des choses chimériques par tout le monde, et, comme à l'envi, par le gouvernement, par le pays, par son propre parti. C'était en effet la vue la plus haute et la plus droite de sa raison, l'instinct le plus vrai de sa nature généreuse; Carrel était là tout entier. Jamais il ne se fût retourné contre ce noble enfant de son intelligence et de son cœur. Si quelquefois il le fit craindre par des menaces vagues qui lui échappèrent dans le feu de la polémique, ce ne fut qu'à ceux qui étaient intéressés à avoir cette crainte, et à ruiner par là son plus beau titre à l'estime publique. Toutefois les doutes qui purent lui venir, en certaines occasions, sur l'excellence de cette idée, furent, je le répète, la plus douloureuse de ses épreuves.

La révolution de Juillet, si extraordinaire entre toutes les révolutions, par le spectacle d'un peuple laissant au vaincu la liberté de se plaindre et de se railler de la victoire, avait permis d'espérer un retour éclatant et défi-

Digitized by Google

nitif au droit commun. Carrel se fit l'organe de ces espérances et le théoricien de cette doctrine. Il traita la question avec sa rigueur et sa netteté accoutumées. Il opposa aux exemples, si nombreux depuis cinquante ans, de gouvernements périssant tous par l'arbitraire, le modèle d'un gouvernement offrant à tous les partis des garanties contre son légitime et nécessaire besoin de conservation. Il n'invoquait que des raisons exclusivement pratiques, se refusant le secours innocent de toute forme passionnée, pour ne pas exposer sa belle théorie à l'ironique qualification d'utopie.

C'est cette politique qui fit tant d'amis à Carrel sur tous les points de la France, et dans tout pays où pénétrait le *National*. Il eut, en dehors de tous les partis, un parti composé de tous les hommes, soit placés hors des voies de l'activité politique, soit trop éclairés pour s'y jeter à la suite de quelque chef ne se recommandant que par des succès de plume ou de tribune. Que de gens, lassés des querelles sur la forme du gouvernement, incrédules même aux admirables apologies que faisait Carrel de la forme américaine, quittant l'ombre pour la chose, se rangèrent sous cette bannière du droit commun, qu'il avait élevée sur toutes les fautes et sur toutes les ruines, même sur celles de ses théories républicaines! Il lui en venait de toutes parts des témoignages d'adhésion qui parurent un moment lui suffire, et je le vis se résignant à être, pour un temps indéterminé, le premier écrivain spéculatif de son pays. Mais des fautes où tout le monde eut sa part l'eurent bientôt refroidi. Ce fut un rude coup. Carrel avait foi dans la politique du droit commun : il y

Digitized by Google

avait cru plus fortement peut-être qu'à ses théories républicaines précipitamment arborées, dans un accès d'inquiétude plutôt qu'après un sûr et paisible regard jeté sur les choses. Après celles-ci, où l'honneur le soutenait contre les doutes croissants, fallait-il donc encore douter de celle-là? Carrel eut les deux douleurs à la fois.

Les amnisties honorent les gouvernements; mais elles ne réparent pas toutes les brèches qui ont été faites au grand principe de la réciprocité des garanties. C'est de la modération après le danger, moins belle et de moins bon exemple peut-être que la modération dans le danger. Il serait d'ailleurs stupide de contester à un gouvernement le droit de se défendre. S'il est attaqué dans la rue, il doit repousser la force par la force; mais, s'il n'est que menacé sourdement dans des conciliabules, qu'il se contente de dire tout haut qu'il sait tout et qu'il est prêt. Il aura pour lui le pays tout entier, s'il le prend à témoin qu'il a respecté la liberté des citoyens jusqu'au moment de l'abus, et que les pensées ont pu lui être suspectes, sans que les personnes eussent à souffrir d'autre contrainte qu'une surveillance annoncée tout haut, qui devient une sorte d'invitation à tous les honnêtes gens de s'y associer. Là s'arrête son droit dans un pays véritablement libre. Au delà, tout est plein de périls et de hasards. La colère donne aux actes préventifs l'air de vengeances civiles. On ouvre carrière aux subalternes zélés, cette espèce violente et déclamatoire, pour qui les prisons ne sont jamais assez larges, ni les lois assez impitoyables. Nous l'avons vu à une époque déjà éloignée, et, dans beaucoup de choses, oubliée. Qu'elle le soit de plus en plus, c'est

Digitized by Google

à merveille : mais rappelons-en, dans l'occasion, tout ce qui peut contribuer à remettre en honneur la grande idée du droit commun.

Malheureusement, le respect du droit commun n'était pas plus du côté de l'attaque que du côté de la défense, et, à quelques égards même, la répression est restée en deçà de ce qu'auraient été, dans certaines pensées, les représailles. On se connaît bien entre ennemis déclarés. Le gouvernement n'avait que trop de raisons de croire que, sous certaines plumes, les idées de liberté et de légalité n'étaient que des raisons de polémique employées pour intéresser les classes paisibles aux passions d'une minorité irréconciliable ; il savait qu'on n'y regardait la liberté que comme l'arme défensive des vaincus ; il savait qu'on y tenait en réserve, pour l'appliquer avant l'ère définitive de la liberté pour tous, la doctrine d'un despotisme préalable confisquant momentanément les libertés présentes, et s'emparant du droit d'agir et de penser de chacun, apparemment pour n'avoir pas à s'emparer de plus. Ceux qui avaient ces pensées ont été pris par leur propre logique ; ils n'ont pas le droit de se plaindre. Il n'appartient qu'aux hommes modérés, qui n'ont été complices ni de l'attaque ni de tous les moyens de la défense, de dire qu'on eût mieux fait de ne pas étendre la répression jusqu'aux pensées, outre qu'on avait l'avantage de la force, et qu'en fait de modération c'est au plus fort à commencer.

L'affliction de Carrel fut irréparable le jour qu'il se vit resté seul défenseur du droit commun entre la nation, qui, par peur, en faisait le sacrifice au gouvernement, et

Digitized by Google

un parti, son propre parti, qui le menaçait de ses arrière-pensées. Nous eûmes à ce sujet, lui et moi, une longue conversation, quelques mois avant sa mort, dans une promenade au bois de Boulogne. Je vis qu'il y avait presque renoncé comme principe de politique applicable : tout au plus y tenait-il encore comme théorie, par pure générosité, et peut-être aussi par le sentiment de sa force. Carrel pensait que, les choses venant à son parti, il serait de force à résister à la tentation de l'arbitraire, et à ne le prendre pas même des mains d'une majorité qui le lui offrirait au nom du pays. Mais une politique ajournée était pour lui une politique vaincue. Ses doutes sur le droit commun furent une dernière défaite. Quoique ce principe eût été la vue la plus désintéressée de son esprit et le meilleur mouvement de son cœur, les théories des hommes d'action impliquent toujours l'espoir d'une application prochaine. Du moment donc que le droit commun avait échoué comme politique d'application, Carrel devait en abandonner la doctrine. Dans les derniers jours de sa vie, il n'en parlait plus que comme d'un progrès qu'il ne lui serait pas donné de voir de son vivant, et auquel ne doivent peut-être jamais arriver les sociétés humaines.

Carrel n'était pas fait pour le doute, quoique l'étendue et la souplesse de son intelligence lui permissent moins qu'à personne d'y échapper. Agir en liberté dans un petit coin du monde, au profit d'une noble cause, lui semblait plus glorieux que spéculer, dans un langage admirable, sur les plus hautes notions de l'intelligence humaine. De quel œil d'envie ne suivait-il pas, sur la carte de la Bis-

Digitized by Google

caye, les campagnes furtives et les victoires à reculons de Zumalacarreguy! Quelle gloire d'écrivain polémique et de chef de parti, réduit à la presse pour tout champ de bataille, n'eût-il pas échangée contre la destinée de ce hardi partisan? Organiser dans les montagnes une petite armée dévouée sous un drapeau populaire, et mourir sur le champ de bataille après quelques beaux coups de main, en laissant la réputation d'un homme qui n'eût pas manqué à de plus grandes choses, lui paraissait le premier rôle dans notre Europe fatiguée de changements.

On lui sut beaucoup de gré des éloges que le *National* donna au chef carliste en annonçant sa mort. L'admirable portrait que Carrel en fit n'était si vrai, que parce qu'il avait rêvé, sous un drapeau meilleur, le rôle du chef biscayen.

Ce besoin d'agir, empêché et contrarié par de grandes lumières, et que ne tenta jamais la triste activité des échauffourées, était devenu peu à peu une inquiétude physique. Carrel la soulageait, dans l'intérieur du *National*, à en changer la direction matérielle et à administrer un peu au hasard et inutilement. Il la trompait sans cesse par des projets de toute sorte, embrassés avec ardeur et bientôt abandonnés. La plupart de ses projets étaient marqués de son grand sens; mais, comme les meilleurs, dans ce cercle si étroit, étaient trop peu importants pour le fixer, ce grand sens, en se refroidissant pour ce qu'il avait voulu si vivement, devenait du caprice. Dans sa maison, c'était le même goût du changement. Il n'y avait pas, m'a-t-on dit, un seul meuble à hauteur

Digitized by Google

d'appui où il n'eût pris ses repas, repas modestes, courts et incommodes, comme dans un campement où l'on attend l'ennemi. Carrel ne pouvait pas prendre d'habitudes. Il se faisait suivre par ses meubles, ne pouvant se clouer où l'usage voulait qu'ils fussent placés.

Si ces caprices sont intéressants, c'est qu'ils peignent vivement l'anxiété d'un homme d'action enchaîné dans la spéculation, et que Carrel d'ailleurs ne se croyait pas extraordinaire, pour n'être pas homme d'habitude dans les petites choses.

Rien ne m'a plus frappé dans Carrel, en qui rien ne m'a paru dans les proportions ordinaires, que ce supplice d'un homme d'action réduit à la spéculation. Carrel y déployait d'ailleurs toutes les qualités de l'action, promptitude du coup d'œil, prévision rapide, décision, audace, intelligence des passions peut-être plus que des intérêts. C'est cette dernière qualité, avec la restriction que j'y mets, qui caractérise, à mon sens, toute sa polémique dans la question extérieure. Mieux que personne, il apprécia les passions soulevées dans les cours de l'Europe par la révolution de Juillet; mais il les crut plus fortes que les intérêts, et c'est en cela qu'il se trompa. Sa polémique sur ce point n'en est pas moins l'appréciation la plus juste et la plus profonde qui ait été faite des sentiments de l'Europe aristocratique à l'égard de la France. Carrel ne s'était trompé que sur le degré d'audace des passions absolutistes, mais non sur leur nature, ni sur leurs rancunes incorrigibles, ni sur certains intérêts d'agrandissement qui ne se lassent pas d'attendre l'occasion, et qui, par cela même, la font naître. En tout cela, il faut être

Digitized by Google

de son avis ; et, quelque sécurité que puisse donner pour le présent l'attitude pacifique des puissances absolues, un gouvernement né d'une révolution manquerait de prévoyance s'il ne faisait pas des idées de Carrel le fond de sa politique extérieure.

A l'intérieur, il ne s'est pas trompé une seule fois tant qu'il n'a eu devant lui que des adversaires passionnés. Il avait prévu une à une toutes les lois qui furent successivement demandées aux chambres, et, en dernier lieu, les lois de septembre. Quand ces lois parurent, je compris toute la profondeur d'un mot qu'il m'avait dit : « On n'est jamais vaincu quand on a le pouvoir de faire faire des fautes à ses adversaires ; et ce pouvoir, nous l'avons toujours. »

Il eût suffi d'une seule chose pour rendre suspectes à mon amitié celles des lois de septembre qui limitent le droit de discussion : c'est qu'elles allaient interdire à Carrel ses travaux théoriques sur la constitution américaine. J'ai de la peine à comprendre, dans un pays où la liberté de la presse est une faculté, des articles de loi qui, en voulant frapper la violence vulgaire, peuvent atteindre la pensée dans un esprit supérieur. N'y eût-il qu'une exception comme Carrel, la loi qui fait taire un tel homme n'est pas une bonne loi. Peut-être serait-il digne d'un pays libre et civilisé, et je veux dire par là un pays où la liberté ne fît point rougir la civilisation, de permettre sur toutes choses la discussion, qui est la voix même de la liberté. De la sorte, aucune de ces vérités que découvrent les esprits élevés et hasardeux ne serait perdue pour le pays ; les opinions ennemies seraient

Digitized by Google

moins injustes, étant plus libres, ou seraient plus tôt déconsidérées, n'ayant pas su se montrer dignes de la liberté. La presse ne serait accessible qu'aux hommes sérieux et instruits, qui peuvent éclairer le peuple sans l'enivrer. Quant à ceux qui n'ont que la verve facile des injures, il faudrait les leur interdire par des lois vigoureuses, parce que l'injure ne peut pas être un droit dans un pays où l'incivilité n'est pas dans les mœurs.

II

CARREL HOMME PRIVÉ

Le caractère de l'homme est à la fois la cause et l'effet de sa situation; cela est vrai, surtout du caractère de Carrel. Son ardeur presque militaire avait fait sa situation, et, par une réciprocité fatale, sa situation nourrissait son inquiétude. Je ne puis pas trop m'étonner qu'avec une si grande agitation il ait su conserver devant le public une si grande suite, et qu'ayant l'humeur si mobile il ait trouvé le moyen de paraître au dehors un homme immuable et tout d'une pièce. C'est que, dans Carrel, la faculté dominante, c'était la volonté. L'esprit même, et le sien était des plus rares, ne venait qu'à la suite; et, s'il avait ses droits et son tour, c'était seulement avec la permission ou dans le repos de la volonté. De là cette générosité de Carrel, cette fidélité aux enga-

Digitized by Google

gements, ce respect de la parole donnée, cette loyauté dans des proportions héroïques. C'étaient des fruits d'une bonne et noble nature ; mais la volonté y avait autant de part que l'instinct. Carrel y mettait plus de sang-froid que d'abandon. C'était son enjeu particulier dans ce grand jeu qu'on appelle la vie. D'autres y engagent de l'intrigue, de la ruse, du mensonge flatteur, et de la vérité, seulement quand elle rapporte. Mais, de même qu'il y a du calcul dans ces défauts-là, il y en avait un peu dans les vertus de Carrel. Il était trop supérieur pour que ses actions lui échappassent; il les gouvernait encore, et il en modifiait l'effet, même quand elles ne semblaient plus lui appartenir, et qu'elles étaient déjà livrées au jugement des hommes.

Les vertus des hommes obscurs sont des mouvements involontaires, quelquefois des incapacités; et la comparaison qu'on fait entre la violette et la vertu peut signifier que la vertu d'un homme obscur ne sait pas le parfum qu'elle exhale. Les vertus des hommes supérieurs ne sont point naïves, parce qu'étant trahies, en quelque sorte, et dénoncées par leurs talents, elles attirent les regards et provoquent des jugements qui avertissent ces hommes qu'ils en sont doués, et leur donnent naturellement l'idée de s'en servir pour leur avancement et leur crédit. Mais, si elles perdent un peu de ce charme de s'ignorer, qui est la grâce particulière des vertus obscures, elles font peut-être plus d'honneur à l'homme et sont d'un plus grand exemple. Aussi les admire-t-on plus que ces dernières, et les estime-t-on si difficiles, qu'on les dispense d'être accompagnées de ces petites

Digitized by Google

qualités de détail qui font l'agrément du commerce privé.

Carrel, qui avait au plus haut degré ces grandes vertus, n'avait peut-être pas toutes les petites qualités de détail, ou plutôt ne les avait pas avec suite. Dans ses rapports de rédacteur en chef avec ses collaborateurs, dans ces petites difficultés qui touchent médiocrement l'homme supérieur, mais d'où dépend quelquefois le repos de l'homme modeste qu'il s'est associé, son instinct, d'ailleurs excellent, et ses impressions du moment, diverses comme les phases de sa fortune, le déterminaient plus que sa volonté. Cette force suprême ne descendait pas jusque-là, et demeurait sur les hauteurs de la vie publique et retentissante. Le caprice, qui semble être le repos des hommes occupés de grandes choses, et qui n'est encore qu'une espèce d'inquiétude; le goût, dont l'équité est si fragile; l'ennui d'un visage, soit nouveau, soit de tous les jours; une prévention reçue légèrement et transformée en jugement par le penchant des hommes énergiques à croire que rien ne peut venir du dehors dans leur volonté; la lassitude, le chagrin d'un échec dans la vie publique et d'un nouvel ajournement des espérances, que sais-je! peut-être un peu de cette malice humaine dont nous avons tous notre part, tout cela rendait par moments trop promptes, sa parole à critiquer, sa plume à biffer. Quelques-uns eurent à se plaindre de légers torts : je les ai vus parmi ceux qui ont pleuré le plus amèrement à ses funérailles.

Toutefois, comme le manque de suite dans les petites qualités est une faute, et que toute faute emporte sa

Digitized by Google

peine, ceux qui n'avaient pu l'intéresser à ce qui les touchait s'éloignaient sans cesser d'être amis, refroidis seulement dans ce qui n'était ni l'admiration, ni l'estime profonde et sans restriction, ni l'aveu au dehors de son illustre amitié. On le traitait en homme public, et on restait fidèle à ses vertus publiques. Mais le concours efficace avait à peu près cessé. Ainsi s'explique en partie cette dissolution du faisceau du *National* en 1833. La calomnie seule, j'ose le dire, pourrait l'attribuer, soit aux dangers que Carrel eut à courir, soit au scrupule de servir, même indirectement, une opinion dont il était trop évidemment la personnification et l'unique organe.

Pourquoi me serais-je tu sur ce point? Est-ce donc une apologie de Carrel que j'ai voulu faire? Une apologie serait un aveu qu'il y a quelque chose à défendre dans sa vie. Je ne le loue pas, je l'apprécie. C'est en sa présence que j'écris ces lignes; car telle est la force de mes souvenirs, que mon œil intérieur le voit devant moi, devinant mes pensées avant qu'elles arrivent sous ma plume, et m'approuvant de dire de lui mort ce que je lui ai dit vivant. Rien ne lui plaisait plus que de se voir pénétré, soit qu'il fût certain qu'on ne découvrirait en lui que de bons et nobles sentiments, soit qu'il fût flatté d'être pris pour sujet d'étude. Bien loin de s'en blesser, peut-être même était-il trop chatouillé qu'on lui trouvât ce trait commun à tous les hommes supérieurs, qui est de regarder si loin devant eux, qu'ils oublient où ils marchent, et que, pour atteindre à ceux qui sont éloignés, ils froissent ceux qui sont près.

Digitized by Google

Le trait distinctif du caractère de Carrel était la générosité. De quelque manière qu'on entende ce mot, dont le vague même fait la beauté, qu'il signifie soit l'entraînement d'un homme qui se dévoue, soit simplement la libéralité, l'éloge n'en convient à personne mieux qu'à lui. Toutes les actions de sa vie publique sont marquées de la première sorte de générosité. La plupart de ses fautes ne sont que de la générosité où il manquait du calcul. C'est par là qu'il était populaire en France, où son courage, mieux compris que son talent, lui avait fait plus de partisans que ses écrits. C'est par trop de générosité qu'il joua sa vie une première fois, dans le duel légitimiste; c'est par trop de générosité qu'il est mort.

Quant à la libéralité, personne n'en eut plus que lui ni d'une meilleure sorte. Je n'en diminuerai pas le mérite en disant qu'il y entrait une certaine imprévoyance qui n'était que de la foi dans sa fortune. On eût dit qu'il chargeait l'avenir de liquider sa générosité. Il ne savait ni refuser ni donner peu. Exposé par sa position à d'incessantes demandes, il puisait souvent dans la bourse de ses amis pour soulager des malheurs qu'il ne suspectait ni ne recherchait jamais.

On m'a raconté ce trait touchant de sa manière d'obliger. Une personne, dont les nécessités n'étaient pas extrêmes, a recours à lui. Carrel lui promet la somme dont elle a besoin; il rentre chez lui, et trouve sa bourse vide : il avait promis plus qu'il ne possédait. Sa montre représente à peu près la somme demandée : il la fait mettre au Mont-de-Piété.

Digitized by Google

Pour l'aumône courante, voici comment il la pratiquait. Un soir, il revenait des bureaux du *National*, fort tard, dans ce cabriolet qui lui a été tant reproché, soit par des hommes qui auraient vendu la tombe de leur père pour en avoir un, soit par des amis de l'égalité, qui la veulent dans les fortunes, pour se consoler de l'inégalité des talents. Il passe devant un pauvre homme, préposé à la garde des travaux de voirie, et qui grelottait de froid. Carrel arrête sa voiture, en tire la housse d'hiver de son cheval, la jette sur les épaules du gardien, lui met quelque argent dans la main, et disparaît avant les remercîments.

Une autre fois, il revenait de la promenade. Un pauvre honteux, à demi caché derrière un arbre, lui tend la main en baissant les yeux. Carrel n'était pas seul. Pendant qu'il retient son cheval, une main chère, par qui ses dons prenaient, en passant, une grâce particulière, et qui savait son penchant à donner, avait déjà pris dans sa bourse ce qui eût été une aumône raisonnable, et s'apprêtait à la jeter au mendiant. Carrel arrête cette main : « Je ne puis donner si peu, » dit-il; et, puisant lui-même dans sa bourse, il en tire de quoi faire vivre le mendiant pendant quelques jours.

J'ai pris ces traits parmi bien d'autres, moins pour le don en lui-même que pour la manière. Faire le bien avec cette noble imprévoyance n'appartient qu'à un homme supérieur. Cela est fort différent, soit de cette générosité qui suppute, avant de s'engager, l'état de son coffre-fort, soit de cette charité banale, dont les mouvements sont imités de l'usage, ou réglés par tant de sa-

Digitized by Google

gesse, que le pauvre semble ne jamais l'être assez pour celui qui l'assiste.

Carrel a été du petit nombre de ceux que le succès rend meilleurs. Il n'en est pas ainsi de tous les hommes, même de sa sphère. Le succès les dessèche; la gloire en fait des idoles sourdes et insensibles. C'est qu'ils n'ont eu de commun avec lui que les talents qui développent l'intelligence aux dépens du cœur. Leurs défauts, au lieu de diminuer, augmentent en proportion de ce que leur talent leur acquiert d'excuses. Il en est d'eux comme des enfants gâtés, chez qui tout est considérable par l'attention qu'on y donne, et qui, à la fin, ne distinguent pas leurs qualités de leurs défauts. C'est par le cœur qu'on s'améliore. S'il échappe aux premières épreuves de la vie, il devient un instrument admirable de renouvellement et de moralité. La raison, qui est la principale faculté des hommes supérieurs, n'a pas toujours ce résultat; elle absout le mal par l'exemple, par l'imperfection humaine, deux choses dont on s'autorise trop souvent pour atténuer les fautes, et pour justifier l'homme de s'y abandonner. Mais le cœur, cette force divine qui nous secoue à notre insu et dont les mouvements sont aussi soudains qu'irrésistibles, nous entraîne aux bonnes actions avant la réflexion qui les pèse et les ajourne, et rompt les habitudes de dureté et de scepticisme où nous porte la supériorité de la raison. Carrel avait en lui cette vertu d'en haut. En même temps qu'elle le poussait aux bonnes actions, elle le tirait brusquement du sommeil insolent où l'admiration et la flatterie jettent peu à peu les hommes supérieurs;

Digitized by Google

elle le renouvelait par le dévouement et le sacrifice. Il a été évident pour tous ses amis que ses défauts diminuaient en proportion de ce que gagnaient ses qualités, et avec elles sa belle renommée.

Le plus grave de ces défauts était une susceptibilité excessive sur le point d'honneur. Je ne dis rien là à quoi l'on ne s'attende. Carrel en avait en lui le principe, principe admirable, qu'on ne s'est jamais avisé jusqu'ici de critiquer : il en avait pris l'excès à l'école militaire et dans la vie de garnison. Né pour le commandement, peut-être pensa-t-il qu'une extrême susceptibilité lui donnerait, parmi ses camarades d'école, la place qu'ils auraient refusée à sa supériorité d'esprit, encore trop enveloppée pour être comprise. Carrel avait une volonté assez forte pour se donner toutes les qualités comme tous les défauts nécessaires pour prévaloir. Il ne lui fut pas difficile de se donner l'excès d'une vertu dont il avait le germe dans le sang et dans le cœur. Il n'eut qu'à faire d'un penchant naturel, que sa belle intelligence devait régler plus tard, une manière d'être systématique qui, en certaines circonstances, lui permit de faire accepter, sous la recommandation de son épée, des façons de penser ou d'agir que leur valeur propre n'eût pas suffisamment autorisées. On put prendre pour un brave un peu difficile celui qui, dès ce temps-là, ne l'était que pour ôter à des inférieurs l'envie de le contredire sans profit pour lui-même. Carrel n'avait déjà que du courage réfléchi où l'on croyait voir encore un entraînement de l'humeur et du sang.

Mais les habitudes ont plus d'empire que l'on ne le

Digitized by Google

croit, et la volonté qui les a contractées en devient esclave elle-même. Carrel l'éprouva en rentrant dans la vie civile. Quoique au milieu d'un monde où la supériorité d'esprit est acceptée et comprise, et où beaucoup de gens pressentaient la sienne, il ne put si bien la faire reconnaître, qu'il ne fût souvent froissé parmi des talents éminents, en ce moment supérieurs aux siens, et des amours-propres bien excusables de ne pas songer à ménager en lui son avenir. Ces gênes entretinrent sa susceptibilité; il la crut utile pour se faire respecter, en attendant que sa supériorité d'esprit, s'appliquant aux études et au but des ambitions d'alors, l'eût mis à son rang. Peu à peu le travail, l'étude, les habitudes de la vie civile, la pratique d'hommes considérables, quelques pages originales qui promettaient une nouvelle sorte de célébrité au jeune officier, déjà populaire par le courage, enfin le gouvernement d'un journal, une responsabilité entière et de tous les jours, eurent bientôt adouci Carrel. Il sentit qu'il n'avait plus besoin de se faire craindre, et qu'il était de bon goût de permettre d'autant plus la contradiction, qu'on le croyait moins disposé à s'en accommoder. J'affirme que personne ne discutait avec plus de mesure, de ménagement pour les amours-propres, et ne se laissait de meilleure grâce contredire, souvent dans un langage propre à donner de la susceptibilité à qui n'en aurait pas eu. Carrel avait d'autant plus d'occasions de montrer sa patience, que sa réputation de courage tentait les contradicteurs, par l'appât d'un péril recherché en France. Mais beaucoup qui pensèrent le trouver près de lui n'y trou-

Digitized by Google

vèrent que des leçons de tolérance et de bon goût.

Je n'avais pas vu Carrel avant 1830, quand il gardait encore quelque reste de susceptibilité militaire. En comparant avec ce que m'en ont dit ses amis ce que j'en ai connu plus tard, je ne puis trop admirer que le même homme, qui avait été si difficile, fût devenu si mesuré, si conciliant. Je sais qu'il n'y parut pas assez dans sa polémique; mais on se tromperait fort si on ne voyait dans ses provocations, sans doute trop fréquentes, que des habitudes de garnison ou qu'un gaspillage soldatesque d'un grand courage. Carrel avait une haute pensée; il voulait que la presse eût une force indépendante de l'opinion publique et une considération en quelque sorte personnelle. Il souffrait de voir que l'écrivain ne fût que le traducteur plus ou moins avisé des passions et des intérêts populaires, et que l'opinion publique employât la main sans s'inquiéter si une conscience pure la menait. Il ressentait plus vivement que tout autre le mépris superbe qu'affecte le public pour les journaux, lorsqu'il est las du choc des opinions, et qu'il veut dormir dans la paix des intérêts matériels. Carrel voulait que l'autorité de l'homme survécût au crédit des idées de l'écrivain; il crut que le meilleur moyen de réhabiliter la presse, c'était que l'écrivain fût prêt à porter témoignage de ses opinions par le sacrifice de sa vie.

Dans cette vue, dont la rigueur est plus humaine qu'on ne pense, l'écrivain devenait plus circonspect, plus tolérant, et, par suite, plus instruit; rien n'encourageant plus à la déclamation que de ne point répondre de ce qu'on écrit, et d'attaquer sous un nom collectif. Mais les

Digitized by Google

habitudes étaient plus fortes que la volonté et les exemples de Carrel : il ne réforma rien ; tout au plus parvint-il à obtenir, pour le journal qu'il dirigeait, des égards peu courageux.

La pensée de Carrel était une erreur, mais de ces erreurs qui viennent de trop d'honneur. C'est un fort mauvais moyen de réforme que de faire de la plume une épée. En France, il est périlleux de donner l'autorité morale au courage ; car le courage, vertu sérieuse et réfléchie dans les uns, est, dans un plus grand nombre, une vertu de sang, et, dans certains, un moyen de fortune. S'il est très-vrai que le risque personnel d'un écrivain puisse le rendre plus prudent, combien d'autres qui, prenant le courage pour des lumières, hasarderont d'autant plus les paroles, qu'ils y auront le double attrait de contenter leurs passions et de montrer qu'ils n'ont pas peur ! Demander à un journaliste sa vie pour gage de ses convictions, c'est non-seulement exposer à de grossières méprises les gens de cœur, qui estiment leurs idées d'après le danger qu'ils sont prêts à courir pour les défendre ; c'est donner à certains hommes l'idée qu'un duel heureux peut être une bonne affaire.

Carrel avait retenu de sa première éducation, et contre toutes ses lumières naturelles et acquises, cette fatale opinion, qu'un duel appareille les adversaires, et que tout offenseur qui rend raison s'élève au rang de l'offensé. Soit estime de profession pour le courage en général, soit qu'il s'exagérât celui dont on faisait preuve en se mesurant avec lui, Carrel ne se crut jamais le droit de choisir ni de refuser un adversaire. Quiconque le provo-

Digitized by Google

quait était digne de lui. Croyait-il donc à son étoile, et regardait-il comme des victimes condamnées par la fatalité ceux qui voulaient jouer leur vie contre son avenir? On eût pu le penser, à voir ses habitudes chevaleresques, dans ces tristes circonstances, ses égards extraordinaires pour son adversaire, son âme sans haine, son courage sans colère, et je ne sais quel désir intérieur de satisfaire à l'honneur au moindre prix possible. Il semblait avoir la générosité d'un homme qui, pariant à coup sûr, a résolu d'avance de restituer le prix du pari.

Il m'est arrivé plusieurs fois de causer avec lui de ce sujet, lequel vaut bien qu'on y pense, dans un pays où le point d'honneur a été, à certaines époques, une mode, et à toutes le sépoques une habitude respectée. J'ai moins de timidité à en dire ici mon sentiment, Carrel m'ayant approuvé, à diverses reprises, de le défendre, hélas! contre lui-même inutilement. A mon sens, lui disais-je, on ne doit de réparation qu'à l'homme qu'on a volontairement blessé dans son honneur, et il est très-vrai qu'on élève jusqu'à soi celui qu'on s'est cru intéressé à offenser. Ici le duel est inévitable. Mais dans le cas, non plus d'injures faites, mais d'injures reçues, un homme public n'est pas le seul juge de son honneur : il y a, entre lui et l'offenseur, un arbitre qui décide moralement si l'injure a pu parvenir jusqu'à lui et si les coups de plume ont porté. Cet arbitre, c'est le public, c'est le pays. Comme la vie d'un homme public ne vaut que par l'honneur, le talent, le bien qu'en retire la patrie, il n'a pas le droit de jouer une vie de cette valeur contre une vie ou obscure, ou équivoque, ou inutile encore au pays. Tout

Digitized by Google

homme public, ajoutais-je, a sa notoriété ; c'est par cette notoriété, et non par le mouvement de son sang, qu'il doit régler sa susceptibilité, en sorte que le duel doit avoir lieu entre notoriétés plutôt qu'entre personnes. Et, de même que, dans les assemblées publiques, l'auditoire a coutume d'appareiller les adversaires, et ne tolère point qu'un homme sans études, un nouveau venu, se mesure avec une vieille renommée, de même, dans le public, on ne permet pas qu'un homme considérable s'émeuve des injures d'un éventé. Quel est l'effet d'un duel entre personnes trop inégales? c'est d'attirer à la plus considérable le reproche d'avoir encore plus de vanité que d'honneur, et à la moindre des deux l'accusation épouvantable d'y avoir cherché autre chose que la satisfaction du sien. Si le préjugé public favorise et perpétue dans le duel une sorte de justice des mœurs, plus délicate que la justice des lois, il ne peut pas approuver un duel où, des deux adversaires, l'un fait soupçonner sa susceptibilité de faiblesse, l'autre fait accuser la sienne de calcul. Il serait beau à vous, lui disais-je, après tant de preuves publiques de courage, de faire prévaloir ces idées par quelque exemple d'indifférence et de mépris, bien plus difficile à donner, et qu'on vous compterait plus qu'un nouveau duel inutile et peut-être malheureux. Après tout, s'il est vrai que le public français prenne un affreux plaisir au duel et vende la considération au prix du sang, il est toujours assez tôt, pour un homme public, de lui donner ce spectacle de gladiateurs.

Carrel appréciait ces raisons. Il eût fort approuvé

Digitized by Google

qu'un autre en fît l'épreuve en sa personne; mais pour lui, l'entraînement était trop fort. Soit qu'il se crût obligé, comme homme de parti, à ne jamais reculer, quand il ne s'agissait que de sa vie, soit cette force de l'habitude qui se trahissait en lui par le dépit d'être plus brave qu'adroit dans ces duels, soit, sur la fin de sa vie, un vague et superstitieux désir d'éprouver si la fortune le réservait manifestement pour de grandes choses, il offrait sa poitrine à la première épée, et ses amis apprenaient le duel avant d'avoir connu l'offense. Puisse du moins sa mort nous valoir ce misérable amendement dans la jurisprudence du duel! Puisse-t-elle protéger désormais contre des provocations ou inégales ou intéressées d'autres vies utiles au pays!

Ce que j'ai dit de ce malaise d'esprit et de cette promptitude à s'offenser, que le succès avait adoucis peu à peu, en modérant jusqu'à son défaut de jouer son sang contre tout joueur, n'est pas moins vrai de ses manières où le changement avait été aussi sensible. Avec un nouveau caractère, Carrel avait pris comme un extérieur nouveau : il n'y eut pas jusqu'à son visage qui ne s'épanouît et ne s'illuminât sous ce doux rayon de gloire, qui attira un moment sur lui tous les regards. J'ai là-dessus des souvenirs bien présents.

La première fois que je vis Carrel, c'était en 1830 : son nom commençait à peine à se répandre. Quoique, parmi ses amis, les plus sagaces ou les plus désintéressés n'eussent plus de doute sur son mérite, il luttait encore pour trouver sa place, et s'agitait, notamment depuis la fondation du *National* de 1830, au milieu

Digitized by Google

d'attributions incertaines et d'amitiés orageuses. Je ne le connaissais que par ses écrits, alors très-rares et peu populaires; et, n'ayant point été sur son chemin ni dans ses relations habituelles, je n'avais aucun titre pour attirer son attention. Je ne l'en observai que plus librement. Mon impression ne fut pas médiocre : je fus d'abord frappé de la force qui éclatait sur son visage original et heurté, et de la résolution un peu farouche empreinte dans toute sa personne. Plus d'attention me fit bientôt découvrir sous cette force une extrême finesse, marquée par la forme même de ses lèvres et par un regard où la douceur insinuante se montrait sous la fierté et l'inquiétude. Peut-être n'aurais-je pas été au delà du premier aspect, si déjà une admiration vive pour quelques pages sorties de sa plume ne m'eût donné plus que de la curiosité pour sa personne. L'impression qui pouvait rester de Carrel à cette époque, c'était une impression de force et de dureté; on lui trouvait le visage distingué, mais inquiet et provoquant; un beau talent, mais de l'espèce des talents qui ont plus de vigueur que d'étendue. Sa personne était gênante : c'est l'effet inévitable de la susceptibilité, cette timidité des gens d'honneur et de courage. On n'est guère indulgent pour l'homme devant qui on se sent gêné; à grand'peine est-on juste. Pour juger Carrel avec plus de faveur, il eût fallu un certain effort de pénétration et de générosité que les hommes ne font jamais gratuitement. Ceux qui le connaissaient croyaient faire assez en étant strictement équitables envers lui. N'était-il pas déjà leur obligé pour leur circonspection à son

Digitized by Google

égard? Encore moins pensaient-ils à prévoir qu'avant peu d'années il les égalerait ou les surpasserait.

De son côté, Carrel, comme il arrive, ne se hâta pas de changer : il vivait plus solitaire, et semblait ne vouloir pas se désarmer encore de cette sauvagerie par laquelle, en attendant des droits plus éclatants, il mettait une sorte d'égalité entre ses amis et lui. Malgré un talent d'écrivain assez notable pour qu'il n'eût plus besoin du relief d'homme d'épée, il était resté en toutes choses officier, et il en avait gardé l'âpreté jusque dans sa tenue, demeurée celle d'un militaire en habit bourgeois.

Je revis Carrel pour la seconde fois en 1831 : ce n'était plus le même homme. Lui que d'inévitables difficultés de début, un commerce gênant avec des amis plus considérables que lui, des tracasseries d'attributions, une collaboration politique contrariée, avaient rendu si inquiet; une révolution immense, un avenir qui autorisait toutes les ambitions, un parti à conduire, une nouvelle forme de gouvernement, arborée à la face du gouvernement existant; rien de médiocre en expectative, ni en fait de danger, ni en fait d'espérances, tout cela l'avait calmé. Cette agitation stérile qui auparavant retombait sur son cœur et s'y tournait en amertume était devenue une activité réglée et féconde. Jamais Carrel n'avait respiré plus librement : on eût dit qu'il sortait encore une fois de prison. Il était facile, plein d'abandon et de confiance, gai, bienveillant. Son visage, que j'avais trouvé blafard la première fois, s'était éclairci; ses traits, sans cesser d'être énergiques, avaient pris plus de douceur. L'angoisse inutile, qui

Digitized by Google

appesantit et brûle le sang, avait été remplacée par le mouvement régulier qui le fait courir dans toutes les veines et qui le rafraîchit. Et, puisque j'ai remarqué jusqu'ici sa tenue, ce qui ne me fâche guère qu'on trouve minutieux, — rien n'étant plus à l'honneur de Carrel que d'avoir occupé ses amis même de sa manière de s'habiller, — un soin de bon goût, une politesse simple et originale, où ce qui était de l'usage ne semblait pourtant pas imité, où ce qui était de l'homme charmait; des formes de parler singulièrement civiles, agréables, sans mélange d'inutilités, avaient donné à la personne de Carrel assez de séduction pour qu'on songeât à remarquer l'homme charmant dans l'homme supérieur, et j'ajoute, pour que les austères de son parti l'accusassent de prétentions aristocratiques.

Carrel était devenu, en effet, un personnage aristocratique, mais dans le sens propre du mot, c'est-à-dire un des meilleurs par le talent, par la probité, par la dignité de sa vie. Ce temps de plénitude admirable, de facilité d'esprit, d'humeur aimable et attirante, d'égalité sans nuage, dura peu, deux ans peut-être. Plus tard, il s'y mêla quelque caprice, effet des mécontentements intérieurs, et il est remarquable qu'avec l'inquiétude et le désappointement, au milieu de difficultés inutiles et d'espérances reculées, revint, par intervalles, l'âpreté militaire d'avant 1830. Mais, jusqu'à sa mort, Carrel garda cette délicatesse aristocratique qui lui fut tant reprochée, et qui est, à mon sens, un de ses titres les plus intéressants au souvenir de son pays. Si quelqu'un a marqué le vrai caractère que doit avoir l'aristocratie dans

Digitized by Google

les pays démocratiques, pour n'y pas effaroucher, mais en même temps pour y régler les légitimes instincts d'égalité, c'est assurément Carrel. La seule aristocratie bonne et utile, dans la France du dix-neuvième siècle, c'est apparemment celle qui n'a ni traditions d'ancêtres, ni blason, ni parchemins, et qui n'est que l'excellence naturelle et originale où peut s'élever un homme sans naissance, par le talent et la hauteur du cœur, les deux dons qui nous viennent le plus directement de Dieu. C'est de cette façon-là que Carrel a été aristocrate.

Sa conversation était profonde et nerveuse, et d'une clarté qu'aucune objection ni aucune matière ne pouvaient troubler. Il parlait avec une facilité sévère et contenue, les mains rapprochées du corps, s'accompagnant d'un geste court, peu varié, mais tout à fait accommodé à son genre de verve, plus intérieure qu'extérieure. Il avait peu de traits, si l'on entend par là ces saillies d'esprit, dont le premier averti est celui d'où ils partent; mais, si le trait n'est qu'une pensée juste et forte, exprimée avec vigueur, une vue inattendue, un jugement qui décide les incertains, un mot qui s'imprime dans la mémoire comme un fait, ce serait trop peu de dire que son discours en était semé, car c'était tout son discours. J'ai eu le bonheur d'entendre causer la plupart des hommes éminents de ce temps, et j'ai un terme de comparaison, un idéal de la supériorité en ce genre. Carrel n'était pas au-dessous de cet idéal. Qu'on se rappelle ses meilleurs articles dans le *National*, et qu'on en ôte l'âpreté de langage qu'il avait tort de juger nécessaire pour l'effet grossier de la presse quotidienne : c'était là la causerie politique

Digitized by Google

de Carrel. Aussi, quand il prenait la plume, ne faisait-il le plus souvent que continuer un entretien commencé. Du même ton dont il parlait, avec la même abondance et la même facilité, il dictait assez vite pour fatiguer la plume la plus rapide, ou écrivait lui-même d'une écriture à peine indiquée, comme pour ne pas s'attarder à former ses lettres, dans cette improvisation extraordinaire.

Dans les autres matières, la littérature, les arts, où Carrel avait moins appris et moins médité, mais où il montrait un grand goût, et, dans les généralités, un instinct toujours sûr, sa conversation était moins égale. Il hasardait alors beaucoup de choses. Au lieu d'un corps de raisons solides et suivies, il se jetait volontiers dans des caprices d'esprit où la force d'ailleurs ne manquait jamais, ni ce qu'il peut y avoir de bon sens dans l'audace. Son langage perdait un peu de la mâle simplicité de ses causeries politiques; il était plus brillant, plus pittoresque; il n'évitait pas l'effet. Mais dans les matières de la politique, Carrel ne laissait jamais échapper un mot par lassitude ou par caprice, pas même à ces moments de dégoût et de langueur où l'on est disposé à se venger sur ses propres convictions de leur peu de succès, en les traitant comme des paradoxes. Jamais parole sortie de lui n'a permis à ceux qui l'entendaient de douter que l'ambition politique ne soit d'abord le plus noble et le plus sérieux des emplois de l'esprit. Et, si j'ai remarqué cette autre sorte de conversation de Carrel, c'est moins parce que rien en lui ne m'a intéressé médiocrement, que parce que c'était comme la forme

Digitized by Google

naturelle d'un des côtés de son caractère dont il me reste à parler.

Notre époque a trouvé un mot pour qualifier ceux qui sont marqués de ce trait particulier; c'est le mot *artiste :* preuve certaine qu'on en a fait une mode, et que, pour quelques-uns qui l'ont naturellement, beaucoup l'affectent et courent après. Chez les premiers, c'est un certain superflu d'activité intellectuelle sans emploi, un délassement après les grands efforts; chez les seconds, ce n'est que de la légèreté qui veut se rendre importante, ou faire considérer comme un certain art de caprice ce qui est tout le fond du personnage. Et ici je ne parle que de ce qu'il y a d'innocent dans le caractère ou dan le rôle d'artiste. Combien pour qui c'est une excuse honteuse de promesses faites et non tenues, d'engagements violés, ou le palliatif de désordres qu'ils veulent nous donner comme les distractions pardonnables d'un esprit supérieur! Combien chez qui la mobilité d'esprit n'est que la forme trompeuse de la corruption du cœur!

Dans Carrel, l'artiste était un homme plein d'abandon et de grâce, et qui n'avait jamais de distractions en ce qui regarde l'honneur. Ceux de ses amis qui ne partageaient point ses opinions, et ne s'attachaient pas à ses espérances, le remarquaient d'autant plus dans ces heures de relâchement, qu'ils pouvaient croire qu'alors il portait plus légèrement la vie. Comme tous les hommes d'une nature excellente, il avait un peu de tous les goûts vifs, et ses impressions, par leur extrême force et par la manière dont il s'y abandonnait, avaient l'air d'être des goûts. Il s'interrompait dans une conversation grave

Digitized by Google

pour jouer avec des chiens, et jamais à demi. Il aimait les exercices du corps et il y avait de la grâce et de force; il y était téméraire, surtout quand on l'excitait. Nous parlions quelquefois de l'éducation des Grecs; il admirait beaucoup qu'on y eût attaché de la gloire aux exercices du corps comme à ceux de l'esprit, et que la vie des anciens fût doublement active. Carrel était un Grec par ce trait-là, et un de ces Grecs d'Athènes qui n'avaient d'incapacité d'aucune sorte et qui ambitionnaient d'être les premiers en toutes choses.

Il n'en laissait pas tout voir à ses amis. Certaines choses étaient gardées pour l'intérieur de sa maison. C'est de là que j'ai su qu'il aimait à chanter, et qu'il y réussissait, ayant une voix timbrée et sonore, et une mémoire musicale remarquable. Il chantait des airs mâles et patriotiques et se reposait ainsi du travail ou s'y préparait. Il dansait aussi. J'ai su de la même source que, rentrant un jour de l'Opéra, où il venait d'admirer la charmante Taglioni, il se mit à danser, disant que la danse n'est que le mouvement cadencé d'un corps souple; il le faisait, comme le reste, avec abandon et grâce. L'amour du mouvement, un sentiment vif du naturel et du vrai en toutes choses, le poussaient bien plus que la prétention à tout faire; car on ne met de prétention que dans les choses où l'on veut être vu. Après tout, si mon amitié me trompe, et si ce que je prends pour de la grâce dans cet homme supérieur n'est qu'une de ces inévitables puérilités attachées à la nature humaine, j'aime encore mieux Carrel dansant à huis clos que cet autre homme supérieur de notre temps qu'on surprit

Digitized by Google

un jour monté sur sa table pour voir dans la glace l'effet d'un nouveau pantalon [1].

Ces petits détails, que je résiste à multiplier, ne sont rien pour la postérité; mais ils sont beaucoup pour ses amis, et presque tout pour quelques-uns. Devais-je donc, par un respect de rhétorique pour l'homme, refuser à ces amis, à ces cœurs où il ne mourra jamais, des souvenirs par lesquels il leur appartient plus intimement?

Le souvenir des êtres qu'on a aimés n'est profond et vrai que quand il s'attache en quelque manière aux traces matérielles que ces êtres ont laissées. La mémoire de l'esprit est peu avide; elle se contente du souvenir des œuvres. La mémoire du cœur ne se satisfait qu'en ressuscitant la personne sous ses traits les plus naturels et les plus secrets. Pour moi, je suis ainsi pour ceux que j'ai aimés. Il est des gestes familiers de mon père dont le souvenir me fait tressaillir; il est de certaines larmes de ma mère, le jour où ses six enfants lui souhaitaient sa fête et se suspendaient tous à son cou, qui sont comme le premier trait par où, peu à peu, mon cœur la fait revivre et me la représente tout entière. C'est souvent le sourire de Carrel qui le remet sous mes yeux, et ce premier souvenir réveillant tous les autres, après son sourire, c'est sa voix que j'entends, c'est sa personne que je vois.

1. M. de Chateaubriand.

Digitized by Google

III

CARREL ÉCRIVAIN

Carrel n'a été écrivain que faute d'un rôle où il pût agir plus directement. C'est peut-être pour cela qu'il a été écrivain excellent et d'un caractère tout particulier. Il est rare que ceux qui font profession d'écrire, quelle que soit d'ailleurs leur aptitude, échappent à certaines complaisances pour le goût du jour, qui gâtent l'esprit le plus juste et le plus heureux. Rien de si vrai, de notre temps surtout, où les talents les plus naturels sont tentés par certaines formes de caprice qu'on leur vante comme des traits d'originalité, et qui ont d'ailleurs l'avantage de mener sûrement au succès. Le nombre étant très-petit des auteurs qui n'écrivent que pour se satisfaire, et qui se satisfont difficilement, la plupart, même les plus habiles, n'écrivent que pour plaire à des lecteurs façonnés à un certain tour particulier de pensées; ou plutôt, imitateurs à leur insu, ils sentent ingénument et croient tirer de leur fond des idées qui leur viennent d'autrui. Un écrivain de profession, et j'ajoute de vocation, si naturel que soit son tour d'esprit, regarde d'abord comment on écrit de son temps, ce qui réussit, ce qu'il aime lui-même dans ce qu'il lit. Il se règle là-dessus, et, à chaque changement de goût, il prend la manière à la mode, réussissant

Digitized by Google

toujours, mais n'écrivant jamais bien. Quelques-uns, après avoir passé l'âge où les influences du dehors sont moins fortes et où le besoin de se satisfaire commence à se distinguer du désir de plaire, redeviennent naturels par le travail et retrouvent par la science l'instinct.

Mais ceux-là ne sont pas communs, et leur retour au naturel n'est jamais si complet, qu'il ne se rencontre dans leurs écrits les plus vrais des traces des anciennes habitudes. Personne ne s'en peut garder, parmi ceux qui n'écrivent que pour écrire, plumes brillantes auxquelles il manque un sujet; tous y persévèrent jusqu'à ce qu'ils cessent d'écrire, ce qui arrive le jour où ils cessent d'imiter. Celui qui n'écrit que pour agir, et qui écrit comme il agit, de toute sa personne, pourra exceller dès l'abord sans passer par toutes ces transformations où il reste toujours des vestiges de l'imitation dans le naturel. S'il a de l'instinct, c'est-à-dire un tour d'esprit conforme au génie de son pays, il pourra devenir un écrivain supérieur sans même se douter qu'il soit écrivain.

C'est ce qui se peut dire d'Armand Carrel. Quoiqu'il ait beaucoup écrit, et dès l'école militaire, il n'a jamais pensé à se faire un nom dans les lettres. Écrire a été pour lui, dans le commencement, un moyen de fixer dans sa mémoire des connaissances dont il pouvait avoir besoin pour un but encore vague, mais nullement littéraire. Plus tard, ç'a été un moyen d'imposer, sous la forme de doctrines, sa passion d'agir aux consciences et aux événements, ou au moins de la soulager. Pour lui, le modèle de l'écrivain était l'homme d'action racontant ce qu'il a fait. C'était César dans ses Commentaires, Napoléon dans

Digitized by Google

ses Mémoires. Carrel voulait qu'on écrivît soit après avoir agi, soit pour agir, quand c'était le seul mode d'action opportun ou possible. Plus tard ses idées se modifièrent là-dessus, ou plutôt se complétèrent. Il garda ses préférences ; mais il reconnut qu'on n'agit pas seulement en faisant la guerre comme César et Napoléon, et qu'un homme fort sédentaire peut agir tout aussi bien qu'un général qui court d'un bout à l'autre du monde. Bossuet agit à sa manière, Pascal à la sienne ; Voltaire, Rousseau, Buffon, à la leur. Ainsi complétée, l'idée de Carrel est excellente en soi. Cela équivaut à dire que, l'action étant la manifestation la plus franche et la plus naturelle de l'homme, il faut, pour bien écrire, être mû par une force aussi impérieuse que celle qui nous fait agir. Or on n'est dans cette condition-là qu'autant qu'on a une forte et noble passion à satisfaire, quelque grande vérité à défendre, un idéal à atteindre. Hors de là, l'écrivain n'est que le moins plaisant de l'espèce des charlatans.

Les études littéraires de Carrel avaient été fort négligées. Il nous racontait que, tout en étant parmi les meilleurs élèves du collége de Rouen par les dispositions, il était dans les médiocres par les résultats. Ses penchants militaires se montraient dès le collége par le choix même de ses lectures. Il lisait les historiens, surtout à l'endroit des opérations militaires, et il aimait, avant de les comprendre, ces détails si étrangers à la vie de collége. Jamais vocation ne fut plus précoce et plus décidée. Pour le reste des études, il y assistait avec impatience, plutôt qu'il n'y prenait part. Toutefois, me disait-il, Virgile l'avait frappé. Il m'en récitait quelquefois des vers appris

Digitized by Google

dans sa tendre jeunesse, et qu'il n'avait ni relus ni oubliés. Regardez comme la destinée d'un homme supérieur se prépare de loin. Cet enfant qui, après avoir dévoré une mauvaise traduction de Xénophon ou de César, est sensible à l'art divin de Virgile, un jour le goût et la volonté en feront un homme d'action; l'instinct en fera un admirable écrivain.

Au sortir du collége, et pendant sa préparation pour entrer à l'école militaire de Saint-Cyr, Carrel se livra exclusivement aux études historiques et de stratégie. A l'école, il y employa tout le temps que lui laissaient les occupations intérieures. Après la guerre d'Espagne, et pendant sa prison, sous la menace d'une peine capitale, il écrivit différents résumés d'histoire ancienne et moderne. Nous les avons retrouvés parmi ses papiers. Ils sont écrits avec beaucoup de netteté, d'un style simple et coulant; du reste, sans jugements ni réflexions. Ce sont des travaux de mnémotechnie, pour imprimer la suite des faits dans sa mémoire. Mais la sécheresse même de ces matériaux indique la force d'esprit de Carrel et la manière dont il entendra l'art de l'écrivain, si les événements le réduisent là. Carrel avait besoin d'une vue générale sur l'histoire universelle. Ces matériaux en sont les résumés les plus sommaires. Son imagination sommeillait pendant que son esprit parcourait la suite de l'histoire dans les événements généraux et incontestables. Ce n'est pas le seul mérite de ces ébauches. On ne sait de quoi s'étonner le plus, ou de la fermeté de cet esprit qui poursuit son dessein sans se laisser distraire par la partie anecdotique et pittoresque des faits, ou de cette

Digitized by Google

facilité qui couvre déjà de nombreux cahiers d'une écriture serrée, rapide et sans ratures.

En écrivant ces abrégés d'histoire, Carrel ne croyait pas céder à un instinct supérieur et ne voulait pas s'exercer à l'art de l'écrivain. La preuve, c'est qu'après son acquittement et à son retour à Paris, en septembre 1824, il ne pensa pas d'abord à écrire. La tentation était grande pourtant. La presse ouvrait alors une voie à tous ceux qu'un goût sérieux portait vers les lettres, et attirait à elle tous ceux à qui manquait seulement une vocation déterminée d'un autre côté. Carrel hésita longtemps. Sa famille lui conseillait le commerce, et il dut y penser sérieusement. On le pressait; on craignait la perspective d'un oisif onéreux aux siens. Ce fut au milieu de ces incertitudes, qui allaient devenir des souffrances, qu'un homme de talent et de cœur, digne d'être un moment le patron de celui dont il devait être plus tard le collaborateur modeste et dévoué, M. Arnold Scheffer, le proposa pour secrétaire à M. Augustin Thierry, lequel achevait alors l'*Histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands*. Sa vue, déjà affaiblie par le travail, avait besoin de la main et des yeux d'un collaborateur habile. Il accepta les services du jeune officier, et lui offrit l'équivalent de son traitement. Carrel dut en sentir une vive joie. Il échappait à ces luttes de famille dont la fin est au prix d'une séparation; il échappait à l'humiliante nécessité d'être un mauvais négociant.

Le travail de Carrel, installé auprès de M. Thierry, consistait à faire des recherches, à débrouiller et à mettre

Digitized by Google

en ordre des notes, à corriger les épreuves de l'*Histoire de la conquête*. Ces travaux, et d'autres du même genre, ne sont stériles et subalternes que pour un esprit médiocre; Carrel y trouva de quoi déployer sa sagacité et exercer son goût.

Six mois se passèrent ainsi. Jusque-là, il n'avait pas encore pris la plume pour son compte. Un libraire étant venu demander à M. Thierry un résumé de l'histoire d'Écosse, celui-ci, qui suffisait à peine à ses immenses travaux, engagea Carrel à s'en charger. Carrel se mit au travail, et écrivit un court et substantiel résumé, où M. Thierry dut mettre, pour les convenances du libraire, une introduction de sa main. L'ouvrage eut assez de succès pour que Carrel refusât désormais tout traitement. M. Thierry n'y consentit pas d'abord : mais, Carrel insistant, il fut convenu qu'il recevrait le traitement durant trois mois encore, après quoi il serait libre.

Dans l'intervalle, la mère de Carrel avait fait un voyage à Paris. Les lettres de M. Thierry ne l'avaient pas rassurée. Cette modeste existence d'homme de lettres ne la tranquillisait point, et paraissait la flatter médiocrement. Elle avait besoin que M. Thierry lui renouvelât ses premières assurances, et se portât en quelque façon garant de l'aptitude littéraire et de l'avenir de son fils. A deux reprises, elle l'interpella vivement sur ce sujet. Pendant que M. Thierry parlait, madame Carrel fixait sur lui un regard pénétrant, comme pour distinguer ce qui était vrai, dans ses paroles, de ce qui pouvait n'être que politesse ou encouragement. Quant au jeune homme, il écoutait sans rien dire, respectueux, soumis, presque craintif devant sa

Digitized by Google

mère, dont la fermeté d'esprit et la décision avaient sur lui beaucoup d'empire. Carrel ne fléchissait que devant ses propres qualités, car ce qu'il respectait dans sa mère n'était autre chose que ce qui devait, plus tard, le faire respecter lui-même comme homme public.

Après la seconde entrevue, où, pressé entre deux volontés inflexibles, dont l'une lui demandait de s'engager, et l'autre, discrète et silencieuse, lui promettait de ne pas lui faire défaut, M. Thierry s'était sans doute montré plus affirmatif, madame Carrel partit pour Rouen, plus convaincue et plus tranquille.

Pour parler des rapports d'homme à homme entre Carrel et M. Thierry, sans être jamais familiers, rien n'y manquait de ce que l'estime réciproque pouvait y mettre de solidité; mais Carrel montra toujours beaucoup de réserve. Cette disposition, nullement gênante dans le tête-à-tête, à l'arrivée d'un étranger, devenait de la contrainte. Un jour, un parent de M. Thierry entre au moment où Carrel lui faisait la lecture d'un journal. Après quelque conversation, cette personne prie bien innocemment Carrel de continuer. Il avait trop de tact pour s'y refuser, mais trop de susceptibilité pour s'y résigner sans dépit. La personne partie, on se remet au travail. M. Thierry ne tarde pas à voir que Carrel n'a pas toute sa bonne humeur; il lui demande ce qui a pu le mécontenter. Carrel le lui avoue. « Il n'est service pour vous, dit-il, qui me répugne ou me coûte; mais je ne veux pas que d'autres me demandent ce que vous avez seul le droit d'obtenir. » M. Thierry lui fit d'obligeantes excuses. Carrel ne voulut pas être en reste avec lui. « Il faut me pardonner, disait-

Digitized by Google

il ; je suis militaire, et les militaires ont la mauvaise habitude de s'offenser pour des riens. »

Les trois mois obtenus par M. Thierry s'étaient écoulés, et l'*Histoire de la conquête d'Angleterre* avait paru. Carrel ne venait plus chez M. Thierry à titre de secrétaire, mais seulement comme ami, offrant gratuitement des services devenus plus rares, que son talent croissant rendait sans doute plus précieux. Il passait une partie du temps à faire des recherches et à copier des extraits qui devaient servir aux travaux ultérieurs de l'historien. Dans le même temps, il préparait un nouveau résumé, à l'instar du premier, de l'histoire de la Grèce moderne. C'était plus l'œuvre de Carrel que le *Résumé de l'Histoire d'Écosse*. M. Thierry n'y avait contribué que pour le projet, où il l'avait poussé, et pour quelques conseils particuliers qui mirent le jeune écrivain sur la voie des notions sûres et intéressantes. Au reste, l'ouvrage put se passer de la protection d'un morceau préliminaire, et le plan comme la rédaction en appartiennent entièrement à Carrel. Ce *Résumé*, publié à la fin de l'année 1827, a été réimprimé en 1829.

Les deux premiers écrits de Carrel furent lus fort légèrement, comme le sont presque toujours, même par les juges les plus compétents, tous les livres signés d'un nom inconnu. Ils donnaient tout au plus à l'auteur, et encore dans un cercle fort étroit, la réputation d'un homme de lettres assez habile, mais dont il fallait borner la collaboration aux sujets qui peuvent se contenter d'une plume secondaire. Or les produits d'une plume ainsi classée sont médiocres, surtout quand elle n'est point stimulée

Digitized by Google

par cette âpreté pour le gain qui rend infatigables les talents vulgaires. Le prix de ses deux petits volumes avait permis à Carrel de passer à sa guise les premiers jours de son indépendance. Il dut bientôt y ajouter celui d'articles publiés çà et là dans les journaux et les revues, non sans de vives souffrances d'amour-propre, à cause des difficultés et des retards qu'il y trouvait, et de cette censure de la rédaction en chef souvent inintelligente à force d'indifférence, qui lacère le cœur de l'écrivain, croyant ne couper que son papier. Ces faibles ressources défendaient à peine Carrel de la pauvreté, ou du moins de cette gêne qui, pour tous ceux que les travaux de l'esprit livrent à tous les besoins honorables, est une sorte de misère.

Il fallut plus d'une fois que la bourse de ses amis pourvût aux plus pressantes nécessités. Carrel était tombé dans toutes les incertitudes de sa première arrivée à Paris. Cette pudeur des grands talents, qui ne leur permet pas d'accepter un emploi en sous-ordre, beaucoup de paresse rêveuse, ou beaucoup de temps donné à des travaux sans produit, que sais-je? peut-être l'orgueil secret de sa renommée future, aigrissaient ces incertitudes. Il ne manqua rien aux épreuves du pauvre jeune homme, pas même de penser de nouveau à rentrer dans le commerce. Il y pensa, en effet, et fort sérieusement. Il choisit le commerce des livres, apparemment comme s'éloignant le moins de ses habitudes littéraires. Une demande de fonds fut faite à sa famille, qui lui envoya de quoi monter, en société avec un ami, une modeste librairie qui n'eut le temps de ruiner personne. La mise de fonds seulement y périt, au moins ce qui n'en fut pas employé à faire vivre Carrel pendant

Digitized by Google

quelques mois. C'est dans l'arrière-boutique de cette librairie, sur un comptoir auquel était attaché un gros chien de Terre-Neuve, que Carrel, tantôt plongé dans les recueils politiques anglais, tantôt caressant son chien favori, médita et écrivit l'*Histoire de la contre-révolution en Angleterre*. Ce livre parut en février 1827.

C'est le premier ouvrage où Carrel ait eu l'occasion d'exposer, ou du moins de laisser voir, dans l'appréciation d'une époque analogue, son sentiment sur la politique de la restauration.

Le titre seul du livre dit assez quel était ce sentiment. C'est la restauration française que Carrel voulait avertir, en écrivant l'histoire de la contre-révolution d'Angleterre. On commençait alors à comparer les Bourbons aux Stuarts, et cette comparaison était déjà pour quelques-uns une inquiétude, pour un plus grand nombre une espérance. Carrel était de ces derniers, ainsi que beaucoup d'esprits, non plus prévoyants, mais plus impatients. Ce livre est donc moins une histoire qu'un pamphlet historique. Carrel expliquait la politique de Jacques II d'après le sentiment que lui inspirait celle de Charles X. Toutefois l'analogie est si parfaite entre certains hommes et certaines choses, aux deux époques, que la vérité n'a point souffert des préoccupations de l'historien, et que la comparaison du présent et du passé, au lieu d'obscurcir sa vue, l'a étendue et fortifiée. Rien n'annonce, d'ailleurs, que ce livre ait été écrit d'une main passionnée. Les adversaires les plus décidés d'un gouvernement ne sont pas toujours les plus violents dans l'expression. Une ambition ajournée fait plus de bruit qu'une aversion froide

Digitized by Google

et implacable. Carrel parlait avec moins de colère à la restauration, qu'il regardait déjà comme morte, que beaucoup qui l'attaquaient tout en voulant prolonger sa fin à leur profit. Il ne la menaçait pas pour lui faire peur ou s'imposer à elle, mais parce qu'il la croyait condamnée par l'histoire. Rien dans ce livre n'est vague, rien n'est donné à la déclamation, cette arme des adversaires qui ne demandent qu'à être amis.

Outre l'intention évidente de prédire à la restauration le sort qui l'attendait, Carrel avait-il songé à prévoir, à aider pour sa part un dénoûment du même genre que celui de 1688? Le duc d'Orléans était-il aussi nettement annoncé et désiré dans la personne du prince d'Orange que Charles X était condamné dans celle de Jacques II? Une telle question ne peut pas être injurieuse pour la mémoire de Carrel. On est bien sûr qu'il ne s'agit pas de savoir si cette seconde prédiction était intéressée, et si Carrel pensait à s'inscrire sur la liste des serviteurs aspirants de la royauté qui hériterait de Charles X. Il n'y a rien d'embarrassant dans l'histoire d'un homme dont le caractère noble a toujours gouverné l'esprit : rien donc n'en doit être négligé, parce que rien n'en peut être d'un médiocre exemple. Je n'ai dès lors aucun scrupule à dire ce que m'a suggéré à cet égard la lecture de son livre.

Carrel, en 1827, ne portait pas ses vues ni ses espérances pour la France au delà d'une révolution de 1688, c'est-à-dire d'une royauté consentie. Si ce fut une faute politique de se déclarer contre cette royauté après l'avoir appelée et jugée inévitable, il importe que cette faute ne

Digitized by Google

se prolonge pas sur les années de sa vie antérieures à 1830. On se souvient de son mot sur l'immobilité à laquelle prétendent *follement* les partis. Or ce serait le louer singulièrement que lui attribuer une prétention qu'il jugeait si sévèrement dans les autres. En songeant, en 1827, à une révolution de 1688, qui substituât la royauté consentie à la royauté de droit divin, Carrel avait le double mérite de penser comme tous les bons esprits d'alors, et d'être, plus qu'aucun d'eux, pur du soupçon de travailler à sa propre fortune, en dirigeant l'opinion dans le sens de ce changement.

Si Carrel eût été, dès 1827, engagé dans les idées républicaines, aurait-il écrit l'*Histoire de la restauration des Stuarts*, c'est-à-dire de tout ce qui légitima et rendit populaire dans la Grande-Bretagne la royauté consentie du prince d'Orange? Je veux bien que, contre le penchant de tout esprit dévoué à une opinion, il ait écrit, avec des arrière-pensées républicaines, une histoire monarchique; mais comment n'a-t-il jamais montré ses espérances dans ses prédictions? Quelle belle occasion pourtant d'opposer à tous ces partis qui s'écrasent tour à tour au nom d'idées contradictoires, à ces royalistes conspirant contre le roi, à ces catholiques ménageant les plus extrêmes opinions protestantes, à ces dissidents coalisés avec les papistes contre les anglicans, à tant d'alliances monstrueuses, à tant de mobilité passionnée, la silencieuse immobilité du parti républicain! Quels tableaux à faire, même avec la manière sobre et contenue de Carrel, des morts glorieuses des Russell et des Sydney, ces nobles victimes des illusions républicaines!

Digitized by Google

Quoi de plus aisé que de rabaisser la victoire du prince d'Orange, en montrant toutes les souffrances qu'elle laissait crier, tous les droits qu'elle ne reconnaissait pas, toutes les imperfections qu'elle adoptait, toutes les représailles et toutes les réparations dont elle chargeait l'avenir?

Dans le livre de Carrel, les vieux républicains du règne de Charles Ier sont traités avec respect, mais sans sympathie particulière. Carrel les juge, preuve que leur cause n'est pas la sienne. Leurs consciences sont admirées; qui ne les admirerait pas? mais leurs idées sont jugées avec sévérité. Selon Carrel, ils ont pris pour un caprice de cour ce qui est l'œuvre de la nation. Ce sont eux qui ont fait naître les alarmes auxquelles la liberté a été sacrifiée. Russell, Sydney, grandes âmes, ont été des esprits irrésolus, voulant la fin sans vouloir les moyens, proclamant le droit d'insurrection et niant toute pensée de violence contre la personne du roi. Si ce sont là des jugements d'ami, celui-là est un ami bien froid, qui peut être assez juste pour fournir des raisons à ceux qui seraient tentés d'être plus que sévères.

Quant à la victoire du prince d'Orange, loin de la rabaisser, Carrel la relève, d'abord en traitant avec une faveur particulière cet homme illustre, ensuite en lui faisant un cortége, dans sa marche triomphante d'Exeter à Londres, de tous les intérêts sérieux, de toutes les libertés politiques et religieuses de l'Angleterre. Il n'y a qu'un mécontent, outre le parti vaincu, ou plutôt tout ce qui s'était compromis d'une manière irréparable; ce mécontent, c'est le peuple. Mais de quoi l'est-il? Carrel

Digitized by Google

ne prend pas de détour pour le dire. Tantôt de ce qu'on l'a frustré de quelques jours de désordre et de pillage, et de ce qu'il ne trouve pas dans les manifestes « ce qui eût enflammé ses passions » ; tantôt de ce que l'approche du prince d'Orange enhardit les magistrats de la Cité dans la répression des désordres intérieurs, inévitable résultat des révolutions; tantôt de ce que l'entrée furtive et sans appareil du prince dans Londres prive la curiosité populaire du spectacle d'une procession solennelle.

Telle était l'opinion de Carrel en 1827. Pourquoi donc, après une expérience de quelques mois seulement, s'est-il tourné contre la royauté consentie? Par dépit, n'a-t-on pas manqué de dire. Si on eût fait à Carrel une situation convenable dans le nouvel état de choses, on l'eût acquis irrévocablement. M. Littré a cité un mot de lui : « Peut-être m'eût-on désarmé en me donnant le commandement d'un régiment. » Ce mot est vrai, je l'ai entendu; mais il n'était ni sérieux ni même plaisant à la manière de certains mots qui cachent une arrière-pensée sérieuse. J'en sais un qui le réfute et où Carrel paraît tout entier : « Croit-on, disait-il, que moi, simple officier, et qui sais combien il importe à la discipline de l'armée que les grades n'y soient donnés qu'aux services, j'eusse censenti jamais à usurper les épaulettes de colonel? » Ce n'est donc point avec le don d'un régiment qu'on eût gagné Carrel. J'ignore quelle offre eût été mieux reçue. Si Carrel a eu à cet égard quelque désappointement, je ne sache pas qu'il s'en soit ouvert à personne. Peut-être un emploi élevé, qui eût maintenu l'égalité

Digitized by Google

entre lui et ses premiers amis politiques, l'eût-il attaché au gouvernement nouveau tout le temps qu'à son avis la royauté et le pays n'auraient fait qu'un. Sitôt qu'il aurait cru que l'intérêt dynastique se distinguait assez de l'intérêt du pays pour que les services d'un fonctionnaire parussent des services à la personne du prince, Carrel aurait quitté les fonctions publiques. Il ne pouvait servir avec suite qu'une cause générale ou un être collectif, le pays : un emploi même élevé eût laissé trop de personnes au-dessus de lui.

Voilà, s'il fallait expliquer par une ambition trompée sa levée de boucliers républicaine, ce qu'on en pourrait dire de plus fondé. Mais, je le répète, quoique rien ne fût plus permis que l'ambition de Carrel, ni rien de plus juste que son chagrin de la voir trompée, ce n'est point par désappointement qu'il arbora le drapeau républicain. Car pourquoi le moindre retard? pourquoi ne pas se déclarer, dès le premier jour, sous l'impression de l'inconcevable abandon, ou plutôt du désaveu indirect qui suivit son envoi dans les départements de l'Ouest? pourquoi pas le lendemain de cette ridicule nomination à une préfecture de troisième ordre, à laquelle on l'avait appelé sans le consulter? L'occasion était assez belle, et Carrel n'était pas de ces hommes qui se fâchent longtemps après l'affront, et qui mettent, entre leur ressentiment et l'éclat qu'ils ont résolu d'en faire, un intervalle calculé. Les griefs étaient justes; et qui peut dire que, dans une certaine mesure, les mécontentements d'un homme supérieur par le cœur et par l'esprit ne soient pas des mécontentements publics?

Digitized by Google

Cependant Carrel ne s'émut pas. Devenu maître de la direction du *National*, il accepta, comme tout le monde, la royauté consentie, et en surveilla l'expérience encore nouvelle avec plus de doute que d'hostilité ouverte. Mais il se fatigua bientôt de cette attitude. Quand tout le monde croyait à une guerre européenne, Carrel crut que la royauté nouvelle n'en soutiendrait pas le fardeau, et que la nation seule, se gouvernant par elle-même, pouvait encore tenir tête à la coalition des vieilles royautés légitimes. Derrière lui, cette opinion était déjà personnifiée dans un parti malheureusement enchaîné aux souvenirs et à l'imitation de l'épouvantable dictature de 93. Entre l'immense majorité, qui croyait la guerre imminente, et ce parti qui, pour la faire et la terminer glorieusement, parlait d'exhumer des archives de la commune et du comité de salut public le fantôme de la Terreur, Carrel proposa la théorie d'un pouvoir exécutif responsable, n'ayant aucun intérêt qui ne lui fût commun avec le pays, et s'interdisant de sacrifier ses libertés même à sa défense. Il crut qu'il fallait rassurer la France en lui montrant que, si la guerre ou l'entraînement démocratique produit par la révolution de Juillet devait emporter la royauté consentie, il y aurait entre elle et la désorganisation extrême une forme de gouvernement raisonnable et déjà éprouvée. C'était, dans son opinion, une voie de salut offerte à l'immense majorité de ceux qui ne veulent pas de l'indépendance sans la liberté, ni de la liberté sans l'ordre.

Telle a été la véritable pensée de Carrel. Je ne l'imagine pas; je la lui ai entendu exposer avec une force et

Digitized by Google

une lumière que toute mon amitié ne saurait donner à ce récit. Des diverses explications qu'on pourrait donner du passage de Carrel aux idées républicaines, celle-ci est la seule qui ait pour elle l'autorité d'aveux directs, de déclarations explicites de lui. Ce fut le fonds inépuisable de cette polémique de 1831 à 1832, qui donna autant de retentissement à une erreur de Carrel que tous les talents ralliés au gouvernement de 1830 en donnèrent aux réalités, quelquefois un peu vulgaires, contre lesquelles elle se brisa.

L'*Histoire de la contre-révolution en Angleterre* n'ajouta pas beaucoup à la réputation d'écrivain de Carrel. En lui tenant compte de la force d'esprit qu'avait demandée cet ouvrage, on n'y trouvait pas encore ce talent particulier d'expression auquel on reconnaît un écrivain. Ce ne fut qu'après la publication, dans la *Revue française*, de deux articles étendus sur la guerre d'Espagne de 1823 que Carrel fut jugé digne de ce titre. C'est une opinion générale parmi ceux qui ont suivi avec attention cette vie si courte et si glorieuse, que son talent subit, à cette époque, une transformation inattendue, et que Carrel brisa l'obstacle qui l'empêchait de s'épanouir. Ces articles parurent en 1828, moins d'un an après l'*Histoire de la contre-révolution en Angleterre*. Quelques personnes considérables s'honorent d'avoir, à dater de ces pages, deviné l'avenir réservé à Carrel. En deçà, dit-on, il n'y a qu'un littérateur estimable, des qualités négatives, une main ferme, mais point de ce qu'on peut appeler du talent, dans le sens rigoureux du mot, non dans le sens relâché où l'emploie et le prostitue une certaine école critique.

Digitized by Google

Cette appréciation est-elle exacte? Ne s'y mêle-t-il pas, à l'insu de ceux qui la font ou qui n'y contredisent pas, soit quelque préjugé littéraire du même temps que les débuts de Carrel, soit un certain penchant à ne pas admirer de trop bonne heure un homme qu'il faudra bientôt admirer sans réserve? Les débuts littéraires de Carrel ont été modestes : qui pourrait le nier? C'est même une preuve de supériorité qu'il ait eu un commencement, et qu'ensuite il ait grandi avec ces intervalles et ces progrès qui marquent la vie physique et morale de tous les êtres bien organisés. Je veux bien que, jusqu'en 1828, les plus belles pages de Carrel soient ces fameux articles sur la guerre d'Espagne; mais qu'il ait été homme de lettres jusque-là, et seulement à dater de là écrivain, c'est à quoi je ne puis consentir. Je crois même que, sans le préjugé particulier auquel j'ai fait allusion tout à l'heure, outre la difficulté de reconnaître et d'avouer un talent nouveau, on eût pu prédire un grand nom littéraire à Carrel dès ses modestes résumés. On dit que de tous ses amis un seul eut cet honneur : ce fut Sautelet, dont le suicide devait inspirer à Carrel des pages si vigoureuses et si mélancoliques. Sautelet, mort en 1830, n'a pas pu voir toutes ses prédictions accomplies; du moins il ne les a pas vues arrêtées à jamais par une fin funeste.

Ce préjugé, qui avait commencé par n'être qu'un sentiment juste, consistait à ne reconnaître un écrivain qu'à une certaine qualité qu'on appelait le pittoresque de l'expression. C'était un sentiment juste, eu égard à la plupart des écrivains du commencement de ce siècle, lesquels avaient éteint la vraie langue française sous une certaine

Digitized by Google

rhétorique de mots abstraits, écho affaibli de la langue, déjà fléchissante, du dix-huitième siècle. Mais ce sentiment devint un préjugé, le jour où l'expression pittoresque fut estimée comme un privilége si considérable et un don si particulier, qu'on se prit à la louer, indépendamment de la pensée, et que du regret d'une qualité disparue de la littérature on fit une théorie de style, où la forme était séparée du fond. Or, si je ne me trompe pas sur une époque dont j'ai manqué de cinq ou six années seulement d'être le contemporain, c'est au plus fort de ce préjugé que parurent les premiers écrits de Carrel. Au lieu d'y remarquer cette netteté précoce de l'expression, ce sens ferme, cette force intérieure déjà contenue, cette convenance déjà parfaite du style et des idées, on ne fut préoccupé que de ce qu'on n'y trouvait pas. On ne vit guère ce qui était d'instinct dans les écrits du sous-lieutenant de vingt-trois ans, et on regretta de n'y pas voir ce qu'il aurait pu si facilement imiter d'autrui.

Les *Résumés* des histoires d'Écosse et de la Grèce moderne, les articles sur les questions générales de population, dans la *Revue américaine*, l'*Histoire de la contre-révolution en Angleterre*, ne sont d'aucune école, et par là même sont de la bonne langue française. Il y a tel chapitre de l'*Histoire de la Grèce moderne*, écrit en 1825, qui n'est pas d'une main moins habile ni d'un écrivain moins consommé que la préface écrite en 1829, en tête de la seconde édition, postérieurement aux fameux articles sur l'Espagne. Je reconnais déjà dans tout ce qui est sorti de la plume de Carrel une qualité fort supérieure à l'expression pittoresque, et qui ne risque pas de passer

Digitized by Google

de mode, parce qu'elle n'est pas imitable : c'est la propriété du langage dans tous les ordres d'idées.

Les matières de la guerre, de l'administration, de la politique, de l'économie sociale, des mœurs, outre les mots et les tours qu'elles empruntent à la langue générale, ont un corps d'expressions particulières, dont le sens vif et primitif est réservé pour les idées spéciales qui s'y rapportent. C'est à la connaissance naturelle et à l'emploi sûr et facile de toutes ces langues spéciales, bien plutôt qu'au pittoresque de l'expression, que je devinerai un écrivain supérieur. Bossuet n'est notre plus grand écrivain en prose que parce qu'il a su et manié parfaitement la langue de chaque ordre d'idées et toutes les langues de toutes les idées. Carrel en eut aussi tout d'abord le talent, mais non le talent tout entier.

On naît écrivain ; mais on devient penseur, vivre étant la matière même de la pensée. Les grands esprits pensent plus tôt, abrégent les intervalles et rapprochent les degrés ; mais ils ne pensent qu'au fur et à mesure qu'ils vivent, et jamais dès l'abord avec toute la force, toute la maturité, toute l'étendue que l'âge leur apportera. De même, tous les esprits, y compris les plus grands, commencent par suivre les traces d'autrui, et par rouler dans le torrent des idées courantes, croyant faire le bruit qu'ils entendent et imaginer ce qu'ils imitent. On n'est complétement écrivain que le jour où, soit qu'on invente quelque chose, soit qu'on adhère librement et par le progrès naturel de son esprit à ce que les autres ont inventé, on s'appartient et on ne s'inspire que de soi.

Jusqu'aux articles sur la guerre de 1823, Carrel n'a

Digitized by Google

vait possédé ni toute la force de sa pensée ni toute la liberté de son esprit. Il avait pris la plume sans un goût bien vif, pour échapper à une profession vulgaire et pour vivre. Le premier livre qu'il écrit, M. Thierry lui en cède en quelque sorte la commande, et lui en donne l'idée générale. Le second naît d'un conseil du même homme et de conversations avec un Grec instruit. C'est d'ailleurs un résumé, et les résumés étaient alors à la mode; quiconque en écrivait un imitait. Dans les articles insérés çà et là, le choix était pour un quart, la nécessité pour les trois autres. S'il y eut un peu plus de Carrel dans l'*Histoire de la contre-révolution en Angleterre*, la considération de l'à-propos, la popularité des travaux analogues, en inspirèrent la plus grande part. Quoique les tendances y soient nettes et décidées, le langage n'en est pas fort expressif, soit que la passion manque à l'écrivain pour des idées qu'il doit plus tard abandonner, soit que, ces idées lui étant communes alors avec beaucoup de gens, il n'ait pas voulu paraître se les approprier par un certain appareil d'expressions vives, affectant l'invention.

La passion seule colore les écrits, non cette passion des esprits médiocres, qui hurlent quand on crie autour d'eux, mais celle des hommes supérieurs, qui est leur raison servie par toutes les facultés de la vie sensible. Avant le moment de la passion, Carrel ne s'était pas fait, à l'imitation de quelques contemporains, un certain système de style coloré et pittoresque. Préservé, par la force de son instinct, de se donner laborieusement des défauts imités, il conformait son langage au train calme et à l'in-

Digitized by Google

spiration un peu étrangère de ses pensées. Comme tous les écrivains appelés aux succès durables, il ne s'était point embarrassé à l'avance de ces habitudes de style factice, qui se prolongent jusque dans les belles années du talent. Il était parfaitement libre pour l'heure des pensées mûres et passionnées, et possédait un excellent fond d'écrivain, si je puis dire ainsi, sur lequel la passion devait un jour jeter quelques couleurs, sans toutefois en changer la nature, laquelle était forte et saine, dès les premières pages du sous-lieutenant de 1823.

Cette couleur, qui peint les paroles à l'esprit, marque un bon nombre de pages des deux articles sur l'Espagne. C'est que le sujet est du choix de Carrel. Il prend le prétexte d'ouvrages sur cette matière pour exposer ses idées personnelles sur la guerre de 1823, sur la situation de l'Espagne, sur l'armée prétendue libératrice que la politique des Bourbons de la branche aînée y envoya faire cortége au supplice de Riego, sur les généraux de la petite armée révolutionnaire, Mina, Milan, sur ces proscrits de divers pays « qui vinrent, dit Carrel, dans son nouveau style, agiter inutilement aux yeux de nos soldats des couleurs oubliées, et qui, avant d'enterrer ce drapeau, ce qui trompait leurs espérances, crurent lui devoir cet honneur d'être encore une fois mitraillés sous lui ! » Carrel s'était joint à ces proscrits; il était officier dans cette petite troupe de soldats de toutes les nations, que commandait le brillant colonel Pachiarotti, « souffrant et se battant sans espoir d'être loués, ni de rien changer, quoi qu'ils fissent, à l'état désespéré de leur cause; n'ayant d'autre perspective qu'une fin misérable, au

Digitized by Google

milieu d'un pays soulevé contre eux, ou la mort des esplanades, s'ils échappaient à celle du champ de bataille. »

Ces événements, qu'il résumait avec tant de force, il y avait été jeté lui-même, cinq ans auparavant, par un irrésistible besoin d'agir, mais d'agir au profit d'une cause préférée. Il avait observé d'un œil pénétrant cette armée de la restauration, dont il relevait le caractère en montrant par combien de vertus elle avait honoré cette campagne impopulaire, et comment, par son abnégation sur ses secrètes préférences, par sa discipline, par son courage sagement proportionné aux résistances, elle avait su se faire respecter et craindre de l'Europe absolutiste, même sans une œuvre de grande police absolutiste. Il l'avait étudiée dans ses manifestations comme dans son silence, avant de s'en séparer lui-même pour aller combattre un peu au hasard ceux qu'elle avait été chargée de rétablir. De toutes les choses qu'il raconte, il avait donc senti les unes, vu les autres, souffert de la plupart. Ce ne sont plus, comme dans ses premiers écrits, des vues qu'il tire froidement de sa raison, avertie ou dirigée par l'opinion d'autrui ; cette fois, ses vues ne sont qu'à lui ; personne ne les a suscitées, et, autour de Carrel, rien ne lui dit qu'elles auront de l'à-propos. C'est toujours sa raison qui les conçoit et les expose, mais sa raison émue par ses souvenirs personnels.

N'oublions pas que, malgré les gages les plus brillants d'un grand esprit politique, Carrel n'avait pas cessé d'être militaire, et, à ce titre, de ne penser à rien avec plus de prédilection qu'à l'armée et aux choses de la

Digitized by Google

guerre. Ainsi s'explique, non la transformation de son talent, mais l'apparition soudaine d'une de ses qualités demeurée jusque-là inactive. C'était le même talent ; mais Carrel en avait gardé les traits les plus vifs pour le premier travail où il aurait occasion de s'engager de toute sa personne.

Au reste, ne remarquer dans les deux articles sur l'Espagne que quelques pages colorées, serait en faire trop peu de cas. Je ne sais pas d'exemples, dans la littérature politique, d'une situation plus sûrement et plus largement décrite que ne l'est celle de l'Espagne de 1823, dans le premier de ces articles. Quant à la question des devoirs et des droits de l'armée, dans un pays constitutionnel, il serait téméraire de prétendre la mieux traiter au point de vue spéculatif que ne l'a fait Carrel dans le second article ; il serait imprudent, dans la pratique, de la comprendre autrement. C'est que, dans cet écrit, le sens et le coup d'œil décident Carrel et déterminent son jugement, souvent contre ses vœux et ses espérances. Ainsi, en ce qui regarde l'Espagne de 1823, bien qu'il ait combattu dans le parti révolutionnaire, rien ne lui en dérobe les fautes, rien ne lui en exagère la popularité sur le sol espagnol, rien ne lui en grossit les chances. Il voit les faits et il les raconte, non du ton d'un intéressé qui en a subi le joug, mais en homme impartial qui ne s'inquiète que de ne pas se tromper, sauf à mettre, dans sa conscience, le droit où il doit être.

Et pour la question des opinions de l'armée, question délicate, où l'écrivain libéral pouvait être si fortement tenté d'opposer au dogme de l'obéissance passive, oc-

Digitized by Google

troyé, pour toute charte, à l'armée, par le gouvernement d'alors, des théories d'intervention active et délibérante dans les affaires du pays, avec quelle justesse et quelle fermeté de vues Carrel la résout! Il refuse à l'armée le droit de délibérer; mais il lui reconnaît celui d'avoir une opinion, quand les fautes d'un gouvernement l'y provoquent, et celui de ne répondre que par le devoir et le respect de la discipline, qui est la loi d'honneur de l'armée, quand on lui demande un enthousiasme servile pour une mauvaise cause. Il sauve ainsi la discipline, sans absoudre les gouvernements impopulaires. L'armée peut commander par une certaine manière d'obéir. J'admirerais moins cette vue dans un écrivain chez qui aucune partialité de compagnons d'armes ni aucun acte personnel à justifier n'auraient troublé la spéculation pure; mais je ne puis trop l'admirer dans un homme de vingt-huit ans, écrivain faute d'être soldat, et qui n'avait cessé d'être soldat que pour avoir méconnu, dans un noble entraînement, ces vertus modestes dont il louait l'armée *libératrice* de 1823, et qu'il proposait pour exemples à toute armée engagée désormais comme elle dans une guerre qui blesserait ses opinions.

Cette impartialité de Carrel dans les idées principales de ce beau travail, il la conserve jusque dans ces faits de détails dont on sacrifie trop souvent la vérité, soit à l'entraînement du jour, soit à la verve de l'expression. Ainsi, en même temps qu'il juge, sans les insulter, ces zélés de l'armée *libératrice*, qui se croyaient de vrais croisés pour l'extermination des idées révolutionnaires, il loue, je n'ai pas besoin de dire sans flatterie, la modé-

Digitized by Google

ration et quelques actes de bon sens du duc d'Angoulême. Il défend la capacité du munitionnaire Ouvrard, en homme qui apprécie les actes nonobstant la renommée, et peut-être en militaire qui savait gré à M. Ouvrard d'avoir assuré la subsistance à ses compagnons d'armes.

Entre les deux articles sur la guerre de 1823 et la polémique à jamais mémorable du *National*, Carrel publia quelques écrits politiques et littéraires : on les compte; car de ce jour-là rien de médiocre ne sortit de sa plume. Un article sur la mort d'Alphonse Rabbe, un autre sur le suicide du pauvre et intéressant Sautelet, sont comme deux jets nouveaux de ce talent si profond. Le morceau sur Sautelet, en particulier, a des pages admirables, où un vague sentiment religieux, réveillé par cette perte douloureuse, semble vouloir disputer l'âme de l'ami défunt à des habitudes de scepticisme voltairien. Dans un genre différent, l'*Essai sur la vie et les écrits de Paul-Louis Courier* montre ce même talent, si mélancolique dans les regrets sur la mort de Sautelet, devenu subtil et délié pour analyser un écrivain original et pour faire aimer un homme médiocrement aimable. Enfin, deux articles sur les drames de la nouvelle école, auxquels le défaut d'habitude de ces matières donne je ne sais quelle grâce que n'auraient pas les mêmes pensées sous la plume d'un critique spécial, témoignent du grand goût que portent en toutes choses les hommes supérieurs.

Dans ces divers écrits, cette qualité de peindre par l'expression, qu'on avait rencontrée avec quelque surprise dans les articles sur l'Espagne, éclate presque à

Digitized by Google

chaque phrase. Mais prenez garde; ce n'est pas une certaine science d'effet où Carrel s'est perfectionné; son expression ne s'illumine et ne se colore que parce que ses pensées sont devenues plus nettes, plus hautes et plus à lui. Il a encore ce trait de ressemblance avec les grands écrivains, qu'il proportionne son style à ses pensées, et qu'il sait être simple et humble quand les pensées sont d'un ordre où il n'est pas besoin, pour les rendre, que la raison s'aide de l'imagination. Appliquer à toutes choses uniformément une certaine qualité brillante qu'on se sait, et dont on a été souvent loué, n'est pas plus du génie que prodiguer les traits à tout propos n'est de l'esprit.

Toutes les qualités qu'avait Carrel le premier jour qu'il tint une plume, relevées de ce don, venu le dernier, se déployèrent à la fois dans la polémique du *National*, avec une grandeur qui laissera de longs souvenirs. Cette polémique a été admirée de ceux mêmes qui la craignaient, soit qu'on la craignît moins qu'on affectait de le dire, soit qu'en France on n'ait jamais assez peur du talent pour se priver de l'admirer! Il est certain qu'entre les mains de Carrel le *National*, à ne le considérer que comme monument de littérature politique, a été l'œuvre la plus originale du dix-neuvième siècle. Aucune autre n'a fait plus d'honneur à la France dans tous les pays, et notamment en Angleterre, où l'on ne s'effraye pas des grands talents, et où Carrel en put recueillir, en 1835, des témoignages de personnes considérables, qui n'ont pas l'habitude d'admirer au hasard.

L'Angleterre a justement un petit recueil vanté comme

Digitized by Google

modèle de polémique politique, et en possession d'une sorte de gloire classique : ce sont les *Lettres de Junius*. On peut faire le plus grand cas de ce livre sans l'égaler au *National* de Carrel. Junius compose avec infiniment d'art une petite lettre sur de petits intérêts ; ses pensées, justes et mordantes, sont liées entre elles par un fil habilement caché ; sa langue est correcte et ferme. L'imitation des *Lettres provinciales* en est le principal défaut, en ce que toutes les qualités de ces lettres y sont réduites et amoindries, que l'ironie y est moins forte et moins mesurée, que la logique y est menue et plus extérieure qu'intérieure, et le langage moins vif et moins original. Combien Carrel est plus varié, plus fort, plus profond, lui qui raisonne avec des idées de choix, et qui est logicien à la manière de Bossuet, sans l'attirail des transitions et des tours affectés à la logique ! Combien aussi les intérêts qu'il agite l'emportent sur ces changements de personnes où s'évertue la verve anonyme et impunie de Junius ! Combien enfin les rôles diffèrent !

Junius, caché dans un coin d'où les provocations ne peuvent pas le débusquer, soufflété dans ses écrits, parce qu'on ne peut pas atteindre jusqu'à sa personne, singulier à force de manquer de susceptibilité, aiguise froidement des traits qui partent d'une main à qui nulle honte ne peut faire prendre l'épée, et flétrit les fautes, comme anciennement le bourreau, froidement et la tête voilée. Carrel, la tête haute, la poitrine nue, à peu près comme ces proscrits de la guerre de 1823, qu'il nous peignait tout à l'heure, marche au milieu d'une société tout épouvantée du courage qu'elle a eu pendant trois jours, et

Digitized by Google

déjà ennemie de tous ceux qui n'ont pas voulu, ni en vendre leur part pour des places, ni rengainer l'épée tirée contre l'étranger, par-dessus la tête des Bourbons tombés. De tous ceux qui le lisent, quelques-uns sont institués et salariés pour le trouver coupable, et pour épier, tous les matins, sa liberté aventureuse; d'autres qui l'admirent le désavouent; la masse, qu'il trouble dans son besoin de repos, le hait sans le comprendre. Parmi ses amis, les uns le compromettent, et, par leurs arrière-pensées sauvages, rendent suspecte sa fidélité aux garanties de droit commun; les plus amis, hélas! ne le sont que de sa personne et de son talent, et, sur ses idées, le laissent dans l'isolement et le doute. Il marche pourtant à ciel ouvert, et, soit qu'en effet l'ambition permise aux hommes de sa force le mène à son insu, soit qu'il n'ait cru que se dévouer à une vérité dont l'heure était arrivée, pour expier les erreurs de l'une ou pour rendre témoignage de l'autre, il offre sa liberté et sa vie! Les lettres ne seraient qu'un misérable jeu d'esprit si, même à égalité de talent, entre l'écrivain anonyme et l'écrivain qui vit au grand jour et qui offre son sang à ceux que sa libre pensée incommode, la supériorité ne devait pas être du côté de ce dernier.

Les amis de Carrel doivent à sa mémoire de réunir dans une édition de ses œuvres la plupart des articles écrits par lui de 1831 à 1834. Lui-même avait déjà fait un choix que nous avons retrouvé dans ses papiers. Ce choix, fait secrètement et à l'insu de ses amis, comme s'il eût craint ces flatteries amicales, qui conjurent un écrivain de ne rien mépriser de ses œuvres, devrait être conservé religieusement. Carrel était son juge le plus sévère, outre le

Digitized by Google

peu de tendresse que ses amis lui ont connu pour tout ce qui, dans ses écrits, n'avait proprement qu'une valeur littéraire. Il n'est donc pas à craindre qu'il se soit flatté dans ce projet de réimpression de ses articles. Son choix même étant une preuve de sa raison et de son goût, c'est presque un devoir testamentaire de le respecter.

IV

La perte de Carrel est irréparable. Quel que soit l'avenir qui nous attend, s'il eût été donné à Carrel de vivre vie d'homme, la France ne pouvait tirer de lui ni de médiocres services ni un médiocre honneur. S'il est dans notre destinée de voir de nouveaux orages, quelle richesse pour la patrie que son esprit de ressources, et, en cas de guerre, son instinct militaire cultivé par des études spéciales, la justesse de son coup d'œil, son sang-froid dans les moments difficiles, son caractère modéré et ferme, sa probité antique, ce courage qu'il n'a pas assez estimé, et où il s'est laissé prendre comme à un piége !

Si, ce qui est le vœu et l'espérance de tous les hommes de sens, nous devons jouir paisiblement d'un gouvernement de discussion sous une royauté d'origine populaire, quel écrivain y eût mieux servi par ses apologies que Carrel par son opposition ?

Je n'étonnerai ni ne blesserai personne en disant que l'ascendant de Carrel journaliste a moralement dirigé la presse dans ces dernières années, et que nul ne l'a hono-

Digitized by Google

rée par plus de courage et de probité. Amis et ennemis, tous se sont inspirés de ses idées, les uns pour compléter et féconder des opinions analogues, les autres pour alimenter leur contradiction. Carrel seul savait mener la presse à l'endroit vif, et faire faire chaque jour aux questions un pas en avant; lui seul pénétrait le premier les embarras réels derrière les arrangements apparents, les germes sérieux des discordes derrière les protestations publiques; lui seul fixait les responsabilités, et, de tous les écrivains de l'opposition, lui seul savait faire passer impunément, entre tous les écueils dont les lois et l'ardeur des parquets semaient sa marche, des vérités ou des craintes hardies qui ont peut-être plus prévenu de fautes qu'elles n'en ont fait faire.

Carrel faisait plus encore. N'est-ce pas lui qui le premier affrontait le péril et provoquait les explications, au risque de recevoir, à la place de réponses amiables, des mandats d'arrêt? N'est-ce pas lui qui, le plus souvent, a offert sa personne aux expériences de l'arbitraire, et a mis son corps en travers pour qu'on passât dessus avant d'arriver jusqu'à la minorité dont il était l'organe? Et, pour ne parler que des rapports intérieurs de la presse avec le public, quel homme y a mis plus de dignité? Qui a usé avec plus de réserve et de désintéressement de ces priviléges que l'usage accorde à ceux qui disposent de la publicité? Carrel n'abusait ni ne souffrait qu'on abusât autour de lui; il n'avait ni l'avidité qui trafique de la vérité et du mensonge, ni cette facilité de certains hommes politiques qui, gardant pour eux-mêmes une sorte de probité ambitieuse, permettent le gaspillage et la rapine au-

Digitized by Google

tour d'eux, croyant faire assez pour l'opinion s'ils n'en prélèvent pas la dîme.

Ceux qui l'aimaient sans folles espérances et sans ambition auraient voulu qu'il se contentât de ce rôle, le plus beau peut-être dans un gouvernement de discussion. Mais nous reconnaissions bien que ce n'était pas possible. Carrel subissait la discussion comme un mode d'action incomplet et bâtard. Ni le libre cours qu'elle offrait à sa passion ne le soulageait, parce que, dans ses plus grands emportements, il sentait qu'il ne faisait que se donner le change à lui-même; ni la réputation d'y exceller ne le flattait, parce qu'il en rêvait une plus belle. Ses adversaires, pour le piquer, insinuèrent parfois quelle sorte de gloire il voulait, et le mot de *premier consul* fut prononcé avec ironie. En tous cas, la foule choisie qui vint se faire inscrire chez lui lors de son premier duel ne cherchait pas à le désabuser alors des illusions qu'il pouvait avoir à cet égard. Mais, malgré tous ces flatteurs qui courtisèrent sa glorieuse blessure et qui lui ont manqué à sa mort, Carrel ne se rêva jamais ni dictateur ni premier consul. Peut-être, comme tous les hommes d'un talent et d'un caractère supérieurs, aux époques de crise, après tant d'exemples de fortunes rapides et extraordinaires, eut-il des doutes pleins d'espérances sur sa destinée. Peut-être lui échappa-t-il de faire lui-même ou de laisser faire devant lui, entre quelques parvenus sublimes et lui, de ces rapprochements qui ont tout l'air d'être des horoscopes. Mais il n'en eut jamais ni la prétention ni la vanité, et peut-être s'en donna-t-il d'autant moins le personnage, qu'il n'était pas indigne que la fortune

Digitized by Google

trouvât encore pour lui, dans les temps d'orages, une de ces couronnes de hasard qu'elle met quelquefois sur des têtes obscures. En le pressant sur ce point et en interpellant sa loyauté, tout au plus aurait-on tiré de lui l'aveu qu'il n'avait jamais souhaité, dans ses plus grandes espérances, que l'honneur d'être, après et avec d'autres, le chef temporaire et responsable de son pays.

Enfin, en mettant les choses au pire pour Carrel, soit qu'aucun événement ne dût lui fournir l'occasion de déployer régulièrement et sans contradiction ses facultés actives, soit que la discussion sans espoir l'eût à la fin dégoûté, quel honneur n'eût-il pas fait à la France en se résignant à n'être qu'historien! Il y pensait déjà; il tâchait de s'y accoutumer, et ses amis ne le virent pas sans douceur se retirer peu à peu de cette polémique étouffante où il languissait depuis les lois de septembre et se préparer à écrire l'histoire de Napoléon. Déjà il y avait mis la main, une main scrupuleuse et timide, malgré sa belle réputation d'écrivain : il relisait les grands historiens, il éprouvait dans la conversation la justesse de ses principales vues. Étudier cette grande vie, suivre Napoléon dans ses courses à travers l'Europe, et, après s'être fatigué à le suivre, le contempler dans ces haltes d'un jour où il fondait la plus grande administration et la législation la plus sensée du monde moderne, eût été le seul apaisement de cette belle et inquiète intelligence.

Qui pouvait mieux que Carrel écrire l'histoire de Napoléon!

On prête à M. le duc d'Orléans un mot sur la mort de Carrel, où j'admire plus qu'une générosité de bon goût.

Digitized by Google

« C'est, aurait dit le prince royal, une perte pour tout le monde. » Le mot est noble et d'un grand sens. N'y a-t-il pas, en effet, plus de danger pour les royautés, dans un pays libre, à être délivrées de pareils ennemis qu'à avoir sans cesse à leur faire face et à les réduire par la force de la modération et par le bon accord avec le pays?

Quand M. le duc d'Orléans régnera, comme il n'est guère possible, dans un pays profondément démocratique, qu'un roi n'ait des ennemis, je lui en souhaite du talent et du caractère de Carrel, et surtout qu'il soit dit, pour l'honneur de son règne, que de tels hommes y ont été libres.

Juillet 1837.

Digitized by Google

V

SAINT-MARC GIRARDIN [1]

I

LE COURS DE LITTÉRATURE DRAMATIQUE

On a eu raison de louer le *Cours de littérature dramatique* pour le bien que font de telles lectures au temps où nous vivons; elles reposent les esprits : c'est trop peu dire, elles les relèvent. Écrit avant la révolution de février, on dirait que ce volume a été composé pour adoucir quelques-unes des douleurs qu'elle a causées et pour raffermir certaines choses qu'elle a ébranlées. Le sujet est l'usage des passions dans le drame. Or le drame, c'est la *vie*; la vérité du drame, c'est sa ressemblance avec la vie. En réalité, M. Saint-Marc Girardin a traité de l'usage des

1. A propos du *Cours de Littérature dramatique ou de l'Usage des passions dans le drame*, deuxième volume.

Digitized by Google

passions dans la vie, c'est-à-dire du bien et du mal qu'elles font, selon qu'on les règle ou qu'on s'y laisse emporter. Dans un temps où les esprits les plus fermes doutent, où les cœurs les plus droits se troublent, voici des pages qui nous rendent le service de nous dire que le bien n'est pas le mal, ni le mal le bien, et que, quelles que soient les épreuves de la vérité dans ce monde, le meilleur de tous les calculs est encore de lui rester fidèle.

En plus d'un endroit, d'ailleurs, l'à-propos de ces pages semble être un à-propos d'allusions, tant les remarques de l'auteur vont à nos préoccupations actuelles. Parmi les passions qu'examine M. Saint-Marc Girardin, il en est qui naissent de l'institution même de la famille : ce sont la piété filiale, l'amour fraternel, la piété envers les morts, et aussi les passions contraires, les haines des frères, les rivalités des sœurs. Soit qu'il ait à montrer combien les bonnes passions mettent de force et d'honneur au foyer de la famille, ou combien les mauvaises y font de ravages, ce qui ressort de toutes ses réflexions, c'est une image de la seule condition où l'homme ait tout son prix et réalise tout le bonheur dont il est capable : c'est à savoir la famille. M. Saint-Marc Girardin eût-il prévu la guerre impie qu'on lui fait, il n'eût pu mieux lui venir en aide qu'en en traçant des peintures si aimables; et cette apologie est d'autant plus persuasive, qu'elle n'était point préparée et que les arguments ne sentent pas le plaidoyer. Il est certaines vérités qui perdent plus qu'elles ne gagnent à être discutées par la polémique; la vivacité de la défense fait croire au danger de la cause. Si quelque écrit supérieur veut me prouver que j'ai le droit d'aimer mon

Digitized by Google

enfant et de lui laisser le fruit de mon travail, je m'en épouvante; je me rassure quand je lis un livre qui se contente de reconnaître au fond de mon cœur l'impossibilité éternelle qu'il en soit autrement.

Avant de donner à l'impression ces pages, écrites pour un autre temps, M. Saint-Marc Girardin aurait pu être tenté d'y insérer quelque digression contre le socialisme. Il a une plume qui n'est guère plus timide que sa parole à la Sorbonne; c'est cette plume qui écrivait, il y a dix-huit ans, le mot prophétique de *barbares*. Mais aucune critique directe, aucune allusion volontaire ne donne à son livre la date du jour. Sa foi à la famille n'est pas agressive, parce qu'elle n'est pas inquiète; il n'a pas voulu faire aux insensés qui veulent la détruire l'honneur d'ouvrir une parenthèse à leur adresse dans un livre composé avant qu'ils fissent parler d'eux.

Un autre à-propos de ce livre, c'est cet éternel à-propos des bons livres en tout temps dans notre pays. Les révolutions, qui n'y peuvent rien contre la famille, n'y peuvent pas davantage contre le plus noble des goûts de notre nation, son honneur, son auréole parmi les nations civilisées, cet amour pour l'art, pour les lettres, pour les ouvrages d'esprit. On lisait même sous la Terreur. Condorcet, fuyant les sbires de Fouquier-Tainville, n'avait pas d'argent sur lui, mais il avait un Horace. Il y a toujours en France des lecteurs, même dans les temps les moins littéraires. Ce sont ces obstinés d'aujourd'hui qui s'entêtent encore à cultiver leur esprit, même alors que des sauvages les menacent de leur faire expier le savoir comme un privilége. On se passe de pain dans notre

Digitized by Google

pays plutôt que de livres. Malgré la politique, malgré ce régime inouï d'une assemblée délibérante en permanence tous les jours de l'année, malgré la presse, devenue si nécessaire depuis que nous avons à y chercher chaque matin si la société est encore debout, on continue à lire. Le plaisir en est même plus vif, parce qu'il est plus disputé. Plus l'incertitude et l'obscurité s'accroissent autour de nous, plus on sent le besoin d'élever son esprit et de se tenir prêt pour l'inconnu. Les meilleures parties de plaisir des honnêtes gens, ce sont quelques heures de bonne lecture, c'est un livre qui leur parle des choses d'un intérêt éternel.

Quatre pages du livre de M. Saint-Marc Girardin, prises au hasard, font distinguer et comprendre son genre de critique, en vous ôtant toute envie de la définir. Cette critique est son œuvre; c'est le fruit de son caractère et de son tour d'esprit. Si pourtant on voulait lui chercher un premier modèle, on le trouverait dans certains traités de Plutarque, et, chez nous, dans les charmants opuscules de Fénelon, quand il n'y dit pas de mal des vers de Molière et qu'il ne s'y plaint pas de la pauvreté de notre langue.

Esprit honnête, cœur droit, capable de tous les bons sentiments dont il étudie les expressions dans le drame, M. Saint-Marc Girardin n'écrit rien que d'expérience, et il ne donne pour vrai que ce qu'il s'approuve de sentir, ou que ce qu'il se ferait honneur d'avoir senti. Il n'a pas une morale pour lui et une pour les autres. L'écrivain ne déguise pas l'homme, et l'estime dont on est touché pour l'un fait qu'on s'abandonne aux doctrines

Digitized by Google

de l'autre. La simplicité toujours égale de son langage ajoute à la confiance. L'homme qui veut paraître meilleur qu'il n'est n'a pas ce ton-là; il procède soit par professions de foi, soit par anathèmes contre tous ceux qui ne sont pas tels qu'il veut paraître. Les instincts de M. Saint-Marc Girardin, sa raison, sa conduite, sont les seuls principes de sa critique; c'est à la double lumière de sa conscience et de sa vie qu'il regarde les images que les auteurs dramatiques nous ont données du cœur humain.

Bon nombre d'écrivains reçoivent leur sujet des circonstances, du tour d'esprit du moment, du succès de certaines idées, de la mode, et ils écrivent à côté et en dehors d'eux-mêmes. D'autres ne font leurs livres qu'avec leur intelligence, laquelle semble distincte du principe qui les fait agir. On dirait un sanctuaire où ils entrent de temps en temps pour s'y recueillir et s'y épurer; l'homme reste sur le seuil. Aux écrits des uns et des autres, malgré la séduction du talent, il manque le plus grand charme : ils n'y sont pas de toute leur personne. Je ne dis pas qu'il faille étaler sa vie dans ses livres; car ceux qui paraissent si jaloux qu'on les voie cachent plus de leur vie qu'ils n'en montrent, et fardent tout ce qu'ils en laissent voir; mais le meilleur livre est celui où il a transpiré de la vie de l'homme dans les pages de l'écrivain, non parce que l'un a pensé à y montrer l'autre, mais parce qu'ils n'ont pas été deux en l'écrivant. Or cela n'arrive qu'aux très-honnêtes gens. On admire justement le mot de Pascal : « On cherchait un auteur, on est charmé de trouver un homme. » Pour que

Digitized by Google

la découverte soit agréable, il faut que cet homme soit un homme de bien.

M. Saint-Marc Girardin est un de ces auteurs-là. Il n'a reçu de personne la pensée de son livre. La mode n'y a pas la moindre part. Où il y a tant de raison, soyez sûr que la mode n'en a pas fourni l'idée. De même, le livre n'est pas un rôle que veut jouer l'homme, ni l'image de ce qui, dans sa vie, serait pour la montre; ce n'est pas un habit somptueux qu'il revêt quand il sort. Son esprit n'est que son talent de voir au fond de ses sentiments et la conscience claire de ce qui détermine sa conduite. On ne trouve dans ces pages ni ces choses d'emprunt qui remplissent les écrits dont l'inspiration n'appartient pas à l'auteur, ni ce faux de certains ouvrages, même distingués, dont on dirait que l'auteur a passé un costume pour les écrire. Quand les enfants de M. Saint-Marc Girardin seront en âge d'admirer ce qu'il a écrit de si fin sur les bons instincts du cœur humain et de si tendre sur la famille, combien ne seront-ils pas fiers d'une gloire qui s'est faite au foyer domestique, d'un livre qui n'est le plus souvent qu'une étude dont ils étaient le sujet, et une action dont ils ont été les témoins !

La bienveillance est une des grâces du *Cours de littérature*. Dans telle pièce peu lue, ou même oubliée, M. Saint-Marc Girardin trouve des choses à admirer. Au lieu d'accabler tout d'abord un ouvrage en le rapprochant d'un idéal jaloux, ou en le jugeant du haut de quelque doctrine superbe, il s'y engage avec la prévention de l'estime. Ce qu'il n'en aime pas, il l'excuse, ou

Digitized by Google

il le tait. Il note les fautes sans en triompher, et fait valoir le bien sans l'exagérer, aussi loin d'imaginer des beautés où il n'y en a pas que de s'exalter sur celles qu'il découvre pour relever le mérite de la découverte. Il pouvait en être tenté pourtant, à propos de deux sortes d'auteurs : les inconnus, qu'on paraît mettre au monde ; les oubliés, qu'on réhabilite. Il n'a été que juste pour les uns et pour les autres. On est d'accord avec lui sur ceux-ci, parce qu'il ne nous force pas à les adorer après les avoir dédaignés, et sur ceux-là, parce qu'il sait les découvrir sans avoir l'air de les créer, et qu'il ne nous humilie pas de son rare savoir.

J'admire surtout avec quelle douce autorité il nous fait apercevoir et confesser des beautés où nous n'en avions pas vu. C'est l'art des connaisseurs en tableaux. Ils excellent à retrouver le jour qui éclairait une toile au moment où l'artiste y mettait ses couleurs, et à placer le curieux au vrai point d'où elle doit être vue. Il ne faut pas abuser de cet art, ni faire comme tels de ces connaisseurs qui ne souffrent pas qu'une fois placé on fasse un mouvement, et qui vous donneraient des contorsions pour vous mettre au point. M. Saint-Marc Girardin ne tombe pas dans cet excès. Il n'y a même pas à se prêter beaucoup à ce qu'il veut ; il a si raison et si doucement, qu'on vient à son avis sans croire lui faire une concession, et que le préjugé est parti sans qu'il ait eu besoin de l'attaquer.

Sur ce point je suis plus qu'un lecteur charmé : je suis, qu'il me permette de l'en remercier, un converti. Il est tel auteur, tel ouvrage, contre lesquels j'avais des pré-

Digitized by Google

ventions. Ils étaient en dehors d'une catégorie, d'un genre; ils contrariaient une doctrine. Je les avais exclus, comme certain ministre qui ne donnait audience aux gens que sur le vu de leur brevet; on ne lui faisait pas passer sa carte ni son nom, mais son diplôme. Ainsi je faisais pour certains auteurs. M. Saint-Marc Girardin m'a pour ainsi dire amené par la main devant eux; il m'a montré, à côté du vrai que je poursuivais, un vrai que je ne voyais pas, parce que j'en cherchais un autre. Il m'a fait la leçon en ajoutant à mes plaisirs. Attaché à un idéal sévère, j'ai toujours peur d'être exclusif, moins par le vain désir de passer pour un esprit qui ne souffre que l'exquis, que pour n'être pas injuste contre mon propre intérêt. Je dois au *Cours de littérature dramatique* des connaissances de plus et des préventions de moins. En louant sur ce point M. Saint-Marc Girardin, je ne fais que m'acquitter.

Ces jugements bienveillants sur des ouvrages ou sur des auteurs secondaires sont d'ailleurs sans préjudice pour les principes du grand goût français. M. Saint-Marc Girardin ne sacrifie pas l'intégrité de la foi à la douceur des petites pratiques. Il est, lâchons le mot, classique; mais, dans l'Église commune, il est du parti de la tolérance. Il aime la diversité et la liberté des talents. Seulement, ne touchez pas aux bons sentiments de l'homme, ne cherchez pas le succès dans quelques violations des lois éternelles de la morale. Là-dessus, il n'est pas endurant, non par une fidélité de méthode à la pensée principale de son livre, mais parce qu'on s'attaque aux croyances et aux convictions de sa vie.

Digitized by Google

L'honnête homme est moins coulant que le critique.

Je le comprends. La tolérance du critique peut venir de justice ou de modestie ; il s'agit d'écrivains comme lui, d'ouvriers dans le même art. Notre goût nous appartenant plus que notre conscience, nous pouvons, par défiance de nous-mêmes, ou le sacrifier, ou du moins le forcer à des concessions. Mais il n'y a pas d'accommodements à demander à la conscience : une main d'en haut l'a mise en nous, non pour recevoir nos lumières, mais pour nous imposer les siennes. On peut transiger sur le bon et le mauvais dans les lettres ; on doit être intraitable sur le bien et le mal dans l'ordre moral. La sévérité de M. Saint-Marc Girardin est d'ailleurs sans aigreur. Il ne foudroie ni ne prêche personne ; il critique, et le passage critiqué ne l'empêche pas, sitôt après, de goûter un passage meilleur du même écrit ; ou, si c'est tout l'ouvrage qui a mérité le blâme, il ne le rend pas injuste pour les autres écrits de l'auteur.

M. Saint-Marc Girardin est le libéral par excellence en littérature. Aussi ne craint-il pas les nouveautés. Le *Cours de littérature dramatique* n'interdit pas à l'art de tenter de nouvelles voies, et, si quelque beauté se présente, il ne lui demande pas si elle vient de la liberté ou de la règle. Sauvez le fond, respectez la nature humaine ; ne logez pas dans un cœur bas une vertu sublime ; ne nous donnez pas des pères et des mères qui ne soient ni les nôtres ni nous ; entre les bons et les mauvais instincts du cœur humain, tirez vos effets dramatiques des bons ; tenez votre drame le plus près de la vie ; faites qu'on en sorte, sinon purgé, comme le voulait le grand

Digitized by Google

Corneille, qui n'est pourtant pas un si mauvais guide, mais fortifié dans ses bons sentiments, et un peu plus en garde contre ses défauts : et, quant aux moyens, soyez libre. Pour une beauté de sentiment ou de passion, je vous passe volontiers une règle; je vous les passerais toutes pour une pièce d'où je reviendrais touché et plus fort pour le bien. Fidélité au caractère moral du drame, liberté dans l'invention, voilà toute la poétique du *Cours de littérature dramatique*. L'auteur sait d'ailleurs que le talent qui trouve les beautés n'a pas besoin des mauvais moyens, et que tout ce qui est beau dans le drame, s'il n'est pas selon les règles, ne doit pas en être bien loin.

M. Saint-Marc Girardin n'est si agréable que parce qu'il est libéral. Il n'est pas étonné de ne pas se trouver dans un autre; il paraît même charmé d'y trouver quelqu'un qui n'est pas lui. Il aime le tour d'esprit qu'il n'a pas, le genre qui n'est pas le sien. Un mélodrame a du bon pour lui, et voyez combien est méritoire la charité, ou délicate la justice, qui fait goûter à cet esprit si naturel les effets de nerfs et la phraséologie du mélodrame!

Je suis bien sûr que le succès d'autrui ne lui a jamais paru une diminution du sien. Et pourtant a-t-il lui-même tout le succès qu'il mérite? Ce manque de charlatanisme le cache à certains yeux qui ne regardent que du côté où l'on ouït les fanfares. Un si rare esprit échappe à beaucoup de gens, parce qu'il ne s'impose à personne. Il ne se recommande pas, comme certains auteurs distingués, par les défauts de ses qualités; il est profond sans que sa profondeur lui coûte aucun effort; élevé, là où le vrai l'y

Digitized by Google

amène, en ne croyant être que persuadé et de bon sens.

Je m'explique que M. Saint-Marc Girardin aime beaucoup Fénelon et Voltaire. On dirait qu'il a appris du premier le secret de l'*aimable*. Si les écrits procèdent les uns des autres, le *Cours de littérature dramatique* procéderait de la *Lettre sur les occupations de l'Académie française*. M. Saint-Marc Girardin semble imiter de Fénelon sa douce morale; n'imite-t-il pas aussi la petite faiblesse du précepteur du duc de Bourgogne, son penchant à moraliser? Il a retenu de Voltaire le secret de l'*agréable*. L'*agréable*, c'est autre chose que l'*aimable*. Il s'y mêle un peu de cette raillerie si chère à notre pays, et si charmante quand elle est tempérée d'indulgence, si charmante même sans l'indulgence; témoin Voltaire, qui, certes, fut toute sa vie plus complaisant qu'indulgent.

S'il est un style, dans ce temps-ci, qui rappelle celui de ces deux maîtres, c'est le style du *Cours de littérature*. Voilà de nouveau leur netteté, leur naturel, cette fermeté élégante, ce mérite de correction irréprochable qui se cache sous la facilité et l'abandon. C'est le même tour, la courte phrase, qui n'exclut pourtant pas la phrase abondante, quand le sujet le veut. Toutefois l'allure du soldat armé à la légère y domine, comme chez les deux maîtres. La plume qui a écrit le *Cours de littérature dramatique* a fait longtemps la guerre, au premier rang, dans le *Journal des Débats*.

Sa langue n'a pas l'air d'être de ce temps-ci. Ce qui date des langues, ce sont les défauts; or notre temps en a deux caractéristiques : la prétention à l'imagination de style, et l'abus de ces mots excessifs qui sont à tout le

Digitized by Google

monde et ne sont à personne, et que l'usage a fatigués, non en les employant bien, mais à force d'en user au hasard et hors de propos. La langue de M. Saint-Marc Girardin est pure de ce double vice; elle lui appartient en propre. C'est le vêtement de l'honnête homme, comme le veut son modèle Fénelon. On ne décrira pas ce style ; il est bien heureux, il échappe à une définition. On n'y songe au bien dit qu'après avoir senti le bien pensé. Les figures n'y manquent pas; car quel bon style est sans figures? Seulement elles ne sont pas là pour faire briller ce qui est pâle, mais pour égaler la pensée qui s'élève ; c'est encore ce même vêtement de l'honnête homme, mais un jour de fête.

II

Je n'ai pas tout dit, tant s'en faut, ni de cet esprit charmant qu'on envie, qu'on dit heureux, qui sait l'être, ayant un goût si sain et un cœur si droit, ni de ce livre où il sait si bien faire les affaires du vrai sans paraître faire celles d'un auteur. Je veux pourtant prédire la fortune de ces petits volumes. Mais cette fortune n'est-elle pas faite? A qui ai-je à prédire que le *Cours de littérature dramatique* comptera parmi les ouvrages de notre temps qui resteront? Voici pourquoi :

A toutes les époques des sociétés civilisées, il y a deux sources d'inspirations pour les auteurs : l'esprit humain, et le tour d'esprit du temps. Mais ce tour d'esprit n'est-il pas l'esprit humain lui-même modifié d'une certaine façon? Peut-être. Toujours est-il qu'on attache à ces deux expressions des idées fort différentes.

Digitized by Google

Quand on parle de l'esprit humain, on entend quelque chose qui ne change pas et qui acquiert incessamment, le foyer actif de toutes les vérités découvertes et exprimées sur l'homme et sur ses rapports avec Dieu et le monde. On a le sentiment d'une âme, d'une émanation immortelle de l'humanité. On parle de la grandeur de l'esprit humain, quand on le considère dans les vérités immuables par lesquelles il fait partie de Dieu même; on ne se plaint de sa faiblesse que par rapport aux bornes que Dieu lui a données.

Par le tour d'esprit du temps, on entend singulièrement quelque chose qui varie sans cesse, des opinions passagères plutôt que des vérités, le convenu plutôt que le vrai, des mouvements capricieux, des admirations d'un jour, des travers, des modes; ce qui fait que Fontenelle écrivait des églogues; que Mascaron citait dans ses sermons mademoiselle de Scudéry; que, dans une comédie de Voltaire, la servante Nanine est philosophe et se plaint de *trop penser*. Le tour d'esprit s'appelle encore l'imagination, de même que l'esprit humain peut s'appeler le cœur humain, la raison. Les appellations sont vagues, mais les choses sont distinctes et certaines. Chacun de nous a en lui, dans le même temps, un abrégé de l'esprit humain et un peu du tour d'esprit de son époque. Ne le voyons-nous pas dans le compte que nous nous rendons de nous-mêmes? Il est telles pensées, tels sentiments où nous persévérons, auxquels nous revenons après des écarts : c'est la part de l'esprit humain. Il en est d'autres que nous désavouons après y avoir cru avec idolâtrie, souvent après leur avoir immolé notre vraie nature : c'est la part du tour d'esprit; ce sont les ruines de notre imagination.

Digitized by Google

Parmi les écrivains, — je ne parle que des éminents, — les uns s'inspirent de l'esprit humain, les autres du tour d'esprit du temps. Les premiers ont bien du mérite, car l'esprit humain n'est jamais à la mode ; c'est le tour d'esprit qui règne et qui, dans sa jalousie, essaye de nous faire confondre l'esprit humain avec des préjugés, des habitudes de collége, des traditions bourgeoises, des servitudes qui n'ont que le mérite d'être anciennes. Cependant ces écrivains, soit force, soit sagesse, s'attachent à ce qui est acquis, au connu, pour chercher plus sûrement ce qui reste à acquérir et à connaître. Ils se rangent aux méthodes éprouvées, ils adoptent le drapeau des conquêtes passées. Ils inventent sur le plan des inventions antérieures. Plus même l'esprit humain est caché ou calomnié par le tour d'esprit du temps, plus ils font d'efforts pour le retrouver et pour en rétablir l'image. Isolés pour ainsi dire au milieu de leur temps, mais affranchis des illusions et de la tyrannie du tour d'esprit dominant, ils travaillent sans cesse à dégager ce qui ne change pas de ce qui change, les passions éternelles du cœur de ses caprices passagers, le fond de l'homme des mœurs de l'année. Qu'est-ce que l'histoire, la philosophie? qu'est-ce que toute spéculation sévère, sinon une réclamation, une revendication de l'esprit humain sur le tour d'esprit d'une époque?

Les autres écrivains travaillent au plus épais de la foule, au plus fort du bruit. Ils en sont, ils s'en disent les échos. Leur faculté principale, c'est l'imagination. Prenons-les au mot : ne se qualifient-ils pas exclusivement d'écrivains d'imagination? Or imagination, tour d'esprit, c'est tout

Digitized by Google

un. Je ne m'étonne donc pas qu'ils soient surtout sensibles à ce qui est apparent, à ce qui varie, qu'ils prennent les modes pour les mœurs, les mœurs pour le fond d'une nation, qu'ils soient plus frappés du costume que de l'homme, du masque que du héros. Ils sont d'ailleurs les premiers du jour et les plus en vue; mais ils ne dominent pas le mouvement qui vient d'eux. Ils sont comme certains meneurs politiques; qui les voit de loin marcher en avant de la foule croit qu'ils la conduisent; c'est la foule qui les pousse. Mais, comme ils ont de grands talents, tout en se faisant les serviteurs du tour d'esprit du temps, il leur arrive de laisser échapper sur l'homme, sur ses passions, sur le cœur, des vérités qui vont grossir le trésor de l'esprit humain. C'est la plus petite part dans leurs livres, et il faut l'y chercher sous ce relatif, cet éphémère, ce convenu du tour d'esprit, où elle est comme étouffée.

De ces deux sortes d'écrivains, laquelle a le plus de chances de durer? Il ne s'agit pas de durer matériellement. Grâce à l'imprimerie, rien ne périt; mais pour un livre, durer, c'est être lu. Lesquels seront les plus lus?

Par les choses qui nous attirent aux livres du passé, nous savons d'avance celles qui attireront les lecteurs futurs aux nôtres. Est-ce la part de l'esprit humain, ou celle du tour d'esprit du temps? Au dix-septième siècle, par exemple, est-ce l'hôtel de Rambouillet ou Molière? sont-ce les romans de mademoiselle de Scudéry ou les *Lettres* de madame de Sévigné? Ce qui nous appelle, nous convie à la lecture des anciens modèles, souvent en dépit du tour d'esprit de notre temps, ce sont toutes les

Digitized by Google

pensées, ce sont tous les sentiments où nous nous reconnaissons, c'est pour abréger, la raison, non pas la raison du syllogisme, ai-je besoin de le dire? mais cette science intérieure qui voit dans nos ténèbres et qui nous apprend qui nous sommes.

Les écrivains qu'on lira le plus sont ceux qui auront le plus fait pour la raison. Il faut en prendre son parti. On brille plus, mais on dure moins, quand on écrit pour le tour d'esprit du temps; on brille moins, mais on dure toujours quand on a mis un beau talent au service de l'esprit humain. Et il est bien juste qu'à l'éblouissement du succès passager il se mêle un peu d'inquiétude, de même qu'à l'obscurité momentanée des travaux durables il se mêle quelque espérance.

De notre temps, et surtout depuis les trente dernières années, les tendances de l'esprit humain en France, et, par l'exemple de la France, dans l'Europe civilisée, sont vers la philosophie, l'histoire et la critique, vers la critique surtout. Les plus belles pages philosophiques que nous ayons lues de nos jours sont des jugements; sous les plus beaux récits d'histoire, il y a un examen sérieux et laborieux des documents; sous les tableaux les plus brillants, il y a des témoignages comparés et débattus. On cherche le vrai, on hait la rhétorique. Je ne sache pas que jamais l'exactitude ait été plus en honneur; les travaux de seconde main sont dédaignés. Les meilleures plumes sont presque plus jalouses du mérite de l'érudition que de la gloire de bien écrire; c'est un travers, mais ce travers ne prouve que mieux combien la tendance est forte. Il y a, à cet égard, émulation entre

Digitized by Google

les sciences et les lettres. Les lettres entendent bien ne pas laisser aux sciences toute l'autorité ; elles se piquent de devenir aussi rigoureuses en gardant le privilége de plaire, et elles ne veulent pas du vain rôle de distraire les esprits, tandis que la science serait seule en possession de les instruire.

C'est plus qu'une tendance, c'est la nécessité de notre temps. Des deux disciplines sous lesquelles l'esprit humain en France a marché pendant tant de siècles, la foi chrétienne et la royauté, la foi n'est plus qu'un don individuel, la royauté qu'une forme de gouvernement trois fois vaincue en soixante ans. Il ne reste pour toute base à la société que la raison. Aussi tout le monde se porte à son secours. C'est à qui éclaircira, fortifiera, rendra agréables et populaires, par l'art de les présenter, les vérités conservatrices. On étudie plus sévèrement le passé dans ses systèmes, dans ses sentiments, dans ses arts, pour arriver à une connaissance plus parfaite de la nature humaine et assurer de plus en plus la raison, notre dernier guide. Les talents même que des ouvrages d'imagination ont rendus célèbres, recherchent les succès du savoir et de l'utile. Ils pensent qu'ils ont fait assez pour l'imagination, et qu'après nous avoir amusés, émus, troublés peut-être par des peintures complaisantes de nos passions, il est temps qu'ils mettent leur popularité au service de l'ordre, du devoir, de la raison. L'utile dans le relevé, voilà par où veulent finir les écrivains éminents.

Il se voit plus d'auteurs de romans ou de poésies qui se font historiens ou critiques, que de critiques ou d'his-

Digitized by Google

toriens qui se font poëtes ou romanciers. M. de Lamartine en est l'exemple le plus illustre; il écrit de l'histoire et il édite ses poésies. Encore devons-nous à d'honorables nécessités l'intérêt qu'il prend à ces chers objets de nos premières admirations : peu s'en est fallu qu'il n'y vît des péchés de jeunesse en les comparant aux splendeurs de ses récits et de ses harangues. L'auteur d'un roman plein d'imagination et de poëmes où brillent des vers charmants sur un fond un peu romanesque, M. Sainte-Beuve, achève l'histoire de la plus austère des sociétés chrétiennes, Port-Royal, et tire des profondeurs de l'érudition la plus curieuse un des livres les plus propres à donner du cœur aux honnêtes gens et à faire honte aux âmes faibles. Il n'est éloges qu'on n'ait faits, dans ces dernières années, d'un drame d'*Abailard* de M. de Rémusat, confidence de salon dont beaucoup de gens sont restés très-vains; M. de Rémusat a gardé dans son portefeuille l'Abailard du drame, et ne nous a fait voir que celui de l'histoire. M. Mérimée est de l'Académie des belles-lettres pour de savantes études d'histoire romaine, et la plume qui a écrit *le Vase étrusque* et *Colomba* rédige des mémoires d'archéologie. Nous verrons peut-être d'autres désertions du camp de l'imagination dans celui de l'utile; mais je ne sache pas que ceux qui sont les premiers dans les travaux d'histoire ou de critique, MM. Thiers, Cousin, Thierry, Mignet, Villemain, Guizot, pensent à faire des poésies ou des romans. Il est vrai qu'un autre esprit d'élite, M. Vitet, qui s'entend si bien aux choses les plus diverses, et qui ne parle pas moins pertinemment des finances du gouvernement provisoire

Digitized by Google

que des beautés d'Eustache Lesueur, nous fait un pendant aux *États de Blois;* mais qu'on ne s'y trompe point : son dessein est de nous donner de la plus fine et de la plus secrète sorte d'histoire politique, surprise au cœur et recueillie sur les lèvres des personnages. C'est du drame pour intéresser l'imagination aux enseignements de l'histoire.

Telle paraît être la direction de l'esprit humain dans notre pays. A côté de cela, tracez l'histoire du tour d'esprit du temps : vous en compterez autant qu'il y a eu de révolutions politiques. Le calcul même est modéré. De plus sévères trouveraient que les goûts ont changé encore plus souvent que les gouvernements. Le tour d'esprit de chaque époque était-il du moins l'expression de ses mœurs? Nullement; les bergeries de Fontenelle ne représentaient pas les mœurs de la fin du dix-septième siècle, pas plus que les pastorales de Florian et de Gessner n'ont été l'image du dix-huitième. Ainsi le tour d'esprit du temps n'est pas toujours l'expression des mœurs; c'est un caprice, une disposition, des vapeurs comme en ont les vieilles sociétés, sans plus de causes appréciables que celles des changements dans la coupe des habits. Et pourtant que d'esprit, d'imagination, de style, se dépense pour bercer, par des pages éphémères, un vieux peuple qui demande, comme les enfants, des contes de fée!

Mettons à part, et bien haut, quelques ouvrages d'imagination qui ont eu à la fois les plus douces faveurs du tour d'esprit du temps et l'approbation sévère de l'esprit humain, la popularité et la gloire, poésies suaves ou

Digitized by Google

splendides, méditations, odes, pièces de théâtre, romans d'observation ou de passion, et en tête *Atala*, *René*, types durables, parce que la mélancolie qu'ils expriment n'est qu'une des misères éternelles de l'homme.

De quel côté sont les noms qui survivront? Du côté où l'on a travaillé pour l'esprit humain. Les complaisants du tour d'esprit, après un premier oubli inévitable, n'auront guère que la chance de ces modes nouvelles qui ne sont que de veilles modes renouvelées; un tour d'esprit les ressuscitera, un autre tour d'esprit les fera derechef oublier.

Le nom de M. Saint-Marc Girardin sera sur la liste des noms qui doivent durer; car, à moins que nos enfants ne soient d'une autre nature que nous, j'imagine qu'ils chercheront dans nos livres ce que nous cherchons dans ceux de nos pères : le cœur humain, l'esprit français, la langue. Le cœur humain? Il se reconnaîtra toujours, dans ces aimables pages, aux mille traits qu'il a fournis. L'esprit français? Aucun ouvrage de ce temps-ci n'en a plus la netteté, le sens pratique, le naturel, le tour vif et élégant; c'est tout l'auteur. La langue? Elle ressemble à celle du meilleur temps, avec la physionomie de l'écrivain et quelques nouveautés solides qui font que cette ressemblance n'est pas une imitation.

Mai 1840

Digitized by Google

VI

LES CLASSES MOYENNES EN ANGLETERRE

ET LA BOURGEOISIE EN FRANCE

I

LES FRANÇAIS EXCLUSIFS ET LES ANGLOMANES

Les gens qui visitent pour la première fois un pays étranger n'y sont frappés tout d'abord que de deux sortes de choses : ou des différences qui leur semblent à l'avantage de leur nation, ou de celles qu'ils croient à l'avantage de ce pays. Le voyageur qui donne raison au pays étranger contre le sien est d'une espèce rare, et, généralement, ce n'est pas en France qu'on le trouve. Nos Français, sauf quelques exceptions, sont toujours fort étonnés, et quelques-uns jusqu'au scandale, qu'on ne vive pas partout à la française, qu'on ne s'habille pas chez leur tailleur, qu'on ne mange pas de leur cuisine.

Digitized by Google

Les usages, qui ne sont pour la plupart que des commodités diverses, selon les pays, ne leur paraissent que des servitudes bizarres ou gênantes, par la seule raison qu'ils ont d'autres manières de se mettre à l'aise, lesquelles ont suscité des usages différents. C'était le premier cri, me disait-on à Londres, de ces touristes que les excursions à 200 francs ont envoyés tout cet été en Angleterre. La plupart commençaient par se choquer de tout, même de ce que tout le monde n'y parlait pas français. Nous sommes la nation où l'on a dit ce mot si impertinent et si charmant : « Peut-on être Persan? »

Un petit nombre seulement osait admirer à Londres ce qui est digne d'être admiré. En regardant les usages de plus près, ils en voyaient les motifs dans le climat ou dans les mœurs. C'était du bon sens; mais en leur qualité de Français, ils ne tardaient pas à y trop abonder, et ils devenaient plus Anglais que les Anglais eux-mêmes. Ils accablaient la pauvre France de toutes ses infériorités, voire de celles de nos fiacres comparés au *cab* anglais. C'étaient pourtant de fort bons Français; mais il leur peinait qu'on travaillât plus chez nous à renverser les gouvernements qu'à y rendre la vie plus douce par le pacifique progrès du commerce et des arts industriels. Il y avait dans leur sentiment de l'émulation avec une pointe de chagrin; ils en voulaient à la France, à eux-mêmes, des avantages de l'Angleterre, et ils étaient prêts à calomnier leur pays par dépit de ne pas le voir en toutes choses au premier rang.

Si je n'avais vu l'Angleterre qu'une fois, et dans un voyage de huit jours, j'aurais vraisemblablement pensé

Digitized by Google

comme ces gens-là, et je serais revenu de Londres avec un vif dépit contre Paris; mais trois voyages depuis 1830, et, en dernier lieu, un assez long séjour, m'ont préservé de l'excès qui fait de ceux-ci des anglomanes et de ceux-là des Français exclusifs. Quand on a passé un assez long temps chez une nation étrangère, on y devient plus juste pour elle, en même temps qu'on sent augmenter son amour pour son pays. C'est par raison que nous sommes justes envers un pays étranger, et c'est par sentiment que nous aimons le nôtre. Or il n'y a pas de risque que, chez un Français, le sentiment cède jamais à la raison.

Parmi les avantages réels ou apparents qu'un pays peut avoir sur un autre, le voyageur remarque d'abord ceux qui manquaient à son pays au moment où il l'a quitté. J'en ai fait l'expérience à deux reprises. En 1836, je ne trouvais à admirer en Angleterre que la supériorité de son industrie; je n'y remarquais que le contraste de ses villages si propres et si riants, qui semblent des *fabriques* semées à dessein dans un paysage pour y faire point de vue, et de nos villages de boue et de chaume; de ses routes unies comme des allées de jardin, où l'on peut se croire toujours à la promenade, et de nos grandes routes monumentales, qui semblent allonger le chemin; de ce je ne sais quoi d'inachevé et d'incomplet qui marque la civilisation en France et de la perfection apparente de la civilisation anglaise. Je n'avais pas assez d'yeux pour cette ville sans fin, dont l'existence, comme problème social, étourdit l'esprit de la même façon que certaines vérités astronomiques : ville qui renferme deux

Digitized by Google

millions d'habitants et qui n'a point de ruisseaux; pour ce luxe solide dont parle Montesquieu, fondé, non pas sur les raffinements de la vanité, mais sur celui des besoins réels; pour cet ordre prodigieux dans une multitude infinie, où, comme en une fourmilière, la première vue n'aperçoit que confusion et cohue, mais où la seconde distingue chaque fourmi se traçant son chemin à travers la foule et passant où il ne semblait pas qu'il y eût jour à passer.

Nous étions à six années seulement de la révolution de 1830. Nous avions cru y voir une victoire de la loi sur l'arbitraire, une famille royale sacrifiée au principe de la royauté constitutionnelle, un vieux roi destitué de ses fonctions comme Jacques II, pour avoir violé le pacte qui le liait à la nation. Nous étions même fiers d'avoir pu imiter, dans un de ses plus grands actes, la nation la plus libre et la plus conservatrice de l'Europe, tout en gardant notre manière, respectant dans le vieux roi la sincérité de son aveuglement, et le faisant reconduire par d'honnêtes gens à la frontière, non en roi chassé, mais en chef de gouvernement dont les sentiments étaient incompatibles avec ceux de sa nation. Qu'avions-nous alors à envier à l'Angleterre? Nous avions sa monarchie constitutionnelle, moins le prix énorme dont elle nous paraissait la payer, moins le droit d'aînesse, moins la dîme, moins les dotations de sa haute Église, moins les compartiments hiérarchiques dans lesquels ses classes sont parquées. Il ne nous manquait donc que de nous entendre aussi bien qu'elle en industrie et en commerce, que d'avoir des villages mieux bâ-

Digitized by Google

tis, des routes moins monumentales et mieux entretenues, moins de ruines à côté de choses achevées, Paris plus digne de ses monuments, un luxe où il entrât moins de clinquant. Nous pouvions bien prendre des leçons de l'Angleterre pour tout ce qui regarde le bien-être du corps; mais, en fait de grandeur morale, c'est elle qui avait à apprendre quelque chose de nous.

En 1849, il n'est pas besoin d'être un pessimiste pour avouer qu'il nous manque quelque chose de plus qu'en 1836, et que les avantages de l'Angleterre sur la France ne se réduisent pas seulement à un peu plus de bien-être pour le corps. Puisqu'il n'est pas encore généralement convenu que la république a été un progrès, nous pouvons dire, sans être de mauvais citoyens, que nous avons perdu la monarchie constitutionnelle imitée de l'Angleterre et perfectionnée, sans rien gagner de ce qu'elle appelle fièrement son *comfort*, mot qui était presque devenu français avant février 1848. Comment en sommes-nous arrivés là, et comment l'Angleterre est-elle restée ce que je l'ai vue en 1836, la même en faisant incessamment des progrès vers le mieux? Probablement par bien des talents que l'Angleterre n'a pas et que nous avons, et par l'intelligence politique qu'elle a, et que nous ferions bien d'avoir.

Nous avons bien, ce qui est fort différent, l'intelligence de la politique. S'agit-il de parler ou d'écrire sur les matières du gouvernement, d'exposer les rapports du souverain et des citoyens, de comprendre et de vanter les biens de la liberté, de l'ordre même; nous sommes sans rivaux. Les pays de tribune n'ont pas d'orateurs qui

Digitized by Google

ne le cèdent aux nôtres. La presse d'aucun peuple libre n'égale la véhémence, la vivacité, l'éclat de nos journaux. Mais tout cela n'est pas l'intelligence politique. Il y a entre ces deux choses la différence de la spéculation à la conduite. L'intelligence politique consiste à pratiquer ce dont nous dissertons; elle est plutôt une qualité du caractère que de l'esprit.

II

L'INTELLIGENCE POLITIQUE EN ANGLETERRE

On la reconnaît tout d'abord en Angleterre à deux traits auxquels nous ne ressemblons guère : c'est l'esprit d'obéissance et l'esprit de sacrifice. Voilà qui paraît singulier d'un peuple libre, le plus libre, au dire de Montesquieu, dont le mot est encore vrai, qui ait jamais existé sur la terre. Obéissance, sacrifice, de telles appellations ne jurent-elles pas avec le mot de liberté? Oui, au premier aspect; mais, pour quiconque y a réfléchi, il n'y a pas de mots plus corrélatifs, parce qu'il n'y a pas de choses qui puissent moins se passer l'une de l'autre. L'intelligence politique n'est que la vertu de faire vivre ensemble dans la pratique des choses inséparables dans la théorie; car, rien n'étant plus près de la liberté que l'esprit de sédition, n'implique-t-il pas que la liberté doit avoir pour contre-poids l'obéissance? Et de même, rien ne touchant plus à l'égoïsme que la liberté, le seul remède

Digitized by Google

préventif contre l'égoïsme n'est-il pas l'esprit de sacrifice? Ainsi l'entend le peuple anglais. La liberté anglaise n'est qu'une règle acceptée librement. L'Anglais est retenu par plusieurs freins; mais c'est sa propre main qui les a attachés. Où il n'y a pas d'obéissance, il n'y a pas de liberté; où l'esprit de sacrifice n'existe pas, la liberté périra par l'égoïsme. Ce sont de vieux lieux communs chez les nations qui n'ont que l'intelligence de la politique; ce sont des vérités sublimes et d'une inépuisable nouveauté chez celles qui ont l'intelligence politique.

« L'Anglais, a dit Swift, est un animal politique. » Je ne sache pas de définition qui exprime avec plus d'exactitude et plus de sans façon combien l'intelligence politique est le fond et comme l'instinct d'un Anglais. Cet animal-là raffine peu sur son droit et n'en disserte guère; il le sent; il sait ce qu'il a à recevoir et à donner; il le sait, — ou je n'entends pas le mot de Swift, — clairement et immédiatement, comme l'animal proprement dit sait ce qu'il a à faire, et n'en dit guère plus. Seulement, tandis que celui-ci concourt, à son insu, à un ordre général dont il n'a pas l'intelligence, l'animal politique de Swift se conforme volontairement à l'ordre qu'il a établi, encore qu'il sache bien qu'il en pourrait sortir; il est autant libre pour assurer la liberté des autres que pour jouir de la sienne. Instinct ou raison, je doute qu'il y ait un genre d'esprit au monde qui vaille autant pour la politique, ni qu'aucun spéculatif, professant sans pratiquer, soit aussi utile à ses semblables que ce simple animal.

La première et la plus fréquente marque que l'Anglais

Digitized by Google

donne de son intelligence politique, c'est de croire qu'il a tort quand il n'a pas raison avec la majorité. Tant que dure la lutte, on se bat vaillamment, et, si personne n'excède son droit, personne non plus n'en use mollement. On va jusqu'à cette limite extrême où le droit de chacun est tout près d'incommoder celui du voisin. Les corps mêmes s'en mêlent, et comme les Romains au Forum, les Anglais, dans un *meeting*, se coudoient d'un peu près; mais devant l'abus on s'arrête. Un invincible respect pour la liberté d'autrui retient les plus passionnés; la majorité vote et la minorité se courbe. L'estime reste intacte; on sent que la soumission d'aujourd'hui assure d'avance l'obéissance de l'adversaire à la victoire de demain. Il ne se fait pas, après le vote, de calomnieuses statistiques des ignorants, des corrompus, des vendus de la majorité, par lesquelles le parti battu essaye de déshonorer la décision et de ruiner le principe de la majorité, la plus belle conquête des sociétés politiques, et, dans nos temps surtout, leur dernière ressource. La majorité, c'est la loi. On se soumet à la loi, on ne lui fait pas un procès scandaleux. Est-ce à dire que l'on change d'avis? Chacun garde le sien pour la chance prochaine; mais, en attendant, il obéit à la loi qu'il n'a point faite, et s'il en est besoin, il prend le bâton de constable pour la défendre.

L'intelligence politique n'est pas d'ailleurs exclusivement la qualité d'une classe en Angleterre. Aristocratie, bourgeoisie, peuple, l'animal politique se rencontre partout. J'ai eu quelques occasions de l'observer plus particulièrement dans les classes moyennes, et j'en puis peindre, d'après nature, les traits principaux. La pratique

Digitized by Google

des personnes me les a fait découvrir; la bienveillance de quelques-unes m'a aidé à les mieux voir. Je dirai, parmi ce que j'en sais, ce qu'il peut être utile d'en signaler.

III

TRAITS DU CARACTÈRE DES CLASSES MOYENNES. L'ESPRIT RELIGIEUX

On a raison de faire la plus belle part à l'aristocratie dans la bonne conduite du gouvernement anglais; mais on y fait une trop petite part aux classes moyennes. La puissance de l'aristocratie anglaise diminue, non par sa faute, car elle n'a pas cessé de payer de sa personne sur les champs de bataille comme dans les conseils de son pays, mais par des causes communes à tous les États de l'Europe, lesquelles, en élevant partout les classes moyennes et le peuple, ont abaissé en proportion les aristocraties. L'aristocratie anglaise le sent, elle l'avoue; elle peut s'en inquiéter, elle ne s'en irrite pas. Elle s'en irriterait s'il y avait de sa faute; mais elle confesse la force des choses et elle y obéit. Aussi bien ce n'est pas un combat où elle est vaincue; c'est un dessein de la Providence devant lequel elle s'incline. La fameuse réforme des lois sur les grains était une atteinte profonde portée à sa puissance territoriale : elle s'y est soumise. Qu'elle en ait eu et qu'elle en conserve de la mauvaise humeur; que sir Ro-

Digitized by Google

bert Peel, si admiré ici pour ses expédients, y soit traité de politique sans principes, d'homme qui a retourné son habit, *turncoat*, peu importe; elle n'en a pas moins cédé avant d'avoir épuisé tout son droit de résistance. Le sacrifice n'est glorieux qu'en raison de ce qu'il a coûté, et celui-là a été double, sacrifice d'argent, sacrifice de puissance : c'est la chair et le sang qui ont pâti, mais le patriotisme l'a emporté.

J'ignore si les événements imposeront bientôt à l'aristocratie anglaise d'autres épreuves; mais, dût-elle disparaître, les classes moyennes la remplaceraient; elles y sont prêtes. Elles ne lui font pourtant pas la guerre, elles ne la dénigrent pas; elles lui prennent plus de ses qualités que de ses priviléges; elles songent plus à l'imiter qu'à la jalouser. Comme l'héritier d'une grande fortune encore aux mains d'un possesseur qui vieillit, sans désirer la mort du possesseur, elles s'exercent à administrer la fortune. Elles ont imité de l'aristocratie les principes et les pratiques qui ont fait sa puissance, en faisant la grandeur de l'Angleterre; elles lui ont pris son attachement à la religion, sa fidélité au roi, son orgueil pour le pays, son attention aux souffrances des classes inférieures. Il y a d'autres qualités encore où les classes moyennes ont suivi l'exemple de l'aristocratie; mais je ne veux qu'examiner en quoi, sur ces quatre points, elles font preuve d'intelligence politique.

Leur attachement à la religion est très-vif; c'est d'ailleurs un trait du caractère anglais. Swift aurait pu ajouter à sa définition l'épithète de religieux. Il n'est pas de droit dont les Anglais soient plus jaloux que celui d'être

Digitized by Google

religieux à leur façon et chrétiens de leur secte. De là tant de diversités d'Églises en Angleterre; mais, comme si le schisme même, dans ce pays, avait la vertu d'unir, cette diversité fortifie l'attachement de la nation au principe protestant, lequel n'est que le droit de différer dans l'interprétation des livres saints. Ainsi ce qui détruit ailleurs la foi, ici l'affermit; il y a beaucoup d'Églises, il n'y a qu'un protestantisme.

Les classes moyennes mettent plus d'ardeur aux choses de religion que l'aristocratie et le peuple. Toutes les sectes y recrutent des croyants. Mais, en s'occupant de religion, on se souvient de la politique. Ces sectes se suspectent entre elles, et toutes sont d'accord pour suspecter l'Église établie, et, comme on dit dans la langue sectaire, la haute Église. On combat de tous côtés avec des textes de théologie. Les femmes même s'en mêlent, et quelques-unes échangent des lettres où l'imagination féminine ajoute aux subtilités théologiques. Dans tout cela, personne ne parle d'attaquer l'Église établie. Chose établie, chose sacrée. Le respect que les dissidents refusent à la doctrine, ils l'accordent à l'institution. L'excès de l'esprit de secte pourrait les rendre intolérants, la politique les rend libéraux.

J'ai vu quelque chose de plus caractéristique. On sait que la haute Église s'appuie sur l'aristocratie, j'entends l'aristocratie tory. Il semblerait donc que les dissidents de toutes les sectes, dans l'inquiétude que leur donne la haute Église, dussent être les ennemis de l'aristocratie avec qui elle fait cause commune, ou tout au moins appartenir au parti whig. Point. J'en ai vu, et plus d'un, qui

Digitized by Google

sont à la fois opposés à la haute Église et tories, hostiles aux évêques et amis des lords. Exemple fort commun en Angleterre, inouï chez nous, où tel qui est mal avec son curé en veut à l'évêque qui nomme le curé et au gouvernement qui nomme l'évêque. Il n'en faut même pas tant pour être de l'opposition systématique. Un garde champêtre un peu strict sur la chasse va faire des ennemis irréconciliables au pouvoir, roi ou président. Il est vrai qu'il est certaines gens qui en veulent au gouvernement de ce qu'ils sont de petite taille ou de ce qu'ils ne savent pas proportionner leurs dépenses à leurs ressources. Que de révolutionnaires ne fait pas chez nous un tailleur un peu pressant!

Le même discernement qui leur fait voir par où la politique est intéressée dans la religion produit l'accord de toutes ces sectes sur un autre point, le maintien de la célébration du dimanche. Ils y tiennent comme à un article de dogme, comme à une institution, comme à un usage. La foi, l'esprit politique, les mœurs, se liguent pour soutenir le dimanche. Toute distinction de secte disparaît; la basse Église tend la main à la haute, et le même jour, aux mêmes heures, toute la Grande-Bretagne est unie, comme un seul cœur, dans un même acte, religieux, politique et social à la fois.

Ce jour-là, tout travail cesse, tout soin des affaires de ce monde est interdit, tout plaisir est une impiété. Les joujoux même sont ôtés des mains des enfants, à qui l'on apprend, dès leur entrée dans la vie, l'esprit de sacrifice, qui seul fait les hommes libres. Toute la maison, maîtres et domestiques, va à l'église, rarement à la

Digitized by Google

même, les maîtres à la paroisse, les domestiques à la chapelle dissidente, mais sans y maudire leurs maîtres. Le père y conduit ses fils et leur donne l'exemple du recueillement; manquer au prêche n'est pas seulement irréligieux, c'est de mauvais goût. Tous les yeux suivent sur le livre la lecture que fait le pasteur, et plus d'une voix d'homme se mêle aux voix des femmes et des enfants qui chantent les psaumes. La piété ne paraît point gênée par le respect humain; personne ne prie soit avec le désir, soit avec la honte d'être vu. Rentré à la maison, on fait des lectures pieuses; les repas sont courts, et, pour la plupart, les mets sont de la veille, afin que les domestiques aient plus de temps à donner au devoir religieux. S'il est vrai que le dimanche paraît un peu long à plus d'un, surtout aux enfants; s'il arrive que tel fidèle moins rigide se retire dans sa chambre, sous prétexte de recueillement, mais en réalité pour écrire à ses amis; si, enfin, parmi les plus stricts observateurs du dimanche, il y en a qui sont plus touchés de la perpétuité d'une chose établie que de l'acte de foi et d'obéissance à un commandement de l'Église chrétienne, j'admirerai d'autant plus cet universel accord qu'il en coûte davantage aux individus pour y contribuer. Ceux qui ont la foi en jouissent plus librement, et ceux qui ne l'ont pas protégent ceux qui l'ont. En vérité, il y a des spectacles plus scandaleux.

Le hasard m'a rendu témoin de l'extrême délicatesse des classes moyennes à l'endroit du dimanche. L'administration des postes avait eu l'idée de faire deux distributions le dimanche, l'une dans la matinée, l'autre le

Digitized by Google

soir, avant et après l'heure des offices religieux. Une circulaire, non d'exécution, mais d'avertissement, avait été adressée aux directeurs des bureaux de poste. La pièce n'était point signée; personne n'avait voulu exposer son nom au premier feu d'anathèmes que la mesure allait susciter. Une lettre menaçante la dénonça dans le *Times*. On y prenait la défense des employés de la poste, qu'on allait priver, disait-on, de la douceur des devoirs religieux accomplis en famille. On défiait l'administration d'instituer le nouveau service. Elle répondit par des explications collectives et timides; elle atténuait la mesure : les lettres seraient portées à des heures où ce ne serait pas encore, où ce ne serait plus le dimanche; subtilités auxquelles personne ne se laissa prendre. Les gens d'Église s'en montrèrent très-émus; ils provoquèrent des *meetings* contre une mesure qui, disaient-ils, déshonorerait le dimanche anglais, *english sabbath*, en ôtant légalement au jour du saint repos son caractère de jour consacré. La foule vint à ces *meetings;* les vieilles filles y étaient en grand nombre; on y amena jusqu'à des pensionnats de jeunes filles, qui signèrent avec tout le monde des pétitions contre « cette servitude du dimanche, cette *désécration* du dimanche, ce péché du dimanche », comme le qualifiaient les placards affichés à tous les coins de rue. Il y eut même des prédicateurs qui s'échappèrent en insinuations contre le gouvernement et qui invitèrent tous les chrétiens des trois royaumes à résister.

L'administration avait offert douze francs à chaque clerc, cinq francs à chaque facteur qui ferait le service,

Digitized by Google

ajoutant, disaient les emportés, la corruption à l'insulte. Je donne à deviner combien acceptèrent l'offre. Aucun. Dans cette multitude d'employés, la plupart chargés de famille, il ne s'en est pas trouvé un seul qui voulût vendre son dimanche ou qui l'osât. En Angleterre, le gain fait le jour du repos est réputé ne pas profiter. Je demandais un dimanche à un meunier, après une semaine où les ailes de son moulin avaient été immobiles, s'il n'avait pas quelque regret de laisser perdre le vent que le bon Dieu faisait souffler ce jour-là. « J'ai toujours remarqué, me dit-il, que ce qu'on gagnait le dimanche, on le perdait le lundi. »

Que, dans ce soulèvement des classes moyennes en faveur du dimanche, tout n'ait pas été pour la gloire de Dieu; que d'honnêtes marchands, de pieux *tradesmen*, qui tiennent à faire bien leurs affaires dans ce monde, tout en les préparant dans l'autre, aient fait réflexion que le nouvel arrangement postal profiterait surtout au spéculateur qui veut des nouvelles, fût-ce au prix de son âme, ou donnerait aux affaires d'un concurrent peu scrupuleux sur le dimanche l'avantage d'un jour de plus; je ne le sais pas certainement, je le crois. Mais qu'importe encore? La plus innocente condition que nous puissions mettre à nos vertus, c'est assurément qu'elles ne profitent pas aux vices des autres. Il faut être bien parfait pour trouver mauvais qu'un honnête marchand ne soit pas bien aise de prier, tandis que son concurrent lui enlève ses clients.

Digitized by Google

IV

L'ATTACHEMENT A LA ROYAUTÉ. — LE DROIT D'AINESSE

Après l'attachement à la religion vient la fidélité au roi. Après Dieu, le roi, non comme personne privilégiée, non comme Stuart, Orange ou Brunswick, mais comme loi. Le dévouement à la personne ou à la famille a cessé avec la maison des Stuarts ; le dévouement au roi, comme personnification de la loi, date de la révolution de 1688. Rien ne ressemble moins à ce qu'on appelait en France, avant 89, l'amour pour le roi, que la *loyauté* du peuple anglais d'aujourd'hui. Nos pères s'agenouillaient dans les rues quand passait le carrosse du roi. Le peuple des provinces croyait le roi d'une autre nature que ses sujets. J'ai ouï dire à mon père qu'une femme de la campagne, venue à Versailles pour voir le roi, s'était écriée, en le voyant passer : « Ah! n'est-ce que cela? Je croyais que c'était une boule d'or! »

Le peuple anglais n'a pas d'adoration ni d'illusion de ce genre. Il est pourtant certaines cérémonies où l'on s'agenouille devant le roi; mais, outre que son caractère de chef suprême des Églises peut expliquer la forme religieuse de cet hommage, c'est là un de ces abus qui aident à conserver les bons usages. La fierté anglaise n'en paraît pas humiliée, et le roi lui-même n'en est pas dupe. Il ne

Digitized by Google

prend pas pour lui l'hommage qui s'adresse aux reliques; il sait qu'on s'agenouille devant la royauté, non devant le roi. Telle est, en Angleterre, la doctrine monarchique : ce qu'on respecte et qu'on aime dans le roi, ce n'est pas la personne, mais la fonction. La mort de Charles Ier, l'expulsion de Jacques II, n'ont été que des sacrifices de la personne au principe. Deux fois, en Angleterre, la royauté a survécu aux rois; cela prouve combien on y estime l'institution et combien, par contre, un roi d'Angleterre se méprendrait s'il voyait dans la dignité royale le privilége et non l'office.

Il y a, même dans le parti tory, bon nombre de très-honnêtes gens qui approuvent en droit la mort de Charles Ier. J'assistais un jour à une discussion sur ce point entre deux tories de beaucoup de mérite, l'un ancien officier, l'autre membre éminent du barreau anglais. Le premier, esprit agréable et délicat, d'une instruction très-variée, ayant beaucoup voyagé, sachant plusieurs langues et parlant la nôtre à merveille; l'autre, jurisconsulte profond, esprit très-pratique et très-orné, sachant par cœur tous les beaux vers des poëtes anglais et en faisant lui-même d'agréables, parlant avec l'abondance du barreau et la précision qu'on y désirerait, en homme qui a des idées et qui ne harangue pas en les attendant : c'étaient deux types accomplis des classes moyennes en Angleterre. L'officier, outre la fidélité militaire, qui est plus personnelle, paraissait plus touché du grand intérêt de l'autorité royale; il blâmait la mort de Charles Ier comme une irréparable atteinte à un principe si nécessaire à la liberté, disait-il, qu'il eût été digne de la nation anglaise

Digitized by Google

de pardonner au roi ses manquements à la royauté, pour ne pas ébranler le principe en portant la main sur la personne. L'homme de loi, plus préoccupé de la question légale et de la couronne que de la tête couronnée, tout en regrettant en homme de bien et en chrétien un acte sanglant, tirait de la nécessité même du principe l'excuse du sacrifice qu'on avait dû lui faire, et estimait qu'en ôtant la vie au roi parjure on avait consacré de nouveau la fonction.

Je n'étais guère compétent pour les départager. Que pouvait dire, sur un sujet si grave, un Français âgé d'un peu plus de quarante ans, qui a déjà vu cinq changements de gouvernement dans son pays? Mes deux interlocuteurs eurent la civilité de ne pas me demander mon avis. Je me contentai de les écouter, et, quoique citoyen d'une république, j'admirais que deux hommes libres, presque plus libres que moi, fussent si convaincus de l'excellence de la royauté que l'un lui pardonnât ses torts envers la liberté, par intérêt pour la liberté elle-même, et que l'autre approuvât le régicide par amour pour la royauté.

Un autre jour, dans un dîner de corporation où j'avais eu l'honneur d'être invité, le moment des toasts venu, le président du banquet porta la santé de la reine. Une explosion de *hourras* ébranla la salle. Surpris de voir des gens si calmes, après le dîner le plus décent, avant les vins du dessert, éclater tout à coup en cris presque sauvages, je me penchai vers le président et je lui demandai si je devais mesurer à la force de ces cris le dévouement des convives pour la reine. « C'est à la santé de la royauté que nous buvons, me dit-il; nos hourras

Digitized by Google

sont pour le principe. Nous aurions, au lieu d'une reine, un roi; au lieu de la jeune femme, capable et charmante, qui tient le sceptre d'une main si discrète et si ferme, un vieillard en enfance : notre toast n'eût pas été moins vif, et nos poitrines n'auraient pas poussé moins fortement le vieux cri anglais que vous venez d'entendre. Nous sommes heureux que la personne assise en ce moment sur le trône remplisse à merveille son office de roi constitutionnel, qu'elle en ait tout le tact et toute la réserve, et qu'elle porte légèrement sur une tête gracieuse la couronne des trois royaumes; nous sommes fiers de pouvoir donner en exemple à nos familles ses grâces de femme et ses vertus d'épouse et de mère; mais nous lui préférons la royauté. »

Je crois qu'en fait de liberté et de fierté, pourvu qu'il s'agisse de la liberté qui respecte celle des autres et de la fierté qui ne les insulte pas, nos plus ombrageux démocrates, ceux qui se signent au nom de roi, n'en remontreraient pas au royaliste anglais. C'est pourtant cet Anglais si libre et si fier qui consent à se courber sous une main qui ne tient point l'épée! Mais, s'il se courbe, c'est qu'il le veut bien; la beauté de l'obéissance est dans la liberté du consentement. Cet homme a bien le droit d'être fier, car il ne fait que ce qu'il a voulu. Oui, il me plaît d'instituer une femme chef suprême de la religion, de l'armée, de la justice; il me plaît de la loger dans de magnifiques palais, de la faire manger dans l'or, de l'habiller de velours et d'hermine, de charger sa tête de diamants; il me plaît qu'elle appelle ce grand peuple mon peuple; il me plaît de donner l'extrême puissance

Digitized by Google

à l'extrême faiblesse. Voilà ce que dit l'Anglais. Il sait bien que c'est sa volonté qu'il a instituée souveraine, et ce qu'il respecte dans son ouvrage, cet indigne courtisan, c'est lui-même.

La royauté n'est aux yeux du peuple anglais que la garantie de la liberté; il l'honore en proportion de son estime pour le bien qu'elle garantit. La royauté est au-dessus de toutes les têtes, oui, comme la voûte est au-dessus de toutes les pierres, pour soutenir le bâtiment. Que dirait-on de pierres qui s'offenseraient d'être dominées par la clef de voûte? C'est pourtant l'image de certains démocrates; ils veulent la voûte, mais sans la clef. L'Anglais est plus jaloux de la solidité de l'édifice que du privilége de la pierre qui l'empêche de choir. Il voit, dans la royauté, le service qu'elle rend et qu'elle n'est pas libre de ne pas rendre, et il passe beaucoup de priviléges à la personne en considération de l'utilité de la fonction. Il croit même de bon goût d'y être très-généreux; car la fonction n'est pas commode entre les tentations de la puissance et les étroites limites des attributions. Il sait d'ailleurs que la royauté n'est un privilége ni contre les soucis, ni contre les chagrins, ni contre les maladies, et que cette personne souveraine n'est, à vrai dire, qu'un otage auguste que la liberté tient en prison dans un palais.

Le même attachement raisonné à la royauté fait consentir les classes moyennes au maintien du privilége le plus exorbitant de l'aristocratie, le droit d'aînesse. Croit-on que la nation manque de libres penseurs pour en apercevoir les mauvais côtés, ou d'esprits assez hardis

Digitized by Google

pour les attaquer? Mais la majorité, tout en voyant par où ce privilége paraît offenser la nature, voit par où il sert la liberté, en fortifiant l'hérédité du trône par l'hérédité des familles aristocratiques. Les majorats, considérés au point de vue de la liberté, sont presque plus une propriété de l'État que du citoyen, et cela devrait toucher les démocrates, qui veulent faire de l'État le propriétaire unique et universel. L'État les transmet à l'aîné pour qu'ils soient dans ses mains les arcs-boutants de l'hérédité de la couronne. Ils supportent d'ailleurs leur part de l'impôt, et ils sont grevés de charges héréditaires auxquelles ne peut se soustraire leur possesseur viager.

Voilà ce que tout honnête bourgeois anglais sait voir, au lieu de se choquer des guinées que dépense l'aîné, tandis que ses cadets cherchent fortune[1]. Dans les aînés eux-mêmes il voit, au lieu de quelques incapables dont l'oisiveté prodigue déshonore leur privilége, une classe d'hommes politiques qui apprennent la politique, non sur le tard, comme nous, ni aux moments que leur laissent d'autres professions, mais dès les premières études; ce qui fait qu'en général ils s'y connaissent; bien différents de nous, qui ne sommes peut-être si mobiles en politique que parce que nous y sommes toujours novices.

Je ne fais point l'apologie du droit d'aînesse, je ne dis même pas : L'institution est bonne là où elle est possible; j'explique comment les Anglais sont assez jaloux de la li-

[1] Les cadets sont tout les premiers à trouver du bon dans le privilége de l'aîné, non pour les dédommagements en places bien rétribuées qu'ils doivent quelquefois à son influence, mais par esprit politique; et il y a plus d'un exemple de cadets qui ont pris sur les fruits de leur travail personnel de quoi soutenir l'état de leur aîné.

Digitized by Google

berté pour s'accommoder de la royauté et pour souffrir le droit d'aînesse, et par quel effet de l'intelligence politique chez les classes moyennes elles sacrifient à ce bien réel et suprême des nations civilisées l'ombre d'un autre bien, l'égalité, cette chimère à laquelle tant de gens parmi nous sont tout prêts à sacrifier la liberté.

On peut trouver que les Anglais ont tort d'aimer la royauté pour la liberté, et la liberté plus que l'égalité, et qu'il est de mauvais goût d'être heureux contre les principes. On peut aussi leur prédire, — et beaucoup le font en France, les uns par le doute universel où les a jetés la vue de nos ruines, les autres par haine contre tout ce qui est debout, — on peut leur prédire que les heures de l'Angleterre sont comptées, et qu'elle n'en a pas pour longtemps à prospérer sous l'empire du privilége aristocratique. A la première réflexion, les Anglais pourraient répondre par notre proverbe : « Qu'il ne faut pas disputer des goûts et des couleurs », et qu'en fait de bonheur, celui qu'on tient est de meilleur goût que celui après lequel on court. Quant à la mesure de durée de leur gouvernement, ils n'en perdent pas une heure à rêver ce qu'ils deviendront; et d'ailleurs la liberté anglaise est si solidement fondée sur l'esprit d'obéissance et de sacrifice, qu'elle saurait faire sortir de tout changement l'ordre et la prospérité, et qu'elle sauverait la nation des secousses du passage. Et, s'il arrivait quelque jour que la monarchique Angleterre jugeât inutile la fonction de roi, je verrais sans inquiétude le majestueux navire, pourvu de ce double lest, s'aventurer même dans les orages de la république.

Digitized by Google

V

AMOUR DU PAYS, SCIENCE DE SON PASSÉ ET DE SON PRÉSENT

Avant le roi, après Dieu et la liberté, ce que le peuple anglais aime le mieux, c'est son pays. Il peut sembler étrange qu'on note comme une qualité chez un peuple l'amour de son pays. Cependant Bossuet, qui n'écrivait pas au hasard, le remarque expressément des Romains, et ne le remarque pas des Athéniens. C'est donc que cet amour y avait une énergie particulière. Bossuet n'entendait pas parler de l'instinct respectable et touchant qui attache l'homme à sa patrie, et qui fait pleurer l'exilé à la vue des rivages du pays natal, mais de cet amour intelligent du citoyen pour la cité, de l'homme libre pour le pays où il jouit de la liberté. Tel était l'amour de la patrie que Bossuet loue en si magnifiques termes chez le peuple romain, celui, de toute l'antiquité, qui a été le plus libre et qui a le plus obéi; tel il est en Angleterre, et tel on le reconnaît en particulier chez les classes moyennes.

Il y a plusieurs manières d'aimer son pays. Tel peuple est plus vain du sien qu'il ne lui est attaché. On s'y persuade que beaucoup de délicatesse sur l'honneur national, beaucoup de dédain pour les étrangers, un duel bravé pour prouver qu'il est le premier peuple du monde,

Digitized by Google

que tout cela est du patriotisme ; c'est seulement la preuve que ce peuple s'admire encore plus qu'il ne s'honore. Des coups d'épée échangés pour l'honneur du pays ne valent pas, pour nous servir de saintes paroles, un verre d'eau donné en son nom. L'Anglais n'est pas vain de son pays : il l'aime ; et, s'il paraît si peu dépaysé à l'étranger, c'est qu'il emporte avec lui son pays, et, comme on l'a dit spirituellement, qu'il ne marche qu'enveloppé de l'atmosphère anglaise ; il a moins que les autres la maladie du pays, et il en a plus le culte.

Tandis que le peuple qui n'a que la vanité du sien, — les Athéniens, je suppose, — en ignore le passé et le présent, l'histoire et la géographie, l'Anglais, qui aime son pays plus qu'il n'en parle, étudie dès l'enfance et sait à fond tout ce qui s'y est fait dans la suite des temps. On verra chez l'autre peuple des individus, des partis qui répudieront la gloire des ancêtres ; l'Anglais se déclare solidaire de tout le passé de son pays. L'autre peuple datera son histoire honorable de l'olympiade où certaines idées ont prévalu, où une révolution s'est accomplie, et bon nombre de ses citoyens, renchérissant, la dateront de l'olympiade où ils sont nés. L'Anglais se fera honneur des premiers pas de sa nation sur la scène du monde, il sera orgueilleux des travaux des ancêtres et il couvrira d'un pieux respect leurs fautes. Chez le peuple athénien, les aventuriers auront du crédit ; en Angleterre, l'influence appartiendra aux hommes qui ont des principes, c'est-à-dire qui ont foi en des vérités plus vieilles qu'eux et qui leur survivront.

Rien n'est plus caractéristique, en Angleterre, que le

Digitized by Google

respect du passé. En France, les choses se recommandent par leur nouveauté; le vieux, pour réussir, doit s'y donner pour du neuf. En Angleterre, toute chose dont on peut dire qu'elle est vieille et anglaise, *old english*, réussit. Le charlatanisme, qui le sait bien, y dupe les gens en leur donnant du neuf pour du vieux. L'archéologie nationale, occupation des savants chez nous, est en Angleterre un goût mondain. J'ai vu une aimable femme, belle, élégante, chercher dans des églises de village les traces des différentes architectures perdues dans les réparations successives, distinguer le style saxon du normand, donner un âge à d'antiques ornements d'autel brodés par des doigts moins délicats que les siens. En ornant sa mémoire de mille notions agréables et instructives sur le passé de son pays, elle ne voulait que se le rendre plus cher. Du reste, si simple et si modeste, qu'il ne paraissait de son savoir que ce qu'on lui en avait surpris. Elle ne tirait vanité que pour la vieille Angleterre de tout ce que ses recherches lui faisaient découvrir du génie de ses anciens artistes.

Je ne réponds pas qu'il ne se mêle un peu de mode à ces goûts patriotiques. Il y a de la mode, même en Angleterre, et jusque dans son respect filial pour son passé. Ainsi, une certaine école veut qu'on ôte de la langue anglaise tous les mots d'origine étrangère. Le saxon est seul en faveur, comme l'élément indigène par excellence. On prouve dans de gros livres, écrits d'ailleurs avec des mots de toutes les origines, que le saxon est assez riche pour tous les besoins intellectuels de l'Angleterre au dix-neuvième siècle. Il y a des pasteurs qui ne prêchent qu'en

Digitized by Google

saxon. Peut-être y aura-t-il bientôt des superstitieux qui, en retranchant le normand de leur langue, croiront retrancher de leur histoire la conquête normande, et qui voudront que les Anglais soient plus anciens que l'Angleterre. C'est le travers du patriotisme; mais une si belle qualité ne vaut-elle pas qu'on la paye d'un petit ridicule?

Je n'admire rien tant que la pudeur des Anglais sur les mauvais temps de leur histoire. J'en ai vu de fort émus de la peinture que fait M. Macaulay, dans un ouvrage récent [1], de la civilisation anglaise au temps de Charles II. Ils se demandaient avec inquiétude si la considération de leur pays ne perdait pas plus à ce tableau de ce qui lui manquait au dix-septième siècle qu'elle ne gagnait à ce qu'on fît valoir, par comparaison, ses étonnants progrès. J'entendais contester vivement certains détails du livre, surtout en ce qui regarde l'état de l'instruction, le nombre et l'importance des bibliothèques à cette époque. Il s'en préparait, m'a-t-on dit, des réfutations en forme. Quant à l'état moral d'alors, aux scandales politiques d'où est sortie la liberté anglaise, à l'extrême relâchement des mœurs, à la complicité de la nation dans la corruption de son gouvernement, on insinuait qu'il eût été plus sage d'en voiler le tableau et de ne pas relever, par de si humiliants aveux, l'honnêteté de l'époque présente. J'étais touché de cette piété qui ne

1 *Histoire de l'Angleterre depuis le règne de Jacques II.* Cet ouvrage, à la fois solide et agréable, dont l'auteur a dû beaucoup lire l'*Histoire du Consulat et de l'Empire*, de M. Thiers, était dans toutes les mains à l'époque de mon séjour en Angleterre.

Digitized by Google

veut pas que la probité des fils fasse honte à la mémoire de leurs pères. Il n'en est pas moins vrai que, sauf quelques traits superflus, échappés à un pinceau facile et brillant, M. Macaulay a bien fait de découvrir ces anciennes plaies. La pudeur même de ses compatriotes le justifie, et l'exemple en est excellent pour tous ceux qui ont à écrire les annales d'un peuple libre.

Il est temps, en effet, que l'histoire fasse aux nations une part de responsabilité dans le bien comme dans le mal qui leur vient de leurs gouvernements. Nos derniers temps ont vu certains ouvrages historiques où le peuple est sur le premier plan, et les gouvernements sur le second; c'est le vieil esprit de flatterie qui a quitté les gouvernements pour passer du côté du peuple, depuis que le peuple paraît le plus fort. J'applaudirais pourtant à cette nouveauté, si elle devait en susciter une autre, je veux dire une histoire écrite d'un style populaire qui mît courageusement sous les yeux d'une nation libre le tableau de ses caprices, de ses engouements, de sa tendresse pour ceux qui la louent, de son peu de goût pour les conseils; qui lui montrât comment ses admirations emportées l'ont menée à la servitude et ses dégoûts à la sédition; quelle part elle a dans les torts éternels et réciproques qui empêchent l'accord entre le principe d'autorité et le principe de liberté. Une telle histoire serait un service patriotique rendu à cette nation. Elle la déshabituerait de se tenir sans cesse tournée vers ceux qui la gouvernent, rapportant tout ce qui lui arrive à l'humeur, à l'âge, aux talents, bien ou mal appréciés, de ses chefs, et, comme le parterre qui ne peut rien changer à la

Digitized by Google

pièce, assistant, pour battre des mains ou siffler, au drame dans lequel se jouent ses destinées. Elle lui donnerait l'envie de se regarder enfin, de s'examiner, de se connaître, de se parler vrai, comme les honnêtes gens. Peut-être lui inspirerait-elle un esprit politique personnel, original, qui l'affranchirait de l'éloquence de ses oratèurs, des paradoxes de ses écrivains, de la gloire de ses capitaines, et qui la formerait à ce grand art du gouvernement d'un peuple par lui-même, qu'on ne trouve pas sous les pavés des rues, et qui est moins une théorie qu'une vertu.

Outre cette curiosité patriotique des Anglais pour le passé de l'Angleterre, et cette délicatesse sur les époques scabreuses de son histoire, aucun peuple ne connaît mieux l'état présent de son pays. On a souvent reproché à nos colléges de nous former des politiques qui ne savent même pas la géographie de la France. Nous avons eu des hommes d'État qui n'y étaient guère plus versés, et qui, pareils aux généraux la veille d'une bataille, étudiaient le soir le terrain où ils avaient à gouverner le lendemain. La jeunesse d'Angleterre sait, dans le plus grand détail, la géographie des trois royaumes, l'histoire locale et la statistique de chaque comté, ses productions, ses rivières, ses voies de terre et de fer, ses établissements utiles, ses monuments ; et, quant aux hommes d'État britanniques, les révolutions n'en ont point encore imposé à l'Angleterre qui l'aient gouvernée sans savoir sa géographie. Serait-il donc vrai qu'on n'enseigne pas la géographie de la France dans notre université ? Elle y est très-bien enseignée, mais on l'y apprend mal. C'est

Digitized by Google

la faute des pères, qui, n'en ayant pas le goût, ne peuvent pas le donner à leurs enfants; c'est la faute de la première éducation, qui n'a pas su, dans l'enfant, préparer le futur membre d'une grande nation, et intéresser aux notions qu'elle confie à sa tendre mémoire ses premiers instincts de patriotisme.

En Angleterre, tout parle à l'enfant de son pays; les premiers mots qu'il bégaye sont des louanges de l'Angleterre; ses prières lui disent qu'elle est bénie de Dieu entre toutes les nations; les livres où il apprend à lire sont pleins de son nom. Adolescent, on saisit son imagination par le spectacle de ses libertés et de sa grandeur commerciale; on lui apprend à suivre sur toutes les mers les traces de ses vaisseaux, à reconnaître sur tous les continents les tributaires de son industrie; on lui fait étudier la carte du monde, pour qu'il sache la place qu'y occupe sa patrie. Et nous aussi, n'aurions-nous pas la matière d'une étude de ce genre, et ne pourrions-nous pas suivre les traces de la France partout où peut pénétrer la pensée plus conquérante que le commerce, plus rapide que les ailes des vaisseaux? Mais le goût nous en manque : il suffit à notre vanité que les autres sachent quel admirable pays nous habitons.

Le nombre des livres destinés à mettre l'Angleterre sous les yeux des Anglais est immense. Les autres livres sont pour la plupart d'une cherté aristocratique : ceux-là se vendent à toutes les classes et à bas prix. Nul n'est trop humble pour apprendre à être un bon Anglais. Je doute qu'il reste dans ce pays une pierre portant quelque empreinte du travail humain, ou une taupinée que la topo-

Digitized by Google

graphie ait encore à relever. Ce sont les écrivains et les artistes qui font le cadastre. Il n'y a pas une perche de la terre sacrée qu'ils n'aient figurée ou décrite. Les localités y mettent un double orgueil, l'orgueil du lieu et l'orgueil anglais. En France, j'ai vu, même avant 1848, tomber, faute d'acheteurs, une collection de *Dictionnaires de Géographie départementale*. L'ouvrage était très-bien fait; mais on y enseignait la France aux Français. C'était hasard qu'on réussît. Nous aimons mieux nous vanter de notre pays que de le connaître.

C'est parce que les Anglais connaissent le leur à fond qu'ils sont si attentifs à sa politique intérieure, et si jaloux d'y faire prévaloir leurs opinions. On peut spéculer sur leur patience, tirer en longueur, temporiser; mais on ne les trompe pas plus sur leurs véritables besoins qu'on ne parvient à leur en donner de faux. Tout Anglais a un avis sur les affaires de l'intérieur, et il n'est pas aisé de l'en faire changer. En revanche, il n'en a point sur les affaires extérieures, ou il y est fort coulant. Parmi les mille choses sensées qu'il m'a été donné d'entendre, rien ne m'a plus frappé que ce que me disait ce même avocat tory qui trouvait légale la condamnation de Charles Ier. Je lui demandais son sentiment sur la conduite de lord Palmerston dans les affaires d'Italie. Je parlais à un tory d'un ministre whig; je devais m'attendre à des critiques : c'est le cœur humain en France. « Je n'ai point d'opinion, me dit-il, sur une affaire que je ne connais point; mais je m'en rapporte à lord Palmerston : c'est un homme de talent et un bon Anglais. — Ah! m'écriai-je, on y met moins de discrétion dans mon pays; il n'y a pas de

Digitized by Google

café de village où l'on ne sache au juste ce que lord Palmerston aurait dû faire, et où l'on ne blâme sévèrement ce qu'il a fait. »

Toute l'Europe sait comment la bourgeoisie anglaise se défend contre l'émeute. D'abord, elle n'y a pas d'amis; il n'est personne dans ses rangs qui songe à demander aux chartistes l'aide de leurs bras pour obtenir une réforme constitutionnelle. Elle sait que de tels auxiliaires ne se battent que pour leur compte et que, dans toute lutte civile, ceux qui veulent le moins ne sont pas longtemps maîtres de ceux qui veulent le plus. Je n'ai pas vu sans émotion, à l'une des barrières de Londres, cette vaste plaine de Kennington, où deux cent mille chartistes, convoqués par toutes les trompettes de la destruction, chauffés, harangués nuit et jour, ayant pour la plupart laissé dans les tavernes ou perdu sur place les trois quarts de leur raison, se dispersaient devant cette seule parole d'un agent de la loi : « Vous ne passerez pas le pont! » Tandis qu'au delà de la barrière s'amassait la horde révolutionnaire, en deçà se rangeait silencieusement, dans toutes les rues, l'armée de l'ordre et de la liberté, prête à barrer de son corps le chemin à l'émeute et résolue à sauver, au prix de sa vie, le droit qu'ont tous les Anglais, chartistes ou autres, d'exprimer des vœux raisonnables et la chance de les faire écouter. Admirable journée, qui a été, me disait un Anglais, une révolution. Oui, une révolution sans révolutionnaires. Celles-là sont les bonnes.

Telle a été, en effet, l'issue de cette journée, que les besoins réels, qui servaient de prétexte aux meneurs, ont

Digitized by Google

été entendus, et qu'on a sauvé l'ordre, par lequel seul il y peut être donné satisfaction. Pour tous les Anglais de bon sens, les seuls vaincus de Kennington ont été les mauvaises passions qui s'y couvraient de l'intérêt pour les classes ouvrières, les ambitieux qui prenaient pour drapeau le haillon du pauvre, les chefs qui exploitaient leurs soldats. Les classes ouvrières auront la meilleure part dans la victoire de l'ordre; il n'y a pas de risque que la loi soit sans entrailles pour une foule déchaînée qui s'est dispersée à son nom.

VI

ATTENTION DES CLASSES MOYENNES AUX SOUFFRANCES DES CLASSES OUVRIÈRES

Cela m'amène à la plus belle marque de l'intelligence politique chez les classes moyennes en Angleterre; je veux dire l'attention qu'elles donnent aux besoins des classes ouvrières. Il y a deux budgets du pauvre dans ce pays, le budget légal et le budget volontaire; il y a deux sortes de charité, la charité de la loi et la charité libre.

Pour parler d'abord de la première, on sait à quelle somme énorme s'élève l'impôt des pauvres. Je ne loue ni ne blâme l'institution de cet impôt. Son efficacité, sa moralité même, ont été controversées : c'est matière à débat entre les économistes. Je suis cependant touché de son effet immédiat; j'y vois les pauvres secourus, le pain

Digitized by Google

donné à ceux qui ont faim, le précepte de l'Évangile accompli. Je ne regrette pas d'ignorer une science qui m'apprendrait qu'un secours donné ainsi est mal donné, et qu'il vaut mieux laisser souffrir le pauvre que de le soulager contrairement aux règles économiques.

Cet impôt est bien lourd. Bon nombre de familles plient sous le fardeau. Beaucoup qui sont eux-mêmes sur le penchant de la pauvreté ne peuvent secourir que sur leur nécessaire de plus pauvres qu'eux. Pour la classe des fermiers en particulier, sous l'empire d'une réforme qui ouvre les ports de l'Angleterre aux blés étrangers, la taxe des pauvres vient s'ajouter à leurs pertes. Cependant personne ne propose la suppression de l'impôt. On trouve la charge excessive, mais on ne parle pas de s'y dérober; on diffère d'avis sur le mode de payement; sur la dette, on est d'accord.

C'est du reste le débiteur qui répartit lui-même sa dette et qui la distribue par ses propres mains. Des gardiens des pauvres sont élus dans chaque commune pour remplir ce double office, et pour concilier l'intérêt du pauvre avec les ressources de ceux qui l'assistent. Toutes les semaines, ils se réunissent à la maison commune. Quiconque est dans le besoin peut se présenter à leur tribunal de charité; ils examinent, délicatement j'espère, si sa pauvreté vient du travail ou du désordre, et, selon l'enquête, ils l'admettent à une part dans les revenus des pauvres, ou ils la lui refusent. D'autres agents de charité, nommés annuellement par le magistrat, exercent une sorte d'inspection de bienfaisance (*overseers*) sur les pauvres de la paroisse; ils préviennent souvent les déclarations, ils re-

Digitized by Google

connaissent et ils font valoir le droit du pauvre honteux. S'il est valide, ils lui cherchent du travail.

La loi des pauvres peut n'être pas de bonne économie, mais elle est du moins de bonne politique. Elle prouve publiquement au pauvre que la société où il vit s'occupe de ses besoins et qu'elle cherche à porter remède aux inévitables maux qui naissent de l'inégalité des conditions; elle lui montre, dans la classe la plus rapprochée de lui, l'élite des honnêtes gens qui, après avoir payé leur part de ce qui lui est dû, lui donnent encore leur temps pour en faire la répartition équitable, et qui tantôt écoutent sa plainte à leur tribunal, tantôt vont de leur personne la recueillir dans le taudis où se cachent quelquefois des souffrances fières, parce qu'elles ne sont pas méritées. Si elle n'ôte pas l'envie, elle lui ôte du moins ses prétextes.

Les maisons de travail sont une des applications les plus controversées de l'impôt des pauvres. Un inexprimable intérêt m'attirait dans ces établissements, quoique je ne sois sorti d'aucun sans avoir le cœur serré. La charité y a trop un air de geôle. Je ne pouvais m'accoutumer à ces tableaux affichés au parloir où sont indiquées, par grammes, les rations des malheureux reclus, et qui vous donnent la moyenne de ce que doit manger l'être humain pour ne pas mourir; à cette chambre de correction contiguë à la salle des morts; à ces appareils qui reçoivent les immondices des pauvres pour les répandre sur le jardin d'où l'on tire leurs légumes; à la santé invariablement belle du chef de l'établissement. Mais cette délicatesse est-elle sensée? Le courage d'une société qui

Digitized by Google

regarde en face ses plaies les plus hideuses, et qui les touche d'une main peut-être un peu dure, ne vaut-il pas mieux que la sensibilité de nerfs qui nous fait fuir la vue des misérables, en nous persuadant que c'est l'effet d'un trop bon cœur?

D'ailleurs, la maison de travail n'est pas une maison de force. Le mauvais ouvrier y peut être amené par la perte de l'indépendance que donnent le travail et la conduite; mais il n'y entre que de son gré. Telle est la liberté du citoyen, en Angleterre, qu'elle survit même à l'indépendance de l'individu. Valait-il donc mieux laisser dans la rue, exposés à la tentation du vol, ces hommes, en trop grand nombre, que le vice a vaincus, et qui se sont rendus indignes soit du secours public que distribue au pauvre honnête le bureau des gardiens, soit du secours secret que viennent lui offrir les *overseers?* Les maisons de travail sont instituées spécialement pour ces réfractaires du travail. Au prix d'une partie de leur liberté, hélas! de celle dont ils ont abusé, la société abrite leur tête déconsidérée sous un toit que leur a élevé le travail des honnêtes gens. Mais ils n'y perdent ni leur qualité d'Anglais ni leur part de chétiens dans la nourriture religieuse; leurs forces y sont ménagées, et ils peuvent toujours en sortir pour gagner, au prix de leurs sueurs, un pain moins amer.

Au reste, quel que soit le mérite de la charité légale en Angleterre, je lui préfère de beaucoup la charité libre. Celle-là est véritablement l'honneur des classes moyennes. Le gouvernement ni la loi n'y contribuent en rien, ils peuvent même n'en rien savoir. Cela se passe

Digitized by Google

entre l'assisté et ceux qui l'assistent. Il y a comme deux flots qui semblent lutter de grandeur et de vitesse : le flot de la population, qui multiplie les chances de misères, et le flot de la charité libre. Ceux qui possèdent ont l'œil sans cesse ouvert sur cette multitude sans cesse grossissante d'êtres dépourvus. Ils n'en sont d'ailleurs ni épouvantés ni découragés; ils croient trop en Dieu pour craindre qu'il cesse de les aider dans leur tâche secourable; ils sont trop bons Anglais pour douter que la patrie puisse suffire à tous ses enfants.

Les établissements fondés par la charité libre sont sans nombre. Tout ce que la misère, la mort, l'abandon jette de pauvres créatures sur le pavé est recueilli. J'en dis trop peut-être. Des deux flots, celui de la misère est toujours en avant; mais ce qui n'est pas recueilli va l'être. Il y a des gens qui y veillent, et personne ne se croit arrivé à la limite de ses sacrifices. Où la pitié ne parle plus, le sentiment du devoir politique commande encore. Il ouvre la main de l'avare; le créancier le plus dur est quelquefois le débiteur le plus exact du pauvre. Il est peu de villes où l'on ne compte un ou plusieurs de ces établissements; il est telle ville dont le seul monument est une maison de charité. Ici, ce sont les orphelins de la marine; là, ceux du clergé; j'en vois pour les veuves, j'en vois pour les invalides d'un corps d'état, d'un métier qu'ils ont honoré sans y trouver du pain pour leur vieillesse. La charité multiplie ses classifications, l'imagination même s'en mêle; on fait des découvertes de misères singulières dans la misère générale, et quiconque est serf de cette misère spéciale est secouru.

Digitized by Google

Ce sont les bizarreries anglaises; n'en rions pas; je passe volontiers au bienfaiteur son humeur pour son bienfait.

Ces établissements ne sont pas seulement bien situés, et, d'ordinaire, dans la partie la plus aérée des villes; l'architecture en est de bon goût et bien appropriée. C'est le cachet particulier de l'Angleterre contemporaine: ses plus beaux édifices sont ses maisons de charité et les gares de ses chemins de fer. L'art s'inspire de son double génie, le génie de l'industrie et le génie de l'assistance publique, le second né des excès du premier et qui l'absout.

Quelques-uns de ces établissements portent écrit au frontispice : *Souscription volontaire;* non pour montrer la main qui donne, mais pour inviter celle qui ne donne pas. Telles de ces souscriptions sont des dettes perpétuelles; elles se transmettent aux héritiers comme une charge de succession, et c'est la première qu'on acquitte. Les noms des donataires sont gravés sur des tables de marbre dans le parloir; ils en attirent d'autres. Tout cela se fait sans l'État; l'État, cet être de raison sur lequel nous voudrions ici nous décharger de tout le bien à faire en ce monde. Pourtant bon nombre de maisons de charité se qualifient de *royales*. Le roi n'y est pour rien, mais on rend cet hommage au principe conservateur de toutes choses, à la clef de voûte sans laquelle tout croulerait, la maison du pauvre comme celle du riche. Je ne sache pas, en ce genre, de titre plus caractéristique que celui-ci : *Hôpital royal libre pour les nécessiteux malades* [1]. L'Anglais pauvre et malade peut entrer sans

[1] *Royal free Hospital for the destitute sick*, etc., dans Gray's inn road, à Londres.

Digitized by Google

honte dans cette maison : les deux plus grandes puissances de son pays, la liberté et la royauté, lui en ouvrent la porte.

On a évalué le budget de la charité légale en Angleterre ; le budget de la charité libre est incalculable. L'aumône individuelle ne reste pas en arrière de la charité collective : elle n'est pas moins ingénieuse et elle est plus aimable. C'est quelquefois sous les traits d'une jeune fille qu'elle se présente chez les pauvres gens. La permission d'aller porter des secours à des indigents est souvent la récompense de quelque devoir d'éducation bien rempli. Qu'est-ce qui s'aviserait de manquer de respect à la jeune fille qui passe? Elle va, dans quelque rue écartée, porter discrètement à une veuve accablée d'enfants l'aumône de sa mère avec l'argent de ses plaisirs. J'en sais une, toute formée de bonté et de piété, qui avait pris dans l'ardeur de ces visites aux pauvres le germe d'un mal sans remède. Elle voyait venir son dernier jour avec sérénité ; sa foi lui disait qu'elle serait plus secourable aux pauvres dans le ciel, et qu'elle allait échanger des forces insuffisantes et une charité bornée contre des forces inépuisables et une charité sans fin.

Les pauvres sont plus nombreux dans les centres d'industrie ; aussi nulle part la charité n'est plus inventive. Tout autour d'une fabrique, les gens aisés s'instituent d'eux-mêmes gardiens de tous les pauvres que peut y engendrer l'irrégularité du travail industriel. On secourt ceux que le chômage des établissements prive momentanément de travail ; on apprend aux jeunes à se pourvoir par l'économie contre ces vicissitudes ; on donne pour

Digitized by Google

soulager la pauvreté, et on donne pour la prévenir. Les soins préventifs sont peut-être l'application la plus touchante de la charité individuelle. Le nombre des pauvres est bien grand ; mais plus grand encore est le nombre de ceux qui peuvent le devenir. La charité la plus efficace est celle qui parvient à retenir l'ouvrier sur le bord de cet abîme; qui, par des soins donnés au corps et à l'âme, l'aide à passer l'âge le plus dangereux, et, en lui inspirant l'habitude de se suffire, lui prépare quelque jour la douceur de secourir les autres à son tour.

Ici c'est une femme jeune, élégante, qui reçoit tous les samedis, dans une des salles de sa belle demeure, les jeunes ouvrières de la fabrique voisine. Elles viennent dans cette maison, un moment la leur, entendre une lecture religieuse que la maîtresse accompagne d'interprétations familières. Tout plaisir, toute distraction cesse dès que l'heure du devoir envers le pauvre a sonné. Des prix sont distribués, à certaines époques de l'année, aux plus attentives, sans que celles qui l'ont été moins s'en retournent les mains vides. C'est encore de la charité aimable, là où les mérites sont inégaux et où les besoins sont les mêmes, de savoir récompenser les mérites sans paraître frustrer les besoins. Les prix sont des objets d'habillement. Plusieurs de ces jeunes filles doivent à l'intelligence et à l'attention qu'elles ont montrées dans ces exercices une toilette décente qui contribue à les relever à leurs propres yeux.

Ailleurs on reçoit les petites économies qu'elles font sur le prix de leurs journées ; on les fait valoir, on le leur dit du moins, et aux approches de la mauvaise saison on

Digitized by Google

leur achète des habillements qu'elles croient avoir payés. On leur cache ce que la charité de leurs banquiers ajoute à leur pécule; on risque volontiers qu'elles soient moins reconnaissantes pour qu'elles soient plus prévoyantes.

J'étais allé faire visite chez une de ces grandes familles, si nombreuses en Angleterre, où cet office de banquier des pauvres était rempli par les filles de la maison. Elles étaient quatre sœurs, quatre sœurs charmantes autour d'une mère de dix enfants. Je n'oublierai jamais ce type noble et touchant des grandes familles où la richesse est venue du travail, ni la belle vieillesse du père, grave, simple, hospitalier, se reposant après une vie active, mais non agitée, où le soin de la fortune a été persévérant sans être âpre; ni cette mère restée si jeune, qui paraissait la première amie de ses filles; ni les caractères si divers de celles-ci, avec une ressemblance qui leur venait du même air de bonté. L'aînée, plus réservée, ne voulait point attirer les gens et pourtant ne les gênait point. La cadette, enjouée, rieuse, laissait deviner, sous son rire facile, un fond de sensibilité vraie. Des deux plus jeunes, l'une, éprise d'études sérieuses et y réussissant, ne voulait pas qu'on le sût; l'autre, spirituelle, heureuse, souriante, trahissait sur son aimable visage l'espérance d'une union prochaine avec celui que ses parents lui avaient permis d'aimer. Maison vraiment bénie, où la richesse est bien supporté, eparce qu'elle a été bien acquise; aimable famille, digne d'exercer le genre de charité le plus délicat, la charité qui laisse au pauvre tout le mérite du secours qu'il a reçu!

Digitized by Google

Le père m'avait conduit dans sa bibliothèque, — il savait mon faible, — la plus belle pièce après le salon de famille et la plus fréquentée, chose à noter chez un homme retiré du négoce. J'admirais, non sans envie, sous leurs belles et solides reliures, un bon choix d'ouvrages de politique, de législation, d'histoire, enfin les livres de l'*animal politique* jusqu'au luxe. En fait de littérature, il n'y avait que les grands noms, le nécessaire. En sortant de là pour suivre mon hôte dans le parc, je vis sur la pelouse, devant la maison, les quatre sœurs assises au milieu de pièces d'étoffe, de cotonnades, de flanelles étendues sur le gazon. « Quelle est cette exposition? demandai-je à la plus enjouée. — Ce sont, me dit-elle, des objets d'hiver pour nos jeunes ouvrières. On les étend au soleil pour les préserver des insectes. Vous voyez là le fruit de quelques pennys que ces filles mettent de côté par semaine, et que nous nous chargeons de faire valoir. — Quoi! m'écriai-je, avec si peu vous faites tant de choses! — Elles le croient, me dit-elle avec un charmant sourire, et nous nous gardons bien de les détromper. C'est assez pour nous qu'elles pensent avoir fait un bon placement. »

De tout ce que j'ai cru voir de l'état moral de l'Angleterre, rien ne m'a plus frappé que cette attention donnée aux petits. J'avais apporté dans ce pays ma part de la préoccupation universelle de notre époque sur ce que les sociétés ont à faire dans l'intérêt des classes ouvrières. Je voyais un pays où l'on en parle peu, où l'on ne se fait pas l'avocat des souffrances du peuple pour gagner une autre cause, mais où l'on agit tous les jours,

Digitized by Google

sans relâche, sans bruit, et où les pauvres sont secourus et ne sont pas exploités. La résolution avec laquelle le peuple anglais reconnaît sa dette envers les petits, et s'acquitte, est d'autant plus à louer, que la religion a plus de puissance dans ce pays, et que les cœurs durs pourraient profiter de ce qu'on y croit encore aux dédommagements de l'autre vie. Combien la dette n'est-elle pas plus pressante, là où les espérances que donne la religion sont moins écoutées, et où certains docteurs de la démocratie ont borné toute réparation du mal social à l'égalité des rations dans cette vie, et tout bonheur à jouir?

Sur cette question qui domine toutes les autres, sur cet intérêt, le plus impérieux de tous, même avant que la révolution de février en fît une menace permanente de guerre civile et mît l'escopette aux mains du pauvre, l'Angleterre se montre la nation la plus intelligente de l'Europe. On ne voit pas là une bourgeoisie qui ne fait rien par elle-même, et attend que le pouvoir fasse pour elle; qui, au lieu de donner de sa main, dit au gouvernement: « Prenez, » sauf à faire de l'opposition à toute manière de prendre. Je loue beaucoup le gouvernement français de songer à établir des lavoirs et des bains publics pour les classes ouvrières, et d'avoir, faute de mieux, institué une commission pour en délibérer; mais j'aimerais mieux que notre bourgeoisie s'en fût chargée elle-même. Il existe à Londres plus d'un établissement de ce genre, et la bourgeoisie, qui les a fondés, y a d'autant plus de mérite, qu'elle peut avoir des doutes sur la salubrité des bains entiers, car elle continue à se

Digitized by Google

baigner dans des terrines. J'ai vu le plus récent de ses bains; rien n'y manque, ni pour l'appropriation à l'intérieur, ni pour l'aspect au dehors. Là, pour le prix de quelques verres d'ale ou de gin que l'ouvrier aurait pris au delà du besoin, il se baigne à l'aise et fait laver son linge, qui lui est rendu au sortir du bain, blanchi, sec et chaud. Je ne sache pas que le parlement s'en soit mêlé, ni que, parmi les hommes d'État qui ambitionnent la succession de lord Russell, il y en ait un qui songe à quelque invention de ce genre pour se rendre populaire.

VII

LA BOURGEOISIE FRANÇAISE

C'est ainsi que les classes moyennes, en Angleterre, soulagent le gouvernement, en partageant la tâche avec lui. Au gouvernement la politique, à la société ce qui est devoir social. En France, nous n'aidons pas le gouvernement, et nous attendons tout de lui. Nous sommes ses juges les plus difficiles et ses auxiliaires les moins efficaces. On nous entend sans cesse lui demander, et nommément à l'homme, roi ou président, qui le personnifie, la tranquillité et le mouvement, le progrès et la durée, la paix avec tout l'éclat que donnent aux nations les guerres heureuses. Est-ce tout? Attendez. Nous le voulons de plus infaillible, nous ne lui passons aucune de

Digitized by Google

nos faiblesses, nous exigeons de lui les vertus que nous n'avons pas. Que de fois n'a-t-on pas vu les hommes les plus âpres au gain, ces gens d'Horace, qui font leur affaire de toute façon,

Facias quocumque modo rem,

gens à vendre leur débiteur sur la place du Châtelet, si la loi française le permettait, s'indigner contre le manque de désintéressement du pouvoir! Quel gouvernement, quel homme serait assez habile pour contenter de telles exigences, assez vertueux pour ne jamais choquer de telles délicatesses? Il n'y a, sachons-le bien, ni roi ni empereur qui puisse nous bien gouverner sans nous.

C'est à nous, — qu'on me pardonne la citation : on n'est pas classique sans un peu de pédanterie, — c'est à nous que Démosthène disait, il y a deux mille ans : « Voulez-vous toujours aller vous demandant sur la place publique : Philippe est-il mort? — Mort ou malade, vos fautes vous en auraient bientôt fait un autre. » Ainsi nous allons nous-mêmes nous questionnant, — j'entends les modérés; les autres tranchent : que fait le chef de l'État? que veut-il? où va-t-il? Eh! sachons donc ce que nous faisons nous-mêmes, ce que nous voulons, où nous allons. C'est nous qui faisons nos gouvernements. S'ils ont la tentation de se passer de nous, à nous la faute. Pendant que nous nous cherchons, le pouvoir suit ses vues. Nous allons, ou plutôt nous nous agitons d'un côté; lui, il va d'un autre, et la séparation s'accomplit.

Démosthène pensait encore à nous dans cette autre endroit de sa *Philippique* : « Qu'arrivera-t-il, nous dit-il,

Digitized by Google

si nous restons dans nos murs oisifs auditeurs de harangueurs qui s'accusent et se déchirent à l'envi? » Nous aussi, nous avons nos harangueurs, et nous avons, en outre, nos journaux, nos vrais flatteurs, comme les harangueurs l'étaient du peuple athénien. « Quelle motion, lui disaient ceux-ci, vous plaît-il que nous fassions? » Nos journaux n'ont pas à nous demander ce qui nous plaît; ne le savent-ils pas? Ce que nous voulons, c'est lire chaque matin un peu de mal du gouvernement pour le répéter. Et, si l'article est de beau style, voilà qui nous plaît doublement; car c'est du mal de nos chefs, et du mal bien dit. Ainsi la presse nourrit en nous la vanité, ce travers qui dissout les nations, tandis que l'orgueil les fait durer. Nous aimons trop le bien dire; noble faiblesse, qui a plus d'un beau côté, mais qui nous coûtera bien des gouvernements. Nos orateurs nous font épouser leurs ambitions; les abonnés d'un journal sont des vassaux; ils sont tenus au service de guerre, et ils se laissent bravement mener en armes contre leurs propres maisons.

Les révolutionnaires, j'entends ceux qui ne veulent d'aucun gouvernement, ne sont pas si coupables que nous les faisons. Évaluez leur part dans l'œuvre de destruction; c'est de beaucoup la plus petite. On dit que les plus étonnés de la victoire du 24 février ont été les vainqueurs. Apparemment ce n'est pas modestie : ces gens-là ne passent pas pour s'estimer trop peu. Que signifie donc cet étonnement? Il est à leur honneur. Ceux qui s'étonnent d'avoir été vainqueurs sont tout simplement trop honnêtes pour croire qu'ils se sont battus. Le vainqueur de

Digitized by Google

février, hélas! c'est la bourgeoisie, c'est nous; et, si nous laissons d'autres s'en vanter, c'est que l'affaire ne nous a pas été bonne.

Disons-nous donc honnêtement nos vérités. Nous seuls, oui, nous bourgeois, nous faisons et défaisons les gouvernements. Le peuple nous y aide; mais ce n'est pas lui qui commence; il pousse nos cris, il va au feu sous notre drapeau. L'anarchie ne nous déplaît pas tant qu'il nous semble, car nous aimons tout ce qui nous y achemine. La mobilité, l'esprit de dénigrement, le manque de respect, sont autant de pentes vers l'anarchie. Nous ne respectons pas nos gouvernements, et voilà peut-être ce qui leur donne l'idée de ne pas se respecter eux-mêmes. La pire des tentations pour une femme vertueuse, c'est de savoir qu'elle ne passe pas pour l'être. De même, rien n'est plus propre à dégoûter les gouvernements d'être honnêtes que de se voir calomniés!

Je sais bien ce qu'on peut dire pour diminuer le mérite de la bourgeoisie anglaise. Il est très-vrai que, plus indépendante de la politique générale de l'Europe, l'Angleterre peut porter plus d'attention sur elle-même; qu'ayant plus de liberté d'esprit pour s'étudier, elle a plus de chances de se connaître; qu'elle peut suivre avec moins d'inquiétude et juger avec plus d'impartialité son gouvernement, n'ayant rien à craindre pour son indépendance extérieure; il est très-vrai aussi que les qualités politiques de sa bourgeoisie ne sont pas de purs élans de vertu ni des perfections de saints. Qui dit politique dit calcul. Donnez-moi la bonne conduite, et je vous tiens quitte de la vertu.

Digitized by Google

Un peu de calcul se mêle toujours aux plus belles qualités et n'y gâte rien. Quand un galant homme fait réflexion sur ses vertus, qu'il voit la paix intérieure et la considération qu'il en tire, il s'y approuve, il s'y encourage ; il compte ce qu'il a gagné à bien faire : voilà le calcul. Sa vertu en a-t-elle moins de prix? De même une nation intelligente qui s'aperçoit de ce que ses bonnes qualités lui rapportent en ordre, en prospérité, en durée, s'y attache et y persévère par intérêt bien entendu. N'en demandons pas davantage. Nous ne faisons pas une théorie à l'usage des héros.

Tout n'est pas charité, sans doute, dans le soin que la bourgeoisie anglaise prend des petits. Je veux même qu'il y entre le désir de conjurer cette force qui emporte tout. Aimerait-on mieux qu'elle attendît, dans l'imprévoyance de l'égoïsme, qu'on lui vînt arracher ce qu'elle n'aurait pas voulu donner? Et, s'il est vrai que sa charité soit du calcul, n'est-ce pas pure chicane de disputer le nom de vertu à cette sagesse qui compose notre bonheur de beaucoup de bien pour nous et d'un peu de bien pour les autres? Mais non ; donner, c'est-à-dire s'ôter quelque chose des mains ; reconnaître dans ce qu'on possède la part d'autrui ; avouer une dette qu'on n'a pas souscrite ; rendre à Dieu, par la main des pauvres, une partie des fruits du travail qu'il a béni ; apporter sa redevance à celui que Bourdaloue, dans sa familiarité sublime, appelle le caissier des pauvres, c'est et ce sera toujours de la vertu. La charité faite en grand, la charité passée à l'état d'institution, est et sera toujours la première des vertus politiques chez un peuple libre. La sportule romaine n'en était qu'une

Digitized by Google

image bien grossière; mais le principe est le même, et je ne m'étonne pas de le trouver chez le peuple le plus politique de l'antiquité.

VIII

LA BOURGEOISIE FRANÇAISE A-T-ELLE QUELQUE CHOSE A IMITER DES CLASSES MOYENNES EN ANGLETERRE?

Il ne s'agit pas de demander, ni même d'espérer que, n'ayant pas, comme les Anglais, les avantages de l'isolement, ni la plénitude de l'indépendance extérieure, nous ayons cette attention exclusive et tranquille sur l'intérieur, qui leur révèle les besoins généraux de leur pays et les avertit du moment d'y pourvoir, qui leur permet d'attendre les progrès sans impatience et de les opérer sans secousse, qui enfin les rend à la fois très-stricts et très-impartiaux sur la conduite de leur gouvernement. Mais n'est-il donc pas possible qu'une nation douée comme la nôtre se donne, par l'intelligence et le raisonnement, des qualités qu'elle n'a pas, ou perfectionne du moins celles qu'elle a? N'y a-t-il pas pour les peuples, comme pour les individus, une culture, une éducation par le temps et l'expérience, qui corrige les mauvais penchants, développe et fortifie les bons? Un Français qui aime sa patrie ne peut pas prendre son parti là-dessus. Il ne consent pas à ce qu'une nation qui, de l'aveu universel, est le premier soldat, le premier penseur, le premier artiste de l'Europe moderne, que la nation qui a vu le

Digitized by Google

plus clairement et le mieux exprimé toute les vérités par lesquelles se forment et subsistent les sociétés humaines, soit incapable de devenir plus politique.

L'Angleterre nous donne encore un exemple de ce que peut l'éducation pour redresser les instincts et ajouter aux facultés d'un peuple. Je ne crois pas la calomnier en disant qu'au fond on y aime médiocrement les arts. Il n'y a qu'à voir, pour ne parler que de Londres, comme ils y sont logés. Ce n'est pas que l'Angleterre n'ait d'éminents artistes; mais ils le sont moins que ses industriels ou ses hommes politiques. L'Anglais sait pourtant qu'il est glorieux pour une grande nation d'aimer les arts. Aussi, dans ce pays, l'éducation tâche-t-elle d'en susciter le goût. Les natures les plus rebelles s'y prêtent avec ce sentiment du devoir qui est le trait caractéristique de la nation. L'Angleterre fait de grands sacrifices pour être un peuple artiste. Il n'est pas sans exemple qu'un bourgeois anglais écoute de la musique ailleurs qu'au théâtre de la Reine ou au concert, où l'attention est de devoir public. Qui sait? la conviction qu'il sied à un peuple civilisé d'aimer la musique les amènera peut-être à s'y plaire. Les modes conduisent quelquefois aux goûts vrais. Tel qui regarde des tableaux pour se donner le relief de s'y connaître peut finir par y être pris, et par rencontrer un noble goût où il ne cherchait qu'un innocent ridicule. Le climat a sans doute bien de l'empire; mais Montesquieu lui-même, qui lui fait une si grande part dans les lois et dans les mœurs, n'a jamais dit qu'il fût plus puissant que la raison. Ne voilà-t-il pas une belle excuse pour une grande nation qui fait des fautes, de

Digitized by Google

dire : Prenez-vous-en à mon climat; ce sont ses variations qui me rendent si mobile. Fixez donc, si vous pouvez, l'aiguille du baromètre au beau !

Il y a moins de deux ans, beaucoup d'hommes, en France, ne pensaient pas trop prétendre pour leur pays en le croyant capable de s'approprier le gouvernement constitutionnel anglais. Ils estimaient que l'invention politique consiste moins à multiplier les projets de constitution et à créer pour la mort, qu'à rechercher dans les sociétés politiques qui ont prospéré par la liberté tout ce qui peut en être transplanté dans d'autres pays. Cela sied mieux, pensaient-ils, à un grand peuple qu'à tout autre; car un tel peuple imite à la façon du génie, en prenant son bien où il le trouve. Il n'y a pas là une altération ni un abaissement de son caractère, mais plutôt une conquête de sa raison sur son tempérament. Ils le croyaient. Oserai-je dire que j'étais du nombre de ces hommes-là?

L'événement a prouvé que nous appartenions au pays d'Utopie. Oui, nous rêvions; mais nous rêvions l'ordre par la liberté, la liberté par le respect de celle d'autrui et par l'usage modéré de tous les droits, le progrès par la discussion et la transaction. Nous rêvions une ère pacifique, où l'esprit de conservation et l'esprit de changement se combattraient en se respectant, et se persuaderaient que leurs luttes sans violence et leurs libres accommodements sont le plus beau spectacle que puissent offrir les sociétés humaines. Nous nous trompions d'ailleurs en bonne compagnie, et notre rêve n'était pas nouveau. Le gouvernement constitutionnel apparut un jour à la belle

Digitized by Google

intelligence de Tacite : il le salua au passage d'un regard mélancolique, et en détourna les yeux comme d'une chose trop belle pour être possible. « Un système de république, dit-il tristement, formé du choix et de l'union des trois principes monarchique, aristocratique et populaire, est plus aisé à louer qu'à réaliser, et, s'il s'établissait, ce ne serait pas pour durer[1]. » Plus heureux que Tacite, nous avions vu la chose établie, et nous la croyions durable.

Si l'événement qui nous a réveillés si rudement n'a emporté qu'une vaine forme et n'a donné tort qu'à des rêveurs, nous nous en consolerons; mais, quelque chose qu'on mette à la place de la monarchie, n'en attendons aucun des biens promis aux pays libres, si nous n'imitons l'esprit politique de nos voisins. En république comme en monarchie, la liberté ne peut être protégée que par elle-même, et, encore une fois, il n'y a pas de liberté sans l'obéissance et l'esprit de sacrifice. Élevons-nous donc, par l'intelligence qui nous en révèle les avantages, à la résolution qui les fait pratiquer. L'obéissance sied si bien aux peuples libres ! Platon dit quelque part qu'elle est la vertu des cœurs généreux. Donner est la vertu qui vient ensuite. Soyons donc obéissants, donnons et hâtons-nous.

Pour le devoir envers les petits, il ne souffre pas de délai. Nous n'y sommes pas novices, d'ailleurs. La France fait d'immenses sacrifices pour les classes ouvrières et nous y mettons la grâce française, ce qui n'y gâte rien; mais nous pouvons faire plus, ou faire plus efficacement

[1] Delecta ex iis (populus, primores, singuli) et consociata reipublicæ forma laudari facilius quam evenire, vel, si evenit, haud diuturna esse potest. (*Ann.*, IV, 33.)

Digitized by Google

ce que nous faisons. La charité anglaise est peut-être moins aimable; elle a plutôt l'air d'un acte sensé que d'un mouvement du cœur; mais elle est plus efficace. Il y a d'ailleurs une fort grande différence entre la charité individuelle et la charité érigée en institution. C'est là le point. Les avocats des classes ouvrières nous l'ont indiqué; ils n'ont pas fait appel à nos cœurs; ils ne voulaient de nous que notre argent, et la main froide de l'État pour le prendre et le distribuer. Leurs moyens sont jugés; mais le principe de la charité, comme devoir public, subsiste.

La charité sera publique par l'association. Que les secours viennent directement de ceux qui ont à ceux qui n'ont pas, sans passer par la main de l'État, ils seront plus fraternels. N'attendons pas la loi : la loi prendrait ce que nous aurions donné, et nous ôterait le mérite du sacrifice. N'y a-t-il pas des institutions à fonder; des avances sans intérêts ou des dons à faire aux communes pour créer du travail dans les temps de gêne; des caisses où, par une première dotation provenant de dons, on attirerait les économies de l'ouvrier? Que sais-je? Où il y a tant à donner, manquerait-on donc de moyens de donner? Enfin, songeons-y, si nous voulons vivre dans une patrie libre et florissante.

Juillet 1849.

On a dit, à propos de ces réflexions, publiées pour la première fois dans la *Revue des deux mondes*, que conseiller à nos classes moyennes d'imiter la bourgeoisie an-

Digitized by Google

glaise, c'était ajouter une utopie à toutes celles dont on nous poursuit, une fausse perspective d'avenir à toutes celles qui rendent notre présent si difficile. Je ne veux pas le croire. Aussi bien, il ne s'agit pas de copier des mœurs étrangères, mais de nous approprier, par la réflexion et la conviction, certaines pratiques éprouvées, qui sont l'effet, non des diversités ineffaçables du sol et du climat, mais de la raison par laquelle toutes les grandes nations peuvent s'imiter, sans cesser d'être originales.

On a dit encore que la bonne politique ne consiste pas à morigéner son pays, mais à le prendre tel qu'il est qu'une grande nation ne fait pas de fautes; qu'elle suit sa loi; que, sur une si grande échelle, les caprices ne sont que des volontés ou des instincts respectables; l'amour du changement, qu'un légitime besoin de progrès; l'impatience des lois, qu'un généreux esprit de liberté; que le véritable homme d'État est celui qui voit venir ces mouvements du plus loin, et qui y cède à propos. Je ne veux pas non plus admettre cette doctrine. Je ne veux pas blasphémer Dieu en croyant les nations innocentes des fautes pour lesquelles il les châtie; je ne consens pas à ce que l'image la plus fidèle de notre nation bien gouvernée soit celle d'un cheval généreux, mais inquiet, dans la main molle d'un cavalier qui le laisserait aller où il voudrait, et du train qu'il voudrait. De grâce, dispensons nos gouvernements d'être infaillibles, pour ne pas faire à notre nation l'injure de la dispenser d'être sensée.

Il y a deux manières d'aimer son pays, comme il y a

Digitized by Google

deux manières d'aimer ses enfants. Tel père de famille croit que la meilleure sorte de tendresse paternelle est de laisser, chez ses fils, la nature maîtresse, et de trouver charmantes et respectables toutes les brutalités de l'instinct; c'est ce qu'en langage domestique on appelle aimer ses enfants pour soi. Tel autre, au contraire, les dirige, les redresse, aide leur raison contre la nature, s'accable de tous les soucis de l'éducation, pour leur épargner quelques-unes des épreuves réservées à ceux qui n'ont jamais obéi : cela s'appelle aimer ses enfants pour eux. De même, parmi ceux qui aiment leur pays, les uns en approuvent et en admirent tout : ils trouvent de la grâce jusque dans ses défauts; les autres le croient assez grand pour être capable de devenir plus grand encore, assez fier pour être touché de la gloire de donner tous les bons exemples, assez honnête pour avouer ses défauts et pour estimer ceux qui l'aident à s'en corriger. Ces deux sortes de patriotes sont également sincères; mais regardez bien: ce que les premiers aiment dans leur pays, c'est leur propre mobilité, c'est eux-mêmes; les autres aiment leur pays pour lui.

Février 1850.

Digitized by Google

VII

LORD BYRON

I

SOUVENIRS
DE NEWSTEAD-ABBEY DANS LE NOTTINGHAMSHIRE
JEUNESSE DE LORD BYRON

Un des plus grands noms de la poésie, le nom de lord Byron, consacre les restes de l'abbaye de Newstead. C'est là qu'il a passé une partie de sa jeunesse; c'est là que s'est éveillé son génie. Jusqu'à lui, cette ruine avait été à peu près la seule gloire de sa famille; désormais c'est son nom qui fait la seule gloire de la ruine.

Newstead-Abbey est un antique monastère converti en manoir. L'église avait été élevée par Henri II en 1170, et dédiée à la vierge Marie. Les guerres, le temps, l'ont détruite, sauf la façade. Le cloître, la cour intérieure, au milieu la fontaine, dont l'eau n'a pas cessé de couler et que décorent des bas-reliefs grotesques, le réfectoire,

Digitized by Google

subsistent, engagés et mêlés dans une construction un peu militaire, comme étaient les manoirs fortifiés du moyen âge. Jusqu'à la célébrité que l'abbaye de Newstead a due aux souvenirs de lord Byron, on venait visiter le manoir pour la façade de l'église, pour le monastère, pour le réfectoire, pour le cloître resté intact et pour sa fontaine. Ainsi, dans le siècle dernier, l'ami de madame du Deffant, Horace Walpole, visitait Newstead et en louait la beauté. Il disait moins de bien du propriétaire d'alors, William Byron, l'oncle du poëte, personnage bizarre, dur, vindicatif, dont les duels ressemblaient fort à des guet-apens, grand dépensier, et qui réparait les brèches de sa fortune en faisant abattre tous les bois de son domaine. « Il paye ses dettes en vieux chênes, dit Walpole dans une lettre piquante; on en a coupé pour cinq mille livres tout près de la maison. Par compensation, il a bâti deux petits fortins (*baby forts*), afin de nous indemniser en forteresses du dommage qu'il cause à notre marine, et il a planté une allée de pins d'Écosse qui ressemblent à des petits paysans en vieille livrée de famille un jour de fête [1]. »

Walpole se moque encore des fenêtres, « dont les rideaux neufs ont l'air d'avoir été coupés par un tailleur vénitien ». Il ne voyait dans Newstead que la demeure d'une famille noble et des restes d'architecture gothique d'une médiocre valeur de son temps. « Il ne pouvait pas voir, remarque un critique anglais, cette magique beauté que la gloire répand sur la demeure d'un homme de gé-

1. Correspondance d'Horace Walpole.

Digitized by Google

nie et qui revêt comme d'un manteau les tourelles de Newstead. » Aujourd'hui, ce qui attire des visiteurs à la vieille abbaye, c'est le dernier Byron qui l'habita, c'est le poëte. Il s'empare de vous à l'arrivée, il vous accompagne partout, il vous fait les honneurs de sa mélancolique demeure, hôte invisible, mais plus présent que ceux qui vous y reçoivent en personne.

On rend d'abord justice à la manière dont Newstead a été restauré. Le propriétaire actuel, le colonel Vildman, l'avait acheté en ruines. Des sommes immenses ont été dépensées à le réparer. Le colonel a exécuté cette restauration sous l'influence des deux plus nobles sortes de piété après celle qui a Dieu pour objet, la piété envers un homme de génie et la piété pour les ruines. Ami de lord Byron, il n'est devenu l'acquéreur de Newstead que pour y instituer le culte domestique du poëte. Grâce à lui, tout ce qui peut rendre plus sensible la *magique beauté* de l'édifice est à l'abri des injures du temps : c'est tout ce qui fut proprement l'habitation de lord Byron. Le reste semble n'avoir été réparé et consolidé que comme un chaton de bague pour mieux enchâsser le joyau.

Par une prescription de très-bon goût, on vous conduit tout d'abord à l'appartement qu'occupa lord Byron. La vue de ces pièces, qui semblent l'attendre, excite plus de curiosité que d'émotion. Le souvenir de lord Byron n'est pas de ceux qui attendrissent.

Il habitait une des deux tourelles, *baby forts*, dont parle Walpole. Le rez-de-chaussée est occupé par la salle à manger. Au milieu est une table carrée en acajou ; les pieds des chaises sont dorés ; un grand aigle

Digitized by Google

également doré, supporte un buffet. Ce sont des meubles dans le goût du temps, non de l'homme. L'étage supérieur se compose de deux chambres. La plus grande, avec cabinet de toilette, était la chambre à coucher du poëte. Le lit est à colonnes, comme tous les lits anglais; une couronne de comte dorée surmonte les chapitaux. Les rideaux, d'étoffe ordinaire, sont doublés de soie d'un jaune clair et tendus en festons. Les chaises sont également en soie, de la même couleur que les rideaux et en bois doré. Quelques gravures de peu de valeur représentent différentes vues du collége de Cambridge.

Cet ameublement est celui dont lord Byron se servait à l'université. S'il ne dénote aucun goût particulier dans le personnage, il montre du moins comment est meublé, dans les colléges d'Angleterre, un écolier qui a le privilége d'être lord. Dans le cabinet de toilette, on voit le portrait du vieux domestique du poëte. La seconde chambre, où couchait son page, a une fenêtre en ogive avec vitraux peints; elle est meublée dans le goût gothique. La médisance, à laquelle Byron a tant prêté, a jeté des doutes sur le sexe de ce page, et insinué que ce pouvait bien être un Kaled dont Byron était le Lara.

Au réfectoire, devenu le grand salon de réception du colonel Wildman, on cherche, dans cette restauration si intelligente et si opulente, le peu qui est resté du poëte. Voici, sur une table précieuse, le fameux crâne trouvé dans le jardin de l'abbaye; Byron eut la fantaisie de le faire monter en argent, pour s'en servir les jours de fête en guise de verre à boire. On y versait une bouteille de vin de Bordeaux et on la vidait d'un trait. C'est une

Digitized by Google

étrangeté, mais non une nouveauté. Cette manière de narguer la mort était un des sauvages plaisirs du moyen âge. Le pied de la coupe est en argent, comme les rebords. Byron n'avait que vingt ans quand il y écrivait ces vers, dont la tristesse ironique est d'un homme qui a déjà trop vécu : « Ne frémis pas, ne crois pas que mon âme se soit enfuie. Contemple en moi le seul crâne dont, à la différence des têtes vivantes, il ne sort jamais rien de triste. »

Devant la maison, sur la pelouse, s'élève un chêne isolé : on ne sait pourquoi il est là. Comme arbre, il est agréable à voir; mais, comme détail dans le paysage, on ne peut nier qu'il n'en gêne la vue. C'est ce que remarqua tout d'abord le colonel Wildman, en prenant possession du domaine : « Voici un beau chêne, dit-il à un de ses gens; mais il faudra le couper, la place n'en veut pas. » Il ne savait pas que ce chêne avait été planté par lord Byron, lors de sa première arrivée à Newstead, à l'âge de dix ans. Ce souvenir l'a rendu cher au colonel, et le beau jeune chêne entre majestueusement dans l'âge mûr. Celui qui l'a planté y avait attaché l'idée d'une destinée commune à l'arbre et à lui. Aussi longtemps que l'arbre prospérera, avait dit le jeune Byron, je prospérerai moi-même. Neuf ans après, revenant à Newstead, il trouva son chêne presque étouffé par les ronces et languissant; il en fit le sujet de vers plus agréables que neufs, qui, pour le tour, sentent le grand poëte, et, pour le fond, le penseur de collége. Deux ans le séparaient encore de sa majorité. « Sitôt que la virilité aura couronné ton jeune maître, dit-il, c'est lui qui prendra soin de

Digitized by Google

son arbre. Ah! ne te couche pas ainsi, mon chêne; relève un moment la tête. Avant que cette planète ait fait deux fois son glorieux tour, la main de ton maître t'apprendra encore à sourire; le temps d'épreuve de l'enfant sera passé[1]. »

Au delà de la pelouse est la pièce d'eau où Byron s'exerçait soit à nager, soit à manœuvrer un bateau. Il y avait pour compagnon unique un chien de Terre-Neuve dont il s'amusait à éprouver l'adresse et la fidélité, en se laissant tomber comme par accident du bateau et tirer au rivage. On voit dans les jardins le tombeau de ce chien, avec l'épitaphe si connue, qui lui donne « toutes les vertus de l'homme sans ses vices ». Byron voulait y être enterré lui-même avec son vieux domestique Murray. On n'a pas respecté sa volonté. Son corps a été réuni aux sépultures de sa famille, et, quant au vieux Murray, il déclara qu'il ne lui convenait point d'être enterré seul avec le chien. Ce tombeau du chien scandalise plus d'un visiteur; il attriste tout au moins le plus grand nombre. Le chien est sans doute un bien bon ami; mais n'est-ce pas la faute de l'homme si c'est le meilleur ou le seul qu'il ait? Et cela ne prouve-t-il pas qu'il n'est capable d'aimer que ce qu'il n'a pas besoin de respecter?

Le souvenir du lac de Newstead a inspiré deux fois lord Byron. Voici ce qu'il dit dans une description de

1 Ah! droop not, my oak! lift thy head a while.
Ere twice round yon glory this planet shall run,
The hand of thy master will teach thee to smile.
When infancy's years of probation are done.

Cette pièce est de 1807. Elle n'a été publiée que dans les éditions postérieures à 1830.

Digitized by Google

l'abbaye, qu'il ne nomme pas, mais que ses vers rendent visible : « Devant la maison s'étendait un lac aux claires eaux, aussi large que profond et transparent, sans cesse renouvelé par les flots d'une rivière, qui traçait lentement son cours à travers l'onde plus calme qui l'entourait. L'oiseau sauvage faisait son nid dans la fougère et les joncs, et couvait dans son lit humide. Les bois se penchaient sur ses bords et tenaient leurs têtes ondoyantes fixées sur les flots [1]. »

Le texte anglais est charmant; mais ce n'est que de la description, le sentiment y manque. Byron écrivait ces vers à un an de sa mort ; il était bien vieux de cœur : il avait trente-six ans ! Aussi j'aime mieux ceux qu'il adressait à sa sœur huit ans auparavant, dans les premiers jours de son exil, sur les bords du lac de Genève, qui lui rappelait le lac paternel. « Je t'ai fait souvenir de ce cher lac qui fut le nôtre, près de la maison qui désormais ne peut plus être la mienne. Le Léman est beau ; mais ne crois pas que j'aie perdu le souvenir d'un plus cher rivage. Le temps peut faire de tristes ruines dans ma mémoire avant que ce lac ou toi vous disparaissiez de devant mes yeux, quoique, comme toutes les choses que j'ai aimées, vous soyez ou perdus pour moi ou loin de moi [2]. » Ces vers sont touchants, mais non les plus touchants de la pièce, qui est écrite toute de sentiment. Chose à remarquer à la gloire de lord Byron, ses poésies domestiques sont parmi les meilleures qu'il ait composées. L'adieu à sa femme, *Fare thee well*, est une plainte déchirante.

1. *Don Juan*, chant XIII.
2. *Epistle to Augusta.*

Digitized by Google

C'est comme une protestation du bien contre le mal dans cet esprit à la fois superbe et sensé, qui se plaignait d'avoir reçu avec la vie quelque chose qui en corrompait le bienfait, « une destinée ou une volonté hors des droites voies », *fate or will, that walk'd astray*. Madame de Staël eût voulu, disait-elle, être lady Byron pour inspirer de tels vers. Peut-être l'honneur eût-il été payé trop cher; mais quelle femme n'eût voulu être cette douce sœur à qui s'adressent les vers sur le lac, et d'autres où la douceur d'Augusta semble être passée dans l'âme du poëte et y avoir suspendu tous les combats?

Le seul souvenir touchant que Byron ait laissé à Newstead est celui d'une dernière promenade faite dans le petit bois avec cette sœur, quelques jours avant de quitter l'Angleterre. Ils avaient remarqué, sur le bord d'une allée couverte, deux hêtres jumeaux; ils les choisirent comme symbole de leur affection. On put lire longtemps sur l'écorce de l'un de ces arbres, leurs noms que lord Byron y grava ce jour-là, en souvenir de cette visite d'adieu. Ces hêtres ont eu la même destinée que le frère et la sœur. L'un des deux arbres est mort : c'est celui où étaient inscrits leurs noms, comme si le couteau de lord Byron y eût inoculé un germe de mort prématurée. Singuliers rapprochements : un peu après cette visite suprême, lord Byron, à la veille de son départ, disait à Augusta, dans des vers délicieux, les derniers qu'il ait écrits en Angleterre : « Tu es restée debout, pareille à un arbre aimable demeuré ferme sur son tronc, et qui, doucement penché, balance ses branches, fidèles au-dessus d'un tombeau. »

Digitized by Google

Oui, l'arbre aimable est resté debout ; mais son feuillage amaigri ne suffit plus pour cacher la nudité de son compagnon.

Le paysage aux alentours de Newstead est charmant. Une pente douce descend à travers des bois jusqu'au fond du vallon où l'abbaye est bâtie. « Elle est peut-être un peu bas, dit le poëte ; mais les moines ont trouvé bon d'avoir a colline derrière eux pour abriter leur dévotion contre le vent [1]. » Autrefois le parc de Newstead nourrissait deux mille six cents têtes de daims ; on y comptait par milliers les beaux chênes. Aujourd'hui les défrichements ont éclairci les bois et mis des champs à la place des clairières, des fermes à la place des rendez-vous de chasse. Le bétail aristocratique a été chassé par le bétail agricole, et, en fait de gibier, il n'y a guère que des lapins. Ils y sont innombrables ; on en voit sortir de dessous chaque touffe de fougère ; c'est, dit-on, un des produits du domaine.

La seule chose qui reste de l'église abbatiale, la façade, est citée parmi les plus belles ruines de l'Angleterre ; mais de la nef, voûte, piliers, murailles, tout a croulé, tout a disparu. Le pavé de l'église est maintenant une pièce de gazon, et la voûte, le jour que nous visitâmes le manoir, était un beau ciel pommelé du mois de juillet. Reste donc seulement ce pan de mur avec une belle fenêtre sans vitraux et le cintre en ogive qui formaient la porte d'entrée. Au-dessus de la fenêtre sont douze niches vides, et au-dessus de ces niches, tout près du faîte, une niche plus

1. *Don Juan*, chant XIII, 55.

Digitized by Google

grande qui a gardé sa statue : c'est celle de la Vierge, à laquelle l'édifice était consacré. Elle y est intacte avec son fils dans ses bras bénis. « Épargnée, dit le poëte, par un hasard, quand tout le reste était dépouillé, elle semble avoir fait une terre sainte de tout ce qui est en bas. » Curieuse réflexion, qu'on ne s'attend guère à trouver dans *Don Juan !* Il est vrai que le poëte en a quelque embarras. « C'est peut-être, ajoute-t-il, de la superstition ; mais les plus faibles débris d'un lieu qui fut consacré ont le privilége d'éveiller de religieuses pensées[1]. »

Dans la suite de cette description, l'esprit fort ne gêne plus le poëte : il ne s'agit plus d'un mystère, mais d'un chef-d'œuvre de l'art chrétien, de cette fenêtre, le joyau de la ruine, « fenêtre puissante, creuse à son centre, d'où ont été arrachés les vitraux aux mille couleurs, à travers lesquels pénétraient autrefois, en rayons affaiblis, les célestes gloires, ruisselant de soleil comme des ailes de séraphin. Aujourd'hui tout est désolé et béant. Le vent passe à travers les découpures, tantôt élevé, tantôt faible, et souvent le hibou chante son antienne au lieu où repose la silencieuse compagnie avec ses *alleluia* éteints comme une flamme évanouie. » Ces vers, et toute la description d'où ils sont tirés, sont plus brillants que touchants. Ce n'est point un souvenir d'enfance qui inspire au poëte de douces pensées au milieu de cette humeur plus grimaçante que plaisante, qui déborde dans le *Don Juan*. Il a eu besoin de Newstead pour faire une description poétique. Je vois là un morceau d'ornement plutôt qu'un re-

1. *Don Juan*, chant XIII, st. 61, 62.

Digitized by Google

gard jeté sur les années de sa jeunesse ou un regret donné au manoir de ses ancêtres, désormais dans la possession d'un autre.

Lisez la strophe qui vient après : il n'est pas dupe de sa description; il demande pardon au lecteur de détails « qui, dit-il, le feraient prendre par Apollon pour un commissaire-priseur ». Il se souvenait encore de Newstead; il ne l'aimait plus. L'avait-il véritablement aimé? « Qu'il en arrive ce qui pourra, écrivait-il à sa mère en mars 1809, Newstead et moi nous resterons debout ou nous tomberons ensemble. J'ai maintenant vécu en ce lieu, j'y ai fixé mon cœur; aucune nécessité, présente ni future, ne me forcera de troquer les derniers restes de notre héritage. Je suis de force à endurer des privations, et, dût-on m'offrir, en échange de Newstead-Abbey, la première fortune de ce pays, j'en repousserais la proposition. Mettez votre esprit en paix sur ce point. Je suis un homme d'honneur; je ne vendrai pas Newstead. » Quelques années après, Newstead était vendu.

Entre le manoir et l'héritier collatéral il n'y avait qu'un lien d'orgueil aristocratique; aussi est-il moins à blâmer qu'à plaindre de l'avoir rompu, malgré l'éclat de ses protestations publiques ou domestiques. Après tout, le manoir échu au neveu à défaut du fils n'est pas la maison paternelle. Lord Byron n'était pas né à Newstead. Il avait dix ans quand il y vint pour la première fois; déjà la poésie fermentait dans sa jeune tête, et bien des pensées impétueuses se jetaient entre les objets et lui. Il ne vit jamais Newstead tel qu'il était. Les images

Digitized by Google

qu'il en a données sont formées moitié de souvenirs, moitié d'une sorte d'idéal classique. L'amour pour la maison paternelle est plus humble, mais plus puissant. Les petits pas de l'enfant en ont mesuré toute l'étendue, ses mains en ont touché tous les meubles; ses yeux, égarés dans l'horizon des grandes promenades, n'ont bien connu que l'horizon de l'enclos et des bâtiments. L'oiseau a reçu l'empreinte du nid. En y revenant homme fait, il est surpris de reconnaître jusqu'aux rides des boiseries, jusqu'aux lézardes des murailles. Il verra, dans le cours de sa vie, mille choses plus belles; le souvenir de ces choses s'altérera ou s'effacera : la maison paternelle restera seule intacte parmi les ruines de sa mémoire. Lord Byron entrait à Newstead en héritier dépaysé dans son propre manoir. Il prenait possession d'un majorat; il n'était pas l'enfant de la maison, il en était le seigneur.

Le jour où il quitta Newstead pour le collége d'Harrow, à qui fit-il ses adieux? Aux ombres des héros ses ancêtres : « Ombres des héros, votre descendant, quittant la demeure de ses ancêtres, vous dit adieu! » Il voit des ombres à Newstead; c'est pour cela que la description qu'il en fait est vague et n'est point touchante. Il vendit Newstead pour payer ses dettes; les souvenirs de l'adolescent qui venait y passer ses vacances, du jeune homme qui y cacha ses premières passions, ne le protégèrent pas contre les besoins d'argent de l'homme fait.

Comme il s'était accoutumé à n'avoir plus Newstead, il s'accoutuma à n'avoir plus de patrie. Tout enfant, ses lectures favorites avaient été des récits de voyages. Son

Digitized by Google

imagination l'avait presque détaché de son pays, avant qu'il fût forcé d'embrasser l'exil comme une délivrance. La patrie de lord Byron, c'est celle des Conrad, des Lara, des Manfred; c'est partout où le génie de l'individu est plus fort que la société, où la nature est plus forte que l'homme : l'Orient, les Alpes, la mer, la mer surtout, d'où lui étaient venues les premières impressions de grandeur et de puissance [1], la première voix par laquelle la nature avait parlé à l'enfant de génie. Après l'amour humain, celui qu'il a le mieux senti et le mieux exprimé, c'est l'amour pour la mer. « Et je t'ai aimé, Océan! et les plus vives joies de ma jeunesse étaient de me sentir poussé à l'aventure, comme une des bulles qui se forment sur ton sein? Enfant, je faisais mes délices de me jouer avec tes brisants, et si le temps, venant à fraîchir, les rendait menaçants, cette crainte même avait du charme pour moi; car j'étais comme un de tes enfants, et, près ou loin du rivage, je me confiais à tes flots, et je passais ma main sur ta crinière, comme je fais en ce moment [2]. »

Enthousiasme, sentiment, poésie, rien ne manque à cette stance sublime et charmante, et rien ne sent moins le cabinet que cet amour dont les souvenirs se confondent avec les sensations présentes. Amour deux fois vrai; car ce que le poëte se rappelle avoir senti, il veut le sentir encore au moment où il s'en souvient!

Bien des hommes font des serments comme celui de

1. Il habitait près d'Aberdeen, sur les côtes orageuses de la mer d'Écosse.

2. *Childe-Harold*, chant III.

Digitized by Google

lord Byron pour Newstead, à l'âge où ils ne connaissent pas encore les passions et les besoins qui les en délieront. Les poëtes y sont peut-être plus sujets; ils le font du moins avec plus d'éclat et de confidents. Il en fut de la déclaration du poëte de vivre et de mourir à Newstead comme de sa résolution de ne se faire jamais payer ses ouvrages. A vingt ans, dans sa satire contre les poëtes et les critiques écossais, il s'écriait : « Que ceux-là quittent le sacré nom de poëtes, qui torturent leur cerveau pour le gain, non pour la gloire! » Et tout d'abord il refusait quatre cents guinées d'une seconde édition de sa satire. Plus tard, il abandonnait à un ami le prix de ses premiers manuscrits. Enfin, attaqué directement par son éditeur, qui lui envoie un billet de mille guinées pour le *Siége de Corinthe* et *Parisina*, il lui retourne le billet, disant « qu'il ne peut pas, qu'il ne veut pas l'accepter ». Et il ajoute : « Ce n'est pas dédain pour l'idole universelle, ni surabondance actuelle de ses trésors; mais ce qui est droit est droit, et ne doit pas céder aux circonstances. » L'éditeur insiste, renvoie les mille guinées, et Byron les garde. Il en accepta successivement vingt-deux mille autres; enfin l'éditeur, qu'il trouvait trop généreux, finit par lui paraître serré.

« Pour Oxford et pour Waldegrave, dit-il dans une petite pièce épigrammatique, tu donnes beaucoup plus que tu ne m'as donné; ce n'est pas agir honnêtement, mon Murray.

» Car, comme dit le proverbe : mieux vaut un chien en vie qu'un lion mort. Mieux vaut un lord vivant que deux lords décédés, mon Murray.

Digitized by Google

» Et si, comme l'opinion en court, la poésie s'est mieux vendue que la prose, certes je devrais avoir reçu plus qu'eux, mon Murray. »

Et dans une lettre au même : « Vous donnerez à mon homme de confiance toutes vos raisons marchandes : — saison lourde, public tiède; — milord écrit trop, sa popularité décline; — déduction à faire pour le change, — pertes faites avec milord, — édition contrefaite; — sévérité de la critique et autres points et sujets de discours dont je lui laisse la réponse à lui qui est orateur. »

La lettre qui refuse les premières offres et la lettre qui craint que les dernières ne soient trop modiques ont été écrites à cinq ans d'intervalle. Voilà le danger de commencer par l'idéal; on finit par les plus prosaïques des réalités. Disons cependant qu'au fond des deux conduites il y avait de la générosité : c'est pour lui-même que Byron commence par refuser de l'argent; c'est pour les autres qu'il finit par en demander. Les dernières guinées qu'il tirait ainsi de l'éditeur Murray servaient à équiper des Souliotes pour la défense de la Grèce, et à envoyer des bandages et de l'argent aux blessés de Missolonghi.

Je ne pouvais guère visiter Newstead sans être tenté de relire lord Byron. Depuis l'époque de sa première vogue [1], d'autres études m'avaient fort éloigné de lui. Ce n'est pas d'ailleurs un de ces compagnons avec lesquels on passe sa vie, le livre familier où l'on va chercher le soulagement des maladies de l'âme. Résidant tout

1. En 1823.

Digitized by Google

près de Newstead, dans la partie de l'Angleterre où l'on s'occupe le plus de lord Byron, l'esprit et le cœur remués par ce qu'il y a de bizarre et de mélancolique dans les souvenirs qu'il y a laissés, c'était l'occasion ou jamais de rouvrir ses poésies négligées. Il me semblait qu'après le pèlerinage à la maison du poëte, j'en devais un autre à ses vers, contre lesquels m'avait prévenu l'admiration d'autres modèles, et je me persuadais qu'en voulant être juste j'en serais payé par des plaisirs inattendus.

Une autre disposition d'esprit me portait à relire lord Byron. Les ruines que le doute avait faites dans son esprit, nourri de dégoûts prématurés, les derniers événements les ont faites dans la société où nous vivons. Nous avons vu tout à coup de grands principes vaincus, les croyances des sages renversées et moquées; leurs prodigieux efforts perdus, la vérité impuissante, les faux besoins prévalant sur les vrais, l'avenir suspendu entre des institutions auxquelles personne ne croit, et le hasard des supériorités individuelles. Oserai-je dire que, dans cette première défaillance qui suit les grandes pertes, et j'entends par là celles de la fortune morale, je me suis senti attiré vers ces cruels génies qui commencent et finissent par le doute, et qui, dans la férocité de leur mépris pour les sociétés humaines, en viennent à n'aimer que la nature extérieure et l'indépendance de la vie sauvage? C'est ainsi qu'avant d'avoir vu Newstead j'inclinais vers lord Byron, et que je pensais à aller apprendre de lui quelles tristes joies l'esprit peut tirer de ses découragements, et quel plaisir on peut prendre à vivre au milieu des ruines.

Digitized by Google

II

LORD BYRON ET LA SOCIÉTÉ ANGLAISE
CAUSES LITTÉRAIRES ET MORALES DE LA POPULARITÉ DE LORD BYRON DE SON VIVANT

Le nouveau ou l'ancien redevenu nouveau, voilà la première cause de la fortune des livres. Ce ne fut pas le moindre des attraits de lord Byron. Il est vrai que le nouveau, dans ses poésies, c'était la poésie elle-même. Depuis Pope et Dryden, l'Angleterre avait eu plus d'un habile écrivain en vers, elle n'avait pas eu un grand poëte. L'histoire de la poésie anglaise offre une succession de poëmes descriptifs ou didactiques qui s'adressent uniquement à la raison, à la haute quelquefois, plus souvent à la raison de ménage. La sensibilité y est plutôt un ton à la mode que l'accent d'un cœur sérieusement remué par la tristesse des choses humaines. Ces poëtes considéraient comme poétique tout ce qui est naturel, et comme naturel tout ce qui passait pour l'être de leur temps. Leurs descriptions, faites sur un patron convenu plutôt que d'original, ne représentent qu'une nature de cabinet. Le rustique y sent plus l'huile que l'odeur des champs. Depuis la *Forêt de Windsor* de Pope, tout ruisseau avait sa naïade et tout arbre son hamadryade, et, entre autres impressions de froid que

Digitized by Google

vous causent ces poésies, on grelotte pour ces pauvres nymphes transplantées de la Grèce, — où, par leur privilége de déesses comme par hygiène, elles pouvaient rester nues, — dans les humides forêts d'un pays qui a inventé les vêtements imperméables.

On ne serait pas bien loin de la vérité en disant que les successeurs de Pope et de Dryden ne firent que réfléchir le dix-huitième siècle français, soit dans son idéal de l'homme selon la philosophie, soit dans ses utopies de l'homme selon la nature. Les poëmes de Voltaire et les romans de Jean-Jacques Rousseau ont passé par là. Vers la fin du siècle, un effort généreux fit sortir Crabbe des lieux communs de l'humanité abstraite et de la description classique. Il toucha aux conditions sociales; il peignit l'homme sous les haillons du pauvre, et la cabane, non celle qui fait point de vue dans un parc aristocratique, mais celle où la misère engendre des passions et des douleurs inconnues [1]. Je ne m'étonne pas que lord Byron l'ait eu en grande estime [2] : avec plus d'invention, il eût été lord Byron; il en fut du moins l'énergique précurseur.

Après lui, et à l'époque où lord Byron écrivait ses premiers vers, d'agréables poëtes ramenaient l'art dans l'innocente voie du jeu d'esprit. Wordsworth, Thomas Moore, Coleridge, Walter Scott, Southey même, le Cotin de lord Byron, trouvaient, entre l'homme abstrait de

1. *The Village, the Borough*, etc.

2. Dans une lettre à M. d'Israëli, il appelle Crabbe « le premier des poëtes vivants », et, dans la satire des *Bardes et Critiques écossais*, il dit de lui : *nature's sternest painter.*

Digitized by Google

l'école de Pope et l'homme caractérisé par sa condition, tel que Crabbe l'a peint, l'homme romanesque des légendes et des ballades. Ils rendaient la langue poétique plus précieuse, ou, comme Southey, plus bizarre, sans la renouveler. Cependant ils n'étaient indignes ni du dépit jaloux avec lequel lord Byron les attaqua dans son amère satire des *Bardes et des Critiques écossais*, ni surtout de la réparation qu'il leur fit dans la suite. La douceur de Wordsworth, dans une telle langue, est un un don supérieur; Rogers a par moments élevé l'élégance jusqu'à la poésie; les romans en vers de Walter Scott seraient beaucoup plus estimés, si ses romans en prose étaient moins aimés.

Voilà de quelle poésie s'amusaient des insulaires qui craignaient une descente de l'étranger dans leur pays, des marchands menacés du blocus ou occupés de prises, une aristocratie qui délibérait aux Communes ou se battait sur le continent. Ce travail ingénieux contentait des imaginations absorbées et comme épuisées par le spectacle de la lutte entre la France et l'Angleterre, et qui demandaient aux poëtes des distractions plutôt que des émotions.

Grande fut la surprise de cette société, lorsqu'en janvier 1812 les deux premiers chants de *Childe-Harold* lui révélèrent un grand poëte. C'en fut assez pour faire diversion aux rumeurs qui circulaient déjà sur la campagne de 1812. L'Angleterre, à la veille de faire un suprême effort pour soulever contre Napoléon tout le poids de la Russie, se tourna tout entière du côté de ce dédaigneux jeune homme, qui, dans des vers insolents et charmants,

Digitized by Google

se raillait de tout ce qu'elle aimait. Les esprits étaient à la fois provoqués par ces mépris superbes de tout ce qu'ils tenaient pour maxime nationale, et séduits par le charme de tant de force parmi tant d'éclat, de tant de profondeur dans un penseur si jeune, par cette liberté de tout dire qui les soulageait, sans qu'il y parût, de la contrainte des mœurs sociales.

A ne voir que le côté littéraire de *Childe-Harold*, quel plaisir de nouveauté ce dut être pour les Anglais, que la guerre claquemurait dans leur île, de voyager, à la suite de lord Byron, en Espagne, où l'Angleterre usait la fortune de Napoléon sans le battre, et dans cet Orient, jusqu'alors un lieu commun de poésie classique! Aujourd'hui l'Orient lui-même, son soleil, ses parfums, ses perles, les beaux yeux noirs derrière le voile, l'amour mystérieux sous la pointe de l'yatagan, sont devenus un lieu commun; mais en ce temps-là combien cette Asie de Mahomet, combien cette Grèce d'Ali-Pacha, devaient paraître belles, comparées à l'Asie et à la Grèce apprises dans l'Homère traduit par Pope! Combien des descriptions faites sans modèles, ou des modèles minutieusement copiés, durent rehausser le prix des chaudes peintures de lord Byron! Il renouvelait la description en en chassant les abstractions et le détail d'inventaire, et en y faisant rentrer le sentiment.

Cependant la description, dans *Childe-Harold*, n'était qu'un cadre, et, quoique tout y fût nouveau, il s'en fallait que tout fût de bon aloi. C'est d'ordinaire dans le cadre que l'auteur fait la plus grande part au tour d'esprit de son temps et au désir d'attirer les yeux sur lui-

Digitized by Google

même; aussi ne cherchez pas les défauts ailleurs : s'il y a de l'affectation, vous la trouverez là. Mais dans le cadre de *Childe-Harold* il y avait un tableau, le plus original et le plus intéressant de tous les tableaux, un esprit indépendant, dans un pays où tout le monde est assujetti à une règle, un penseur émancipé dans la nation qui se gêne le plus, un homme parlant de soi et ne se taisant guère sur les autres dans une société où l'on ne parle jamais ni de soi ni d'autrui.

C'est par le cadre que lord Byron avait attiré les passants; c'est par le tableau qu'il attira et fixa les esprits sérieux. Cependant on parla beaucoup du cadre et peu du tableau; car, par la raison qu'on ne parle pas de soi en Angleterre, personne ne s'y avisait de prononcer sur ces poésies un blâme ou un éloge qui pût être un aveu de son propre fonds.

Le peuple anglais est le peuple le plus libre du monde; mais la société anglaise est celle où l'on se contraint le plus. Entrez dans un *meeting*, la censure, la calomnie même, s'y donnent carrière sous le manteau de la politique. Si l'on y garde quelque mesure, ce n'est pas que le droit y soit limité ou qu'on ait à craindre une peine quelconque; c'est que, sur ce point, comme sur tous les autres, les mœurs tempèrent la liberté. Vous serez à la fois effrayé de ce qu'on y dit et étonné qu'on n'en dise pas davantage. Comment la nation est-elle si modérée là où l'individu peut impunément être si violent? C'est que la contrainte sociale y fait contre-poids à la liberté politique.

Il s'en faut que nous soyons un peuple aussi libre que

Digitized by Google

le peuple anglais, et à qui la faute? Il s'en faut tout autant que la société anglaise soit une société aussi agréable que la nôtre. Sur ce point, notre avantage n'est pas médiocre. Nous ne goûtons pas moins que nos voisins la vie de famille; mais ils ne connaissent pas comme nous les douceurs de la vie de société. Nous ne nous barricadons pas chez nous; la maison appelle la compagnie; la plus grande pièce n'est pas celle où se tient la famille, c'est celle où l'on reçoit les amis, c'est le salon, pour lequel bien des gens se logent mal. Là nous causons fort librement, même des sujets défendus; là les esprits se mêlent, se polissent, font jaillir les mots heureux; là chacun paye de sa personne, parle de soi, parle des autres, qui le lui rendent : aimable privilége de la France, et qui nous fait faire beaucoup de fautes, peut-être parce qu'il nous en console.

Je ne dis que ce que tout le monde sait. Nous sommes les premiers par la conversation, parce que nous sommes la société la plus libre du monde, et, si notre conversation est si excellente, c'est qu'on y parle beaucoup des autres et de soi. Pour peu que, dans nos discours sur les autres, l'indulgence tempère la malice, et que, dans ce qu'on dit de soi, la candeur corrige la bonne opinion, il n'y a rien au-dessus de cette conversation-là. C'est la seule originale. On ne cause pas sur le gouvernement, sur la religion, même sur les lettres; on décide, on tranche. Il se fait sur ces sujets de brillants monologues, il n'y a pas de conversation. Et puis la langue du jour y a trop de part : c'est plus ou moins un discours de tribune ou un article de journal. On n'est original qu'en parlant des autres ou

Digitized by Google

de soi. Il n'y a pas de matière où ce que nous disons ne vienne plus de nous, et pour peu qu'on ait d'esprit, c'est là qu'on en a. Voyez le même soir, dans la même compagnie, le contraste des discours sur les affaires publiques et des conversations sur les gens. La langue des premiers semble avoir été ramassée dans tout ce qui s'entend et ce qui se lit chaque jour; mais ce qu'on dit des gens a toutes les grâces de la charmante langue française, telle que l'invente à chaque instant tout homme d'esprit qui sent et s'exprime vivement.

L'Angleterre n'a pas de conversation, parce qu'on n'y parle ni des autres ni de soi. Y parle-t-on du moins de la politique, de la religion, des choses de l'esprit? Guère plus. Sur la politique, on est fort réservé; la raison, c'est qu'on ne parle que de ce qu'on sait, et qu'on ne croit pas savoir la politique. Sur la religion, entre dissidents, on ne dispute pas, on évite le sujet; entre conformistes, on s'entend, et tout est bientôt dit. Quant aux choses de l'esprit, comment en parlerait-on sans parler des autres ou tout au moins de soi? Il faudrait dire son goût, et dire son goût, c'est s'ouvrir.

Mais quoi! si l'on ne parle ni du gouvernement, ni de la religion, ni des choses de l'esprit, ni des personnes, ni de soi-même, de quoi parle-t-on donc? Des environs, des alentours de tout cela. On parle de tout ce qui n'engage pas la conscience et ne découvre pas le fond, par exemple du pique-nique, de la visite à la ruine, ou bien du prédicateur à la mode, ou bien du procès criminel qui remplit les colonnes des journaux, et de la pluie donc! le climat en renouvelle à chaque instant le sujet, et du beau temps

Digitized by Google

quand on le peut. Les chasseurs de renard et les *country gentlemen* s'entretiennent de chevaux, de chasse et d'élections ; c'est leur conversation d'avant le déluge. Les dissidents se demandent s'ils ont assisté à tel *Bible meeting*, lu le livre de la *Paix parfaite*, entendu tel sermon ; combien ont donné les troncs, soit pour la conversion des Juifs, soit pour la fondation d'une école dans une des îles de l'océan Pacifique. Chaque question reçoit une réponse catégorique, et ce qu'on appelle en Angleterre se renvoyer la balle de la conversation consiste en une sorte de catéchisme par demandes et par réponses.

La conversation est générale, facile ; chacun y fait sa partie, et personne ne manque la note ; mais le concert est un peu fade. On y rit, et souvent ; est-ce d'une plaisanterie ? est-ce de quelque pointe de gaieté échappée à un imprudent qui s'émancipe ? Non. Le rire est une forme d'adhésion à ce que disent les gens. On est d'abord surpris de cette facilité de parole propre à toutes les personnes sans exception, et de ce rire si fréquent chez une nation si sérieuse ; mais bientôt tout s'éclaircit. Cette facilité est celle de gens qui répètent un formulaire ; ce rire n'est que l'approbation la plus obligeante et qui engage le moins.

Dans la société anglaise, on se fréquente, on ne se lie pas ; on parle, on ne cause point. C'est commode pour les gens qui n'ont pas de *moi* ; mais n'en coûte-t-il pas beaucoup aux esprits distingués ? Ils se gardent pourtant de troubler le concert. Ils étouffent leur originalité pour ressembler à tout le monde. S'il en est qui éclatent, qui véritablement parlent pour dire ce qui se passe en eux, chez

Digitized by Google

nous, ce seraient des gens d'esprit; en Angleterre, ils sont affichés : voilà les *excentriques*.

En effet, l'esprit est tout près d'y être une bizarrerie. En France, on aime tant l'esprit, que tout le monde y aide; les gens d'esprit sont fort goûtés, c'est tout simple; dans les louanges que nous leurs donnons, nous croyons prélever notre part. En Angleterre, l'esprit ressemble plus à une licence que prend l'individu; c'est de l'audace, de l'entreprise; tout le monde en a peur. Aussi n'ont-ils pas de mot dans leur langue pour exprimer un homme d'esprit, ou, s'ils en ont un, ils ne s'en servent pas. L'esprit lui-même s'y appelle l'humeur, *humour*, qui est proprement le caprice, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus singulier chez les gens et ce qui appartiendrait à l'âme sensitive des philosophes anciens, si nous reconnaissions cette âme-là.

Il est vrai que, comme on ne parle de soi ni d'autrui dans la société anglaise, on n'y connaît point la vanité et presque point la médisance. Je n'ai jamais vu pour mon compte un Anglais avantageux, je n'en ai jamais ouï de médisant. Il ne faut pas s'y fier pourtant. Ils savent tout aussi bien que nous par où ils valent mieux que les autres, et par où les autres leur donnent prise; mais ils jouissent tout seuls de leur mérite, sachant bien qu'on ne trouve personne à qui faire partager ce plaisir-là, et, s'ils ne disent pas de mal d'autrui, ce n'est pas faute d'en penser. Tout cela se passe au fond d'eux, et il n'en paraît rien.

J'admire les beaux côtés de cette double discrétion; mais enfin la vanité et même la médisance n'ont-elles

Digitized by Google

pas du bon? Un homme d'esprit qui parle de lui en dit trop; mais ce trop, nous nous chargeons de le retrancher; le reste est charmant : c'est l'homme lui-même. S'il parle des autres, nous ôtons le mal qu'il y voit par trop de complaisance pour lui-même ou par prévention; dans le reste, nous trouvons soit des nuances délicates, soit un sujet d'utiles retours sur nous-mêmes. Par malheur, on ne peut pas donner aux gens d'esprit le droit de parler d'eux et des autres sans le donner aux sots, et les sots nous font payer cher le plaisir que nous avons à entendre les gens d'esprit. C'est justice d'ailleurs, ce plaisir n'étant pas toujours irréprochable.

La religion favorise singulièrement la réserve de la société anglaise. Les prédicateurs qui sont fort suivis parlent beaucoup du dogme, des différentes interprétations des livres saints, de la justification par la foi : du monde, c'est-à-dire de nous-mêmes et des autres, peu ou point. Il est vrai que cette discrétion est d'orthodoxie. L'Église protestante suppose que nous nous connaissons assez, et qu'il suffit d'avoir la foi pour savoir toute la morale. Notre Église à nous croit que nous nous ignorons, ou que nous nous connaissons fort mal; elle nous force à regarder dans nos obscurités, elle nous démêle, elle aide les esprits lourds à se voir, elle ne permet pas aux pénétrants de se dérober à leur conscience. La foi commande, la morale persuade; ce fut là le grand caractère de la prédication catholique chez nos sermonnaires du dix-septième siècle, lesquels sont nos plus profonds moralistes.

Le protestantisme lui-même n'a pas toujours dédaigné

Digitized by Google

l'alliance de la théologie et de la morale, témoin Jeremy Taylor [1], si semblable à notre Charron quand il met le bon sens de l'antiquité au service des idées chrétiennes, à notre François de Sales par les images familières dont il émaille les sévérités du dogme; mais le caractère actuel de la prédication en Angleterre est exclusivement théologique. Je n'ai pas à dire pourquoi je lui préfère la méthode catholique; je dois seulement remarquer par quelle convenance singulière la religion vient fortifier dans les deux pays la qualité dominante de chacun. En Angleterre, pays d'intelligence politique, elle se présente sous la forme du dogme, c'est-à-dire de la loi dans son expression la plus absolue; en France, le pays sociable par excellence, c'est à l'esprit de sociabilité qu'elle vient en aide, sous la forme de la plus parfaite morale sociale.

Il suffit de quelque séjour en Angleterre et d'un médiocre usage de la langue pour reconnaître que la conversation courante n'y est guère qu'un formulaire. Ce qui est vrai de l'écriture des Anglais est vrai de leurs discours; on dirait que c'est la race, et non l'individu, qui tient la plume et qui parle. De là, dans l'écriture anglaise, une certaine beauté régulière, uniforme, mais noble, qui montre combien est profonde l'empreinte de la discipline chez ce peuple libre. De là aussi, dans la conversation, à défaut des grâces du langage individuel, cette précision et cette hardiesse qui sont les qualités de la race, et qui feraient prendre pour un homme distin-

1. Né en 1613, mort en 1667, avec le surnom de Shakspeare des théologiens.

Digitized by Google

gué le premier Anglais qu'on entend parler. Dans cette uniformité expressive, s'il est difficile de distinguer ce que nous appelons les gens d'esprit, il l'est encore plus de reconnaître des sots. Enfin cette langue est celle du génie de la nation; elle a de grands traits, il lui manque de la physionomie.

C'est encore un de nos avantages sur l'Angleterre. Notre langue a, comme la sienne, un cachet national, la clarté, et elle a, de plus, autant de physionomies qu'il y a de gens d'esprit qui la parlent. Les Anglais éclairés le reconnaissent, et le cas médiocre que certains d'entre eux paraissent faire de notre supériorité sur ce point n'en rend l'aveu que plus précieux. Ce qu'on envie le plus aux gens est souvent ce qu'on affecte d'estimer le moins.

On devine la cause de ce manque de diversité dans la langue de la conversation en Angleterre. Là où l'on ne parle ni de soi des autres, et où l'âme ne vient pas sur les lèvres, je ne m'étonne pas que la langue n'ait pas de physionomie.

Cette discrétion extraordinaire de la société anglaise, quoiqu'à beaucoup de calcul il s'y mêle une disposition naturelle, ne doit pas laisser de lui coûter. Le sacrifice n'est pas petit de ne jamais parler de soi. Quant à se taire sur autrui, ce n'est guère plus aisé; car c'est le même principe qui nous fait parler des autres et de nous. Il doit donc y avoir beaucoup de gêne dans une société où l'on s'interdit l'une et l'autre chose, et c'est en cela surtout que la pratique du *self denial* est méritoire. Certaines gens se permettront même de qualifier

Digitized by Google

cette retenue d'hypocrisie, et d'autres n'y verront que l'extrême raffinement de la vanité. Quelque chose qu'on en pense, vertu ou travers, ce n'en est pas moins un travail, travail allégé chez les uns par la médiocrité d'esprit et l'habitude, aggravé chez les autres par plus de choses à dire.

Il n'y a qu'à regarder un salon anglais pour voir qu'on ne s'y divertit point, et que plus d'un des assistants en est convaincu. Eh bien, jetez au milieu de cette société gênée, froide, où l'on se cache de tout le monde et de soi-même, au milieu de ces esprits volontairement effacés, que dis-je? de ces ombres, un homme qui vient leur faire des confessions brutales sur lui-même et sur eux, qui dit le bien et le mal, le bien sans enthousiasme, le mal sans voiles, qui prend de force pour confidents, résistant et presque honteux, ces gens qui ne veulent rien savoir des autres pour qu'on ne s'informe pas d'eux; jetez au milieu de ce salon, où l'on s'amuse si peu, quoiqu'on y rie beaucoup, un livre puissant, provoquant, par lequel les assistants sont révélés à eux-mêmes et dénoncés les uns aux autres, quel effet! C'est cet effet, c'est ce scandale que produisirent les premières confessions de Childe-Harold. Les héros des poëmes qui vinrent après complétèrent ses confidences. Lord Byron faisait monter de subites rougeurs à plus d'un front que n'avaient jamais troublé que des émotions permises; il suscitait des doutes au sein de cet acquiescement d'habitude ou de calcul à tous les principes de la société établie; il soulageait les esprits de cette retenue consentie dans l'intérêt de la conservation sociale, et des sacrifices

Digitized by Google

que l'homme fait en Angleterre à l'*animal politique*.

Dans ce temps-là, beaucoup de choses étaient tenues pour des vérités hors de contestation parmi les compatriotes de lord Byron, par exemple, les victoires des Anglais sur Napoléon, la bravoure de leurs alliés de la Péninsule. Byron, trop Anglais pour nier les victoires, niait la gloire militaire, niait l'héroïsme et se moquait des braves alliés. Il s'attaquait aussi à des vérités moins douteuses que les victoires de l'Angleterre, et, entre autres, à l'immortalité de l'âme. Malgré cela, ou plutôt à cause de cela, il plaisait. Plaire est un mot trop faible : il remuait, il mettait hors de lui le flegme anglais. Le plaisir des individus était en proportion de l'offense faite aux mœurs publiques.

Pour ceux qui étaient tout bas de son avis, les libres penseurs, *free thinkers*, ce plaisir était une sorte de délivrance. Ils savouraient cette hauteur de mépris pour les choses les plus respectées, cette haine de tous les jougs, et, avec les sauvages douceurs de l'indépendance, ses tristesses et ses découragements. Le *spleen* anglais se reconnaissait à cette maladie de la plénitude qui travaille Childe-Harold, à ce cœur que la sensualité a endurci, à cet égal dégoût des affaires et des plaisirs, à cette dégradation que traverse de temps en temps un remords, et qui d'ailleurs est moins l'effet de la perversité du cœur que d'un violent désappointement des choses humaines.

Pour ceux, au contraire, qu'effarouchait tant d'audace, le plaisir, moins avoué, n'était pas moins grand. On peut avoir assez de vertu pour accepter, par la considération

Digitized by Google

du bien public, toutes les barrières, toutes les hiérarchies, toutes les gênes de la société anglaise; mais était-il une vertu capable de résister à la tentation de s'en affranchir un moment, sous prétexte de lire des poésies nouvelles? On tâtait ainsi de la liberté de penser sous la responsabilité d'un autre; on osait s'occuper d'autrui, se parler de soi; ce dont on se privait dans la conversation, la lecture en donnait le plaisir sans le scandale. D'ailleurs, une infraction à la règle raffermit quelquefois l'amour de la règle, et qu'était-ce que cette infraction? Un coup d'œil sur un livre, un nuage de doute qui passe, une nudité qu'on a vue malgré soi. Libérateur pour quelques-uns, tentateur pour le plus grand nombre, Byron était admiré de tous. Le petit nombre même que l'âpreté d'une opinion militante, une position en vue, une foi plus à l'épreuve, irritaient contre les séductions du penseur, se laissait gagner à celle du poëte. Chacun faisait une secrète et étrange amitié avec lord Byron.

Est-ce à dire qu'on parlât beaucoup de lui dans les compagnies? Du libre penseur, personne; mais on louait le poëte, comme on loue toutes choses en Angleterre, par des généralités, et tout le monde *secundum formulam*. Un témoin de cette grande popularité de lord Byron me donnait cet échantillon de ce qu'on en disait : — Avez-vous lu le nouveau poëme? *Very beautiful!* disait l'interlocuteur avec une interjection étouffée. C'était tout. Les beaux esprits citaient un passage, le plus innocent, une description, jamais une pensée ni une peinture morale, de peur que l'éloge ou la critique ne les découvrît. Les plaisants nommaient les ouvrages scabreux devant les dames pour

Digitized by Google

voir si quelque rougeur ne trahirait pas sur un beau visage une lecture interdite. L'Angleterre goûtait au fruit défendu, mais elle ne voulait ni se l'avouer ni qu'on le lui dît.

Ce fut la cause la plus générale du succès de lord Byron. Il réussit en outre auprès des femmes par une cause particulière et romanesque. Elles s'éprirent secrètement de ses héros, ou plutôt du caractère unique qu'il a donné à tous, de ce mélange du bien élevé jusqu'à l'héroïsme, et du mal poussé jusqu'au crime. Seulement le bien est à l'honneur du personnage, et le mal à la charge de la société, qui n'a pas su lui faire assez de place ni lui donner assez d'air. C'est par sa volonté qu'il est grand; c'est par les circonstances qu'il devient criminel : type séduisant et qui plaît aux femmes de tous les pays, sans doute par notre faute à nous, qui ne leur donnons à voir qu'un mélange bourgeois de petites qualités et de grands défauts.

A l'attrait singulier de ce contraste, le personnage favori joignait la première des grâces de l'homme aux yeux des femmes, son plus beau titre, dit-on, auprès du sexe anglais, la fidélité. Tous les héros de lord Byron sont fidèles. Le Giaour, Sélim, dans la *Fiancée d'Abydos ;* Conrad, dans le *Corsaire* et dans le roman où il reparaît sous le nom de Lara; Hugo, dans *Parisina*, sont des types de la fidélité dans l'amour [1]. L'aîné de ces enfants du poëte, Childe-Harold, qui, dès la jeunesse, est dégoûté de tout et même de lui, qui voyage pour se fuir, et qui

1. *Lara*, tale II, st. 1.

Digitized by Google

semble en vouloir à tout le monde de sa satiété, garde pourtant au fond du cœur, comme un dernier reste de vertu, le souvenir d'un amour unique. « Il n'avait soupiré que pour trop de femmes; mais il n'en avait aimé qu'une[1] ! » Enfin, il n'est pas jusqu'à don Juan qui, dans ses nombreuses amours, ne soit fidèle à sa manière. Très-différent de son prototype, il n'aime qu'une femme à la fois, et s'il la quitte, c'est par nécessité et non par caprice. Il pousse la fidélité au souvenir d'Haïdée jusqu'à refuser les faveurs d'une belle sultane. Il est vrai qu'il succombera plus tard aux tentations dont le poursuit à plaisir le poëte, mais il a toujours l'air d'un amant de la façon du Giaour et de Conrad, qui subit plus qu'il ne cherche les bonnes fortunes de don Juan.

Par toutes les opinions que lord Byron prête à ses héros, par ce mépris qu'ils affichent pour les habitudes et pour les devoirs de la vie sociale, par ce parti pris de persuader au monde qu'il n'y a d'héroïsme qu'au prix de vices extraordinaires, ni de grandes vertus que dans ceux qui méprisent les petites, il n'est que trop vrai qu'il offensait grièvement les mœurs de son pays; mais il leur faisait la plus sensible de toutes les caresses en donnant à ses personnages le mérite de la fidélité dans l'amour. En Angleterre, quoiqu'il ne faille pas s'y trop fier aux apparences, on ne connaît pas, à proprement parler, la galanterie. L'idée de la fidélité dans l'amour est une tradition, ou, si l'on veut, une illusion nationale. Pour lord Byron, peut-être a-t-il voulu qu'on l'en crût capable;

1. *Childe-Harold*, tale I, st. 5.

Digitized by Google

peut-être, au fond de son cœur, en a-t-il sincèrement adoré l'idéal. L'amour unique, la fidélité à cet amour, n'est-ce donc pas plutôt une rareté qu'une chimère? Que ceux qui ont aimé disent si l'on aime deux fois. Il y a plus d'un lien; il n'y a qu'un amour. Pareils à Lara, ce que nous cherchons dans un autre amour, ce sont les premières et ineffables émotions de l'amour unique; en regardant la tendre et dévouée Kaled, nous nous souvenons de Médora.

Ainsi, par l'effet d'une double séduction, quand lord Byron se raillait des opinions et des croyances de son pays, il le scandalisait, mais en le soulageant; et, quand il idéalisait la fidélité dans l'amour, il le flattait dans une de ses prétentions les plus chères, la prétention d'être la patrie de l'amour unique.

Le privilége des caractères romanesques créés par le génie, c'est d'être aimés par tout ce que l'auteur a de lectrices. Au dix-huitième siècle, toutes les jeunes filles à qui on laissait lire la *Nouvelle Héloïse* voulaient avoir Saint-Preux pour précepteur; toutes les femmes regrettaient de n'avoir pas eu l'occasion d'aimer comme Julie, en se conduisant mieux. A Saint-Preux a succédé Werther, et combien de femmes qui ont envié à Charlotte le triste bonheur d'être aimées d'un homme capable de se tuer par amour! Après Werther, ç'a été le tour de René de susciter dans toute l'étendue de l'empire français des Amélies éprises de son chagrin dédaigneux, de sa satiété avant d'avoir joui, de son mélancolique amour pour les ruines. Que de cœurs en Angleterre, de 1810 à 1821, n'ont pas fait secrètement leur choix entre Childe-

Digitized by Google

Harold, Conrad, Sélim, Hugo et peut-être don Juan! Que de douces colombes qui ont rêvé de s'abriter sous la serre de ces fiers oiseaux de proie! Le fiancé qu'on aimait était capable de leur courage, de leur mépris pour le danger, de leur fidélité à l'amour unique, et certainement il n'avait aucun de leurs vices. Cela même a dû servir plus d'un fiancé, sauf à nuire à plus d'un mari.

Quand l'auteur de ces créations est vivant, qu'il est jeune et noble; quand il y a plus que de l'apparence qu'il s'est peint lui-même dans ses personnages, c'est à lui que s'adresseront tous ces soupirs. Lord Byron en est un exemple éclatant. Je ne sais s'il est un poëte pour qui plus de cœurs de femmes aient battu en secret. Vainement se défendait-il dans ses préfaces de toute ressemblance avec ses héros : cette précaution y faisait croire davantage; car à quoi bon un avis au public, s'il n'eût craint qu'on ne le reconnût? Ce qu'on savait de lui, ce qu'on en disait du moins, autorisait la confusion. Dans sa courte et orageuse vie, lord Byron joua tour à tour quelque partie des rôles de ses personnages. Ce contraste de l'extrême générosité et du mépris pour les hommes, c'est toute son histoire. Sur une pierre tumulaire qui ne recouvrait pas une cendre humaine, il osait écrire que le chien vaut mieux que l'homme, et il sacrifiait à la cause de l'humanité, personnifiée dans la Grèce esclave, sa fortune, sa santé et sa vie.

Enfin on savait que, pour peindre l'extérieur de ses héros, il n'avait pas moins consulté son miroir que son imagination, et qu'il avait très-bien fait. Bien des gens

Digitized by Google

n'avaient pu voir sans admiration ce regard fier et doux, ce front inspiré, que couronnait une chevelure bouclée naturellement, cette pâleur qui trahissait à la fois la passion et la mélancolie, ce cou antique, autour duquel était nouée avec une négligence complaisante un cravate qui n'en cachait ni la forme ni la blancheur. On avait reconnu, avant le fameux pacha de Janina, sa naissance à la petitesse de ses oreilles et à la blancheur de ses belles mains[1]. La gravure avait rendu populaire le beau portrait peint par Philipps, lequel respire à la fois la passion, la jeunesse et le génie[2]. Les contemporains ne l'avaient vu qu'enfant, adolescent ou jeune homme, avec la triple beauté de ces trois âges charmants, et sa mort n'avait été que la fin de sa jeunesse. Si l'auréole que met au front de l'écrivain la gloire des créations romanesques fit trouver beau Jean-Jacques Rousseau, après ce qu'il appelle sa *réforme somptuaire*, lorsqu'à quarante ans il quitta la dorure, les bas blancs, l'épée et le linge fin et qu'il prit une perruque ronde, quelle impression ne dut pas faire lord Byron, lui qui n'avait qu'à copier ses propres traits pour donner à ses héros toute la beauté que rêvait l'imagination des femmes de son pays!

Je ne dois pas oublier le charme suprême: cet homme à la fois noble, jeune, beau, riche de tous les dons de l'esprit, cet homme était un grand poëte. La poésie re-

1. Le pacha lui en fit le compliment. Lettres de lord Byron à sa mère.

2. Ce portrait se voit dans la belle galerie de Newstead au-dessus de la cheminée.

Digitized by Google

lève tout l'auteur, si sa personne est au-dessous de ses talents ; l'œuvre, si le sujet ou les pensées ne sont pas dignes de l'art. Les personnages d'un roman n'excitent pas la même admiration que les héros d'un poëme. La prose romanesque peut créer des types de fantaisie; la poésie seule a le privilége de faire un idéal. Les attaques contre les opinions ou les mœurs d'une société, dans un roman en prose, fût-il d'un Rousseau ou d'un Chateaubriand, ne seront jamais qu'une polémique éloquente. Dans les vers d'un grand poëte, ces mêmes attaques seront un suprême dédain jeté du haut des sphères supérieures sur les intérêts subalternes qui s'agitent en bas. Telle est l'illusion que nous fait la poésie. La beauté y est plus belle, et la laideur y paraît moins. Il semble que rien de vulgaire ne s'ose produire dans cette langue privilégiée, ni qu'un poëte de génie puisse être jamais un libelliste ou un factieux.

Telles ont été, si je ne m'abuse, les causes de la popularité de lord Byron de son vivant. Cette popularité fut comme une fièvre. Aucun auteur n'a attiré sur lui une attention plus générale et plus ardente. Le débit de ses poëmes est un des faits les plus curieux de l'histoire des lettres. Le *Giaour*, qui suivit les deux premiers chants de *Childe-Harold*, avait été publié en mai 1813; neuf mois après, en janvier 1814, la critique rendait compte de la onzième édition [1]. Dans le même mois paraissait la septième de la *Fiancée d'Abydos*, publiée en décembre 1813. Le *Corsaire*, commencé le 18 décembre 1813

1. *Quarterly Review*, année 1814.

Digitized by Google

et terminé le 31, paraissait en janvier 1814, et, dans le mois d'avril de la même année, l'*Edinburgh Review* parlait de la cinquième édition. Les comptes rendus coûtaient certainement plus de temps que les poëmes. C'est ainsi qu'une voix de poëte trouvait à se faire entendre dans le fracas de la fortune croulante de Napoléon. Un poëte charmait, avec des descriptions et des contes de l'Orient, l'Angleterre épuisée et saignante. Les imaginations étaient partagées entre l'incendie de la flotte du pacha par le corsaire[1] et les batailles de Dresde, de Leipzig, d'Hanau, de Vitoria. La mort de Sélim, dans la *Fiancée d'Abydos*, celle de l'aimable Zuléika, attristèrent l'Angleterre dans les derniers jours de 1813, elles troublèrent du moins la joie qu'on y avait de voir toutes les places fortes de l'Allemagne évacuées par cent mille de nos vieux soldats se retirant devant la coalition, à la suite de l'aigle impériale blessée à mort dans les plaines de Leipzig.

1. Le *Corsaire*, chant II.

Digitized by Google

III

EXIL VOLONTAIRE DE LORD BYRON. — DES CAUSES DE LA DISGRACE DE L'HOMME DANS LA PLUS GRANDE POPULARITÉ DU POËTE

Cependant, au plus fort de la popularité de lord Byron, un orage s'amassait sur sa tête : exemple unique peut-être d'un pays où, tandis que les imaginations sont sous le charme du poëte, les mœurs se révoltent sourdement contre l'homme. A l'admiration la plus vive pour les beautés poétiques de ses ouvrages, les revues avaient mêlé dès le commencement des réserves sur ses opinions. Ces réserves devinrent plus précises et plus sévères à mesure que grandissait le poëte, sans toutefois que l'admiration se refroidît. Malgré les déclarations de lord Byron, on s'obstinait à le reconnaître sous ses héros et à le rendre responsable de leurs sentiments. Ce qui avait transpiré de sa vie ne confirmait que trop ces soupçons d'identité. Les voûtes de Newstead n'avaient pas été discrètes, et ce qu'on en racontait eût effarouché même une société moins prude que la société anglaise.

En France, où nous sommes à la fois plus faciles et plus littéraires, la critique ne touche pas à la personne et ne confond pas la liberté spéculative de l'écrivain avec la con-

Digitized by Google

duite de l'homme. Pour lord Byron, si les attaques littéraires ne lui manquèrent pas [1], de plus sensibles coups furent portés au penseur impitoyable, au sceptique qui jetait l'ironie sur tout ce que respectent les sociétés humaines, à l'Anglais se raillant des institutions et des passions de son pays. Ses amis mêmes prirent contre lui le parti des consciences troublées, et bientôt il ne fut plus possible autour de lui de ne point l'admirer et de ne point le blâmer.

Lord Byron en fut ébranlé. Déjà maître des esprits, il eut le sentiment qu'il ne se rendrait pas maître des mœurs, et, après le prodigieux succès du *Corsaire*, il songea un moment non-seulement à ne plus écrire, mais à racheter pour le détruire tout ce qu'il avait déjà publié. Les conseils intéressés de son éditeur Murray, et, plus que cela, la gloire trop nouvelle encore pour avoir perdu toute sa douceur, *Lara*, qui déjà fermentait dans sa tête, le détournèrent de ce singulier dessein. Il y pensa longtemps.

« Si je prends femme, écrivait-il dans son journal, et s'il me vient un fils, je le mettrai dans le plus antipoétique de tous les chemins : j'en ferai un homme de loi, un pirate ou toute autre chose; mais, s'il écrit, j'y verrai la preuve qu'il ne sera pas de moi. » Boutade dans l'expression, cette disposition d'esprit était au fond sérieuse; elle prouvait deux choses : la force de cette résistance des mœurs qu'il se sentait impuissant à conjurer, et l'amertume qui se mêle toujours à la gloire. Il s'était même dégoûté

1. On alla jusqu'à lui reprocher le plagiat.

Digitized by Google

d'écrire son journal. « J'y veux renoncer, écrivait-il, et, pour m'empêcher d'y retourner, comme le chien à ce qu'il a vomi, j'en déchire les derniers feuillets. Oh! je deviendrai fou! » Ce dépit se dissipa en écrivant *Lara;* mais la cause demeurait : un instinct sûr avait averti lord Byron qu'il devenait incompatible avec son pays à mesure qu'il y devenait populaire.

Dans cette prévention croissante contre ce qu'on savait ou ce qu'on supposait de son caractère, lord Byron ne pouvait pas faire une faute impunément. Sa séparation d'avec sa femme fut un malheur dont la prévention publique fit plus qu'une faute. Le poëte fut blâmé même par ses proches parents. Lord Byron, qui s'en plaint avec vivacité, n'en dit pas la cause; c'était la puissance des mœurs publiques qui lui ôtait l'approbation de sa famille, et qui la forçait de défendre la sainteté du mariage, même contre un parent. L'Angleterre ne le jugea pas en jury; elle vit une jeune femme respectable quitter le domicile conjugal et se réfugier chez son père. C'était assez; les mœurs demandent moins de preuves que les tribunaux. Le procès fait à lord Byron était un procès de tendance; il le perdit. « Les sages condamnèrent, dit Walter Scott; les bons, — et Walter Scott en était, — regrettèrent [1]. » Mais les regrets des bons ne pouvaient pas soutenir lord Byron contre la condamnation des sages. Il songea dès lors à l'exil, « sentant bien que, si tout ce qui se disait à voix basse, s'insinuait, se murmurait, était vrai, il n'était plus

1. Note sur la stance seizième du troisième chant de *Childe-Harold*.

Digitized by Google

fait pour l'Angleterre; si c'était faux, que l'Angleterre n'était plus faite pour lui [1]. »

Il la quitta en effet dans l'année 1821, et pour n'y revenir jamais. Il avait voulu engager une lutte avec la société anglaise; il était vaincu.

Cet homme, dont les livres étaient dans toutes les mains, dont la personne était protégée par tous les priviléges aristocratiques et par toutes les garanties des lois libérales de sa patrie, qui n'avait à craindre ni d'être décrété par un parlement comme Jean-Jacques Rousseau, ni d'être mis à la Bastille comme Voltaire, qui pouvait braver librement et en face toutes les croyances et tous les préjugés de son pays, ce poëte si populaire se retirait devant les mœurs nationales, admiré pour son génie, chassé pour l'usage qu'il en avait fait. La vanité de lord Byron avait espéré du scandale. Il n'y en eut pas. On lui avait dit qu'il ne pourrait plus se montrer au théâtre sans risquer d'être sifflé, ni aller au parlement sans insultes. La foule, ajoutait-on, devait s'amasser autour de sa voiture le jour de son départ, et lui faire violence [2]. Il n'y eut ni sifflets au théâtre, où il put voir Kean impunément dans tous ses rôles, ni huées sur son passage quand il alla voter au parlement; son départ n'attira ni foule ni violence, et le grand poëte partit comme Platon voulait qu'on renvoyât les poëtes de sa république imaginaire, avec une couronne de fleurs que l'Angleterre lui mettait au front, en se la reprochant.

1. Lettre à M. d'Israëli.
2. Lettre à M. d'Israëli.

Digitized by Google

L'ostracisme anglais n'est pas bruyant comme celui d'Athènes. Ce qui forçait Byron de s'exiler, ce n'était pas une sentence de bannissement rendue dans les formes légales, ni une émeute populaire, c'était un souffle, *breath* : il l'a senti, il l'a dit; mais ce souffle était assez fort pour courber la tête d'un descendant des Normands de la conquête, comme se qualifiait lord Byron.

Personne n'a mieux caractérisé que lui cet arrêt de l'opinion de son pays : « Un homme exilé par une faction, écrit-il à M. d'Israëli, a la consolation de penser qu'il est un martyr; il est relevé par l'espérance et par la dignité réelle ou imaginaire de sa cause; celui qui quitte son pays pour se soustraire au poids de ses dettes peut avoir quelque douceur à penser que le temps et la bonne conduite pourront réparer ses affaires; le condamné que la loi bannit voit un terme à son bannissement, il le rêve du moins; il peut se consoler par la connaissance ou par la pensée de quelque injustice dans la loi ou dans l'application qu'on lui en a faite : celui qui est exilé par l'opinion publique, sans avoir contre lui ni griefs politiques, ni jugement illégal, ni affaires embarrassées, celui-là est condamné à toutes les amertumes de l'exil, sans espérance, sans orgueil, sans soulagement. »

Telle était la situation de lord Byron, et certes, quand on lit cette plainte éloquente, on est tenté d'abord de la trouver juste. Quoi! se prend-on à dire, la justice légale accorde au crime même des circonstances atténuantes; elle autorise le juge à discerner entre la perversité calculée et l'entraînement de la passion ; elle tient compte de ce redoutable mystère de la fatalité des passions, et, par les de-

Digitized by Google

grés qu'elle établit dans la peine, elle fait en sorte de frapper ce qui appartient à la volonté, et d'absoudre ce qui n'est que l'aveugle impulsion de la nature. Avec combien plus de justice une grande société ne doit-elle pas se montrer indulgente pour les égarements du génie? Contradiction cruelle! Dans son admiration pour ce don supérieur, elle le nomme enthousiasme, feu poétique, souffle divin; c'est à peine si elle y souffre la raison, comme sentant trop le ménage; et, s'il s'emporte hors des voies communes, elle le punit comme un coupable qui aurait agi avec tout le sang-froid de la volonté.

Voilà les premières pensées que fait naître la lettre à M. d'Israëli. Mais il ne faut pas s'en laisser toucher, et le mieux à faire est de se ranger, sinon parmi les *sages qui condamnèrent*, du moins parmi les *bons qui regrettèrent*, c'est-à-dire qui laissèrent partir lord Byron. S'il est quelque chose de plus respectable que le génie, c'est une nation qui défend ses mœurs. Qu'il y ait dans ces mœurs des préjugés, je le veux bien; cette nation n'en a pas moins raison de croire qu'on ne peut livrer les uns sans compromettre les autres, et qu'il faut quelquefois défendre ses préjugés pour garder ses mœurs. D'ailleurs, parmi ce qu'on appelle les préjugés, combien sont simplement des vérités à la portée de la foule! Cette nation le sait, elle sait qu'une certaine philosophie qui fait profession de les attaquer n'est qu'un art cruel d'ôter à la foule les seules vérités qui soient à sa main. Sans doute cette philosophie est un droit de l'esprit humain; mais j'aime qu'une nation intelligente y fasse contrepoids par un autre droit, son droit de se conserver en

Digitized by Google

conservant ses mœurs. J'aime surtout la manière dont s'y prend l'Angleterre. Ce n'est point par des lois, comme le remarque amèrement lord Byron, qu'elle se protége contre les séductions de son doute ou les attaques ouvertes de son dédain ; les arrêts des lois rendent les condamnés populaires : c'est du fond des consciences émues que sortait ce souffle redoutable qui le poussa doucement hors de son pays.

De tous les contrastes qu'offrent les sociétés anglaise et française, celui-là est peut-être le plus sensible. Chez nous non-seulement le talent n'est pas forcé de s'exiler, mais il ne parvient jamais à se déconsidérer sans ressource. Jusqu'au dernier moment, l'esprit couvre la conduite, et l'auteur innocente l'homme. C'est tout simple. N'avons-nous pas proclamé la suprématie de l'*idée*, et ne sommes-nous pas jaloux même du droit inconnu qui succéderait au droit de tout dire? Là où toutes les idées sont libres, peu s'en faut qu'on ne les croie égales. Le sophiste qui fait aimer à la foule le poison qui la tue n'est chez nous qu'un spéculatif ingénieux et hardi qui nous fait voir de nouveaux aspects de l'esprit humain. Il n'y a de vrai ni de faux absolu ; le faux n'est tout au plus qu'un vrai intempestif, et le vrai que le faux rendu vrai par des conventions arbitraires.

Nous n'avons pas de véritable colère contre l'homme qui nous fait du mal avec talent, et, dans tout débat où notre adversaire déploie de l'esprit, nous ne sommes pas assez fiers d'avoir raison pour y tenir fermement. La raison en France a besoin, pour croire en elle, d'avoir la vanité dans son parti. Quand un écrivain a de l'esprit contre

Digitized by Google

nous, nous tenons à être un peu de son côté. Nos mœurs le soutiennent contre nos intérêts et nos principes. Pourtant il vient un moment où le mal fait trop de ravages. Alors nous nous défendons par des lois : c'est pour cela que nous sommes si faibles.

Je sais que cela est plus aimable ; oui, quand on est loin des révolutions. Mais, au lendemain d'une catastrophe où le désordre des idées a eu la principale part, qui donc n'aimera mieux le spectacle d'une société chez qui la gloire de bien écrire n'absout pas l'écrivain du tort de mal penser? Qui ne préférera, pour l'honneur même de l'esprit humain, à cette police ingrate et laborieuse des lois qui se tourne toujours contre les gouvernements, la police secrète et insensible des mœurs? Les torts de la liberté de la pensée sont d'une nature si particulière, la bonne foi peut si souvent les recommander, la source en est si sacrée, que le châtiment qui les réprime a presque toujours l'air d'une vengeance de la force contre l'esprit. Les verrous tirés sur un écrivain décréditent plus souvent le juge qu'ils ne déshonorent le prisonnier. Là où les mœurs font l'office des lois, c'est le coupable lui-même qui s'administre ou qui accepte le châtiment. Personne n'a à porter la main sur le poëte qui s'est insurgé contre les croyances de sa patrie, et l'esprit humain est respecté jusque dans la manière dont ses égarements sont punis.

C'est ainsi que la société anglaise châtia les atteintes portées à ses croyances par lord Byron. Il est vrai qu'il n'accepta ni le jugement ni la peine. Il avoua seulement l'incompatibilité entre son pays et lui. Or

Digitized by Google

l'incompatibilité laisse intact l'honneur des parties.

Cependant lord Byron a accusé la société anglaise d'hypocrisie. C'est ce *cant*, « le péché criant de ce temps à double conduite et à paroles doubles », dont il parle en plusieurs endroits de ses lettres et de ses poésies. Je crois à l'hypocrisie individuelle. C'est un masque fort connu, quoique beaucoup de dupes le prennent encore pour un visage. Je croirais aussi à l'hypocrisie d'une classe, bien qu'il soit déjà difficile que le même masque s'adapte à tant de visages. Quant à l'hypocrisie de toute une société, je n'y crois pas.

Si la disgrâce de lord Byron n'eût été qu'un acte d'hypocrisie publique, il serait donc vrai que ce que l'Angleterre défendit contre lui, ce ne fut pas ses mœurs, mais un double masque politique et religieux. Quel admirateur de lord Byron irait jusqu'à le dire? Le vrai, c'est qu'au moment suprême de la lutte entre l'Angleterre et la France, lord Byron jetait sur la guerre, sur la gloire des armes, non pas la réprobation d'un chrétien, ni les paroles de pitié d'un ami des hommes, mais la dédaigneuse ironie d'un homme de parti, s'efforçant de déshonorer la guerre dans les hommes d'État qui la conduisaient, la gloire militaire dans les chefs qui la faisaient. Le vrai, c'est qu'il attaquait son pays dans ses passions, au moment où ce pays en avait besoin pour des efforts désespérés, au moment où ses passions étaient ses moyens de défense. Il le troublait dans ses croyances alors qu'elles le consolaient de ses sacrifices. Par une inconséquence cruelle, il décrivait, avec la profondeur mélancolique de la pensée chrétienne, la faiblesse de l'homme,

Digitized by Google

le vide de ses plaisirs, la vanité de tout bonheur humain, et il attaquait la foi qui explique ces misères et qui en fait espérer la réparation. Il ajoutait à la désolation chrétienne, et il ôtait l'espérance. Ce que l'Angleterre défendait contre lord Byron, c'est, il faut le dire, les deux principaux ressorts de sa morale, son patriotisme et sa foi.

Il y eut cependant la part du *cant*. Le mot est anglais, il faut bien que la chose le soit un peu. Ainsi, que les tories se soient montrés plus scandalisés qu'ils ne l'étaient au fond, et qu'ils aient exagéré le péril des mœurs, rien de plus croyable. Byron était whig. Il y a bien encore une apparence d'hypocrisie dans ce public qui lit l'auteur avec délices et condamne le penseur, commettant le péché de curiosité et s'en repentant aux dépens du poëte. L'Angleterre ressemblait à une femme vertueuse qui souffre les propos galants, parce qu'elle est bien sûre de ne pas s'y laisser prendre : il vaudrait mieux fermer les oreilles.

Cette contradiction fut relevée dans le temps même par les esprits indulgents, qui en prenaient note, à la décharge de lord Byron. « Nous lui disons sous toutes les formes, écrivait un critique de talent, que le grand et caractéristique mérite de la poésie est dans l'énergique expression des sentiments personnels du poëte; nous l'encourageons à disséquer son propre cœur pour notre plaisir; nous l'invitons à plonger dans les profondeurs les plus reculées de la connaissance de soi-même, à mettre son orgueil et son plaisir dans un examen auquel les autres se dérobent comme à un supplice... et,

Digitized by Google

s'il lui arrive d'en dire plus que nous n'en voulons approuver, nous tournons en critique ce qu'il écrit, et nous lui reprochons d'entretenir indécemment le public de ses pensées [1]. » Voilà un curieux témoignage des dispositions de la société anglaise, Individuellement, on trouvait que lord Byron n'en disait pas trop; chacun était flatté de sa confession comme d'un secret dit tout bas à une oreille choisie; comme société on s'en scandalisait. J'aimerais mieux une conduite plus conséquente; il est vrai qu'elle eût demandé une nation de saints.

Il faut bien le dire, un certain air d'hypocrisie, de *cant*, pour rester dans le terme anglais, peut rendre suspectes à première vue les vertus mêmes de la société anglaise. Le devoir n'y a pas la grâce d'un mouvement volontaire. Il y paraît moins l'acte d'un être libre que l'imitation d'un usage général. Et comme la société est divisée en classes, la soumission de l'individu à la société ressemble un peu au mot d'ordre d'une coterie ou à la discipline intéressée d'une caste qui défend ses priviléges. Pourtant le principe de cette soumission n'est autre que la puissance des mœurs publiques, lesquelles ne sont nulle part plus fortes ni plus uniformes que chez les nations politiques. Même dans les vertus privées, après ce qui appartient à l'individu, on reconnaît ce qui est donné à l'exemple; il y a ce qu'on fait volontairement et ce qu'on fait par prestation. Les choses se passaient ainsi à Rome,

1. Note de M. Lockhart sur des vers de lord Byron relatifs à une maladie de sa femme.

Digitized by Google

et je ne doute pas que cette exagération des doctrines stoïciennes, que les relâchés reprochaient au vieux parti républicain personnifié dans Caton, n'ait été le *cant* romain.

Comme presque toutes les vertus humaines, la réserve anglaise est une vertu qui a son travers; lord Byron ne vit que le travers et méconnut la vertu. Il manqua de respect à son pays, parce qu'il ne s'y était pas rendu respectable. Sans doute la gêne lui était plus malaisée qu'à tout autre. On ne naît pas impunément d'un tel sang et avec un tel tour d'esprit. Son oncle était une façon de demi-sauvage caché au fond de Newstead-Abbey, dont il faisait abattre tous les chênes pour payer des dettes équivoques. Son père, le capitaine Byron, cadet de famille, eût vendu les plombs du manoir, s'il eût été l'aîné; mais, si Byron hérita de quelque bizarrerie d'humeur, certes il ne manquait pas de moyens pour s'en rendre maître. Par son esprit profond et pénétrant, et qu'il avait fort cultivé, il n'ignora rien du vrai et du faux; par sa conscience, il n'ignora rien du mal et du bien. Malheureusement il ferma souvent les yeux au vrai qui le contrariait, et il ne sut pas se gêner pour faire le bien dont tout le monde profite et dont personne ne parle. C'est la faute de bien des gens; seulement le génie la rend moins excusable, parce qu'à cette hauteur et dans un tel éclat de lumière elle est d'un plus mauvais exemple.

Si ce ne fut pas un tort pour lord Byron d'être whig, c'en fut un d'être parmi les plus téméraires et les plus inconséquents de ce parti, et d'attaquer, par-dessus la tête des tories, des institutions auxquelles il devait son,

Digitized by Google

rang, sa fortune, l'impunité d'une vie oisive à l'étranger, sans aucun des devoirs par lesquels l'aristocratie anglaise paye ses priviléges. Comme poëte, il aima trop l'effet. « Le grand art, disait-il, c'est l'effet; peu importe comment on le produit[1]. » Triste aveu, et qui siérait mieux à un charlatan qu'à un poëte. Heureusement, chez lord Byron, l'effet est produit avant que le poëte ait eu le temps de le gâter en le cherchant; mais une si vilaine pensée n'entre pas impunément dans l'esprit. Byron fut trop complaisant pour le faible que M. Lockhart reproche à la société anglaise; il fit de ses humeurs les moins respectables une pâture pour cette sorte de curiosité malhonnête dont ne peuvent pas se défendre les plus honnêtes gens. Rien ne lui coûta pour attirer les regards. Il y employa jusqu'à l'anonyme. Il se dérobait pour être d'autant plus cherché, ayant soin d'ailleurs que sa piste fût assez visible pour qu'on ne fît pas honneur à un autre du scandale qu'il excitait.

Il avait commencé par révéler au public, sous le voile de créations romanesques, tout ce que son cœur renfermait de passions sérieuses; il finit par dire en son propre nom, dans *Don Juan*, tout ce que son esprit engendrait de bizarreries ou nourrissait de dépits subalternes. Le lecteur de ses poëmes s'était cru le confident préféré des secrètes souffrances du génie; le lecteur de *Don Juan* s'aperçut qu'il était persiflé par une vanité désespérée. Le succès de ce poëme s'en ressentit : de tous les ouvrages de lord Byron, c'est celui qui fut le plus contesté du vivant du poëte et le premier négligé après sa mort.

1. Lettres de lord Byron.

Digitized by Google

En ôtant à lord Byron l'excuse d'une sorte d'*excentricité* héréditaire, je ne vais pas plus loin que le plus bienveillant de ses juges, Walter Scott, dans la douce sérénité de cette note que je lis au bas d'une page de *Childe-Harold* : « Le bonheur ou le malheur du poëte, dit l'aimable écrivain, ne dépend pas de la nature de ses talents, mais de l'usage qu'il en fait. Une imagination puissante et sans frein est l'auteur et l'artisan de ses propres désappointements. Ses fascinations, ses tableaux exagérés du bien et du mal, la douleur qu'il en reçoit, sont les maux inévitables attachés à cette vive susceptibilité de sentiment et d'imagination propre aux natures poétiques; mais le dispensateur des dons de l'esprit, en même temps qu'il a mélangé chacun d'eux d'un alliage particulier et distinct, a donné à l'homme bien doué de les dégager de cet alliage. Une sage et juste prévision a voulu, pour atténuer l'arrogance du génie, que le poëte lui-même réglât et domptât le feu de son imagination, et qu'il descendît de lui-même des hauteurs où elle s'élève afin d'obtenir le repos et la tranquillité de l'âme. Les éléments du bonheur, c'est-à-dire de ce degré de bonheur qui s'accorde avec notre existence actuelle, sont répandus autour de nous à profusion; mais il faut que l'homme supérieur se baisse pour les ramasser : il n'y a point de route royale ni poétique qui mène au contentement d'esprit et au repos du cœur. On y peut arriver dans toutes les classes de la société, et l'intelligence la plus bornée n'en est pas exclue. Réduire nos vœux et nos désirs à ce qu'il nous est possible d'atteindre; regarder nos malheurs, si singuliers qu'ils pa-

Digitized by Google

raissent, comme notre partage inévitable dans le patrimoine d'Adam; réprimer cette irritabilité maladive, qui se rendra bientôt maîtresse si elle n'est gouvernée; éviter cette intensité cuisante de réflexion qui torture l'esprit et que notre poëte a décrite si fortement dans son brûlant langage : — « J'ai pensé trop longtemps et trop profondément, jusqu'à ce que mon cerveau, travaillant et bouillonnant dans son propre tourbillon, devînt un gouffre de flamme et de fantaisie; » descendre enfin aux réalités de la vie; nous repentir si nous avons offensé notre semblable; pardonner si l'on nous a offensés; regarder le monde moins comme un ennemi que comme un ami capricieux et peu sûr, dont nous devons chercher à mériter l'approbation, sans la briguer ni la mépriser : voilà, ce semble, les moyens les plus certains de garder ou de regagner la tranquillité de l'esprit.

Semita certe
Tranquillæ per virtutem patet unica vitæ[1]. »

IV

DES CAUSES DE LA DÉFAVEUR OU SONT TOMBÉES LES POÉSIES DE LORD BYRON.

Depuis la mort de lord Byron, la société anglaise continue de se défendre contre la gloire de ce grand poëte. Bien des choses sont venues l'y aider. Le propre

1 Note de Walter Scott sur la quatorzième stance du troisième chant de *Childe-Harold*.

Digitized by Google

des ouvrages dont la principale beauté consiste dans la peinture des sentiments individuels de l'auteur, c'est que l'admiration qu'ils ont excitée pendant sa vie s'éteint ou se refroidit après sa mort. Tant qu'il est vivant, ses livres sont un roman dont le héros existe, et rien n'intéresse plus qu'un roman qu'on sait être une histoire vraie. Imaginez dans ces dernières années, quand notre société française tout entière, sauf quelques obstinés qui se doutaient d'un piége, lisait certains romans qui se débitaient feuille à feuille chaque matin pour irriter l'appétit en le faisant languir, imaginez quel eût été le charme si l'on eût soupçonné l'auteur de se cacher sous le beau rôle du roman! Ce fut là le charme des poëmes de lord Byron. L'enchantement dura tant que l'enchanteur vécut.

Les morts sont bientôt oubliés; les plus tôt oubliés sont ceux qui ont le plus parlé d'eux. Tandis que les peintres désintéressés du cœur humain grandissent chaque jour dans la sérénité de leur gloire innocente, ceux qui ont passionné les âmes par les peintures flattées ou exagérées des troubles de la leur, ont peine à se soutenir sur cette mer de l'oubli où s'engloutissent, dans la foule des noms obscurs, tant de noms qui ont fait du bruit. La gloire de lord Byron a connu ces retours. L'idéal de ses poëmes était sa personne; sa personne disparue, l'idéal s'évanouit : ce fut une première disgrâce.

Le temps, qui marche si vite pour les morts, en amena une seconde. Il y avait dans ces poésies deux sortes de nouveautés, celle des beautés qui durent et celle des ornements qui passent. Celle-ci, comme la plus extérieure,

Digitized by Google

avait été la plus admirée; ce fut aussi la première dont on se lassa. La grâce de ces nouveautés venait surtout de la comparaison avec ce qu'elles remplaçaient. On était fatigué de la défroque classique au temps où vint lord Byron; après sa mort, on se lassa de la défroque orientale qu'il y avait substituée.

Mais la cause la plus sérieuse de la défaveur qui a suivi sa popularité, c'est le progrès de l'esprit religieux dans son pays. L'Angleterre est plus religieuse aujourd'hui qu'elle ne l'était au temps de lord Byron. Combien ne l'est-elle pas plus qu'à l'époque où Voltaire pouvait dire en observateur exact : « Il n'y a guère de religion aujourd'hui dans la Grande-Bretagne que le peu qu'il en faut pour distinguer les factions[1] ! » Telle y est en ce moment la force des idées religieuses, qu'un homme de talent n'oserait pas chercher un succès littéraire dans l'incrédulité. On ne l'empêcherait pas, mais on ne lirait pas son livre. C'est ainsi qu'on en use en Angleterre avec les libertés dangereuses. L'Angleterre est libre de tout dire, parce que la société anglaise ne se croit pas libre de tout entendre. Il n'y a de scandale que là où le public s'y prête. Ici les mœurs feraient bientôt un désert autour de celui qui blasphémerait.

A quoi tient cette disposition religieuse de l'Angleterre? Ce n'est pas un de ces retours à Dieu qui suivent les grandes calamités publiques. L'Angleterre est loin du temps de ses dernières épreuves, et, dans la lutte prodigieuse du commencement de ce siècle, si elle a beau-

1. *Siècle de Louis XIV*, chap. XXII.

Digitized by Google

coup souffert, du moins l'avantage lui est demeuré. Est-ce l'ennui attaché aux plus grandes prospérités humaines? Pas davantage. Loin que l'Angleterre s'ennuie de sa fortune, elle en paraîtrait plutôt enivrée. Son attitude actuelle est plutôt d'une nation emportée par le succès que d'une nation assouvie qui revient à Dieu, après avoir épuisé toutes les fortunes terrestres. Mais elle a jugé nécessaire à sa conservation de remonter, pour ainsi dire, ses ressorts religieux, et, chose unique dans l'histoire, elle y a réussi. Peut-être avait-elle peu d'efforts à faire, étant naturellement religieuse; encore fallait-il les faire.

Ce n'est pas le respect humain qu'elle a raffermi, c'est la foi. Elle a bâti des églises, non pour la montre, mais pour s'en servir. L'homme, dans ce pays, sent l'utilité publique de sa foi personnelle. On croit pour deux raisons : d'abord pour croire, puis parce qu'il importe à la société que l'on croie. On pratique, parce qu'on en reçoit l'exemple, et pour le donner à son tour. Une idée d'intérêt général se mêle même à ce qui paraît être le don le plus individuel, la grâce. L'Anglais sait qu'en faisant sa prière dans l'intérieur de sa famille, ses serviteurs agenouillés à côté de lui, il fait quelque chose pour lui et quelque chose pour le public. Je ne me cache pas ce qu'il y a d'un peu terrestre dans ces sentiments; rien ne ressemble moins aux extases de sainte Thérèse ni aux grâces de la religion de Fénelon; mais l'État s'en trouve mieux, et je ne vois pas en quoi une prière individuelle, à laquelle se mêle la pensée d'un devoir public accompli, serait moins agréable à Dieu que la pieuse

Digitized by Google

extase d'un ascète absorbé par l'œuvre de son salut personnel.

Cette idée d'utilité publique attachée à la religion n'est-elle donc propre qu'à l'Angleterre? En France, par exemple, est-on moins convaincu que la religion est un bon ressort de gouvernement? Comment donc! non-seulement on le croit, mais on le dit sans cesse. Combien de gens qui vont répétant d'un air profond qu'il faut une religion pour le peuple! Combien de jeunes esprits forts qui ne veulent épouser qu'une dévote! Il est vrai qu'ils songent moins au public qu'à eux-mêmes; ce qu'ils veulent, c'est pouvoir être impunément maris médiocres, ou peut-être pis. Le plus grand nombre est persuadé que, de tous les liens de la société, le plus puissant est la religion; que dis-je? ils lui viendraient volontiers en aide par les lois. Il n'est pas jusqu'à l'anarchie qui ne tienne à avoir le Christ de son côté. Quant à donner l'exemple, fort peu entendent aller jusque-là. Nous voulons bien d'une discipline qui nous défende contre les autres, non d'un devoir qui nous contraigne au profit de tous.

En Angleterre, sauf quelques esprits *excentriques*, personne ne demande de venir en aide à la religion par des lois. On remarquerait plutôt dans ce grand pays une tendance contraire. Pour ne point parler des lois d'émancipation votées dans ces dernières années, ni de celles qui le seront inévitablement [1], les lois en général sont plutôt marquées de l'esprit philosophique que de l'esprit religieux. Ainsi, dans ce pays aussi grand que singulier,

1. Ainsi la loi qui doit ouvrir aux juifs les portes du parlement.

Digitized by Google

quoique la religion soit dans l'État et que le chef de l'un soit en même temps le chef de l'autre, le gouvernement tend de plus en plus à séculariser l'autorité. Il a raison ; il ne faut pas employer Dieu comme instrument de politique, ni courir le risque de faire remonter les imperfections des gouvernements à la source de toute justice et de toute vérité.

La puissance de la religion, comme discipline publique, doit venir tout entière des mœurs. Il n'y faut pas de lois, mais des exemples. C'est ainsi que l'entend le peuple anglais. On ne se contente pas de louer la religion, on la pratique. Les parents y montrent le chemin aux enfants, les maîtres aux serviteurs, les grands aux petits. Les incrédules disparaissent dans cette immense multitude de croyants, et, s'il est quelques hypocrites, il y a plus de chance qu'ils reçoivent de la foule leur croyance qu'ils ne la convertissent à leur hypocrisie. Le moindre effet d'un exemple si universel, c'est de donner le respect. Quoi de plus beau à voir que la nef de Westminster un dimanche ? Là le père prie à côté de son fils, le mari à côté de sa femme, le frère à côté de sa sœur, le maître à côté du domestique. Dieu, qui connaît le fond des cœurs, sait si, dans cette assemblée recueillie, il est un père qui ne songe qu'à s'assurer l'obéissance de son enfant, un mari qui s'associe à la piété de sa femme parce qu'il en a besoin, un maître qui se fait hypocrite au temple pour être impunément dur à la maison; l'étranger qui entre sous ces voûtes n'y voit qu'un devoir public dont personne ne se dispense, et un moment solennel d'égalité pour tous en présence du père commun.

Digitized by Google

Jamais peuple n'a autant fait que l'Angleterre contemporaine pour propager et entretenir sa foi. Jamais civilisation plus avancée n'a mis plus de ressources au service de la religion. L'esprit du protestantisme étant de lire les livres saints, il n'est moyen qu'on emploie pour y attirer les lecteurs. C'est pour la Bible que la typographie et les arts du dessin réservent leurs embellissements les plus ingénieux. On ne voit que Bibles illustrées de gravures représentant les lieux, les personnages avec leurs costumes, l'intérieur des maisons, et jusqu'aux meubles et ustensiles, s'il en est de mentionnés dans le texte. Les Bibles des sectes dissidentes ne sont pas si ornées; mais elles contiennent tout au moins de petites cartes des lieux saints relevées d'après les travaux des meilleurs géographes. On peut, quoique catholique, préférer cela aux cœurs percés de flèches et aux grossières estampes de certains de nos *Paroissiens*.

Je n'examinerai pas si cette science un peu matérielle de la religion vaut l'ignorance délibérée et cette petitesse devant l'incompréhensible que nous enseignent les grands docteurs du catholicisme. Il n'est pas question de décider entre deux Églises ni entre deux sortes de pratiques religieuses. Je juge seulement l'effet de ces usages sur les mœurs de la nation, et je l'admire. Cette association des idées positives, si fort du goût des Anglais, avec le dogme, tourne au profit du dogme. La jeunesse apprend la religion dans des livres où l'on intéresse sa curiosité à sa foi; elle en garde des impressions qui, jointes à l'habitude des devoirs religieux, peuvent suffire pour écarter le doute, et suffisent certainement pour entrete-

Digitized by Google

nir le respect. L'imagination à laquelle s'adresse cet art ingénieux n'est sans doute pas celle qui s'exalte par l'idée seule du mystère et qui fait quelquefois des fanatiques; c'est l'imagination d'un peuple essentiellement pratique, qui veut se rendre présente l'histoire du christianisme, et connaître, autant qu'on le peut par les représentations des arts, le pays d'où lui sont venues ses croyances. « L'Anglais, disait dernièrement lord Palmerston, est éminemment touriste. » C'est pour cela que le protestantisme accommode ses livres au goût du pays; la Bible illustrée est une Bible de touristes.

Voilà par quelles mœurs la société anglaise se défend contre ce que le temps et les changements du goût ont laissé de séductions aux poésies de lord Byron. Chez les dissidents, chez les personnes très-strictes, et le nombre en est immense, lord Byron est proscrit. Dans ces saintes maisons, me disait un Anglais, lord Byron et le diable, c'est tout un. Les fidèles de la haute Église en ont un exemplaire dans leurs bibliothèques, mais point sur la table du salon, et peu l'ont complet. Ne demandez pas d'ailleurs à ceux qui le lisent ce qu'ils en pensent; une formule d'admiration banale sur la beauté des vers, c'est tout ce que vous en tirerez.

Pour dernier ennemi, lord Byron a affaire à l'indifférence croissante de son pays pour les livres de haut goût. C'est un mal qui lui est commun avec toutes les nations civilisées, et très-certainement avec la France. On croirait être en France, à voir la faveur dont y jouissent les romans. On y parle du nouveau roman de Dickens et de Thackeray comme de lord Byron, hélas! il y a

Digitized by Google

vingt-cinq ans. Les attentions sont devenues trop molles pour les plaisirs sévères et délicats, d'une forte lecture, et moitié prudence, moitié langueur, on n'est pas tenté d'aller chercher des secousses chez un penseur hardi et impérieux.

Les poëtes s'en vont de notre Europe industrielle et économique. On ne demande plus aux lettres ni de fortes méthodes pour penser, ni des enseignements pour se conduire, ni ces voluptés secrètes qui rendent indifférent aux faux plaisirs; on leur demande des distractions soit après les travaux de la vie active, soit contre les inquiétudes que jettent au sein des sociétés les plus prospères les prophéties et les menaces de l'esprit démocratique. Ce serait un sort trop beau si l'Angleterre, qui défend si bien ses mœurs contre ses poëtes, avait su défendre avec le même succès son goût d'il y a un siècle pour les hautes lettres contre les inventions de ses romanciers. Il n'est donné à aucune société de n'offrir point de prise au temps, de faire des profits sans pertes, et de changer sans s'altérer. La société anglaise fait assez pour elle-même et pour l'exemple en sachant concilier la civilisation avec la religion, le changement avec la durée, et en perfectionnant son sens moral au milieu des causes les plus propres à le corrompre. Son secret est dans l'union de ces deux mots si connus, ou plutôt des deux choses corrélatives qu'ils expriment : *self-government*, *self-denial*, gouvernement de la nation par la nation, abnégation volontaire, ce qui veut dire un peuple qui sait garder sa liberté, parce qu'il sait se gêner.

Digitized by Google

V

DES BEAUTÉS DURABLES DE LORD BYRON.

Tels ont été pour lord Byron les retours de la popularité dans ces dernières années. Dirai-je maintenant ce que pensent de ce poëte les esprits réfléchis? C'est le bon moment pour l'essayer. Les impressions téméraires de la foule ne viennent plus imposer au lecteur l'admiration ou le blâme. Que disent ces poésies, autrefois si admirées, soit à ceux qui les lisent pour la première fois, soit à ceux qui, les ayant lues au temps de leur vogue avec des yeux prévenus, rouvrent le livre, non pour prendre parti pour ou contre le poëte, mais pour le connaître? Les poésies de lord Byron ont le mérite commun à tous les ouvrages du génie : elles nous touchent par tout ce qui ne change pas en nous, et elles dureront, parce qu'elles sont vraies. Ce n'est ni la vérité homérique et virgilienne, ni celle de nos dramatiques français, ni celle de l'incomparable compatriote de lord Byron, Shakspeare. Celle-là, tous les cœurs mortels, s'il s'agit de passions et de sentiments, tous les esprits, s'il s'agit de caractères et d'actions, en sont d'accord. La vérité, dans les œuvres de lord Byron, est une lumière qui s'éclipse à chaque instant, un miroir terni çà et là, non par un souffle passager, mais par des taches

Digitized by Google

irréparables : elle est l'effet heureux d'un moment de calme et comme d'une courte trêve de la passion dans un esprit emporté et aigri; elle n'est pas l'habitude et l'état de santé de l'âme.

Pour commencer par ses personnages, le faux s'y heurte à chaque instant au vrai. Il n'est pas exact, Dieu merci, qu'une certaine hauteur d'âme ne soit donnée qu'à des hommes capables de grands crimes, et que le caractère le plus près d'un héros soit un brigand. Dans cette complaisance du poëte pour des hommes en insurrection ouverte contre la société, et qui lui font la guerre pour garder impunément un prétendu trésor d'héroïsme incompatible avec ses conventions et ses lois, je ne veux voir que la rancune du poëte contre les gênes de la société de son pays. Ce mélange de l'extrême grandeur et du brigandage, ces traits d'humanité dans le plus implacable mépris pour les hommes, ces pirates délicats sur l'amour comme les héros de d'Urfé et fidèles comme M. de Montausier à mademoiselle de Rambouillet, ce respect des convenances les plus raffinées dans la violation ouverte de toutes les lois divines et humaines, cette profondeur de méditation et ce goût pour la rêverie dans l'activité fiévreuse de la vie d'aventure, toute cette beauté du corps et de l'âme chez des gens qui se sont mis d'eux-mêmes hors la loi, tout cela est un idéal de roman relevé par la poésie.

L'auteur y est d'ailleurs trop souvent de sa personne. Sa disposition à s'incorporer à ses héros est si forte, qu'il ne prend pas toujours le soin de déguiser la métamorphose, et qu'à son insu il se met à leur place.

Digitized by Google

Alors on voit un corsaire animé des ressentiments au moins inconséquents d'un lord anglais contre l'aristocratie de son pays, un pacha penser et s'exprimer comme un whig, et le Childe-Harold des premiers chants de ce poëme se confondre avec lord Byron dans les derniers. Telle est la fougue de ses sentiments personnels, que, dans les sujets les plus étrangers à ce qui le touche, et où il semble qu'il va jouir enfin de son imagination un moment désintéressée, il se jette tout à coup au milieu de son roman, et il donne à ses personnages, pour trait de caractère, la passion qui vient de s'éveiller dans son âme, ou la fantaisie qui lui traverse l'esprit.

Mais ni l'inconséquence de ces créations, ni l'amalgame presque matériel de la personne du poëte et de ses héros, ne peuvent détruire l'impression de vérité qui reste de cette lecture. Ce sont, il est vrai, des êtres chez qui la grandeur et la bassesse, le crime et la vertu, sont unis contre la logique et la nature; mais telle est la force de leur structure, qu'ils se meuvent librement dans leur incohérence, et qu'ils vivent malgré la nature et la logique. Le feu qui animait le poëte a fait de ces métaux divers comme un airain de Corinthe, étrange et indestructible. Si le vrai « peut quelquefois n'être pas vraisemblable », pourquoi l'invraisemblable ne serait-il pas quelquefois le vrai? L'esprit ne consent pas à ce qu'une invention poétique qui l'a ému, tout en l'élevant, n'ait pas le caractère de la vérité. Le faux peut émouvoir, témoin un mélodrame; mais il n'élève pas. Une marque de la présence du vrai dans un livre, c'est que ce qui nous y touche nous donne de

Digitized by Google

l'estime pour nous-mêmes, et que nous nous sentons honorés par notre plaisir. Comment sont vrais Childe-Harold, le Corsaire, le Giaour, Hugo, Manfred, Parisina, le prisonnier de Chillon? Je ne le sais, mais ils sont vrais. Ils vivent comme Achille, Didon, Othello, Phèdre. On peut les moins aimer; il n'y a pas de théorie critique qui puisse les anéantir. Ils ont accru ce peuple idéal que les hommes de génie ont créé au milieu de nous de leur propre limon, et sur les types de l'éternel Créateur.

Voilà une première cause de durée pour les poésies de lord Byron. Il en est une seconde, moins contestable peut-être : c'est la vérité des peintures de son propre fond et la conformité de ce fond avec le nôtre.

Nous ne sommes pas tous des lord Byron, Dieu merci, quoique beaucoup, au temps de sa vogue, aient cru lui ressembler; mais tous nous avons quelque chose de sa profonde et incurable misère. Nous la sentons diversement, les uns avec la foi qui l'adoucit par la connaissance de la cause et par le ferme espoir de la guérison, les autres avec l'incrédulité qui l'aggrave. Le mal dont lord Byron a souffert, c'est l'imperfection de toutes les choses humaines, c'est le dégoût qui est au fond de tous les plaisirs, l'impuissance qui est au bout de toutes les volontés. Ce mal, le christianisme seul a connu par quelles racines il est attaché à notre chair, et quel inextricable tissu il y forme avec les fibres par lesquelles se transmet la vie. Lord Byron le sent et le peint en moraliste chrétien. On le croirait nourri des Pères quand il regarde dans son cœur et qu'il confesse sa cor-

Digitized by Google

ruption. Le christianisme semble être entré de vive force dans ce frère des anges rebelles de Milton; mais il y met la connaissance sans en chasser l'orgueil : Byron est comme certains blessés, il prend un triste plaisir à voir saigner ses plaies.

Le dégoût des choses humaines, le doute sur les choses divines, tel est l'esprit habituel de ce grand poëte. Avant de s'en amuser effrontément dans *Don Juan*, il en avait gémi, il se l'était reproché plus d'une fois. Quand il écrivit *Don Juan*, il était endurci par l'exil, ennuyé de la gloire, sans en être rassasié, las des hommes, dont la louange ne le touchait plus et dont le blâme continuait à l'irriter; plus las de son propre cœur, où les passions s'éteignaient sans que le repos y rentrât. Son doute est insultant; il raille tout ce qu'il ne peut plus aimer; les vertus qu'il n'a pas, il les nie, et, par le dernier travers où puisse tomber un Anglais, il perd le respect de son pays. C'est pourtant de l'abîme d'un tel doute qu'il sortit, comme un désespéré, pour aller défendre la cause des Grecs, et voilà pourquoi beaucoup pensèrent que l'héroïsme de sa fin n'était que le suprême effort d'un homme blasé courant après un dernier amusement.

Avant ce doute, Byron en avait connu un meilleur : c'est le doute de ses premiers poëmes, c'est le doute de Childe-Harold, de Conrad, de Lara; c'est celui du poëme qu'il écrivit dans les premiers jours de l'exil, alors qu'à l'orgueil d'une proscription volontaire il mêlait la tristesse d'un adieu à la patrie. Ce doute est bien plus près de ressembler aux angoisses de l'âme de Pascal qu'à l'in-

Digitized by Google

souciance de Montaigne ou à la gaieté de Voltaire. Byron n'était pas fait pour le doute de nos libres penseurs, ni pour dormir sur l'oreiller qu'il leur fait, lui qui met dans la bouche de Manfred ces paroles si vraies de son propre cœur : « Mon sommeil, si je connais le sommeil, n'est pas dormir ; ce n'est qu'une continuation opiniâtre de la pensée... Quelque chose veille dans mon âme, et mes yeux ne se ferment que pour regarder au dedans de moi[1]. » Un tel doute est-il d'un cœur incapable de bons mouvements et d'un esprit incapable de bonnes pensées? Le remords y perce plus d'une fois et trahit un malheureux qui nie le bien en se reprochant de ne l'avoir pas fait, et qui, ne croyant pas à la vertu, n'ose pas se trouver innocent.

Quel orgueil d'ailleurs ne serait pas racheté par des paroles telles que celles-ci à sa sœur, la muse de ses plus aimables chants : « Si au milieu d'écueils inaperçus ou imprévus j'ai supporté ma part des choses de ce monde, la faute en est à moi. Je n'irai point abriter mes erreurs sous un paradoxe ; j'ai été ingénieux pour ma propre ruine et le pilote diligent dans mon propre naufrage. Miennes furent mes fautes, que mienne soit la punition. Toute ma vie n'a été qu'une lutte, depuis le jour qui, en me donnant l'être, me donna quelque chose qui devait en corrompre le bienfait, une destinée et une volonté marchant hors de la droite voie[2]. » On voit bien dans ces derniers mots un faux-fuyant de l'orgueil : il

1. *Manfred*, acte Ier, scène Ire.
2. *Epistle to Augusta.*

Digitized by Google

dit destinée ou volonté pour que l'alternative laisse la faute dans le doute; mais l'aveu n'en est pas moins d'un être libre qui s'accuse.

Enfin, à l'insu de son esprit, qui niait les affections humaines, son cœur lui inspirait des vers comme il n'en vient qu'aux doux, *mites*, et à ceux qui croient à Dieu et à la vertu. Outre toutes ses pièces à sa sœur, je citerai cette stance à sa fille sur les joies dont il est privé par le divorce et par l'exil : « O ma fille, avec ton nom a commencé ce chant, avec ton nom il doit finir. Je ne te vois pas, je ne t'entends pas; mais nul n'est plus ravi en toi que moi... Aider au développement de ton âme, épier l'aurore de tes petites joies, m'asseoir pour te regarder grandir, te voir saisir la connaissance des objets, merveilles pour toi; te prendre doucement sur mes genoux caressants et imprimer sur tes douces joues les baisers d'un père, toutes ces choses sans doute n'étaient pas faites pour moi, et pourtant elles étaient dans ma nature. Tel que je suis aujourd'hui, je ne sais ce qui se passe en moi, mais j'y reconnais quelque chose qui ressemble à tout cela[1]. »

A voir lord Byron de loin, pair d'Angleterre à vingt et un ans, assez riche pour équiper des troupes, jeune, beau, célèbre, qui ne le croirait digne d'envie? Si l'on ne fait attention qu'à ses peines réelles, elles n'ont pas excédé de beaucoup la mesure commune : un mariage malheureux qu'il rompt au bout d'un an, l'exil accepté par un homme qui aimait la solitude, et qui ne mépri-

1. *Childe-Harold*, stances 115 et 116.

Digitized by Google

sait pas l'effet que produit l'éloignement; tout cela ne forme pas une part extraordinaire des épreuves humaines. Il n'y a d'extraordinaire dans la destinée de lord Byron que la vanité de ses plaisirs de jeunesse, et plus tard, quand vinrent les maux réels, la vanité des dédommagements qu'il tira de la gloire, de la richesse, des voyages, de l'amour enfin, s'il connut tout ce qu'il en a rêvé. Ses poésies sont pleines des cris que lui arrache le sentiment de cette misère des vies privilégiées, la plus profonde de toutes et la moins réparable. Quoi de moins enviable qu'une destinée qui donnait, à trente-trois ans, son dernier mot dans ces quatre vers grimaçants : « A travers la pénible route de la vie, de ses ténèbres et de sa fange, voilà que je me suis traîné jusqu'à l'âge de trente-trois ans. Que m'ont laissé toutes ces années? Rien, si ce n'est trente-trois ans[1] ! »

Lord Byron se plaint souvent de l'inanité de sa vie; il s'en fait plaindre par ses personnages. Ainsi, dans *Manfred*, sa personnification la moins déguisée, l'abbé de Saint-Maurice dit du comte de Manfred : « Cet homme-là pouvait être une noble créature. Il a toute l'énergie qui de tant de glorieux éléments eût pu faire un tout accompli, s'ils eussent été sagement combinés. Tel qu'il est, c'est

1. *On my thirthy third birthday*, 22 janvier 1831. Le même jour, il écrivait dans son journal : « Demain est mon jour de naissance, c'est-à-dire qu'à minuit, dans douze minutes, j'aurai complété l'âge de trente-trois ans, et je vais me mettre au lit avec un poids sur le cœur pour avoir si longtemps vécu et pour si peu... Il est minuit trois minutes à l'horloge du château, et j'ai maintenant trente-trois ans; mais je les regrette beaucoup moins pour ce que j'ai fait que pour ce que j'aurais pu faire. »

Digitized by Google

un chaos digne d'être admiré ; lumière et ténèbres, esprit et poussière, passions et pensées pures qui se mêlent et se combattent sans ordre et sans fin, ou inactives ou destructives. Il périra, et pourtant il ne devrait pas périr [1]. »

Un tel homme, s'il a le don de la poésie, nous intéressera à la peinture de son fond aussi longtemps que nous serons, comme Manfred, « un mélange de lumière et de ténèbres, de passions et de pensées pures ». Et quand serons-nous autre chose? Mais il est des temps où le bien trouve dans la forte constitution des sociétés plus de secours contre le mal, et où tout le monde vient en aide aux pensées pures contre les passions. Dans ces temps-là un poëte comme lord Byron serait médiocrement goûté, et n'aurait d'admirateurs que parmi les esprits aventurés, comme lui, « hors de la droite voie ». Je me persuade qu'au XVIIe siècle, au temps des grandes croyances, ces confessions d'une âme qui s'avoue vaincue dans le combat du mal et du bien, et qui n'en est pas humiliée, eussent trouvé peu de confidents sympathiques. De nos jours, où la conscience individuelle n'a plus d'auxiliaire dans la conscience publique, où personne ne prête l'épaule à celui qui ploie sous le poids de son doute, les beautés dangereuses d'un penseur audacieux et découragé ont plus de chances de nous toucher que les beautés salutaires des époques de grande force sociale. Dieu seul sait l'avenir qu'il nous réserve ; mais il est douteux qu'il lui plaise de faire cesser bientôt cet

1. *Manfred*, acte III, scène Ire.

Digitized by Google

isolement moral de l'individu dans nos sociétés sans croyance commune, et lui plaira-t-il jamais d'affranchir l'esprit humain de la tyrannie du doute?

Tant que durera ce genre de souffrance, un charme invincible attirera les esprits cultivés vers les tristesses du grand poëte anglais. Ceux qui auront à soutenir ses combats trouveront une secrète douceur à voir qu'ils n'ont ni souffert le plus, ni souffert les premiers, et ceux qui auront mis leur âme en paix, ou qu'une nature modérée aura préservés de cette lutte, ne se déplairont jamais aux images de périls qu'ils n'auront pas connus.

Parmi les sentiments les plus habituels à Byron, aucun ne l'a mieux inspiré que son enthousiasme pour la nature. Les beautés des arts et des livres le touchaient médiocrement. Il déclare tout net à Horace qu'il le goûte fort peu. « C'est une malédiction, lui dit-il, d'entendre tes vers sans les avoir jamais aimés [1]. » A Florence, il n'a qu'une admiration de respect humain pour les tableaux et les statues. Il ne veut pas en dire moins que les autres sur des chefs-d'œuvre vantés par tout le monde, et il s'exalte à froid pour ne pas être au-dessous du sujet. Je l'aime mieux confessant qu'il n'en est point touché. C'est, à la vérité, une supériorité et une grâce qui lui manquent; mais ne vaut-il pas mieux ne pas aimer les arts que d'affecter qu'on les aime? « Ce n'est pas pour moi, dit-il, que, sur les bords de l'Arno, la sculpture rivalise avec sa sœur aux couleurs de l'arc-en-ciel; car je suis plus accoutumé à associer ma pensée à la nature

1. *Childe-Harold*, chant IV, st. 77.

Digitized by Google

dans les champs qu'à l'art dans les galeries. Mon esprit rend hommage à un ouvrage divin; mais il cède plutôt qu'il ne sent [1]. » Il en dit encore plus qu'il n'en pensait. Sa correspondance est plus sincère : « Je ne connais rien à la peinture, écrit-il à un ami; de tous les arts, c'est le plus artificiel, et celui qui en impose le plus à la sottise humaine. Je n'ai jamais vu ni un tableau ni une statue qui ne soit resté une lieue en deçà de ma pensée ou de mon attente; mais j'ai vu beaucoup de montagnes, de mers, de fleuves, de paysages, et deux ou trois femmes qui les ont surpassés. »

On s'en aperçoit bien en lisant ses poésies, et pour commencer par où sa lettre finit, les femmes, quel poëte plus énergique a peint les femmes avec plus de douceur et de suavité? Médora, Zuléika, Haïdée, Gulnare, sont trop sœurs peut-être, et, pour des filles de l'Orient, on peut leur trouver une subtilité de sentiments qui siérait mieux à des femmes d'Europe et à des chrétiennes : on ne les en aime pas moins et on y croit; elles réalisent l'idée qu'on s'est faite de tout temps de l'aimable par excellence, la douceur avec la passion.

Cependant la critique pourrait y noter quelques traces de convenu; il n'y en a aucune dans l'amour de lord Byron pour la nature. Il fait très-peu de descriptions; ce qu'il voit, il ne le voit pas pour les autres, et n'en prend pas des croquis pour en composer à loisir des tableaux; il ne peint pas les objets séparés de l'ensemble, l'arbre sans le paysage, le flot sans la mer, l'étoile sans

1. *Childe-Harold*, chant IV, st. 61.

Digitized by Google

les cieux. Lord Byron n'est pas un poëte descriptif; mais nul poëte ne sent plus fortement la grandeur des scènes de la nature et n'en reçoit des impressions plus profondes. Formes, lumière, couleurs, harmonies, grandes voix de la mer et des montagnes, murmure des rivières, silence des solitudes, tout ce qui est comme l'âme de chaque lieu, il le sent, il l'exprime. Il parle de la nature, non parce que le sujet l'y amène, mais pour se rendre par la pensée les voluptés qu'il a senties en présence de ces grandes scènes. Avant d'écrire cet hymne magnifique à l'Océan qui termine *Childe-Harold*, il va de sa personne sur le bord de la mer, comme pour empêcher que le travail du cabinet ne mêle quelque artifice de langage à la vérité de ses impressions; il se remplit de la présence de l'Océan, et touche sa *crinière* de la main frémissante qui va tracer l'hymne sur le papier.

Il y a entre la nature et de tels esprits de mystérieuses affinités qui les rendent plus sensibles à ses beautés que les autres hommes. Les montagnes inaccessibles plaisent à leur orgueil, les solitudes sourient à leur isolement, leur indépendance n'est nulle part plus à l'aise qu'en présence de la mer, parce que la mer ne porte point de jougs. « L'homme, dit Childe-Harold, marque la terre de ruines; son empire s'arrête sur ton rivage, sombre Océan... Il ne reste sur ton sein nulle trace des ravages de l'homme, sauf de son propre ravage, lorsque, comme une goutte de pluie, il s'enfonce dans tes profondeurs avec un sourd bouillonnement[1]. » Ainsi parlerait l'aigle

1. *Childe-Harold*, chant IV, st. 179.

Digitized by Google

de ses cimes familières où la neige du soir efface les vestiges que l'homme y a laissés le matin. Je ne cherche pas de figure; mais, s'il y a quelque chose dans l'instinct des bêtes qui ressemble aux mouvements de l'âme humaine, quoi de plus semblable à ce farouche amour de Childe-Harold pour la nature inviolable que ce qui fait aimer à l'oiseau ses montagnes, au lion son désert?

Les sentiments de lord Byron sont d'ailleurs plus d'un païen que d'un chrétien. Ils rappellent Virgile demandant qui le transportera dans les fraîches vallées de l'Hémus, et le couvrira de l'ombre de ses bois immenses. Pourquoi n'y sent-on même pas le Dieu que Virgile avait entrevu :

> Deum namque ire per omnes
> Terrasque tractusque maris.....

Lord Byron ne pense pas à rapporter à Dieu toute cette beauté de la terre. Ce qu'il aime dans la nature, c'est le refuge qu'il y trouve contre les sociétés; c'est que là il n'y a plus de lutte avec les hommes ni de controverses avec les opinions. Il se sent affranchi en présence des montagnes et de la mer; il n'est pas touché.

Cet attendrissement qui nous fait verser de douces larmes à certains jours de voyage, quand nous avons à la fois la liberté, la santé, et, à défaut de la complète paix de l'esprit, une trêve avec nos peines morales, lord Byron l'a ignoré. Il ne connut pas, dans le bonheur de vivre, ce qui en est le meilleur, le besoin de chercher à qui nous en sommes redevables. Mais cet amour de la nature sans retour vers son auteur nous émeut, faut-il l'avouer? à

Digitized by Google

certains moments où nous-mêmes nous jouissons de la nature en païens, où, pour être plus près d'elle, peu s'en faut que nous ne désirions être la génisse qui paît l'herbe fraîche, l'oiseau qui prend possession des cieux, le poisson qui visite l'abîme mystérieux des mers : courte ivresse des sens, d'où nous revenons, non sans quelque honte, à la pensée religieuse et à un amour de la nature reconnaissant. Byron est le poëte de ces moments-là ; il est le poëte de ces jours où notre esprit a besoin de se repaître de trouble, et préfère à la paix que lui verserait le beau livre lu « trois fois d'un cœur pur », la fiévreuse lecture de poésies qui caressent nos doutes et nous offrent l'orgueil pour consolation de notre impuissance.

Quand je lus pour la première fois lord Byron, il était à la mode, et la mode m'éloigne de tous les ouvrages qu'elle vante. Leibniz disait : « Toutes les fois que j'entends dire contre quelqu'un : *Tolle, crucifige*, je me doute de quelque supercherie [1]. » Ce qu'il pensait des haines de la foule, il le dut penser de ses amours. Quand on entend crier d'un livre : *Pulchre, bene, recte*, il faut se douter de quelque illusion. C'est un malheur pour un bon livre d'être à la mode, car, tandis qu'on l'exalte pour ses beautés spécieuses, on n'aperçoit pas ses qualités solides, et, la mode passée, le même oubli menace qualités et défauts. Il courrait grand risque si, en dehors du troupeau de la mode, il n'y avait pas, pour le préserver d'une disgrâce imméritée, des gens sérieux qui

1. Lettre à l'abbé Nicaise.

Digitized by Google

lisent les livres d'un esprit libre, et qui vont droit à ce qui dure à travers ce qui fait du bruit.

Comment ne me défierais-je pas de la mode? elle fait faire des fautes même à ceux qui lui tiennent tête, et, dans les controverses qu'elle suscite, elle communique de sa témérité et de son vain langage même à ceux qui ont raison.

Au temps de la vogue de lord Byron, j'étais touché du mal que me paraissait faire aux âmes un enchanteur qui présente le doute comme une supériorité de l'esprit, les devoirs comme des conventions, le désespoir comme l'impression dernière que reçoit des choses humaines un observateur de génie. Par un juste sentiment de ma faiblesse, j'avais en défiance tout ce qui voulait intéresser mon imagination à ce que n'approuvait pas ma raison; je préférais les conseils des livres à leurs complaisances, et j'aimais mieux, pour franchir la première entrée dans la vie, prendre la main des guides éprouvés, de ceux qui montrent le grand chemin, que de me jeter à la suite du grand novateur anglais dans toutes les aventures de la pensée. Du moins, je n'en ai rien écrit, et je m'en félicite, car il eût fallu rendre à lord Byron une partie de ce que je lui aurais ôté, adorer ce que j'aurais brûlé, et, pour être vrai, être inconséquent.

Aujourd'hui, l'impartialité est devenue facile. Il y a longtemps que la controverse au sujet de lord Byron a cessé. La mode a changé d'idoles, et la critique a suivi la mode. Lord Byron n'est ni un poëte populaire ni un auteur classique; on ne le lit ni par imitation ni par obligation. Il n'attire plus les yeux sur lui que par le pur et

Digitized by Google

paisible rayonnement de ce qu'il y a de durable dans sa gloire. Au lieu d'apologistes et de critiques, il n'a plus pour lecteurs que de simples curieux des choses de l'esprit, qu'intéresse cet astre solitaire à demi caché derrière les étoiles qui se voient de tous les points du monde. Le temps lui a ôté ses plus dangereuses séductions et émoussé ses pointes les plus acérées. La partie romanesque de ses poëmes a vieilli, et ce doute dont il se prévalait comme d'un privilége du génie ne nous paraît plus qu'un privilége de misère. On pourrait le louer impunément; il n'y a pas de risque qu'un éloge isolé lui ramenât la foule, fût-il d'une plume capable de mettre à la mode ce qu'elle vante. Il y a pourtant de très-bons esprits qui croient le temps mal choisi pour montrer les beaux côtés d'un poëte tel que lord Byron. Dans un temps où la faiblesse de la société exalte la superbe de l'individu, il est du devoir de la critique, pensent-ils, d'ajourner la justice pour celui de tous les poëtes de ce siècle chez qui la superbe a le plus de grandeur et de grâces. J'en suis d'accord, et je ne voudrais pas manquer, pour mon compte, au devoir commun. Mais n'y a-t-il pas deux manières d'attaquer l'esprit d'orgueil et de doute dans les livres qui l'ont rendu populaire? La première le prend corps à corps, lui arrache son masque, lui prouve qu'il est dupe de ses propres sophismes. La seconde consiste à montrer, dans ceux qui y ont employé sincèrement ou prostitué par calcul leur talent, le spectacle du mal qu'ils se sont fait en nuisant aux autres, et appelle quelque pitié sur leurs mains saignantes des blessures qu'ils ont portées au genre humain.

Digitized by Google

L'une est plus efficace du vivant de l'écrivain. Il est là pour y répondre, ou, s'il n'accepte pas le combat, assez de gens sont intéressés à la mauvaise morale, pour qu'il ne manque pas de champions. C'est une belle lutte alors, et combien ceux-là sont à envier qui savent défendre avec éclat la conscience de leur pays contre les sophismes de ses écrivains, la raison contre la mode, et la morale contre la gloire!

L'autre sied mieux avec les écrivains morts. Les erreurs d'un vivant sont orgueilleuses, ses sophismes ont je ne sais quoi de triomphant, ses lecteurs sont des sujets, son succès est un règne. Avec sa vie cesse tout ce bruit; la mort est déjà une défaite; que sera-ce si cette mort, comme celle de lord Byron, est prématurée et héroïque! Une première fois vaincu par les mœurs de son pays, il le fut une seconde fois par la mort, mais sans la ressource de l'orgueil pour s'en consoler, ni de la renommée pour s'en venger. N'est-ce pas de la bonne justice que de se borner, envers un tel mort, à faire voir ce qu'il lui en a coûté pour avoir marché hors « de la droite voie, » et quel cilice armé de pointes il portait sous le poétique costume que lui ont prêté les arts, ce beau et noble jeune homme, le souci public de toutes les femmes de son temps? Voilà ce que j'ai tâché de faire dans ces remarques sur lord Byron. S'il en résulte la preuve que le plus puni du scandale d'un livre, c'est souvent l'écrivain, et que le génie sans croyance n'est que le plus vulnérable des amours-propres, ce ne sera, ce semble, ni de la mauvaise morale ni de la critique à contre-temps.

Novembre 1850.

Digitized by Google

VIII

LE PROCÈS DE MARIE STUART[1]

L'année dernière, à pareille époque, je parlais d'une série d'articles insérés au *Journal des savants*, dans lesquels M. Mignet, disais-je, prouvait admirablement, tout en nous laissant notre pitié, que les infortunes de Marie Stuart ont été méritées. Ces articles sont devenus une histoire en deux volumes. M. Mignet avait dû penser une première fois aux infortunes de Marie Stuart comme à un épisode de son *Histoire de la réformation*. La belle publication des lettres de cette princesse par le prince Labanoff lui donna sujet d'y penser plus profondément et lui fut une première occasion naturelle d'en parler. S'intéresser à demi à Marie Stuart n'est pas possible. Tandis qu'il écrivait cette série d'articles dé-

1. A propos de l'*Histoire de Marie Stuart*, par M. Mignet.

Digitized by Google

tachés, la grâce opérait; l'idée vint lui de mettre la touchante figure dans un cadre plus approprié que le *Journal des savants*, et c'est ainsi que du compte rendu d'un recueil de lettres est sorti un des meilleurs ouvrages de notre temps.

Ce livre a le mérite particulier de toutes les productions de M. Mignet : il est avant tout très-bien fait. J'entends par là quelque chose de mieux qu'un bon livre. Un livre peut être bon sans être bien fait. Si le sujet est traité sérieusement et avec soin, que le style en soit exact, on dira : C'est un bon livre. Mais, s'il manque de plan, de proportion, s'il n'a pas cet intérêt dramatique nécessaire même à un ouvrage de raisonnement, s'il n'est pas soutenu, s'il manque de cette élégance qu'on demande même aux livres de mathématiques, ce ne sera pas un livre bien fait. L'*Histoire de Marie Stuart* réunit les deux genres de mérite, et le second, au temps où nous vivons, est de beaucoup plus digne de louanges que le premier. Pour le premier, en effet, les bonnes qualités de ce temps peuvent y aider l'écrivain. On peut *faire un bon livre* en s'inspirant de ce qui surnage de sentiments honnêtes et de vues justes au-dessus de ce relâchement universel des âmes, de ce chaos d'opinions et de doutes contradictoires d'où nous voulons faire sortir un état stable; mais rien, dans ce temps-ci, ne peut aider *à bien faire un livre :* il faut en trouver tout le talent en soi; le public n'y est d'aucun service. Il n'y a, pour s'en convaincre, qu'à entendre non les premiers venus, mais des personnes qualifiées, louer certains écrits sans solidité, sans justesse, sans pro-

Digitized by Google

priété, ni bons ni bien faits, et les estimer si bien écrits, qu'elles leur pardonnent presque d'être dangereux. C'est à prendre pitié des écrivains qui se donnent tant de peine pour obtenir des vrais connaisseurs le même éloge! Cependant il faut le mériter. Pour cela, un esprit bien doué ne suffit pas; il le faut avoir bien trempé, indépendant, soutenu par le caractère et la dignité de la vie. A ce prix, on écrit de bons livres, qui sont en même temps des livres bien faits. Tant de témoins de la parfaite harmonie de la vie de M. Mignet avec ses écrits trouveront que la théorie est vraie de lui : je ne prétends pas plus.

M. Mignet a senti que le moment était venu d'écrire une histoire de Marie Stuart complète et impartiale. Les matériaux abondent; les partis religieux ne se disputent plus cette lamentable mémoire, et ne font plus de la reine d'Écosse, ni l'opprobre de son sexe, ni un martyr sans tache. On peut être très-bon presbytérien sans trouver que le fameux Knox ait usé de charité chrétienne envers Marie Stuart. De même, on peut être très-bon anglican, et ne pas approuver Élisabeth poussant sa triste prisonnière à conspirer, et la faisant mourir pour un complot que ses machinations favorisaient et que justifiait sa cruauté. Enfin l'intérêt du catholicisme n'exige pas que Marie Stuart n'ait jamais failli. La dispute ne peut plus être désormais qu'entre historiens également jaloux d'établir la vérité historique, ou entre moralistes cherchant la vérité du cœur humain. C'est ainsi que d'habiles historiens, Hallam et Lingard, le premier contraire, le second favorable à Marie Stuart,

Digitized by Google

et, tout récemment, le prince Labanoff et M. Mignet, aussi d'opinions opposées, ne sont que des champions de la vérité historique et de la vérité morale à l'occasion de la malheureuse reine d'Écosse.

Venu le dernier, M. Mignet est certainement le plus complet, et a pu être le plus impartial. Hallam et Lingard ne sont pas absolument libres de tout préjugé politique ou religieux. Quant au prince Labanoff, il ne s'offensera pas si je remarque qu'un peu de la superstition honorable, propre à tout collecteur de pièces historiques, a dû le prévenir trop fortement en faveur de Marie. M. Mignet est touché, mais il n'est pas prévenu; il juge la reine d'Écosse en juré, mais en juré comme nous les voulons, cherchant la vérité et regrettant de l'avoir trouvée, plein des devoirs de l'historien, et ému de sympathie pour la misère humaine.

C'est sous l'empire de ce double sentiment que M. Mignet déclare Marie Stuart coupable de complicité dans le meurtre de Darnley, son mari. Son amour de la vérité, sa conscience d'historien, ont dicté la sentence; mais la sympathie pour la misère humaine a inspiré le noble récit où il en retrace les motifs. Il plaint en même temps qu'il condamne; en dénonçant le crime, il pense à sa longue et douloureuse expiation, et, s'il met la main sur son cœur en prononçant l'arrêt, c'est moins pour le prendre à témoin qu'il croit Marie coupable que pour marquer sa douleur de ne pouvoir l'absoudre. Enfin il ne fait pas entrer dans le récit toutes les preuves, et plus d'une est rejetée aux notes, qui ne laisse pas d'avoir beaucoup de force. L'art le voulait ainsi, et nous

Digitized by Google

savons que M. Mignet y est passé maître. Il n'y avait pas de risque qu'entre ses mains l'histoire dégénérât en une discussion au criminel. Mais je vois dans sa discrétion encore plus de délicatesse que d'art. M. Mignet veut bien faire les affaires de la vérité; il ne veut pas triompher d'une femme infortunée, et, tout en restant doux au malheur, il a su être plus concluant contre Marie Stuart que certains écrivains de parti qui semblent la poursuivre avec la haine fanatique de Knox, ou l'ingratitude de Buchanan.

Il y aurait donc toute raison de s'en rapporter à lui, et j'avoue que tout d'abord j'y ai fort incliné. Pourquoi ne pas se rendre? Dans ce livre excellent, notre faiblesse pour Marie est habilement ménagée; la pauvre reine reste charmante, pleine de séductions et de dignité, si malheureuse, qu'elle le paraît toujours plus que coupable, digne d'amitiés qui se dévouent, enfin, malgré son crime, meilleure que tous ceux qui l'entourent. Ce crime est abominable sans doute, mais la victime est odieuse, et la morale des cours en ce temps-là, la violence des mœurs écossaises, Riccio égorgé à côté de Marie, dans sa propre chambre, par des assassins titrés auxquels son mari avait montré le chemin, tout cela, vivement raconté par M. Mignet, semble atténuer le crime en le partageant entre elle, son temps et son pays. J'allais me laisser convaincre, puisque je pouvais condamner Marie sans être forcé de la haïr; mais, en y pensant de nouveau, peut-être en y rêvant, dégagé des liens de cette logique que la modération même de l'historien rend plus irrésistible, ma conviction s'est affaiblie;

Digitized by Google

j'ai cru qu'une dernière preuve manquait, sans laquelle toutes les autres sont insuffisantes ; j'ai admiré le livre, et j'ai repris mon doute.

I

Ce doute n'est autre chose que l'opinion commune sur Marie Stuart. Opinion ou préjugé, peu importe, il y a longtemps qu'elle dure, et il est vraisemblable qu'elle continuera de durer à côté du livre qui est venu nous l'ôter. Elle est née d'une première pitié trop juste et trop honorable pour que la conscience publique en revienne. Cette pitié est passée en habitude. Vous ne l'amènerez pas à regarder les pièces du procès; elle suspecterait plutôt les plus authentiques qu'elle ne songerait à éclaircir les douteuses. Les juges de Marie ne sont d'ailleurs que trop connus. On sait, sans qu'il soit besoin d'une enquête, qu'ils n'ont pas été de sang-froid, et l'arrêt a été à jamais décrédité par les passions de ceux qui l'ont rendu. En l'absence de preuves dès le premier jour évidentes, et qui aurait empêché la pitié de naître, on s'est fait de Marie Stuart une idée contre laquelle il est douteux que la critique puisse jamais prévaloir. Le talent même qui la combat contribue à la raffermir. L'effet du livre de M. Mignet sera de rendre Marie Stuart plus aimable encore; la pitié y prendra de nouvelles raisons de lui rester fidèle; elle lira avec avidité tout ce qui la sert, et avec déférence seulement tout ce qui lui est défavorable.

Digitized by Google

Comment nous persuadera-t-on que Marie a été complice d'un meurtre par guet-apens? C'est à peine si l'on peut nous faire croire qu'il y eut un jour où elle cessa d'être belle. Il n'est pourtant que trop facile de prouver que dix-huit années de captivité avaient dû blanchir ses cheveux, et que son corps endolori par l'insalubrité de la prison avait perdu de ses grâces; nous le persuader n'est pas si aisé, et l'image qui prévaut, en dépit de tout, est cette beauté dont parle Brantôme, « qui, même estant habillée à la sauvage et à la barbaresque mode des sauvages de son pays, paroissoit, en un corps mortel et en habit barbare et grossier, une vraye déesse ».

Le théâtre et le roman ont entretenu l'illusion. Le livre de M. Mignet, déjà beaucoup lu, le sera plus encore; mais il est douteux qu'il aille en autant de mains que l'*Abbé* de Walter Scott. Pour une personne qui lira le chapitre où l'historien éminent fait sortir du récit même les preuves de la complicité de Marie, cent liront les scènes touchantes où Walter Scott l'en absout. Dans une de ces scènes, une des compagnes de la captivité de Marie Stuart, au château de Lochleven, vient de faire par mégarde allusion à la nuit de l'assassinat :

« La malheureuse reine, dit Walter Scott, qui jusqu'alors avait écouté lady Fleming avec un sourire mélancolique, l'interrompit par un cri si étrange et si profond, que la voûte de l'appartement en retentit. Sous l'empire des idées horribles qu'on venait d'éveiller, Marie semblait emportée non-seulement au delà de sa volonté, mais hors des bornes de sa raison.

Digitized by Google

» — Traîtresse, dit-elle à lady Fleming, tu veux donc tuer ta souveraine! Appelez ma garde française! A moi! à moi! mes Français! Je suis assiégée par des traîtres dans mon propre palais!... *Ils ont assassiné mon mari!...* Au secours! au secours de la reine d'Écosse!

» Elle se leva de sa chaise; ses traits, auxquels sa pâleur même donnait une si exquise beauté, s'enflammèrent de fureur et la firent ressembler à Bellone. — Nous tiendrons la campagne nous-mêmes, continua-t-elle. Avertissez la ville; avertissez Lothian et Fife... Qu'on selle mon cheval barbe d'Espagne; dites au Français Paris de veiller à ce que nos couleuvrines soient chargées... Mieux vaut mourir à la tête de nos braves Écossais, comme notre grand-père à Flodden, que de désespoir comme notre père...

» — Pour l'amour de Dieu! madame, calmez-vous, dit lady Fleming.

» Mais l'imagination de la reine était trop excitée pour qu'aucune prière pût faire changer ses idées de cours. — Allez dire au duc d'Orkney[1], poursuivit-elle, de venir à mon secours et d'amener avec lui ses agneaux, comme il les appelle, Bowton, Hay de Tallo, Black, Ormiston! et son parent Hob... Fi! qu'ils sont noirs et qu'ils sentent le soufre! »

Cette scène n'est pas un chef-d'œuvre, je le veux bien; elle frappe cependant, parce qu'elle peint Marie telle que nous croyons la connaître : innocente du

1. Bothwell.

Digitized by Google

meurtre, qu'elle renvoie aux vrais coupables, mais, par la façon dont elle parle de Bothwell et « de ses agneaux qui sentent le soufre », trahissant à la fois l'amour coupable et la crainte corruptrice qui l'avaient livrée à cet homme.

Dans une autre scène, le même souvenir éveille en elle, au lieu de transports furieux, des regrets et des pressentiments qui révèlent l'amertume du malheur plutôt que le remords. Marie, échappée de prison, livre aux confédérés sa dernière bataille. Les deux armées sont aux mains non loin du château de Crookstone, où elle avait tenu sa cour la première fois après son mariage avec Darnley. Les gens de sa suite veulent l'y conduire :

« — Non pas là, non pas là, dit-elle d'une voix faible; je ne rentrerai jamais dans ces murs.

» — Soyez une reine, madame, dit l'abbé, et oubliez que vous êtes une femme.

» — Hélas ! j'oublierais bien plus encore, répondit, en baissant la voix, l'infortunée Marie, avant de pouvoir regarder sans trouble ces lieux si connus; j'oublierais les jours que j'ai passés ici comme la fiancée de celui qui n'est plus... de l'assassiné...

» Puis, après quelques mots de l'abbé : — Allons là-bas, dit-elle, montrant un chêne qui couronnait une petite colline tout près du château; je le connais bien; de là la vue s'étend aussi loin que les pics du Schekallion.

» Et, se débarrassant de sa suite, elle marcha d'un pas

Digitized by Google

ferme, quoiqu'un peu égaré, jusqu'au pied du noble arbre, et, le regardant d'un œil fixe :

» — Oui, noble et majestueux arbre, dit-elle, tu es là debout, heureux et joyeux comme toujours, quoique tu entendes les bruits de la guerre au lieu des vœux des amants. Tout a été fini pour moi depuis la dernière fois que je t'ai salué, tout, l'amour et celui qui m'aimait, les vœux et celui qui les faisait pour moi, le roi et le royaume. Où en est la bataille, seigneur abbé? Elle se décide pour nous, je l'espère, et pourtant quelle autre chose que du mal les yeux de Marie peuvent-ils voir d'un pareil lieu? »

Au théâtre, un seul poëte nous la montre coupable : c'est Schiller. Dans une très-belle scène de sa *Marie Stuart*, Marie, au moment suprême, fait l'aveu de son crime. A défaut d'un prêtre de sa religion, que la cruauté d'Élisabeth lui a refusé, le fidèle Melvil reçoit sa confession.

« MELVIL. — De quel autre crime votre conscience vous accuse-t-elle?

» MARIE. — Hélas! un péché mortel, dès longtemps commis et confessé, revient, avec de nouvelles terreurs, au moment où se rend le dernier compte, et roule ses funèbres ombres entre les portes du ciel et moi. Je laissai tuer le roi, mon mari, et je donnai mon cœur et ma main au séducteur. J'ai expié le crime par tous les châtiments de l'Église; mais le ver ne cesse pas de veiller au fond de mon cœur. »

Digitized by Google

Ce passage est beau, surtout pour ceux qui aiment les images fortes; mais je doute qu'un tel aveu fût goûté sur notre scène.

Nous ne voulons pas trouver dans la même vie l'assassinat le plus exécrable et l'héroïsme le plus touchant, un des plus grands crimes et une des plus belles morts dont l'histoire fasse mention. Les preuves qui peuvent suffire à la justice des tribunaux ne suffisent pas pour arracher au cœur humain l'aveu qu'un tel mélange est possible. Nous comprenons très-bien les contrastes dans les caractères, mais nous n'y souffrons pas les disparates : nous sentons le danger d'autoriser cette opinion, si favorable aux méchants, que ceux-là seuls sont capables de l'extrême bien qui le sont de l'extrême mal, que crimes et grandes actions sont l'effet de la même force morale différemment employée, et qu'un scélérat est la moitié d'un héros. Les ouvrages de lord Byron, tant de héros de poëmes ou de romans taillés sur le patron des siens, n'ont que trop répandu parmi nous ce sophisme, dont l'effet trop certain est d'affaiblir à la fois les deux plus puissants ressorts de notre âme, la haine du mal et l'amour du bien. Il serait bien à désirer qu'une telle opinion ne trouvât pas dans l'histoire de faits particuliers dont elle pût s'autoriser. Que si elle en trouve, alors il faudra bien nous y résigner, et reconnaître, en gémissant, ces violations extraordinaires de la loi commune. Mais, pour peu qu'il y ait sujet de douter, peut-être vaut-il mieux laisser le procès en suspens que de le décider contre la grandeur de notre nature, au risque de faire croire à certains héros de cours d'assises qu'il ne leur a

Digitized by Google

manqué qu'une occasion, ou même une société meilleure, pour être des héros de Plutarque.

C'est sous l'influence de ces idées que j'ai osé me faire juré à mon tour pour examiner le verdict de M. Mignet. Une autre cause, qui m'est personnelle, m'y a poussé; je la dirai, dussé-je avoir l'air de chercher une occasion de me louer. J'ai eu, quoique bien peu historien, une bonne fortune d'historien. Dans une étude sur Thomas Morus [1], j'avais pu prouver, contrairement à tous les historiens, et par les déclarations mêmes de ce grand homme, le caractère le plus intègre et le cœur le plus chrétien de son temps, qu'il n'avait pas fait couler le sang protestant. Qui m'avait mis sur la trace de cette découverte? Qui me poussait à parcourir, une loupe à la main, l'in-folio de ses œuvres théologiques, écrit en vieil anglais et imprimé en caractères gothiques? Ce même instinct dont je parlais tout à l'heure, l'impossibilité de consentir que dans la même âme, parmi tant de vertus grandes ou charmantes, bonté, patience, douceur plutôt relevée que gâtée par un peu de malice aimable et enjouée, intégrité, bienfaisance, et, au moment du supplice, sérénité et constance pleine de pardons, il y eût eu, ne fût-ce que pour un moment, le fanatisme étroit et violent d'un sectaire, ni même l'indifférence d'un juge laissant appliquer des lois plus dures que lui. Ce premier bonheur m'aurait-il persuadé que je suis juge expert en ces sortes de cas, et la disposition que j'ai à douter n'est-elle que la confiance qui m'en serait restée? Sans doute Marie Stuart n'est pas Thomas

1. Voir mes *Études sur les hommes illustres de la Renaissance*.

Digitized by Google

Morus; mais si ses faiblesses et ses fautes la laissent bien loin de ce type du parfait homme de bien selon le christianisme, il y eut néanmoins dans cette âme assez de bonté, de générosité, de courage, et, devant la même hache qui avait fait tomber la tête de Morus, assez de la grandeur simple et de la douceur de ce grand homme, il y eut assez de bien, en un mot, pour qu'aucun emportement passager, amour, haine ou crainte, y pût faire entrer le genre de complicité hypocrite et lâche dont elle est accusée dans l'assassinat de son mari. Voici, du reste, quelles sont mes raisons de douter.

II

Il faut me permettre un court résumé des circonstances qui précèdent, accompagnent et suivent le crime. J'abrége et je décolore le beau récit de M. Mignet; mais la clarté le veut et me servira d'excuse.

Depuis le meurtre de David Riccio, une aversion profonde éloignait chaque jour de plus en plus la reine de son mari, auteur principal de ce meurtre et bientôt lâche dénonciateur de ses complices. Darnley avait fini par se retirer chez son père, à Glasgow, et le baptême de son fils, depuis Jacques VI, s'était célébré sans qu'il y assistât. A mesure qu'il perdait dans le cœur de Marie,

Digitized by Google

Bothwell y prenait de l'empire. Jamais commencement de passion n'eut plus d'excuses. Ce Darnley, qui avait les mains teintes du sang de Riccio, était le plus infidèle des maris et le plus despote des princes. Ivrogne, débauché, ingrat envers la femme qui l'avait fait roi, sans talent, sans jugement, quoique avec beaucoup d'ambition, emporté, furieux, battant les gens, quand il les savait de condition ou de caractère à recevoir les coups sans les rendre, d'un orgueil intraitable, il méritait que l'ambassadeur d'Angleterre écrivît de lui : « Quand ils ont tout dit (les grands d'Écosse) et pensé tout ce qu'ils peuvent, ils ne trouvent qu'une chose, c'est qu'il faut que Dieu lui envoie une prompte fin ou à eux une vie misérable. C'est grand'pitié de penser combien de gens sont en hasard et en danger pour leur vie, leurs terres et leurs biens! Le seul remède, c'est que Darnley disparaisse, ou que ceux qu'il hait trouvent quelque bon appui. »

De grands services cachaient aux regards prévenus de Marie Stuart les vices qui avaient déshonoré la jeunesse de Bothwell. Quoique protestant, il avait prêté assistance à la mère de la reine, Marie de Lorraine, régente d'Écosse, contre la ligue des lords de la congrégation. Sa valeur avait rétabli l'ordre dans les provinces du sud-est; il avait saisi de sa main un des chefs des rebelles, et son sang avait coulé. Au milieu d'ennemis qui se servaient de Marie pour s'entre-détruire ou de serviteurs tout prêts à devenir ses ennemis, Bothwell lui paraissait le seul sujet de distinction qui lui fût fidèle. Elle l'aima, et du moins ce ne fut pas, comme pour Darnley,

Digitized by Google

à l'extérieur qu'elle se laissa prendre ; la reconnaissance, l'estime pour la valeur, furent les seules séductions de Bothwell, et Marie put croire qu'elle écoutait de bons sentiments, quand elle cédait à une passion criminelle.

Les bruits qui en couraient ajoutèrent à l'irritation de Darnley et rendirent son isolement plus farouche. Il voulut quitter l'Écosse. Un vaisseau était à l'ancre, prêt à le recevoir, et Marie le savait. En janvier 1567, il tombe malade. On ne s'attendait pas à ce que Marie le visitât. Cependant, le 22 janvier, elle partait pour Glasgow ; elle voyait Darnley, alors convalescent ; elle le ramenait à Édimbourg à petites journées, en litière ; elle l'installait, le 31 janvier, dans une maison hors des murs de la ville ; elle y couchait deux fois, et promettait d'y coucher la nuit même de l'assassinat ; mais, dans la soirée, elle retournait à Holy-Rood, où elle assistait à une fête de nuit donnée pour les noces d'un de ses serviteurs. Quelques heures après, Darnley et son page étaient étranglés, leurs corps jetés dans un verger à quelques pas de la maison, et la maison elle-même sautait. On avait voulu faire croire à une mort par accident ; mais à la vue des deux cadavres, sans aucune trace de brûlure, les nombreux témoins accourus dès l'aube sur le lieu du crime ne doutèrent pas que Darnley n'eût péri assassiné.

Marie en paraît un moment accablée ; elle se tient tout le jour suivant enfermée dans son appartement, les fenêtres closes, son lit tendu de deuil. Le seul Bothwell est admis auprès d'elle. Aucune mesure n'est ordonnée pour la recherche du crime ; Marie laisse au conseil privé

Digitized by Google

le soin d'en instruire la cour de France. Seulement elle écrit de sa personne à son ambassadeur, l'archevêque de Glasgow, sans une seule parole de regret pour le mort, mais en se félicitant que Dieu, et non le hasard, « lui ait mis dans l'esprit d'aller à cette fête de nuit ». Le mercredi seulement, une proclamation promet 2000 livres d'Écosse à qui donnera des renseignements sur le crime. Des placards dénoncent Bothwell et ses complices; le père de Darnley, dans deux lettres touchantes, prie la reine de venger le meurtre et nomme les personnes indiquées par les placards; Marie fait des réponses évasives; elle s'oublie, à dix-neuf jours du meurtre, dans des distractions au moins étranges. Cependant un simulacre de procès s'instruit; Bothwell, au faîte des honneurs et de la puissance, semble le défier et le diriger : jurés, parlement, tout ce qui n'est pas corrompu par la complicité l'est par la crainte. Un verdict déclare Bothwell innocent. Enfin, le 15 mai, trois mois après la mort du roi, à quatre heures du matin, par un dernier scandale qui met le comble à celui de l'impunité, Marie épouse, au palais d'Holy-Rood, l'homme que la clameur publique, en Écosse et hors de l'Écosse, dénonçait comme le principal assassin de son mari.

Tel fut le crime. L'histoire du temps, je pourrais dire l'histoire du crime, n'en offre pas de plus odieux. La préméditation, le guet-apens; à côté de la victime que la haine immole, des meurtres commis sans colère; un page étranglé, deux serviteurs ensevelis sous les ruines de la maison, — rien n'y manque; il y a plusieurs crimes en un seul, et, fût-il possible de rendre évidente l'inno-

Digitized by Google

cence de Marie, le seul malheur d'y avoir été mêlée serait une tache à sa mémoire.

Cependant M. Mignet lui impute la moitié du crime; la moitié, c'est trop peu : de Bothwel et de Marie, le plus coupable, le véritable assassin, ce serait Marie.

III

M. Mignet donne à l'appui de son opinion trois sortes de preuves; mais je ne devrais pas me servir de ce mot-là. Il ne s'agit pas, en effet, d'une dissertation à outrance, comme celle de M. Malcolm Laing, que M. Mignet a consulté avec discrétion; il s'agit d'un récit qui expose toutes les circonstances en leur ordre et n'en aggrave aucune, qui est animé dans la forme, mais au fond calme et triste. L'historien se résigne aux preuves que lui apportent les faits et que lui impose l'histoire, plutôt qu'il ne les donne en son nom; on n'y sent pas le consentement de l'accusateur heureux d'avoir trouvé une charge accablante, dût un nom historique en demeurer à jamais flétri. Mais, bien qu'adoucies par le regret avec lequel il semble les produire, ces preuves n'en sont pas moins terribles. Ce sont : 1° la conduite même de Marie avant et après le meurtre; 2° les témoignages judiciaires; 3° des lettres authentiques de la main de la coupable.

Ce devrait être assez de cette dernière sorte de preuves.

Digitized by Google

Des témoignages judiciaires peuvent être infirmés ; la conduite de Marie peut s'interpréter de diverses façons : mais qu'opposer à des aveux directs? Si Marie a avoué, on n'a que faire des témoignages judiciaires, et toute sa conduite n'est plus que celle d'une femme qui fait étrangler son mari pour jouir de l'adultère avec son complice.

Mais les lettres de Marie sont-elles de sa main, ou ne s'y trouve-t-il rien qui soit de la main d'un autre? Je devrais mettre la question au passé, car les originaux, purs ou falsifiés, n'existent plus; il n'en reste que des copies, et encore ces copies ne sont-elles que des traductions des originaux primitivement écrits en français : première raison, sinon pour nier les lettres, du moins pour les examiner de fort près. Toutefois ces originaux ont été vus et lus; les traductions qu'on en a données sont fidèles; j'en crois sur ces deux points l'excellente critique de M. Mignet : ce dont je doute, c'est la parfaite sincérité des originaux.

La découverte de ces lettres et l'usage qu'en firent les ennemis de Marie ne sont pas un des épisodes les moins intéressants de sa triste histoire. Le 20 juin 1567, après la défaite de l'armée royale et l'emprisonnement de Marie au château de Lochleven, le comte de Morton, un des lords confédérés, faisait enlever sur la route d'Édimbourg à Dunbar un serviteur de Bothwell, Dagleish, porteur d'une cassette contenant divers papiers. Cette cassette, marquée au chiffre de François II, avait été donnée par Marie à Bothwell. Celui-ci l'avait laissée dans la forteresse d'Édimbourg, que commandait un de

Digitized by Google

ses amis, sire James Balfour. Vaincu et fugitif, il la lui fit redemander; Balfour la remit à Dagleish, en livrant, selon toute apparence, Dagleish lui-même à Morton. Des lettres écrites avant et après le meurtre de Darnley, des sonnets et d'autres poésies, un contrat de mariage, le tout écrit en entier ou signé de la main de Marie, tel était le contenu de la cassette.

Ces papiers restèrent, du 20 juin au 14 décembre 1567, dans les mains de Morton et de Murray, frère naturel de Marie, devenu régent, et fort intéressé, ce semble, à ce que la conjuration qui le mettait à la tête du royaume parût le juste châtiment d'un crime avéré, et non un acte de rébellion qui s'autorisait de prétextes et d'apparences. C'est ce même jour de décembre, six mois après la capture de la cassette, que Murray produisit ces lettres dans le conseil privé. Ce conseil, où Marie avait deux sortes d'ennemis, les anciens et ceux plus dangereux que sa chute lui avait faits, tint les lettres pour authentiques et en signa la déclaration, ajoutant qu'il regardait Marie comme complice du meurtre de Darnley. Le 15 du même mois, le parlement d'Écosse, auquel les lettres furent présentées, en affirma également l'authenticité, ainsi que la preuve de complicité qui en résultait; mais, comme si cette preuve toute seule ne lui eût point paru concluante, il tirait de la conduite de la reine après le meurtre, de son mariage précipité avec Bothwell, une certitude de plus qu'elle avait « participé d'intention et d'acte (*art and part*) au meurtre de son légitime époux ». Quel était ce parlement? Était-ce le même qui, six mois auparavant, avait confirmé tous les honneurs prodigués par

Digitized by Google

Marie à Bothwell, ou bien était-ce un nouveau parlement convoqué sous l'influence des ennemis et des vainqueurs de la reine? Dans l'un comme dans l'autre, je ne verrais guère de bons juges en vérification d'écriture; mais j'en verrais bien moins encore dans le parlement dont les complaisances avaient aidé Marie à se perdre.

Après cette double production, les lettres rentrent de nouveau dans la possession du régent Murray jusqu'au milieu de l'année suivante. A cette époque, Marie, de nouveau vaincue et cette fois prisonnière d'Élisabeth, consentait à ce que des conférences s'ouvrissent à York, pour juger entre elle et les lords qui l'avaient chassée. Murray avait apporté la cassette et les papiers. On lui persuade qu'une défense poussée à l'extrême lui serait plus nuisible qu'utile; il ne fait aucune production, se justifie en termes modérés, et réduit les torts de la reine prisonnière au scandale de son mariage avec l'assassin de son mari. Toutefois, il communique officieusement les lettres aux commissaires anglais. Ceux-ci écrivent à Élisabeth que « les lords du parti leur ont montré une longue et horrible lettre écrite, disent ces lords (*as they saye*), de la main de la reine » ; les commissaires ne l'affirment pas pour leur compte. L'un d'eux, le comte de Norfolk, qui pensa depuis à devenir l'époux de Marie, et à qui cette ambition coûta la vie, écrit à la vérité en particulier « que, par tout ce qu'ils en peuvent apercevoir, la reine serait coupable » ; mais on ne parle pas ainsi, ce semble, d'une chose évidente. Je ne veux pas d'ailleurs tirer des projets ultérieurs du duc de Norfolk sur Marie la preuve qu'il avait dû tout au moins garder des doutes

Digitized by Google

sur la culpabilité d'une femme dont il aspirait à faire la sienne. En ces temps-là, l'ambition, la faiblesse, le vertige d'un trône en perspective, pouvaient faire rechercher la main d'une reine devenue veuve par un assassinat, outre qu'il est dans le cœur humain que ce qu'on a cru d'abord par conviction, on en doute plus tard par intérêt.

Les conférences d'York avaient été brusquement transférées à Westminster. Élisabeth voulait, disait-elle, voir le procès de plus près, c'est-à-dire s'en rendre maîtresse. Cette fois enfin les lettres sont produites officiellement. On les confronte avec des lettres écrites par Marie à Élisabeth, elles sont trouvées conformes. Plus de doute : les lettres de Marie sont entièrement de sa main, elle-même s'est condamnée ; Élisabeth doit être satisfaite. Elle qui voulait des preuves, non de l'innocence, mais du crime de sa *bonne sœur*, elle les a ; les plus grands seigneurs de l'Angleterre, deux lords catholiques, présumés favorables à une reine de la même foi, déclarent sur leur honneur qu'ils croient les lettres authentiques. Les commissaires de Marie Stuart ne contestent pas, ils protestent, ce qui est fort différent. Dans cette abondance de moyens de perdre Marie avec l'assentiment de tous les honnêtes gens d'Angleterre et d'Écosse, certes on doit s'attendre à ce qu'Élisabeth se donne la joie comme femme, et s'assure l'avantage comme chef du protestantisme en Europe, d'afficher partout le crime de Marie. Cependant elle n'en fait rien. Le 10 janvier 1567, le conseil privé d'Angleterre donne raison aux deux parties. D'un côté, il approuve Murray, et déclare « qu'il n'a rien été pro-

Digitized by Google

duit contre lui et ses adhérents qui puisse porter atteinte à son honneur et à son allégeance »; de l'autre, il décide « que Murray et ses adhérents n'ont pas suffisamment prouvé leur proposition contre la reine, leur souveraine, de façon que la reine d'Angleterre dût concevoir ou prendre une mauvaise opinion de sa bonne sœur en quoi que ce soit ».

Pourquoi cette politique? M. Mignet dit : il suffisait à Élisabeth d'avoir diffamé Marie et de s'être donné un prétexte de la retenir. Mais, pouvant plus encore, pourquoi se le refuser? Lui était-il donc indifférent que l'on crût au crime de Marie ou qu'on en doutât, que tout le monde l'approuvât d'avoir enlevé la liberté à une reine coupable d'adultère et d'assassinat, ou qu'on la soupçonnât d'avoir déconsidéré une rivale par la calomnie et de s'en être débarrassée par la trahison? Pourquoi ne pas s'épargner, par la solennité d'un jugement rendu sur preuves irréfragables, les longs ennuis, l'embarras, les dangers que lui suscita la captivité de Marie? A mon sens, il n'y a qu'une manière d'expliquer ce que M. Mignet appelle la *compensation assez bizarre* par laquelle la reine d'Angleterre faisait déclarer Murray innocent sans faire déclarer Marie coupable : Élisabeth n'avait pas voulu qu'il y eût jugement, parce qu'elle n'était pas assez certaine du crime.

Est-ce à dire que les lettres ne fussent pas de la main de Marie? M. Mignet m'ôte tout moyen d'en douter; mais tout y était-il de la même main? Voilà où le doute est permis. Les exemples d'interpolations étaient-ils donc si rares à cette époque, et y manquait-on d'habiles gens

Digitized by Google

pour imiter les écritures, à tromper ceux mêmes au préjudice de qui se fabriquaient ces faux.

Un défenseur ingénieux, quoique discret, de Marie [1], qui ne prétend comme moi que rester dans le doute, cite deux exemples curieux de falsifications de ce genre, postérieurs de quelques années seulement aux lettres de Marie Stuart. Le premier est celui d'une lettre de Leicester à Élisabeth, écrite de Hollande en l'année 1586. Les membres du conseil la crurent de nature à lui nuire auprès de la reine, et, en bons collègues, ils délibérèrent de la supprimer; mais, Élisabeth s'étant plainte avec beaucoup d'amertume du silence de Leicester, ils rendirent la lettre inoffensive par des suppressions et des changements, et, ainsi falsifiée et postdatée, ils la mirent sous les yeux de la reine, qui y fut trompée. Le second exemple est encore plus décisif. Aux mains de qui la cassette d'argent était-elle tombée d'abord? Aux mains de Morton, qui la remit ensuite à Murray. Eh bien, ce même Morton supprimait en 1571 l'original d'une lettre du roi de Danemark adressée au régent Lennox, et relative à Bothwell, et il en produisait une copie d'où il avait fait disparaître certains passages qui lui avaient paru de nature à nuire à son parti.

Le même critique à qui j'emprunte ces deux faits remarque très-judicieusement, au sujet des conférences d'York et de Westminster, que ni du côté des lords écossais il n'y eut libre et franche production des pièces, ni du côté des commissaires de Marie Stuart claire et inva-

1. *Quarterly Review*, février 1841.

Digitized by Google

riable dénégation de leur contenu. Fabriquées intégralement, dit-il, elles eussent été désavouées avec énergie; complétement originales, elles eussent été produites sans réserve par les lords écossais. La conclusion à tirer s'offre d'elle-même. Si Murray ne les produisit qu'en tergiversant, et si les commissaires de Marie n'y donnèrent pas un démenti énergique, n'est-ce point que pour ceux-ci elles ne prouvaient que trop la passion honteuse de Marie, et que, pour Murray, personne ne savait mieux que lui pourquoi leur parfaite intégrité ne pouvait être prouvée?

Aussi bien, il ne s'agit pas de plusieurs lettres, mais d'une seule, où certaines phrases peuvent être regardées comme des aveux. C'est la *longue et horrible lettre* dont parlent les commissaires d'Élisabeth. Toutes les autres ne sont, comme les sonnets, que des pièces galantes, et ce n'est que par des tours de subtilité partiale qu'on a pu y trouver, dans des passages d'une obscurité impénétrable, des suppléments de preuves aux aveux directs. Dans cette lettre accusatrice, écrite par Marie le lendemain de son arrivée à Glasgow, il n'est que trop question d'un projet évidemment concerté entre Bothwell et Marie; mais ce projet, pour lequel une trahison est nécessaire, quel est-il? Ne serait-ce pas le projet de retenir Darnley en Écosse? Il songeait tous les jours à passer à l'étranger; un vaisseau l'avait attendu dans les eaux de la Clyde. Marie craignait avec raison le mauvais effet de cette fuite pour sa considération au dehors et pour son autorité dans son royaume. Ne serait-ce pas le divorce, où il était plus facile d'amener Darnley, quel que fût le

Digitized by Google

moyen, à Édimbourg qu'à Glasgow? L'idée n'en était pas nouvelle. Des lords du conseil l'avaient proposée à Marie. Enfin ne s'agissait-il pas de quelque intrigue d'alcôve pour couvrir les désordres de l'adultère par la présence du mari?

Tous les passages qui indiquent un projet concerté peuvent se ramener à ces trois choses. La pensée de la trahison est d'ailleurs avouée, et, chose remarquable, toujours sous la forme de remords : « Vous me faites tellement dissemblable à moi-même, que j'en ai horreur; vous me faites *presque* jouer le rôle d'une traîtresse[1] ! » De quelle sorte de trahison s'agit-il? Si c'était un meurtre par guet-apens, aurait-elle osé dire *presque, almost?* Et dans quel cas donc y aurait-il trahison *tout à fait?*

Peut-être allons-nous trouver l'aveu direct d'un complot contre la vie de Darnley. Je ne le vois que dans une seule phrase, qui ne s'applique que trop clairement : *Pensez aussi si vous ne pourriez trouver quelque moyen plus secret, un breuvage, par exemple ; car il va prendre médecine à Craigmillar, ainsi qu'un bain, et il ne sortira pas du logis de longtemps*[2]. Qui nous assure qu'à cet

1. Dans la traduction écossaise : « *Ye cause me do* ALMOST *the office a traitour.* » Dans la traduction anglaise : « *You make me* ALMOST *to play the part of a traitor.* »

2. Traduction écossaise: « *Advise to with yourself if ye can finde out ony mair secrete invention by medicine; for he should take medicine and the bath at Craigmillar. He may not cum forth of the house this lang time.* » Traduction anglaise : « *Think also if you will not find some invention more secret by physick; for he is to take physick at Craigmillar, and the bath also, and shall not come forth of long time.* »

Digitized by Google

endroit-là la main de l'interpolateur n'a pas inscrit ces mots exécrables? Je lis vers le milieu de la lettre : « Excusez-moi si j'écris si mal; je suis fort souffrante; » et tout à la fin : « Excusez ma mauvaise écriture, et lisez cela à deux fois; excusez aussi mon griffonnage : n'ayant pas de papier hier au soir, j'ai écrit sur des notes.» Une écriture hâtée, une lettre en partie écrite sur un papier déjà rempli par des notes : que de commodités pour les mains d'un faussaire! Mais l'interpolation semble se trahir surtout par la place qu'occupe cette phrase et par l'impossibilité d'en découvrir le lien avec ce qui précède ou ce qui suit. On la dirait glissée, faute d'une autre place, parmi des pensées qui l'excluent, peut-être au bas de quelqu'une des feuilles volantes sur lesquelles la lettre était écrite. Voici le passage :

« Hélas! je n'ai jamais trompé personne, mais je me livre à votre volonté; faites-moi savoir par un mot ce que je dois faire, et, quelque chose qui m'arrive, je vous obéirai. » Ici se place l'abominable phrase. Puis Marie continue : « Pour le dire court, il est en grand soupçon; néanmoins il se fie à ma parole, non toutefois jusqu'à me dire tout ce qu'il a sur le cœur; mais, si vous voulez que je lui fasse des aveux, je saurai tout de lui. Jamais d'ailleurs je ne trahirai volontairement quelqu'un qui met sa confiance en moi. Pourtant vous pouvez me commander tout, et ne m'en estimez pas moins, car c'est à cause de vous que j'agis de la sorte. Je ne le ferais pas pour me venger personnellement. Il m'a fait quelques insinuations vives sur ce que je crains, jusqu'à dire tout

Digitized by Google

haut que ses fautes à lui avaient été publiques, mais qu'il en est d'autres qui en commettent de secrètes, desquelles ils s'imaginent qu'on ne parle pas tout haut, tandis que petits et grands en causent. Même il a touché à lady Reres[1], disant : « Je prie Dieu qu'elle vous serve » pour votre honneur, et que ni lui ni personne ne pense » que vous n'avez pas en vous le pouvoir de vous-même, » voyant le refus que vous m'avez fait. » Pour conclure, il se défie certainement de cette dame pour ce que vous savez, et il craint pour sa vie. A la fin, après trois ou quatre bonnes paroles que je lui ai dites, il est redevenu gai et content. »

Avec la phrase et, pour le dire tout de suite, avec la pensée arrêtée d'un meurtre, à quel propos tout ce détail sur les soupçons de Darnley et cette offre de Marie de lui faire des aveux pour tirer de lui ce qu'il pense? Qu'avait-elle à avouer? Sa passion sans doute. A quoi bon s'imposer cette honte devant un mari dont la mort était résolue? quels secrets voulait-elle tirer de lui? Ne voulait-elle que savoir ses sentiments sur la conduite de sa femme, sur ses projets, sur sa situation personnelle? Quel intérêt Marie y avait-elle, et à quoi bon ces tardives explications avec un homme déjà mort? Enfin quelle vraisemblance que ce soit après le regret presque touchant de la première phrase, après un soupir de remords : *Alas!* après le témoignage qu'elle se rend de n'avoir

1. Cette lady Reres était une des dames d'honneur de la reine, sa complaisante dans son intrigue avec Bothwell.

Digitized by Google

jamais trompé personne, qu'elle propose tout à coup à Bothwell, comme *chose à y penser*, le moyen le plus secret et le plus sûr, l'empoisonnement?

La phrase homicide est bien plus étrange encore quand on la rapproche des principaux passages de la lettre. Si Marie était complice du projet de meurtre, à quoi bon demander à Darnley s'il avait songé véritablement à quitter l'Écosse sur un vaisseau anglais? A quoi bon provoquer ses aveux et ses regrets au sujet de propos qu'il avait tenus contre elle? Dans quel cœur humain trouver le moyen de concilier avec le projet de faire périr son mari soit le soin qu'elle a de transmettre à Bothwell les paroles de repentir de ce mari, paroles qui rendent leur crime commun plus exécrable; soit le plaisir secret qu'elle paraît prendre à parler de sa puissance sur Darnley et à recueillir ses protestations de tendresse, celle-ci par exemple : « Dieu sait que je suis punie pour avoir fait de vous mon dieu... je n'ai de pensées que pour vous... » soit cette pitié dont elle est tentée, quoique l'ancien et juste mépris subsiste, et peu après cet espoir que Dieu, — eût-elle osé prendre Dieu pour complice? — rompra des liens que le diable a formés, — puis, parmi d'autres réflexions, cette phrase, qui nous rejette si loin de la pensée du meurtre : « Je joue un rôle que je hais! N'avez-vous pas envie de rire à me voir mentir si bien, tout en mêlant la vérité au mensonge? »— Où trouver un second exemple d'une femme capable à la fois de croire que la façon dont elle trame un meurtre est assez plaisante pour faire rire son complice, et d'aimer l'homme qui peut trouver là de quoi rire? Pour moi, tant de légè-

Digitized by Google

reté avec tant de scélératesse me passe, et, obscurité pour obscurité, j'ai moins de peine à soupçonner d'un faux en écriture des hommes qui avaient été ou les complices de Darnley dans l'assassinat de Riccio, ou les complices de Bothwell dans l'assassinat de Darnley, qu'à reconnaître un monstre dans Marie Stuart.

IV

Tels sont mes doutes sur les lettres et les aveux qu'on y a vus. Il est tout simple d'ailleurs que, ne croyant pas à des aveux directs de Marie, je n'aie pas foi aux témoignages qui l'accusent de meurtre. Le plus important est celui du Français Nicolas Hubert, dit Paris, placé par Bothwell auprès de Marie Stuart, et qui fut un des agents du meurtre. Ce malheureux, arrêté deux ans après, fit deux dépositions. Le 9 août 1569, sans être interrogé, il raconta spontanément tout ce qu'il savait de l'attentat, ayant soin d'y mêler des flatteries à Murray, alors régent d'Écosse, et qui disposait du droit de grâce. Toute sa déclaration est à la charge du seul Bothwell; il la terminait par ces mots : « Voilà tout ce que je sais touchant ce fait. » Le lendemain, corrompu par des promesses d'impunité, ou peut-être, comme l'insinue Robertson, par la menace de la torture, parmi une foule de choses ou fausses ou improbables, il glissa une dénonciation contre Marie. Cette dénonciation ne le sauva pas : le 16 du même mois, il fut pendu.

Digitized by Google

Si l'on recherche les témoignages, que n'oppose-t-on à celui de Paris les aveux de Bothwell mourant, lequel déclara qu'il se reconnaissait pour seul assassin de Darnley et que Marie Stuart était innocente du meurtre? Le testament qui contenait cette confession fut envoyé par le roi de Danemark à Élisabeth, qui, s'il faut en croire une lettre de Marie Stuart, le supprima. Le fait de la suppression, quoique probable, peut être mis en doute; mais le testament a existé : Bothwell y protestait, sur la damnation de son âme, de l'innocence de Marie. Il est vrai qu'on peut ne voir dans cette protestation qu'un mensonge généreux. M. Mignet, qui n'en parle point, l'a sans doute omise comme un fait à décharge de trop peu de poids. Il me pardonnera de ne pas le dédaigner, non plus que la réconciliation de la mère de Darnley, la comtesse de Lennox, avec Marie Stuart. Il est vrai qu'on peut attribuer ce retour de la belle-mère vers sa bru à l'illusion de la femme, ou, ce qui serait moins vraisemblable, au pardon de la mère. Dans tout cela, je le sais, rien n'est évident, rien, si ce n'est le crime, et l'intérêt que Bothwell et Marie avaient au meurtre de Darnley.

Les lettres et les témoignages contestés, il reste la conduite de Marie avant et après le meurtre. L'aveuglement et l'industrie de la passion me paraissent suffire pour en expliquer les principales circonstances.

Avant le meurtre :

Pourquoi ce voyage à Glasgow, ces soins donnés à Darnley et tout ce manége d'épouse réconciliée? Si ce n'est ni pour un raccommodement ni pour un meurtre,

Digitized by Google

ne serait-ce donc point pour ôter de l'esprit de Darnley ses idées de fuite à l'étranger, le préparer ou le forcer plus commodément à un divorce en l'ayant sous la main à Édimbourg, et, dans l'intervalle, couvrir l'adultère de sa présence? Et pour l'amener là, toutes les perfidies du voyage à Glasgow sont nécessaires. Darnley est défiant, faible, fantasque; il a peur pour sa vie; il faut le rendre confiant, le gagner, le dominer. Ai-je besoin de dire que j'explique, que je n'excuse pas? Je cherche un crime moindre; je ne cherche pas l'innocence.

Après le meurtre :

Pourquoi se montrer si indifférente et si inactive? Pourquoi combler coup sur coup de faveurs et de dignités le chef des meurtriers? Pourquoi l'accompagner de vives marques d'intérêt devant la justice, se laisser enlever par lui, et, quelques mois après le meurtre de son mari, épouser l'homme qui l'a tué? Je voudrais que M. Mignet prît pour un moment ma thèse pour qu'il ne manquât rien à la réponse. Sa pénétration, son expérience du cœur humain, ne lui laisseraient rien ignorer de ce que peut une femme passionnée sous l'ascendant d'un homme aussi redouté qu'aimé.

Tout ce qu'il explique par le meurtre, il l'expliquerait par la passion. Il expliquerait l'inaction de Marie après l'attentat par la stupeur d'abord, puis par la crainte d'avoir à rechercher et à punir non un seul meurtrier, mais une conjuration des principaux nobles; enfin par le manque d'indignation, il faut bien le dire, contre un crime qui la délivrait d'un mari détesté.

Les honneurs dont elle comble Bothwell, quoique ac-

Digitized by Google

cusé publiquement du meurtre, il les expliquerait par sa conviction que les placards dénonciateurs le calomniaient, par l'effet le plus naturel de la passion, qui est de s'exalter par le péril de l'homme aimé, de s'aveugler à mesure que la lumière se fait sur son crime, de s'opiniâtrer à l'idée de son innocence par tout ce qui se mêle de générosité à cette illusion, de le combler d'honneurs pour s'engager encore plus dans sa défense.

Les marques d'intérêt dont Marie accompagne Bothwell devant la justice, il les expliquerait par les mêmes raisons, que rendait plus fortes le moment de l'épreuve, si assurée que pût être Marie d'un verdict d'acquittement. Il expliquerait encore l'enlèvement volontaire, et, en dernier lieu, le mariage, par la fin de toute passion de ce genre, qui est la possession à tout prix. Il n'y a plus que des convenances à immoler; le mariage ne pouvant se faire à une époque trop rapprochée du meurtre, Marie se fait enlever, afin que le scandale du mariage immédiat soit nécessaire pour réparer le scandale de l'enlèvement.

Voilà ce que M. Mignet eût fait admirablement voir si sa conscience eût admis le doute sur la culpabilité de Marie. Mais, pour faire prévaloir l'opinion contraire, avait-il besoin de fortifier les graves raisons qu'il en a données par ce qu'on pourrait appeler des raisons de plaidoirie? Tel est, par exemple, le soin que prend Marie de faire retirer de la maison où va s'accomplir le meurtre un lit neuf en velours, et une couverture en peau de martre qu'elle veut, dit-on, sauver de l'explosion. Telles sont encore, à quelques jours de la mort de

Digitized by Google

Darnley, ses étranges distractions dans la maison de lord Seyton.

Qui avait fait préparer l'appartement du roi? Les gens de service de la reine, et en son absence. Or, quoi de plus simple qu'à l'arrivée, ou deux jours après, Marie veuille y faire quelques changements? C'est d'une femme, et c'était à propos. Elle trouve dans la chambre du roi un lit en velours noir tout neuf, qu'on y avait apporté d'Holy-Rood. Le roi, convalescent, devait prendre des bains dans la pièce où il couchait; elle craint que les éclaboussures ne gâtent le lit neuf : elle le fait remplacer par un vieux lit pourpre qu'elle avait accoutumé de porter en voyage[1]. Pour qui a vu les lits du temps, et jusqu'où l'on en poussait le luxe, la précaution, qu'on me passe le mot, était d'une bonne ménagère. De plus, un vieux meuble convenait mieux à un appartement qui ne devait être habité qu'en passant et pour quelques jours.

Par une raison de même genre, si ce n'est un caprice, Marie fait enlever de son lit la couverture en peau de martre. Le mari couchant dans un lit de voyage, il était tout simple que la femme fît ôter du sien un ornement de grand prix, et mît ses meubles en rapport avec ceux du roi. Ce sont là, j'en conviens, des raisons de ménage. Aime-t-on mieux que je fasse valoir l'impossibilité morale qu'une femme, une reine, pense à sauver

1. *That wes acustomat to be carit.* Déposition de Thomas Nelson, un des serviteurs du roi, qui fut retrouvé vivant sous les décombres de la maison.

Digitized by Google

un lit, un couvre-pied en même temps qu'elle pense à faire assassiner son mari?

Les distractions de Marie dans la maison de lord Seyton aggravent le crime de la passion; mais ce ne sont pas des preuves du meurtre. C'est par une lettre de Drury au secrétaire Cecil qu'on en a su l'anecdote. Cette lettre relate, *entre autres bruits du jour*, « que la reine a fait une promenade à la maison de lord Wharton, et qu'elle s'est arrêtée en chemin pour dîner à Tranent, où lord Seyton et le comte de Huntley payèrent une partie qu'ils avaient perdue au jeu d'arc contre la reine et le comte de Bothwell ». Je sais qu'à quelques jours du meurtre grande était l'indécence d'une partie de plaisir; mais, si l'on en veut tirer une preuve de la culpabilité de Marie, je serai tenté d'y trouver une preuve de son innocence. Une meurtrière eût plus ménagé les apparences. J'y verrais donc volontiers l'effet de ces mauvaises joies de l'âme, *mala gaudia mentis*, dont Marie n'a pas su se défendre, mais j'hésite à y voir un aveu qui lui échappe.

V

Il faut s'arrêter; peut-être aurais-je dû le faire plus tôt. Aussi bien j'ai, malgré moi, l'air de contester, et je ne conteste pas, je soumets des doutes. Il est vrai qu'en soumettant des doutes on est toujours un peu avocat : grand défaut même chez les avocats, à plus forte raison

Digitized by Google

chez les écrivains. Je ne me pardonnerais pas d'y être tombé dans une contradiction avec M. Mignet, lequel n'est pas un moment avocat, ni dans son livre, ni dans ses notes. Il était impossible de garder une plus exacte mesure, d'être plus discret, plus délicat, et, par la manière de dire toute la vérité, de la rendre plus utile en la rendant moins scandaleuse, d'être plus humain avec moins de complaisance pour les passions des hommes, d'accuser avec plus de regret, de condamner avec plus de pitié. M. Mignet est digne de tenir la plume de l'historien. Son imagination ni son amour-propre ne sont intéressés à ce qu'il écrit. Il a la passion de la vérité; mais cette passion n'est que l'émotion d'un esprit droit à la vue du vrai qu'il a réussi à mettre dans la plus belle lumière. C'est pour cela qu'il ne se soucie pas de traiter des sujets du jour. Il y a deux ans, il publiait *Antonio Perez et Philippe II*, des noms et un temps bien loin de nos querelles. Cette année, il publie l'*Histoire de Marie Stuart*. Son impartialité est comme un instinct qui le porte vers les époques où elle peut être le moins tentée : il craindrait, en prenant des sujets trop près de nous, soit de n'y avoir été attiré que par le désir de profiter pour lui de l'intérêt qu'ils excitent, soit de laisser corrompre la sévérité de sa raison par les passions qui y prennent parti.

Je sens qu'en faisant cet éloge de M. Mignet j'affaiblis mes objections. S'il possède à un degré si éminent, avec le discernement qui découvre le vrai, l'impartialité qui conduit sur ses traces, en quel sujet risquait-il moins de se tromper qu'en une histoire si en dehors des événe-

Digitized by Google

ments et des idées de notre temps? Il est vrai; mais, si je veux bien convenir que contre de telles qualités, employées dans un tel sujet, j'ai peut-être trop peu prouvé, je ne puis pas néanmoins tromper mon sens intime, et, s'il faut le dire, je ne veux pas être persuadé. L'instinct qui me fait résister à ma confiance dans l'historien et me défier de ma propre raison, est de ces instincts qui ne cèdent qu'à l'évidence. Or, l'évidence manque ici; elle manque dans les faits et dans les vraisemblances. J'en profite pour douter, et, toutes réflexions faites, je ne puis ni admirer assez peu la mort de Marie Stuart pour la concilier avec sa participation exécrable au meurtre de son mari, ni haïr assez médiocrement son crime pour le concilier avec la sublimité de sa mort.

C'est cette impossibilité morale dont se sont autorisés, au temps où la querelle était religieuse, les adversaires et les apologistes de Marie Stuart, ceux-ci pour faire de cette reine un ange, ceux-là pour en faire un démon. Les premiers niaient le crime pour n'avoir pas à en ternir la mort, les seconds rabaissaient la mort pour rendre le crime plus vraisemblable. On dit que la vérité est au milieu; mais ici le milieu ne peut pas consister à donner raison aux deux partis, en convenant avec les apologistes de Marie qu'elle est morte en sainte, avec ses adversaires qu'elle a vécu en scélérate. La vérité ne serait-elle pas dans l'opinion qui admettrait, comme seuls faits certains, la beauté de la mort et un crime fort en deçà de ce qui est inexpiable? Une si noble fin, après des commencements si coupables, est dans les forces de notre nature. La foi, qui chez Marie était si vive, Dieu, mieux connu

Digitized by Google

qu'au temps funeste où elle implorait de lui la rupture de ses liens avec Darnley, avaient pu faire ce changement dans cette âme délivrée de la passion par le remords et le temps.

On ne remonte pas d'un fonds de bassesse, de lâcheté hypocrite, d'amour impudique pour un meurtrier, jusqu'au tranquille courage et à la douce sérénité d'une des plus belles morts que le christianisme ait fait faire; tandis qu'il était possible de se relever d'un égarement criminel jusqu'à la grandeur d'une telle mort. Ainsi l'ont pensé, dans le siècle de Marie, tous ceux qui n'avaient aucun intérêt à la glorifier ni à l'avilir, et telle est l'idée qui en est restée depuis lors chez les nations chrétiennes, où l'on sait d'expérience ce que le christianisme est accoutumé à faire en ce genre sur des théâtres moins élevés que l'échafaud de Fotheringay.

Cependant, par malheur pour Marie Stuart, quand l'histoire, aux mains d'un homme qui en comprend si bien les devoirs et la dignité, vient lui ôter le bénéfice de cette opinion indulgente, et, pièces en mains, la repousse dans l'assassinat tout en se voilant la figure de pitié, on peut s'obstiner à croire encore, on ne peut plus affirmer qu'elle ne fut qu'égarée. C'est là ce doute, la dernière et la plus grande des fautes de Marie Stuart, ce doute qui permit à Élisabeth de commettre impunément, à la faveur de l'opinion partagée, un abus de pouvoir sans exemple; c'est ce doute pour lequel Marie Stuart mérita surtout d'être punie, et dont on peut à peine dire que l'expiation ait été trop forte.

Le récit de cette expiation remplit le second volume

Digitized by Google

de M. Mignet, le meilleur des deux peut-être : non que le premier soit plus négligé ou que M. Mignet n'y ait pas eu tout son talent; mais on dirait qu'il s'y est moins complu. Le mauvais gouvernement de Marie, cette anarchie contre laquelle elle ne peut rien; sa mobilité; tout ce qu'il y a de décousu, d'agité, de contradictoire, dans le gouvernement d'une femme; beaucoup de fautes, un mélange d'emportement et de ruse, quoique la plupart du temps excusable par la brutalité et la perfidie de ses ennemis; enfin et surtout la tâche ingrate de montrer Marie complice d'un assassinat : tout cela semble l'avoir fatigué, malgré l'attrait de la vérité démêlée et éclaircie. Il trouvait trop à condamner dans la reine pour adopter la femme : aussi la traite-t-il froidement, et cette froideur pour le principal personnage du livre a gagné quelques parties de ce premier volume. J'en excepte pourtant le chapitre sur l'état de l'Écosse avant et à l'arrivée de Marie : c'est de l'histoire générale, et M. Mignet y excelle.

Dans le second volume, un intérêt touchant et soutenu pour le principal personnage anime et échauffe tout le récit. M. Mignet avait résisté aux séductions de la belle reine d'Écosse : ses fautes l'avaient rendu insensible à ses charmes; mais à peine l'expiation a-t-elle commencé, que la froideur cesse, et l'historien adopte désormais la pauvre captive d'Élisabeth. La cruauté de celle-ci, sa perfidie, se tournent en grâces pour sa victime, et la pénétration même avec laquelle M. Mignet démêle les noirceurs de la geôlière sert à l'attendrir sur le malheur de la captive. Son style, habituellement plus ferme que

Digitized by Google

souple, et qui pour toutes les parties sévères de cette histoire, complots à l'intérieur, mouvements de partis, conduite des cours étrangères, a des qualités qu'on pourrait appeler magistrales, sait trouver des tours aimables et touchants pour peindre le genre de vie qu'Élisabeth avait fait à la reine d'Écosse. Il donne tout leur prix, sans y enchérir par de faux agréments, à ces détails dont on est insatiable sur la manière dont Marie Stuart employait les jours si longs de sa captivité, tantôt abattue, tantôt emportée par l'espérance, un jour pleine de haine méritée contre Élisabeth, le lendemain adoucie jusqu'à faire pour sa bonne sœur des petits ouvrages de main, — et qui devaient être charmants, si l'on en juge par le couvre-pied de son lit que j'ai vu au château d'Hardwicke! — ou bien élevant des oiseaux et essayant d'apprendre d'eux à être joyeuse dans la prison, ou bien s'étourdissant par les intrigues que suscitaient au dehors sa cause, et, dans l'intérieur de sa prison, sa trop dangereuse beauté!

Que puis-je dire que tout le monde n'ait dit sur ce pathétique récit de la mort de Marie, écrit avec une émotion libre enfin de tous les scrupules de l'histoire? Certes, les yeux de M. Mignet ont dû se mouiller plus d'une fois en écrivant des pages que personne n'a pu lire sans larmes. Comment expliquer que tant d'admiration pour l'héroïsme simple et charmant de cette mort ne l'ait pas fait revenir de la sévérité de son verdict, ou que cette sévérité n'ait pas fermé son cœur à l'attendrissement qu'il éprouve et qu'il nous communique? C'est son second volume qui m'a donné des armes contre le premier. Mais je n'en veux

Digitized by Google

pas dire plus. Si près de finir, je ne dois plus parler que de deux choses, les seules, les dernières dont je me souviendrai, — *mortales postrema meminere*, — la fin à jamais touchante de cette douloureuse vie et le talent supérieur qui nous y fait assister.

L'effet général du livre de M. Mignet est hautement moral. Comme dans les tragédies de nos grands poëtes, chaque faute y porte sa peine, et chaque personnage est puni à proportion de ses fautes. Pour ne parler que des principaux, Darnley, assassin de Riccio, meurt par la trahison dont il avait donné l'exemple; Bothwell, assassin de Darnley, languit quelques années dans une prison en Danemark et meurt méprisé, et non oublié; Marie, qui, pour parler comme Schiller, lui a donné son cœur et sa main, meurt, après dix-neuf ans de captivité, plus sûre de la pitié du monde que de son estime, et laissant plus de champions intéressés de son innocence que d'amis convaincus. L'exil ou l'échafaud décime ceux qui avaient décimé leurs ennemis par l'exil ou l'échafaud. Personne n'échappe à cette première justice d'ici-bas, dont l'historien sait reconnaître les motifs dans nos fautes et les arrêts certains dans nos malheurs.

Je me trompe : Élisabeth seule semble échapper à cette terrible loi du talion; mais voyez-la mourir, à soixante-douze ans, dans le ridicule d'un dernier amour et l'incommodité d'une dernière hypocrisie; ne voulant pas se mettre au lit, parce qu'une prophétie lui a prédit qu'elle mourrait dans un lit; à demi roulée sur des tapis, ni levée ni couchée; reculant le moment de désigner son successeur, comme si elle eût espéré par là reculer l'heure su-

Digitized by Google

prême; les doigts dans la bouche, comme pour retenir son âme au passage; les yeux ouverts et attachés sur le plancher; mourant sans grandeur et sans dignité, comme un avare vulgaire qui ne peut s'arracher à ses trésors! N'est-ce pas là un châtiment? Et puis ne faut-il pas qu'il reste quelque chose pour la justice d'au-delà de cette vie?

Novembre 1851.

FIN.

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE

Manifeste contre la littérature facile..... 1
Lettre au directeur de la *Revue de Paris*..... 2
Un amendement à la définition de la littérature facile..... 29
M. Victor Hugo en 1836..... 57
M. de Lamartine en 1837..... 107
Armand Carrel..... 167
Saint-Marc Girardin à propos de son *Cours de littérature dramatique*..... 245
Les classes moyennes en Angleterre et la bourgeoisie en France..... 265
I. Les Français exclusifs et anglomanes..... 265
II. L'intelligence politique en Angleterre..... 270
III. Traits du caractère des classes moyennes. — L'esprit religieux..... 273
IV. L'attachement à la royauté. — Le droit d'aînesse..... 280
V. Amour du pays, science de son passé et de son présent... 287
VI. Attention des classes moyennes aux souffrances des classes ouvrières..... 290
VII. La bourgeoisie française..... 307
VIII. La bourgeoisie française a-t-elle quelque chose à imiter des classes moyennes en Angleterre..... 312

Digitized by Google

Lord Byron..... 319
I. Souvenirs de Newstead-Abbey dans le Nottinghamshire. Jeunesse de lord Byron..... 319
Lord Byron et la société anglaise. — Causes littéraires et morale de la popularité de lord Byron de son vivant. 335
III. Exil volontaire de lord Byron. — Des causes de la disgrâce de l'homme dans la plus grande popularité du poëte..... 357
IV. Des causes de la défaveur où sont tombées les poésies de lord Byron..... 371
V. Des beautés durables de lord Byron..... 380

Le procès de Marie Stuart..... 397

FIN DE LA TABLE.

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2

Digitized by Google

Digitized by Google

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

DERNIERS OUVRAGES PUBLIÉS FORMAT GRAND IN-18

à 3 fr. 50 c. le volume

C.-A. SAINTE-BEUVE
de l'Académie française vol.
Lettres à la Princesse, 3e *édition*.. 1
P.-J. Proudhon, sa vie, sa correspondance, 3e *édition*..... 1

GEORGE SAND
Le Château de Pictordu..... 1
Impressions et Souvenirs 2e *édition*. 1

JULES SANDEAU
de l'Académie française
Jean de Thommeray — Le Colonel Évrard 1

PROSPER MÉRIMÉE
de l'Académie française
Dernières Nouvelles..... 1

ALEXANDRE DUMAS FILS
Thérèse..... 1

OCTAVE FEUILLET
de l'Académie française
Julia de Trécœur, 7e *édition*..... 1

LOUIS ULBACH
Le Sacrifice d'Aurélie..... 1

SAINT-MARC GIRARDIN
de l'Académie française
Souvenirs et Réflexions d'un Journaliste 2e *édition*..... 1

ERNEST FEYDEAU
Catherine d'Overmeire, *nouv. édit*.. 1

L'AUTEUR DE ROBERT EMMET
Les Dernières années de Lord Byron. 1

ÉVODIE
Un Homme d'honneur..... 1

MADELEINE
Lettres d'une honnête Femme..... 1

GUSTAVE FLAUBERT
L'éducation sentimentale — Histoire d'un jeune Homme. 3e *édition*... 2

FÉLIX BUNGENER
Rome et le Vrai..... 1

COMTE AG. DE GASPARIN
Luther et la réforme au XVIe siècle. 1

AURELIEN SCHOLL
La Dame des Palmiers..... 1

PAUL PERRET
Les Amours sauvages..... 1
L'Amour éternel, 2e *édition*..... 1

LOUIS DE LOMÉNIE
de l'Académie française vol.
Beaumarchais et son temps, 3e *édit. revue et corrigée*..... 2

A. DE PONTMARTIN
La Mandarine..... 1
Nouveaux Samedis..... 9

HECTOR MALOT
Un Mariage sous le second Empire, 5e *édition*..... 1
La Belle Madame Donis, 5e *édition*. 1

EDMOND SCHERER
Études sur la Littérature Contemp.. 1

TH. BENTZON
La Vocation de Louise..... 1

EUGÈNE MANUEL
Pendant la guerre, 2e *édition*..... 1

EDMOND PLAUCHUT
Le Tour du monde en 120 jours, 3e *édition*..... 1

VICTOR HUGO
L'Année terrible, 22e *édition*..... 1

ALBERT MILLAUD
Voyages d'un Fantaisiste..... 1

AMÉDÉE ACHARD
Histoire d'un homme, *nouv. édition*. 1

ADOLPHE D'ENNERY
Le Prince de Moria, 2e *édition*..... 1

* * *

La Dame au Rubis..... 1

BRET-HARTE
Traduction de Th. Bentzon
Récits Californiens..... 1

CHARLES MONSELET
Monsieur de Cupidon, *nouv. édit*.. 1

Mme P. DE SAMAN
Les Enchantements de Prudence avec préface de G. Sand, 2e *édition*.... 1
Les Nouveaux Enchantements..... 1

PIERRE VÉRON
Les Coulisses du grand Drame..... 1

COMTESSE DASH
Les Malheurs d'une Reine..... 1

ÉDOUARD CADOL
Madame Elise..... 1

Boulogne (Seine). — Imp. Jules Boyer et Cie.

Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

14 DAY USE
RETURN TO DESK FROM WHICH BORROWED

LOAN DEPT.

This book is due on the last date stamped below, or on the date to which renewed.
Renewed books are subject to immediate recall.

28 JAN 1961	REC'D LD FEB 11 '66 -5 PM
REC'D LD FEB 15 1961	
15 Jun61MA	
REC'D LD JUN 5 1961	
10May'62MH	
REC'D LD MAY 12 1962	
FEB 22 1966 44	

LD 21A-50m-4,'60
(A9562s10)476B

General Library
University of California
Berkeley

Digitized by Google

Y0159813

Digitized by Google

Digitized by Google